This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. IV B. 5

ANECDOTES SECRÈTES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

TOME SECOND.

1780 = 1785.

☞ Aucune des Pièces insérées dans les *Mémoires de Bachaumont*, ne se retrouve dans ce recueil.

ANECDOTES SECRÈTES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE,

RÉDIGÉES AVEC SOIN D'APRÈS LA CORRESPONDANCE SECRÈTE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

POUR FAIRE SUITE AUX MÉMOIRES DE BACHAUMONT.

OUVRAGE qui contient, outre une infinité de Faits curieux et peu connus, un choix de Vaudevilles, Couplets, Noëls satiriques, Épigrammes, Poésies fugitives, Contes plaisans ou érotiques, qui formaient l'histoire maligne de la Cour et de la ville.

AVEC quelques Notes historiques et critiques, et une Table alphabétique des matières.

PAR P. J. B. N.

A PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, RUE GÎT-LE-CŒUR.

1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

ANECDOTES SECRÈTES

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

(1779.)

Le 25 septembre. Quoique dans tous les temps il se présente assez de sottises pour servir à l'amusement des spectateurs curieux, je reviendrai cependant sur le passé pour vous raconter, d'après notre *Observateur Anglais*, une anecdote dont j'ai omis de vous parler à son époque. La duchesse d'Olonne est devenue également célèbre par son inconduite et le dérangement de ses mœurs, par son procès avec le comte Orourke, et par les plaisans mémoires que M. Linguet a faits pour la défendre. Elle est morte à la fin de l'année 1776. Le testament bizarre où ses dernières volontés ont été consignées, doit donner à cette femme singulière quelques droits de plus à la célébrité. « Elle y ordonne que son corps soit transporté à sa principauté de Lux en Basse-Navarre, c'est-à-dire, environ à 250 lieues de Paris. Ce convoi est parti le 3 décembre. Le prix de

cette expédition funéraire est fixé à 18000 livres seulement pour le loyer des chevaux et voitures : celles-ci sont au nombre de six. Elle veut que son convoi très-nombreux, ayant 200 pauvres à un écu par jour, portant des torches, se fasse majestueusement, et ne parcoure pas plus de cinq lieues en vingt-quatre heures ; qu'à chaque endroit où il reposera, on célèbre un service avant le départ, et que ce service se fasse avec tentures, et tout le reste du luxe de ce cérémonial. Enfin on calcule que le tout pourra former une dépense de 150,000 livres..... La défunte traite fort bien tous ses domestiques, leur laisse des rentes proportionnées à leurs services respectifs ; mais en même temps elle leur interdit de se trouver à son enterrement, et les exile, c'est-à-dire, leur assigne un domicile fixe à une certaine distance de Paris, où ils doivent resider chacun séparément pour toucher leur revenu. Son motif est qu'elle désire qu'ils ne s'entretiennent pas d'elle après sa mort, et ne médisent pas sur son compte. Elle institue exécuteur testamentaire de ces dispositions originales, maître Falconet (jeune avocat :) elle lui donne pour présent une petite terre et sa bibliothèque. Elle laisse aussi 15000 livres au poète Robbé, qu'elle logeoit dans son hôtel et soutenoit à Paris. Ce poète, le plus ordurier de la France, l'encensoit continuellement dans ses vers pour ses bienfaits, et l'on jugeait, par ce prêtre, de la divinité.

[4 *octobre.*] L'archevêque de Paris avait à se plaindre des mœurs d'un curé de son diocèse qui lui demandait dernièrement de l'avancement. Le prêtre

importun fatiguait la patience et les refus du prélat. Quelque poète obligeant aura rimé l'aventure. Voici l'épigramme qui court dans nos cercles, et qu'on attribue au chevalier de Boufflers :

» De vos signes de croix je ne suis plus la dupe,
» Dit certain archevêque à son gros chapelain,
» Je sais que vous aimez la jupe;
» Pour un prêtre, c'est fort vilain!
» Ah! monseigneur! quelle imposture!
» De tous les cotillons je fais si peu d'état,
» Que je voudrais, je vous le jure,
» Qu'aucune femme n'en portât. »

On a attribué à M. de Beaumarchais une ronde sur l'Air : *Quand Biron voulut danser*; qui a été chantée et dansée à la cour même : en voici les paroles :

Quand Biron voulut danser, (*bis.*)
Sitôt il fut s'adresser (*bis.*)
A d'Estaing, bon maître de danse,
Afin d'apprendre la cadence :
Au bruit du canon,
Vous danserez Biron.

Aussitôt mille instrumens (*bis.*)
Forment des concerts charmans. (*bis.*)
Pendant toute la sérénade,
L'Anglais faisait triste gambade,
Au bruit du canon,
Pestant contre Biron.

Lorsque Biron eut dansé, (*bis.*)
Il s'enfuit tout harassé, (*bis.*)
Il s'était fait enfler la rate,

Il s'était rompu l'omoplate.
Au bruit du canon,
Ne dansez plus Biron.

Pour avoir bien cadencé, (*bis.*)
Vous êtes récompensé, (*bis.*)
Fier d'Estaing, par une grenade,
Qui vaut mieux qu'une bigarrade;
Au bruit du canon,
Remerciez Biron.

Naguère avec d'Orvilliers, (*bis.*)
Keppel dansa des premiers; (*bis.*)
Il fut si content de la danse,
Qu'il fit bientôt la révérence;
Au bruit du canon
Fuyant comme Biron.

Qu'avez-vous donc sir Hardi? (*bis.*)
Vous avec l'air interdit.... (*bis.*)
Bientôt sur les côtes d'Irlande,
Vous aurez une sarabande;
Au bruit du canon,
De même que Biron.

Air : *Du serin qui t'a fait envie, Églé, je te fais présent.*

Vous entendez toujours la messe,
Et n'entendez jamais raison;
Vous allez toujours à confesse
Quand il faut tirer le canon.

Grand dévot n'est qu'un petit homme,
Renoncez à vos grands desseins,
Car d'une voix tout Paris vous nomme
Vice-amiral des Capucins.

A UNE LOUISE.

Que d'autres chantent Saint-Louis,
Je chanterai toujours Louise :
Louise est belle : quoi qu'on dise,
Une belle a toujours son prix.
Que sert l'éclat du diadème ? (*bis.*)
Un minois,
Une voix
Que d'abord on aime,
C'est le bien suprême.

Pour avoir les vertus d'un saint,
On n'en est pas meilleure sainte :
Dans les glaces de la contrainte,
Le flambeau de l'Amour s'éteint ;
Mais sur un front qu'amour anime, (*bis.*)
Il sourit,
S'embellit,
C'est là qu'il imprime
Une âme sublime.

Joignez à ces dons précieux
Tous les attraits de la jeunesse ;
Quelque penchant pour la tendresse,
Un sein d'albâtre et de beaux yeux :
La sainte alors devient déesse, (*bis.*)
Et mes vœux,
Jusqu'aux cieux
La portent sans cesse. (*bis.*)

CHACUN A SON MÉRITE.

CONTE.

Trois commères un jour discourant sur nos rois,
A leur gré en vantaient l'élite.
Alix, la plus jeune des trois,

Dit que Louis-le-Gros avait bien son mérite.
Barbe disait : Je tiens pour Philippe-le-long:
Près de mon lit j'ai fait placer son buste ;
Pour moi, repart la jeune Madelon,
Je préfère Louis-le-Juste.

[30 *octobre.*] Une troupe assez nombreuse de paysans était occupée à fouler le raisin, dans un des domaines du prince de Soubise, et cet agréable travail l'avait retenue bien avant dans la nuit. Nos gens ne s'étaient épargné ni le vin vieux ni le vin nouveau ; et de tous leurs divertissemens il était résulté qu'à minuit ils étaient presque tous dans une ivresse complète : mais, dit l'un d'eux, tandis que nous sommes ici à nous amuser, que font nos femmes? Ma foi, répond un autre, je m'embarrasse de ce que fait la mienne, comme de cette pelure de raisin ; et cela est si vrai, que si quelqu'un de vous veut mes clefs, je vais les lui donner, et il en fera tout ce qu'il lui plaira. Un paysan assez trapu et beaucoup moins ivre que les autres, accepte la proposition. Tiens, lui dit le commode mari, voilà le passe-partout d'en bas ; voici ensuite la clef de la chambre ; arrange-toi comme tu le voudras. Notre galant part, arrive à la grande porte, essaie son passe-partout, et trouve qu'il ouvre sans difficulté. Il monte, ouvre aussi très-facilement la porte de la chambre où la commère était couchée et endormie. Il ne fait ni bruit ni façons ; il se déshabille le plus doucement du monde, et se glisse au lit. Bientôt il se met en devoir de remplir les fonctions conjugales : on le reçoit très-humainement : il ne souffle pas le mot. Un quart-d'heure après, il veut recommencer : *ah ! ah !* dit la

femme, tu es bien gai aujourd'hui, Pierrot! Cette seconde entreprise réussit comme la première. Mais notre vert-galant ne tarda pas à faire une troisième tentative : *Ah! chien!* s'écrie alors la femme en colère, *tu n'es pas Pierrot*; et dans le même moment, elle tire les rideaux et fait tomber sur lui une grêle subite de soufflets et de coups de poings. Notre homme se débarrasse comme il peut, prend vîte ses hardes, gagne la porte qu'il ferme sur lui, s'habille sur l'escalier et retourne conter son aventure à l'assemblée des vendangeurs. Mais le mari avait cuvé son vin, il n'entendait plus raillerie. Il fit le lendemain un procès criminel à son ami. Ce procès a été jugé d'une manière expéditive, comme cela se pratique au village. Il s'en est ensuivi un appel. On ne parle que de cette histoire et à la cour et à Paris. Une femme de ma connaissance devant laquelle on venait de la raconter, observa que la paysanne avait été bien dupe, et qu'à sa place elle n'aurait jamais fait semblant de s'apercevoir de rien. Cela prouve bien, madame, lui répondis-je, que les femmes de village n'ont pas tant d'esprit que celles de la ville.

[4 *novembre.*] Un jeune officier aux Gardes, débutant dans le monde, étant devenu fou des charmes de la demoiselle Granville, riche et fameuse courtisane et très-belle fille, s'est avisé d'un expédient assez singulier pour entrer *gratis* dans les bonnes grâces de cette demoiselle. Sachant assez bien l'anglais pour ne point demeurer court, il a loué une des plus élégantes voitures, et sous le nom de milord Drackes, il a suivi la nymphe à l'opéra, où il savait d'un des domestiques

qu'elle devoit aller mardi dernier. A la sortie du spectacle, il s'est fort empressé autour d'elle en demandant sa voiture, et ayant obtenu la permission de lui faire sa cour, il est monté devant elle dans un équipage fort leste et fort élégant. La sirène ou la harpie, si l'on veut, car elle est toutes les deux, ne doute point du tout de la qualité du personnage qui jouait parfaitement son rôle. Milord se présente le lendemain matin, frac à l'anglaise, coiffé en *jockei*, botté, et un petit fouet à la main. Sous l'espoir donné par les apparences, il est admis et heureux. Il étoit question de souper le même soir ensemble, et de prolonger dans une ivresse de six mois de séjour à Paris, une liaison que la dame qualifiait du plus grand bonheur de sa vie. Il l'invite donc à un souper brillant qu'il donne à ses compatriotes, à son hôtel du Colombier, faubourg Saint-Germain, où il loge, et part. Les dames de ce genre aiment à la folie les soupers d'étrangers, (c'est le mot technique) parce qu'elles savent qu'on y peut toujours faire d'une pierre deux coups, c'est-à-dire, si l'on rate celui-ci, s'accrocher à celui-là, et prendre à toutes mains. La voilà grosse du souper dont elle ne cesse de parler toute la journée, et rien ne manque ni à sa parure, ni à son élégance. L'heure sonne, elle demande sa voiture, part et arrive. Mais quelle surprise! point de milord Drackes à l'hôtel (garni); personne de ce nom qui y ait jamais logé, point de souper commandé; personne d'attendu. Elle voit bien qu'elle est la dupe de Milord. On ajoute à l'histoire, qu'ayant trouvé le tour excellent et l'acteur fort aimable, comme expert en roueries, qu'elle aime beaucoup, elle a été elle-même à sa recherche, et que

depuis qu'elle a découvert dans milord Drackes un fort jeune et joli officier aux Gardes, peu riche à la vérité, elle l'a pris pour son amant en *second*.

[*Du 25 novembre.*] L'air de *Frère Amour en capuchon* est toujours à la mode; M. Andrieux l'a choisi pour célébrer l'hymen d'une jeune personne qui va embellir la société dont il est ici le poète. Voici la jolie chanson que ce sujet lui a inspirée :

On raconte qu'Hymen un jour
Voulant régler son vaste empire,
Sur les lois qu'il devait prescrire,
Prit les avis de l'Amour.
Ecoutez quelques mots du code
De ce charmant législateur :
Pour arriver au bonheur,
Retenez sa méthode.

Que l'épouse dans son printemps,
Possédant bien son art de plaire,
Et vive sans être légère,
Sache aimer à dix-sept ans;
Que d'une âme novice encore,
Son regard peigne la candeur,
Et promette à son vainqueur
Le plaisir qu'elle ignore.

Pour mieux jouir du doux moment
Où l'Amour lui-même préside,
Que d'abord la beauté timide
Résiste, mais faiblement.
Employez la force et l'audace,
Tendre amant, fuyez le repos,
Et combattez en héros
Pour emporter la place.

Bientôt un feu délicieux
Pare son front et la colore ;
Et le desir qui la dévore
Etincelle dans ses yeux.
C'est le moment de la victoire,
Guerrier, couronnez vos exploits,
Et moissonnez à la fois
Le plaisir et la gloire.

Ainsi dans les fastes charmans
Qu'écrivit une main divine,
J'ai lu vingt fois à la sourdine
Tous les secrets des amans.
Pratiquez ce galant mystère,
Et dans neuf mois un bel enfant
Pourra rendre à sa maman
Les baisers de son père.

[*Du 28 décembre.*] L'incroyable succès de *Jeannot* et de la pièce *les Battus paient l'amende* font naître une infinité de couplets. En voici de très-jolis :

Nargue de la scène tragique,
Et foin de nos meilleurs auteurs,
Car l'on préfère au bon comique
Le boulevard et les farceurs.
Ah ! Français frivoles,
Que vous êtes drôles :
Qui fait mouvoir votre grelot ?
Ah !..... c'est Jeannot.

Tel on voit le peuple idolâtre,
Oublier la sainte Sion ;
Vous abandonnez le théâtre
De l'esprit et de la raison,
Quelle est donc l'idole

Du peuple frivole
A qui l'on attache un grelot ?
Ah !..... c'est Jeannot.

Le bon goût va faire merveille,
Molière n'est plus de saison ;
Et l'on voit bâiller à Corneille
Tous les gens qui sont du bon ton.
Chef-d'œuvres superbes ;
Ce sont des proverbes
Dont l'auteur ne serait qu'un sot,
Sans.... son Jeannot.

Désertons la scène française :
Vive l'Ecluse et Parizot !
Et ne traitons point de fadaise (1)
Les grands Boulangers de Chaillot. (2)
Ce n'est plus les drames
Qui plaisent aux Dames ;
Pour les amuser il ne faut
Qu'un.... bon Jeannot.

[*Du 25 décembre.*] Madame la comtesse de Harcourt donne dans Paris un exemple bien éclatant de la force de l'amour conjugal. La mort lui enleva son mari en 1769. Cette tendre épouse, entièrement livrée à sa vive douleur, s'est appliquée à imaginer tous les moyens de l'entretenir. Elle a fait élever dans l'église de Notre-Dame, à la mémoire de son époux, un riche mausolée de la composition de Lemoyne, et s'y est fait représenter elle-même dans l'attitude la plus doulou-

(1) Directeurs des Variétés amusantes.
(2) Pièce du répertoire brillant de ce spectacle.

reuse. Non contente de ce lugubre tribut, elle a fait jeter en cire la figure en grand du comte, elle l'a fait revêtir de la robe de chambre dont il se servait, et l'a fait placer dans un fauteuil à côté du lieu où elle avoit coutume de coucher. Plusieurs fois, chaque jour, elle va s'enfermer dans ce triste lieu, pour s'entretenir avec cette image muette, et de la constance de son amour, et de l'amertume de ses regrets.

*Vers de M. Roman à Mademoiselle *** qui, en cueillant des roses, s'était engagée à donner à l'auteur toutes les épines.*

Oui, je compte sur ton serment:
A mon espoir, rien ne s'oppose:
Dès que je te vois une rose,
Je dis : une épine m'attend.
Une épine est bien peu de chose,
Mais c'est beaucoup pour un amant.
Un rien, d'une amante adorée,
Est plus flatteur, plus précieux
Que ce nom, ce rang, ces aïeux
Dont la grandeur est enivrée.
L'Amour à tout ajoute un prix.
On vit la belle Cythérée
Sous la chaumière d'Adonis,
Oublier Chypre et l'Empyrée.
Voilà cependant bien des jours
Où rien n'a scellé nos amours,
Où tu dis n'avoir point de roses.
J'irai t'observer de plus près :
Tous les amans sont des furets,
Je dénicherai quelque chose.
Pour trouver l'objet de mes vœux,
Il ne faut pas que je devine ;

Je sais ce proverbe si vieux :
Point de rose sans une épine.
Et d'abord, j'en suis très-certain,
Il est deux roses sur ton sein
Que tu permets peu que l'on touche ;
Plus haut, il en est sur ta bouche
Qui sont rivales du carmin,
Plus bas sont deux monceaux d'albâtre :
A côté d'un nœud de rubans
Sont deux boutonnets attrayans,
Boutonnets que l'on idolâtre,
Faits pour les lèvres des amans.
Plus bas il est une autre rose,
Où l'Amour, dans ses doux loisirs,
Puise le suc dont il compose :
La vraie essence des plaisirs.
Sur cette rose purpurine,
Je dois jeter mon dévolu ;
Elle a sûrement son épine ;
J'en ai pour garant ta vertu.
Lorsque le Dieu de l'hymenée,
Qui pour l'Amour se gêne peu,
Viendra dans ce magique lieu
Faire une moisson fortunée ;
En ce moment rappelle-toi
Quel arrangement est nôtre :
La rose à lui, l'épine à moi.
Dieux ! s'il allait, malgré ta foi,
Se saisir de l'une et de l'autre !
Je suis dans un cruel effroi.
Pour nous soustraire à sa rapine,
Pour retrancher à ses ébats,
Sous le feuillage à la sourdine,
Un beau matin ne puis-je pas
Prendre d'avance mon épine?

LA CHASSE DANGEREUSE.

Imitation de Bion, par M. Léonard.

Un jour, dans un épais bocage,
Un enfant chassait aux oiseaux,
L'Amour volant sous le feuillage,
Se trouve pris dans les roseaux.

Oh! dit l'enfant, la belle proie!
(Jamais il n'avait vu l'Amour)
Il allait, palpitant de joie,
Fondre sur lui comme un vautour.

L'Amour rompt le piége et s'envole;
L'enfant pleurait: un vieux berger
Prit en souriant la parole;
Il connaissait l'oiseau léger.

Jeune imprudent! bénis sa fuite;
Tu risquais tout à l'approcher:
Le perfide aujourd'hui t'évite;
Bientôt il viendra te chercher.

ROMANCE.

Aux genoux d'une maîtresse,
Amour, dans ta folle ivresse,
De ma crédule jeunesse
J'ai vu s'enfuir les instans;
Cède au moins à la sagesse
Quelques jours de mon printemps.

Oui, d'un trop long esclavage,
La raison qui me dégage
M'avertit qu'il est un âge
De renoncer à tes jeux,
Et mon amante volage
M'en avertit encor mieux.

Sans rivaux, sans jalousie,
Quand dans tes bras, ô Lesbie!
Passant doucement la vie,
Seul j'étais aimé de toi,
Nul monarque de l'Asie
Ne fut heureux comme moi.

Quand, dans ces yeux que j'adore....
Mais, quoi! l'aimerais-je encore?
Non, du feu qui me dévore
Je sens s'affaiblir l'ardeur:
Raison, vertu que j'implore,
Rendez la paix à mon cœur.

Tout ce qu'un amant fidèle,
Dans les transports de son zèle,
Peut dire et faire pour celle
A qui son sort est lié,
J'ai tout dit, tout fait pour elle,
L'ingrate a tout oublié.

O Dieux, témoins de ma peine,
Peut-être de l'inhumaine,
Craindrez-vous que je ne vienne
Vous demander le retour!
Non, c'est assez que j'obtienne
L'oubli d'un cruel amour.

Mais plus tendre, plus sincère,
Déjà je vois ma bergère,
Qui d'une erreur passagère,
Vient mériter le pardon,
Et sur son sein ma colère
Expire avec ma raison.

(1780).

LE MARI CONVAINCU D'INJUSTICE.

CONTE.

Un jour Damon se plaignait avec feu
De tout l'argent que dépensait sa femme ;
Il ne cessait de chapitrer la dame
Sur ses plaisirs, sa parure et son jeu.
On conjecture aisément que la belle
N'attendit pas la fin de ce sermon
Pour esquisser le portrait de Damon,
Portrait peu propre à flatter son modèle.
De part et d'autre on s'échauffe, on s'aigrit,
La voix s'élève, et ce couple peu sage,
Pour confident prend tout le voisinage :
Tant la dispute enflammait leur esprit !
Lubin l'apprend par la voix générale ;
Il court, il vole au logis des époux.
» Ah ! mes amis, dit-il, y songez-vous ?
» Des gens bien nés font-ils un tel scandale ? »
Ce beau discours produisit son effet :
Chaque partie, étouffant sa colère,
Devant Lubin veut raconter le fait.
Bref, il est pris pour juge de l'affaire.
Mais sans vouloir écouter le rapport,
Lubin conclut qu'ils avaient tous deux tort.
Faut-il gronder, dit-il à sa voisine,
L'époux qui cherche à conserver son bien ?
Si d'un chiffon le refus vous chagrine,
Que ferez-vous, quand vous n'aurez plus rien ?

Respectez donc le tuteur favorable
Qui sait veiller à tous vos intérêts :
Tel aujourd'hui veut avoir l'agréable,
Qui peut manquer du nécessaire après.

Pour ta conduite, elle est digne de blâme,
Dit au mari notre nouveau Caton ;
Quand on afflige une aussi belle femme,
On ne saurait jamais avoir raison.
Tu sais qu'Amour nous vend cher ses services,
Tu l'éprouvas avant d'être lié ;
J'oublîrais donc mes droits sur ma moitié,
Et je croirais qu'elle est une maîtresse,
Dont chaque nuit j'ai paié la tendresse....
L'avis est bon, dit l'époux en fureur ;
Mais un écu, dans ma plus forte ivresse,
De mes Iris payait chaque faveur ;
Celles-ci sont d'une plus chère espèce,
Je les achète au moins un louis la pièce.
Lors sa moitié lui dit d'un ton plus doux :
Voyez jusqu'où la passion vous trouble !
Est-ce ma faute? il ne tiendrait qu'à vous
Que chaque fois ne vous coûtât un double.

LE TENIA OU VER SOLITAIRE.

ÉPIGRAMME.

Un Jouvenceau du ténia rongé,
A son chevet tenait sa mère en larmes.
Un ami vient un jour qu'il est purgé,
Et veut savoir d'où naissent ces alarmes.
Ah ! dit la mère, il court à son trépas ;
Il fait des vers si longs, si longs, si plats...
L'ami répond : c'est là sa maladie?
Consolez-vous, allez, on n'en meurt pas :
Mille rimeurs sont dans le même cas,
Qui cependant sont tous encore envie.

LE PRIX DU TEMPS.

Glycère, nos beaux jours se passent comme un songe
La vie est un éclair qui brille et qui s'enfuit,
Et des biens passagers que notre erreur poursuit,
Hors le plaisir, tout est mensonge.
Sans cesse tourmentés du besoin d'être heureux,
Profitons des instans que le destin nous laisse;
Bientôt la triste vieillesse
Viendra glacer nos feux,
Et fermer pour jamais nos cœurs à la tendresse.
Glycère, hélas! ce penser est affreux.
Eh bien! trompons le sort : que la parque inhumaine
Tourne dans nos plaisirs le fuseau de nos jours;
Et si la faux du temps vient rompre notre chaîne,
Qu'elle nous frappe unis dans le sein des amours.
Alors enivrés d'ambroisie,
Succombant sous le poids de la félicité,
Nous nous réveillerons dans l'immortalité.

COUPLETS A PHILIPINNE L***.

Par M. DE VILLEBON.

Air : *De la Romance de Daphné.*

Les charmes de l'inconstance
Abusent sur les plaisirs;
Nous devons à ta présence
Cet attrait, cette influence
Qui sait fixer nos desirs.

Ce qui plaît et nous attire,
Séduit et charme nos sens;
Si tes yeux, belle Thémire,
T'assurent un doux empire,
Tu le dois à tes talens.

Le talent donne la vie,
Et nous rend tout enchanteur;
La beauté, sans son génie,
N'est qu'une froide copie,
Qui ne parle point au cœur.

Un objet paraît aimable,
Bientôt il est séduisant;
Mais ce prestige agréable
Que l'on croit toujours durable,
N'est que l'erreur d'un moment.

Vénus avait à sa suite
Les Ris, les Jeux, les Amours;
Mais par les Grâces conduite,
C'est leur attrait, leur mérite
Qui consacrent ses beaux jours.

Le Dieu d'amour et sa mère
T'ont vu naître pour aimer;
Pour te rendre toujours chère,
Ils t'ont donné l'art de plaire,
Apollon l'art de charmer.

LE CHEVEU BIEN EMPLOYÉ.

Songe à Madame la Baronne de Ker...

Au défaut du bonheur, embrassons-en l'image,
Rêvons: l'erreur a ses plaisirs;
Et rêver quelquefois est un bien pour le sage.
Un songe, en nous trompant amuse nos désirs;
S'il ne détruit nos maux, du moins il les soulage;
Et peut encor le jour occuper nos loisirs;
Il offre aux malheureux les secours qu'il espère,
A l'avare un trésor, aux héros leur chimère,
Aux auteurs des succès, à Chloé des soupirs,

A l'homme ambitieux l'idole qu'il révère,
Pour les amans, il a mille douceurs :
Il peint à l'un la beauté qu'il adore,
Moins prompte à s'armer de rigueurs ;
Pour l'autre il fait bien plus encore :
Il enivre ses sens des plus douces faveurs.
Heureux qui peut rêver ! Destin ! je te rends grâce,
Je te dois ce don précieux ;
Jamais il ne me servit mieux
Que dans les doux instans que ma muse retrace.
Ce fut hier que, las de vos mépris,
Insensible Ker... enfin je fis usage
Du cheveu que je vous ai pris.
Posé dans un creuset, par différens replis,
De cœurs entrelacés il présentait l'image,
Et par un nœud d'amour ces cœurs semblaient unis.
J'allume mon fourneau.... Mais un peu trop je cause,
Et petit à petit vous sauriez mon secret.
Je veux bien vous dire l'effet ;
Le procédé, c'est autre chose.
Après mon opération,
Que je finis en diligence,
Je fis au dieu Morphée une invocation,
Et puis je m'endormis, bercé par l'espérance,
C'est l'opium de la raison.
A peine le sommeil ferma-t-il ma paupière,
Que livré tout entier à l'erreur de mes sens,
Je me crus transporté sur un char de lumière
Dans ce vaste jardin où la femme première,
Eprouvant de l'amour les desirs innocens,
Excita son mari, par mille soins pressans,
A fournir du plaisir l'attrayante carrière :
Là, je vis d'un coup d'œil des groupes d'animaux
Que le besoin d'aimer unissait de ses chaînes ;
Près d'un torrent fougueux, de paisibles ruisseaux,
Qui mêlaient leur murmure aux brûlantes haleines
Des amoureux zéphirs, aux chansons des oiseaux ;

Mais je n'en puis douter ; ils pétillent de feux,
Je vis des bois, des fleurs, d'agréables fontaines :
Tout inspirait l'amour, tout augmentait mes peines.
Ingrate! loin de vous, rien n'adoucit mes maux.
Triste et pensif, j'errais dans un bocage,
Quand tout-à-coup, à travers un nuage,
Une Divinité m'apparut dans les airs :
Elle n'arriva point au milieu des éclairs,
Le tonnerre se tut, et, sans ombre d'orage,
Le ciel resta paré des plus vives couleurs.
Est-ce Vénus, la déesse des cœurs,
Qui vient pour embellir cet asile sauvage?
Est-ce Psyché ou son amant volage,
Ou bien Iris qui, servant les ardeurs
Du souverain des dieux, fait un tendre message?
Ciel! C'est Ker... ah! quel heureux présage!
Oui, c'était vous : jugez de mes transports!
Pour voler à vos pieds, je faits de vains efforts :
De mes sens le plaisir m'avait ôté l'usage.
Je ne respire plus, je tombe évanoui.
O retour surprenant! ô bonheur inoui!
C'est dans vos bras que recouvrant la vie,
Je vois briller le plus beau jour!
Est-il destin plus doux et plus digne d'envie?
Je renaissais par les soins de l'amour.
« Dissipe, cher amant, dissipe tes alarmes,
« (Me dites-vous) tes malheurs sont finis,
» Par les plus tendres nœuds nos cœurs vont être unis ;
» Du bonheur d'être aimé goûte enfin tous les charmes.... »
Je parus étonné ... « Cesse d'être surpris,
» Reprîtes-vous, si je te rends les armes :
» De ta constante ardeur ton triomphe est le prix.
» Tu ne me verras plus, insensible à ta flamme,
» Me faire de tes maux de barbares plaisirs,
» Tu ne ressens plus rien que n'éprouve mon âme,
» Et mon cœur embrasé partage tes desirs. »
A cet aveu charmant, je sens croître mon trouble,
Je cherche à voir mon sort écrit dans vos beaux yeux ;

A mes tendres regards leur vif éclat redouble,
Et vos esprits brûlans me pressent d'être heureux.
Tout disparaît pour moi dans la nature ;
J'étais à vos genoux, je vole dans vos bras.
Sous un arbre chétif, sur un lit de verdure,
Que je vis de trésors ; dieux ! que je vis d'appas,
Dont même dans l'Olympe on ne se doute pas !
Cruelle ! alors vous étiez trop émue
Pour m'opposer les rigoureux remparts
D'une pudeur mal entendue.
La volupté bravant ses vains égards,
Vous offrit sans voile à ma vue.
Quel vif transport vint me saisir !
Un sein d'albâtre et formé par les grâces,
Qui se soutient sans art, qu'anime le desir
Et repousse la main qui va pour le saisir ;
Une peau douce, unie et qui retient les traces
Des faveurs qu'on ose y ravir ;
Deux taches, il est vrai, mais rondes et vermeilles ;
Grains d'encens qu'amour offre à l'autel du plaisir ;
Et cet autel charmant, où ce dieu fait ses veilles,
Que consacra Cypris..... mais, chut. Soyons discret ;
Couvrons de baisers ces merveilles,
Afin d'en dérober à jamais le secret.
Pendant cet examen, vous vous étiez pâmée :
Deux fois vous comblâtes mes vœux,
Et par deux fois aussi mes transports amoureux
Se virent partagés par votre âme égarée.
Pour la troisième, hélas ! j'allais me voir heureux,
Quand un maudit valet que la fièvre quartaine
Puisse serrer la quarantaine,
Est venu m'arracher à la plus chère erreur ;
Mais il a suspendu, non détruit mon bonheur ;
Et chaque soir, belle inhumaine,
Pour m'adoucir votre rigueur,
J'emploîrai du cheveu la vertu souveraine.
Vous le voyez, la recette est certaine
Pour faire de Morphée un dieu consolateur.

[*Du 2 mai.*] Une jeune personne ayant pour amant un de ces hommes aimables qui ont tous les talens et qui avait particulièrement celui de peindre très-bien, lui ayant voué ses sentimens pour lui, le pria de lui faire son portrait. Il lui adressa ces vers :

Air : *Que fais-tu, dieu de Cythère.*

Quelle gloire pour Cythère!
Quel triomphe pour mon cœur!
L'amour soumet ma bergère,
Elle approuve mon ardeur.
Déités que l'on adore,
Au sein de la volupté,
Que votre sort est encore
Loin de ma félicité.

Comment peindre cette belle!
D'Apelle il faudrait le pinceau,
Il faut Vénus pour le modèle,
Du fils il faut le flambeau.
Grâces, chargez ma palette,
Venez ris, jeux et plaisirs,
Vous soutiendrez ma baguette
Qu'agiteraient les plaisirs,

Quelle est mon erreur extrême!
Vains efforts d'un art trompeur!
Pour bien peindre ce que j'aime,
Vous serviriez mal mon cœur :
Que votre heureuse impuissance
M'épargne aujourd'hui de maux!
La plus faible ressemblance
M'aurait fait trop de rivaux.

[*Du* 10 *mai.*] En vérité, tout est loterie. M. le marquis de Paulmy ne vient-il pas d'avoir la succession la plus inattendue ? Il faisait, depuis nombre d'années, une charité d'un louis à une vieille femme qui paraissait être dans le plus grand besoin : elle venait recevoir régulièrement cet argent de lui-même : mais la dernière fois qu'elle s'y présenta, elle lui parut si déguenillée, si digne de compassion, qu'il ajouta six livres à la pension de vingt-quatre livres qu'il lui accordait tous les mois. Jugez de la surprise du marquis, lorsque peu de jours après on est venu l'avertir que cette même femme était morte, et qu'elle l'avait institué son légataire universel ; on a trouvé chez elle cent vingt mille livres en or.

Un facteur de la poste ou distributeur de lettres, a gagé, il y a quelques jours, d'aller les yeux bandés de l'École militaire à l'hôtel des Postes. Ce chemin de trois quarts de lieue est extrêmement irrégulier et exige beaucoup de détours. Le parieur a passé l'eau à la place Louis XV dans un batelet qu'il a été chercher lui-même sans le secours de la voix du batelier. Parvenu aux galeries du Louvre, il a indiqué la sonnette de l'imprimerie royale, et dans la rue Froidmenteau, il est entré chez un marchand de vin qu'il connaît, et a demandé un verre de vin qui lui a été donné; il était suivi de ceux qui tenaient la gageure contre lui. Il a gagné avec de grands applaudissemens ; et voilà encore un homme de plus qui se croit un personnage important.

LA JOURNÉE D'UN CLERC DE PROCUREUR.

Un pauvre clerc du Parlement,
Arraché du lit brusquement,
Comme il dormait profondément,
Gagne l'étude tristement,
Y griffonne un appointement
Qu'il ose interrompre un moment
Pour déjeûner sommairement;
En revanche écrit longuement;
Dîne à trois heures sobrement,
Sort au dessert discrètement,
Reprend la plume promptement
Jusqu'à dix heures.... seulement,
Lors va souper légèrement,
Puis au sixième lestement
Grimpe.... et se couche froidement
Dans un lit fait négligemment,
Dort ... et n'est heureux qu'en dormant:
Ah! pauvre clerc du Parlement!

[*Du 3 juin.*] Mademoiselle Aménaïde, l'une de nos plus jolies et des plus élégantes courtisanes, tourmentée par le démon conjugal, à tout-à-coup renoncé aux vanités de ce monde, s'est défait de ses *diamans*, de ses *chevaux gris pommelés* et de sa belle *voiture dorée*, pour épouser en légitimes nœuds un *Cor de chasse* à larges épaules, du prince de Monaco. Quoique jeune encore, elle a eu l'esprit, contre l'usage de ces dames, d'amasser dans son métier et à la sueur de son corps, six bonnes mille livres de rentes, que le musicien ne manquera pas de dissiper peut-être à la sueur du sien, pour ne pas démentir ce vieux proverbe tant rebattu, et si souvent confirmé, *que ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour.*

[*Du 7 juin.*] Il paraît une estampe représentant M. Necker fouillant dans la fange et dans le ruisseau avec un bâton. Il en fait sortir des écus ; à côté est M. de Sartine qui les ramasse pour en faire des ricochets sur l'eau à la manière des enfans. L'apologue s'explique sans commentaire (1). Voici des vers qu'on a faits pour pendant à cette estampe.

CONSOLATION POUR UN MINISTRE.

Que Dieu m'accorde donc la grâce
D'entrer au conseil à mon tour,
Pourvu que sa bonté m'en chasse
Après l'an, le mois et le jour!
S'il soupe, s'il dort, s'il digère,
Si l'âge ne l'a point glacé,
L'être le plus heureux sur terre
Est un ministre déplacé.
Rentré dans la route commune
De la sagesse et du bonheur,
Pour lui la plus belle fortune
Est d'avoir perdu sa grandeur.
Assuré de sa destinée,
Il peut donner loin des ennuis
A l'amitié toute l'année,
A l'amour encor quelques nuits.
Après un instant de murmure,
Contre l'intrigue et la faveur,
Aux simples vœux de la nature
Il est forcé d'ouvrir son cœur.
Pour lui la douce jouissance
N'est plus un obscur avenir ;

(1) La boue était les financiers, dégraissés par M. Necker, et l'amusement de M. de Sartine exprimait son peu de succès dans la Marine.

Et s'il a perdu l'espérance,
A sa place il met le plaisir.
Il aime les fleurs et l'ombrage,
Il goûte les chants des bergers;
Il connaît le prix d'un bocage
Et le doux produit des vergers.
L'astre qui rend le jour au monde
Ne lui promet que des bienfaits,
Et lorsqu'il se plonge dans l'onde,
Il ne lui laisse aucuns regrets.
Ma muse légère et riante
Fit ces couplets en vous quittant;
Ne croyez pas que je les chante
Pour les ministres d'à présent.
Je ne veux point leur faire envie
D'un bien aujourd'hui si commun;
Mais s'il leur en prend fantaisie,
Je n'en veux dégoûter aucun.

[*Du 10 juin.*] Depuis que l'avocat-général d'Agueseau s'est montré convaincu, d'après l'examen de la procédure, que le jeune comte de Solar est véritablement mort à Charlas, âgé de onze à douze ans, l'accusation intentée au sieur Caseaux paraît généralement impudente et odieuse : cependant il semble qu'on ne saurait s'en prendre qu'à sa fatale destinée, qui a rassemblé tant de circonstances propres à le faire soupçonner. Peut-être que bien d'autres que l'abbé de l'Epée en eussent été également aussi frappés que lui, et eussent agi avec la même chaleur. N'est-ce pas en effet une des plus étonnantes singularités du hasard, que presqu'au moment que le jeune comte de Solar, peu aimé de sa mère, disparaît de Toulouse, il se trouve sur un grand

chemin de Picardie un même enfant de son âge, sourd et muet comme lui, et ayant tous les signes naturels, remarqués au véritable comte de Solar; donnant par les indices que l'abbé de l'Epée pouvait en tirer, la description de la maison où ce dernier avait demeuré en Languedoc? que d'ailleurs il n'y ait point eu de réclamation, aucunes recherches d'un enfant perdu, de la part d'aucunes familles pauvres ou riches de la province, ni des cantons où le petit Joseph a été rencontré mourant de faim? Deux faibles tentatives faites à cet égard parurent plutôt n'avoir d'autre but que de détourner les soupçons et lui assigner une origine toute différente que celle que l'on supposait entrevoir; et pour mettre le comble à tout ce qui était capable d'entraîner dans la prévention funeste à M. de Cazeaux, il faut que lors de la mort du jeune comte dont il s'était chargé, il se trouve lui-même dangereusement malade, et qu'on soit obligé ensuite de retoucher les registres mortuaires de Charlas précisément à l'article de l'enterrement du jeune comte de Solar. On trouve dans ce court exposé une fatalité de circonstances qui sollicitent en faveur de l'abbé de l'Epée, dont le zèle a peut-être un peu tenu de l'emportement contre ce malheureux M. de Cazeaux.

ÉPITAPHE DE M. DORAT.

De nos papillons enchanteurs,
Emule trop fidèle,
Il carressa toutes les fleurs,
Excepté l'immortelle.

Nous avons à la Comédie Italienne une jeune actrice que bien des gens trouvent jolie, et surtout le duc de Fronsac, qui lui a sacrifié mademoiselle Adeline, cousine de la fameuse Duthé. Celle-ci a été obligée de céder à la fois à sa rivale le lit, le soi-disant cœur tendre et la bourse de son amant, et un rôle dans lequel elle était aimée du public. Carline, c'est le nom de la nouvelle maîtresse du duc, fut horriblement huée la première fois qu'elle remplaça Adeline dans le rôle en question. La chanson suivante courut toute la salle, et le duc de Fronsac, soupant avec sa femme chez le maréchal de Richelieu son père, en fut régalé au dessert:

Belle Carline,
Dans Nicaise on vous a sifflé,
On vous aurait plu davantage,
Si dans Nicaise on eût claqué;
Belle Carline.

Belle Carline,
Consolez-vous, votre Fronsac
Ne claquera plus Adeline,
Il ne videra plus son sac
Que pour Carline.

Gente Carline,
On n'a pas toujours ici-bas,
De l'esprit et jolie mine;
Il vaut bien mieux avoir en bas....
Gente Carline.

[*Du 20 avril.*] Les amis de feu M. Dorat, épris de la plus louable émulation, l'ont loué chacun à sa manière, soit en vers soit en prose, et nos journaux ont retenti de

leurs chants. La malignité envenime tout ; elle vient d'enfanter à son tour les quatre vers que voici :

Enfin Dorat est mort : il faut donc que tout meure !
Aux fastes des Neuf-Sœurs on voit son nom inscrit.
La Harpe en rit, Fanier le pleure,
Et Beauharnais en perd l'esprit (1).

ÉPIGRAMME.

On jouait un drame héroïque,
Dont le poème léthargique
Se soutenait sur de grands airs.
Sifflez donc, me dit un critique ;
Non, Monsieur, je laisse les vers
Cabaler avec la musique.

[*Du 26 juin.*] L'empressement avec lequel on recueille les moindres productions de la plume élégante du chevalier de Boufflers, m'engage à vous communiquer la chanson suivante, qu'il vient d'adresser à madame la marquise de Sabran qui faisait son portrait.

Air : *Je vis Cloris, bientôt j'aimai.*

D'un procédé sûr et nouveau
Vous vous servez, ma jeune Apelle ;
Pour animer votre tableau,
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre.
Pour vous peindre ce que je sens,
Quel est celui que je dois prendre ?

(1) On prétendait qu'il composait les ouvrages de cette dame.

De mon secret, votre talent
Vous instruira bientôt lui-même;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

[*Du 19 juillet.*] Marmontel s'étant avisé de retoucher les poèmes de Quinault, s'attira cette épigramme :

De l'ordure des vieux poèmes,
Virgile fit perles bien nettes.
De Marmontel, dit le Lourdaut,
Bien différente est l'aventure :
Car sur les perles de Quinaut,
Le vilain a fait son ordure.

Un homme congédié par madame de S***, lui écrivit en réponse la lettre suivante :

« Vous me défendez, Madame, de remettre les pieds chez vous : de tous les ordres dont vous avez bien voulu m'honorer, il n'en est point que je me sois promis de suivre avec une résignation plus respectueuse et qui m'ait moins étonné. Je trouve tout simple que connaisseuse comme vous l'êtes, vous préfériez l'énorme quarrure des contours helvétiques, à l'élancement éfilé des tailles françaises. Je croyais toutefois, Madame, avoir péniblement acquis des droits à vos éloges; mais je devais sentir qu'un cœur aussi vaste et aussi ardent était difficile à remplir. Je regrette de toute mon âme que la grandeur de votre mérite ait rendu le mien si petit à vos yeux : mais si vos espérances sur l'immensité que vous supposez aux *in-folio* transalpins, sont malheureusement déçues; avec une presse aussi infatigable que la vôtre, Madame, vous pourrez joindre à ce premier

essai une longue suite de volumes, et en faire des éditions fréquentes et variées. Je suis loin de désapprouver des dispositions si bienfaisantes : tout ce qui tend au bonheur général m'intéresse ; et vous ressemblerez bientôt à la divinité, qui répand indistinctement ses faveurs sur tous les hommes. »

[*Du 5 août.*] Je vous ai parlé souvent de ce rendez-vous de galanterie ou de débauche qui attire dans le jardin du Palais-Royal, pendant les nuits de la belle saison, toute l'élégante jeunesse de la ville. Le chevalier de Blaye s'y est pris de querelle dernièrement pour une courtisane avec quatre jeunes gens à qui il a *prêté le collet*. Il s'est battu près de Chaillot alternativement avec tous les quatre et a blessé les trois premiers ; mais enfin le quatrième, plus heureux ou plus adroit, lui a donné quatre coups d'épée dont il est mort une heure après, laissant des créanciers beaucoup plus embarrassés que lui.

Le chevalier de Blaye, jeune homme de plus de six pieds de haut, vigoureusement taillé, était de Caen en Normandie. Il avait été ci-devant garde du corps, et avait ensuite passé à Cayenne dans l'espoir d'être avancé. Revenu de ce voyage malheureux, il vivait tantôt dans sa province et tantôt à Paris pour y solliciter du service.

[*Du 7 août.*] La lettre suivante, adressée à M. de Sartine, est la folie du jour. « Les Anglais, Monsei-» gneur, ne ressemblent pas mal aux filous : ils exercent » la piraterie sur mer, comme les derniers exerçaient

» leurs brigandages dans la capitale, plus adroits à
» s'emparer des navires de nos pauvres négocians, que
» les autres à couper la bourse des bourgeois de Paris.
» J'ai toujours remarqué une affinité singulière entre
» ces deux nations, et c'est sans doute cette ressem-
» blance qui vous a élevé au ministère de la marine.
» On se persuadait que vous mèneriez la piraterie an-
» glaise comme vous avez mené la filouterie parisienne;
» mais vous n'avez pas été heureux dans le choix de vos
» nouveaux exempts. Qu'est-ce en effet que le comte
» d'Estaing, comparé à le Receveur, le comte d'Orvil-
» liers à Durocher, et le comte de Guichen à Bru-
» gnières? Ah, Monseigneur, qu'est devenu ce temps
» où tous les fripons tremblaient devant ces héros de
» police? Et pourquoi vos généraux ne font-ils pas
» trembler de même les voleurs anglicans? Votre
» M. d'Estaing, par exemple, si vanté par nos badauds
» de Paris, qu'a-t-il fait de si remarquable? Il a ap-
» préhendé la Grenade prise et reprise cent fois avant
» lui, écarté Biron, le plus imbécille des amiraux, de-
» puis qu'il y a des amiraux dans le monde. Mais ne
» s'est-il pas laissé battre à Savannah et à Ste-Lucie?
» Il est vrai qu'oubliant la sage maxime de la police et
» des polissons, vous ne lui aviez pas donné des forces
» suffisantes; vous aviez bien vos raisons pour cela;
» mais s'il eût eu la prudence du brave Receveur,
» aurait-il tenté une capture sans être au moins dix
» contre un? Vous réparez cette faute dans cette cam-
» pagne; les mers sont couvertes de vos marins, comme
» les rues de Paris l'étaient de vos *mouchards*; mais
» s'ils ne mouchent rien; ne manquez pas de les traiter

» comme le plus respectueux de ceux que vous avez » fait mettre à Bicêtre, et qui a l'honneur de vous » écrire ces lignes. »

ROMANCE D'UN NOUVEAU GENRE.

J'aime de l'innocent mouton
Le gigot et la côtelette :
Mais pour en faire un compagnon
Il me paraît un peu trop bête.

On trouve au murmure des eaux
Une douceur imaginaire :
Moi, dans le plus brillant ruisseau,
Je ne trouve que de l'eau claire.

On vante la fidélité,
Vertu de l'amant imbécille :
Mais l'on quitte et l'on est quitté
Dans les hameaux comme à la ville.

[*Du 14 août.*] Le spectacle donné la semaine dernière au petit *Trianon*, auquel il n'y a eu d'autres spectateurs que le roi et sa suite, *Monsieur*, *Madame* et la comtesse d'Artois, a parfaitement réussi. La reine remplissait le rôle de Jenny dans *le Roi et le Fermier;* et celui de la soubrette dans la *Gageure imprévue*. L'émulation s'est emparée de cette illustre société qui répète présentement le *Sorcier* et les *Fausses infidélités*.

LES GRANDS HOMMES.

Après souper chez dame Hortense,
De beaux discours étaient sur le propos
Des conquérans : chacun à son héros

Voulait donner la préférence.
L'un s'écriait : Que ne suis-je Caton !
Du fier Brutus j'aime bien mieux l'audace.
— Ah ! de César, que n'obtiens-je la place !
Disait un autre, au moment qu'Elisou,
Gentille Agnès de seize ans affligée,
Se prit à dire, en se grattant le front :
Hélas ! maman, que ne suis-je Pompée !

[*Du 19 août.*] Vous, Monsieur, qui vous piquez d'expliquer ce qui me paraît à moi tout-à-fait inexplicable (je parle du cœur des femmes) ; je suis curieux d'apprendre comment vous concilierez, avec vos principes, les aventures de la baronne T... D..... qui vient d'être enfermée à l'abbaye D..... par ordre du roi. C'était une chanoinesse de Remiremont ; elle était belle comme Vénus et séduisante comme les Grâces ; plus tendre que Psyché et plus vertueuse que Minerve, elle avait le suffrage de ses compagnes mêmes. Dans un voyage qu'elle fit dans ma province, le baron de la T... D.... la vit : c'est vous dire qu'il l'aima éperdûment ; car on n'échappe point aux séductions réunies de l'esprit et du cœur, des talens et de la beauté. Il était jeune, aimable, honnête et très-riche ; après avoir obtenu le consentement des proches de mademoiselle D... il s'adressa à elle-même. Sa réponse fut noble et touchante : je suis flattée, Monsieur, lui dit-elle, des sentimens dont vous m'honorez, mais je peux d'autant moins y répondre, qu'un autre est en possession de ceux que vous seriez en droit d'exiger. C'est M. le comte D.... qui les possède : la médiocrité de nos fortunes met obstacle à notre union : mais je l'aime et je sens trop que je

n'aimerai jamais que lui. Votre recherche m'a déjà causé bien des chagrins ; je ne résisterai point aux ordres absolus de mon père, mais songez, Monsieur, que mon cœur ne peut suivre le don de ma main et qu'il est tout entier à un autre.

Il semble qu'une déclaration si précise eût dû arrêter la poursuite de l'amoureux baron ; mais si sa raison lui mettait sous les yeux ce qu'il en avait à craindre, son amour lui disait qu'il ne pouvait vivre sans sa belle chanoinesse ; et comme en pareil cas, la raison est moins pressante que l'amour, il passa outre et l'obtint.

Il eût été digne que mademoiselle *** lui fît le sacrifice de la passion qui la préoccupait, si ce sacrifice eût été possible. Toujours les mêmes égards, le même empressement, la même délicatesse dans les témoignages continuels d'un attachement que rien n'a pu altérer. Mais tous ses efforts furent inutiles. Sa femme, ensevelie dans une terre, se refusant à toute espèce de dissipation, consumée par une mélancolie profonde, toucha bientôt aux portes du tombeau. Le baron, désespéré de la perdre et se reprochant sa mort, prit un parti dont vous ne vous seriez jamais avisé sans doute. Certain que l'amour qu'elle conservait pour le comte de *** était la première cause de sa situation alarmante, il lui écrivit et le pria de venir à la T. .D... lui faire une visite et l'encourager à prendre soin de ses jours. Le comte part et arrive, le baron le reçoit, présente à sa femme étonnée, fait mettre les chevaux à sa chaise de poste, et les laisse seuls.

Voilà un mari bien débonnaire, me direz-vous : laisser sa femme seule avec un amant ! et quel amant ! un capitaine de dragons, un Lovelace, un roué, un man-

geur de femmes, dont le premier principe avec elles est de n'en point avoir. Eh bien, Monsieur, oserai-je vous dire que vous vous trompez? que quand le comte de *** aurait eu la façon de penser que les étrangers imputent si légèrement au militaire français, la confiance du baron l'aurait enchaîné? Il ne lui dit qu'un mot en partant : Je vous laisse, monsieur le comte, et votre honneur me répond de votre honnêteté.

Au bout de huit jours, ce mari si rare revint. On ne parla long-temps que de choses indifférentes; enfin, sur la fin du souper, le comte s'adressa à madame la baronne : elle le vit partir sans la moindre apparence de trouble et de regret, et ne parut occupée que du soin de l'oublier. Pour seconder ses dispositions, le baron lui fit quitter la campagne et la mena à Paris où il rassembla autour d'elle tous les plaisirs et tous les amusemens.

Il faut que le cœur d'une femme soit sans cesse occupé. La baronne de la T.... D *** qui jusques-là avoit détesté le jeu, l'aima comme une femme qui n'aime pas autre chose, c'est-à-dire à la fureur. Elle perdit des sommes immenses et le baron les acquitta sans mot dire. Elle en perdit de nouvelles qu'il paya de même; mais comme la femme ne se lassait pas de perdre, le mari se lassa de payer. Or, vous savez qu'en France comme ailleurs le monde est plein de Crésus officieux dont la bourse est toujours ouverte aux jolies femmes lorsque leurs maris ne sont pas d'humeur à satisfaire leurs caprices : mais comme les services de ces messieurs ne sont pas trop désintéressés et qu'ils prétendent à certains dédommagemens qu'il n'est pas trop honnête de dire, la reconnaissance de madame la baronne la con-

duisit à des égaremens si publics et si multipliés, qu'ils ont forcé le malheureux baron à solliciter contr'elle l'ordre du roi qui la relègue dans une abbaye à...., où son mari lui fait une pension de 10,000 livres à laquelle il s'est taxé lui-même.

J'allai l'autre jour chez madame la comtesse de Genlis qui prépare depuis qu'elle a pris M. de la Harpe pour son Apollon, un *Abrégé de l'Histoire de France* en vingt volumes (*grand in-folio*). En entrant dans sa salle basse, j'aurais cru entrer dans le cabinet de M. de Fintac, si j'y avais trouvé la charmante Agathe. A droite un chevalet, à gauche une basse; plus loin des violons, ici des flûtes et des archets suspendus en faisceaux, là des dessins et des cartes géographiques dans un touchant désordre: dans un coin, des habits, dans l'autre des sphères et des télescopes: enfin, on pourrait prendre cet appartement pour une académie ou pour une boutique de fripier, pour le temple des Muses ou pour tout ce qu'il vous plaira. Mais comme on y fait bonne chère, les savans affamés trouvent, en mangeant les mets délicats apprêtés par la cuisinière, que la maîtresse a les talens universels, tout l'esprit du monde, le savoir encyclopédique: et dès qu'ils ont digéré, ils ne la trouvent qu'une sotte.

Vous savez, Monsieur, que madame de Genlis demeure à Bellechasse, comme gouvernante des filles de M. le duc de Chartres. Elle s'est imaginée d'y donner pour bouquet à madame la duchesse, une représentation de son théâtre adoptif. Quelle pièce croiriez-vous qu'elle ait choisie pour faire jouer à ses élèves dans ce couvent? Celle de Cécile, où l'on traite les religieuses

de coquines qu'd'imbécilles. Admirez la prudence de ce choix, ou applaudissez à sa malignité, et jugez de l'embarras de ces pauvres nones en voyant le sourire malin et cruel que les sarcasmes des actrices inspiraient aux spectateurs.

[*Du 1er septembre.*] Les beaux yeux de mademoiselle Comtat, actrice de la Comédie Française, ont fait depuis long-tems impression sur le comte d'Artois. Il y a deux jours qu'il lui fit offrir cinq cents louis pour une nuit. La comédienne alors amoureuse de la bourse et peut-être du physique du marquis de Maupeou, fils du chevalier, les refusa : mais comme les passions de ces nymphes ne sont pas durables, elle n'a pas manqué de se brouiller avec son ex-président, aujourd'hui colonel du régiment de Bourgogne cavalerie, et lui donna pour successeur M. Desentelles, intendant des Menus et son camarade de comédie Fleury. Ces personnages vivaient en bonne intelligence et étaient très-contens les uns des autres. Il n'y avait que les créanciers de mademoiselle Comtat qui ne l'étaient pas : ils demandaient de l'argent à grand bruit, il en fallait absolument. Dans ce cruel embarras, la princesse de coulisse s'est rappelée l'offre du prince, et comptant en tirer un grand parti, elle lui a fait des avances, des agaceries et a fini, feignant d'être éperduement amoureuse de son adorateur, par se rendre à discrétion et sans aucune capitulation quelconque. Notre beauté vaincue ne doutait pas que le lendemain son hôtel ne fût couvert d'une pluie d'or ; car tous les créanciers avaient promesse d'être payés ce jour-là : mais quel fut son étonnement, lorsqu'elle vit

arriver un émissaire du prince avec cent louis! Elle les a renvoyés avec hauteur, et les rieurs ne sont pas de son côté.

[*Du 16 septembre.*] Un procureur, rue Simon-le-Franc, s'est jeté ces jours-ci dans le puits de sa maison : ses amis ne lui connaissant aucune mauvaise affaire, ne peuvent deviner la cause qui a pu le porter à un pareil excès; les mauvais plaisans dont cette ville abonde, disent que *c'est pour y chercher la vérité.*

Articles détachés du Code d'amour Parisien, mis en musique par Albanèse.

N'aimez jamais qu'on ne vous aime;
L'amour n'est rien si l'on n'est deux :
Veut-on changer ? changez de même,
C'est le vrai moyen d'être heureux. (*bis.*)

Quand un cœur à vous s'abandonne,
Prenez-le pour ce qu'il vaut.
Souvent l'inconstance le donne,
Et le reprend presqu'aussitôt. (*bis.*)

Est-il étrange qu'une belle,
Après vous fasse un nouveau choix ?
Souvenez-vous qu'une infidelle
Ne l'est jamais pour une fois (*bis.*),

Vous prîtes la place d'un autre,
Il faut que chacun ait son tour :
Un rival succède à la vôtre,
Tel est le train-train de l'amour. (*bis.*)

RONDEAU.

J'entends Tata toujours me faire peur
D'un tendre amant ; me le peindre trompeur,
Faux, inconstant, soupçonneux, infidèle.
Fuyez, ma nièce, en secret me dit-elle,
Les doucereux qui charment la pudeur :
Le fier serpent se cache sous la fleur.
A ces discours je tremble de frayeur ;
Et dans mon cœur qui ne bat que d'une aile
J'entends Tata.

Bientôt après reparaît mon vainqueur :
Sa douce voix augmente mon ardeur ;
Il me regarde et dit : Dieu, qu'elle est belle !
Déjà sa main glisse sous la dentelle.
Ah ! cessez, dis-je ; à la porte, mon cœur,
J'entends Tata.

[*Du premier octobre.*] Il est d'usage à Bordeaux, lorsqu'il vaque une place de Jurat, de présenter deux candidats au gouverneur de la province, qui en choisit un. Le vicomte Duhamel a proposé au maréchal de Richelieu les sieurs de la Motte et Lanus. Telle fut la réponse du maréchal : « Pour toutes sortes de raisons, » et suivant mon goût pour la religion naturelle, » j'aurais pu prendre la Motte, mais des considérations » particulières et ma condescendance pour le maréchal » de Mouchi m'engagent à préférer Lanus pour cette » fois et sans tirer à conséquence. »

Le curé de Saint-Sulpice est venu voir la marquise du Deffant dans ses derniers momens. La vieille philosophe devinant l'objet de sa visite, s'est hâtée de lui crier : *M. le curé, je m'accuse d'avoir contrevenu aux*

dix commandemens de Dieu, et d'avoir commis les sept péchés mortels.

Cette femme, célèbre par l'amitié qui régnait entre elle et M. de Voltaire, vient de terminer sa carrière à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Nos beaux-esprits ont perdu en elle une protectrice, et la philosophie moderne un de ses plus fermes appuis. Elle était née borgne et est devenue aveugle en vieillissant. M. de Rhulières qui, selon les apparences, n'était pas de ses protégés, a fait contre elle l'épigramme suivante.

Elle y voyait dans son enfance :
C'était alors la médisance ;
Elle a perdu son œil et gardé son génie :
C'est aujourd'hui la calomnie.

Voici des couplets d'un M. Cérutti (1), qui après avoir passé une partie de sa vie à chanter des psaumes, s'amuse maintenant à chanter nos belles dames.

Parallèle de Mesdames les Duchesses de Brancas et de Cossé.

Lorsque de Dieu la main féconde
Tira l'Univers du chaos,
Il prescrivit pour règle au monde
Le mouvement et le repos

Cossé, Brancas, par caractère
Offrent ce contraste frappant :
L'une est le repos de la terre,
Et l'autre en est le mouvement.

(1) C'est le même qui se distingua au commencement de la révolution, et qui fut député à l'Assemblée Nationale. Il mourut en février 1792. Il avait été Jésuite.

Cossé ne peut rester en place,
Brancas n'en voudrait pas changer;
L'une cherche à franchir l'espace,
L'autre ne tend qu'à l'abréger.

Ici toutes deux font fortune,
Tour-à-tour on aime à les voir;
On voudrait courir après l'une,
Près de l'autre on voudrait s'asseoir.

Cossé ressemble à ces génies,
Ces Sylphes amis des humains,
Ayant des grâces infinies
Et les versant à toutes mains.

En voyant de loin l'indigence,
Et la ranimant d'un coup-d'œil,
Bancas nous peint la Providence
Faisant le bien dans son fauteuil.

Cossé, pour être un peu trop vive,
Dévore un jour en un moment;
Brancas, quelquefois trop tardive,
Voudrait retenir chaque instant.

Qui des deux doit avoir la palme?
Ceci mérite attention:
L'une est un sage dans le calme,
L'autre est un sage en action.

[*Du 9 octobre.*] Un de nos grands seigneurs voulait dernièrement faire donner la croix de St.-Louis à quatre protégés. Le premier commis de la guerre lui représenta que sa demande était absolument contraire à la dernière ordonnance qui fixe irrévocablement le nombre d'années de service que doivent avoir les prétendans à

cette marque de distinction. — *Eh ! ne savez-vous pas*, lui répondit le grand seigneur, *que les ordonnances ne sont faites que pour les sots ?*

[*Du* 16 *octobre.*] Jeudi dernier, le roi se fit accompagner de Monsieur, et se rendit chez M. de Maurepas, non pour le consulter, mais pour lui annoncer qu'il était résolu à se défaire de son ministre de la marine (M. de Sartine). M. de Maurepas n'est plus l'ami de M. Necker, et il devait soutenir M. de Sartine, lié intimement avec M. de Monbarrey, le protégé de madame de Maurepas, qui se trouvait enveloppé dans la proscription. Tout ce qu'il put gagner sur la fermeté du roi, fut que le ministre de la guerre ne subît pas le même sort que celui de la marine.

La reine, qui avait été long-temps la protectrice de M. de Sartine, l'avait abandonné depuis quelques mois et ne l'appelait plus que l'*avocat patelin*, *le doucereux menteur.*

C'est le marquis de Castries, proposé au roi par M. Necker lui-même, qui a le département de la marine. C'est un homme de qualité, très-riche, très-laborieux et très-instruit. On lui reproche de la hauteur et une fermeté poussée à l'excès; ce qui ne sera peut-être pas déplacé vis-à-vis du corps de la marine dont M. de Sartine était le très-humble serviteur.

On convient que M. de Castries aurait été mieux placé au département de la guerre.

Chacun vante ses prouesses, mais ce qui en est une

aux yeux de celui-ci, n'est souvent qu'une folie aux yeux de celui-là. Je causais, il y a peu de jours, avec un seigneur passionné pour la chasse : il me parlait avec enthousiasme du plaisir délicieux d'assassiner à droite et à gauche une multitude de timides victimes qui ne savent que fuir ou se cacher ; de l'adresse merveilleuse de faire feu tant de fois en une minute, et du plaisir inconcevable de voir l'œil d'un cerf expirant les larmes aux yeux et livré à la furie d'une meute acharnée. Mais ce qu'il me raconta avec transport, ce fut une partie de chasse à laquelle il accompagna, la semaine dernière, le prince de Conti, à l'île Adam, et où ce prince et sa suite, composée en tout de huit tireurs, tuèrent, en neuf heures de temps, quatre mille deux cents pièces de gibier. C'est, au rapport des connaisseurs, la chasse, ou pour mieux dire, la boucherie la plus belle qui se soit jamais faite.

LE SONGE

D'UN JEUNE POÈTE NORMAND.

Dans les jardins de Cythère,
Auprès de toi cette nuit,
Sous un bosquet solitaire,
Un songe m'avait conduit :
Dieux ! quel charme, quelle ivresse !
Vénus n'a pas tant d'appas ;
Tu cédais à ma tendresse,
J'allais mourir dans tes bras.

Mais l'amour, qui toujours veille,
Fut jaloux de mon bonheur :
L'ombre échappe, je m'éveille,

Tu n'es plus que dans mon cœur.
Tout s'éclipse avec mon songe,
Et, rien, hélas ! n'est resté,
De cet aimable mensonge,
Que ma flamme et ta beauté.

O toi ! qui fais mes délices,
Use en ce jour de tes droits ;
En me devenant propice,
Reçois mon cœur sous tes lois :
Calme mon ardeur sincère,
Donne à mon cœur enchanté,
Pour une nuit de chimère,
Un instant de vérité.

[*Du* 19 *octobre.*] On a fait, sur la dernière révolution dans le ministère, force calembours. On disait que le Grand-Turc avait choisi M. de Sartine pour grand-amiral, parce qu'il savait admirablement bien *mener les flottes à la turque*. M. de Sartine est-il déplacé, a-t-on dit ? —*Non, il est parfaitement placé.*—Quel âge a M. de Montbarrey ?—*Le même que M. de Maurepas : quand celui-ci mourra, l'autre aura grand'peur....* (1) Vous devez reconnaître à ces gentillesses que notre esprit national ne fait que croître et embellir.

[*Du* 22 *octobre.*] Un marchand de peaux de lapins, connu sous le nom d'Antoine, mourut, il y a cinq ans, au hameau de l'Hermitage près de Pontoise. Il rôdait dans les environs de cette ville depuis cinquante ans. Il logeait, au retour de ses courses, chez le nommé Chris-

(1) C'est-à-dire la peur qu'il aura de perdre sa place.

tophe Larchevêque, vigneron. L'écurie lui servait de demeure ; une poignée de paille, de lit, et un morceau de pain mendié, de nourriture. Il tombe malade de la maladie dont il mourut. Larchevêque le tire de son écurie pour le mettre dans une chambre ; il en prend soin ; il lui procure tous les secours possibles.

Antoine voyant sa fin approcher, appelle son hôte charitable, lui déclare qu'il a vingt-cinq mille livres, et que cet argent est enterré sous l'auge de l'écurie.

Christophe Larchevêque reçoit sa déclaration sans trop y croire. Il avait peine à concevoir comment un marchand de peaux de lapins avait pu amasser une somme aussi considérable. Deux jours après, Antoine meurt. A l'instant l'écurie et la chambre sont fermées à la clef ; Larchevêque court annoncer cette mort à son curé, et ce qui lui avait été confié par le défunt. Le curé refuse de le croire ; enfin, pressé par son paroissien, il part : arrivé, on ouvre la chambre où l'on trouve parmi les effets du mort, 600 livres en argent, et 3,000 livres en billets. On eut pu penser que c'était toute sa fortune. Larchevêque ne voulant avoir rien à se reprocher, propose de descendre à l'écurie ; refus de la part du curé : enfin il cède aux instances de son digne paroissien, dont les sentimens de religion lui étaient parfaitement connus. Larchevêque ordonne à ses fils de fouiller. Après plusieurs tentatives infructueuses, il ne se rebute pas : il fait fouiller sous toute l'auge, et le trésor se trouve dans un pot de grès. Les 25,000 livres y étaient bien comptées en beaux louis d'or.

Vers présentés à la Reine, le jour de sa Fête, par les Bouquetières de St.-Martin.

Dans ce beau jour, auguste souveraine,
Chacun s'empresse à vous faire la cour :
Le courtisan vient saluer la reine ;
Nous célébrons l'objet de notre amour.
Ne craignez pas qu'une louange vaine
Sorte jamais des cœurs nés sans détour.
Deux brins de fleurs, pris au sein de la plaine,
Frais comme vous, simples comme nos cœurs,
De nos pensers innocens interprètes,
Pourraient-ils être hommages de flatteurs ?
Vous les prendrez, bonne comme vous l'êtes,
Ces tendres fleurs : si, près de votre sein,
Elle perdaient cette fraîcheur nouvelle
Qui les décore au retour du matin,
Rappelez-vous que la fleur la plus belle
Est à jamais soumise à cette loi ;
Qu'il faut pâlir devant plus beau que soi.

LE NON.

Je sais qu'en mainte occasion
Toute femme doit dire non,
Et de cette négation
Je sens quel est tout l'avantage ;
Mais un oui quelquefois est bon,
On peut très-bien en faire usage.
A cela Claudine répond
Qui veut dire oui, doit dire non,
Et que la contradiction
Anime bien plus le courage,
Que ne fait l'approbation.
Je n'en sais rien, cela peut être :
Sur ce sujet qui me confond,

Mon savoir n'est pas bien profond,
Claudine doit mieux s'y connaître;
Elle a de l'érudition.
Hier aussi me conta-t-elle
La noble histoire d'une belle
Qui gagna fort à dire non;
Or, voici sa narration.
Tout près des rives de la Seine,
Dans un labyrinthe de fleurs,
Bocage où le jour entre à peine,
Loin de l'œil des observateurs,
Valère un jour trouva Climène.
Vous avez de charmans appas,
Lui dit-il, et dans la nature
Rien n'est plus beau. — Non, je n'ai pas
Tant de beauté. — Je vous le jure,
Vos yeux, vos traits, votre figure,
Votre air, tout est céleste en vous,
Et rien ne guérit la blessure
Que fait ce regard vif et doux.
— Non, Valère, vous voulez rire;
Je suis laide, je me fais peur.
Mon œil ne blesse ni n'inspire,
Et je n'ai nul adorateur.
— Exceptez-moi du moins, madame,
Je brûle, je meurs, et mon âme
Se fond et s'élance vers vous.
— Discours qu'on tient à toute femme,
Discours qui se ressemblent tous;
Est-ce ainsi que l'on persuade?
— Il est vrai, le propos est fade;
Il faut un objet plus certain.
De tout ce que j'ai dit, madame,
Voici la preuve en votre main;
Vous le voyez, je suis en flamme.
— Monsieur, cela ne prouve rien.
— Il vous faut la preuve complète,

Madame, et vous pensez très-bien :
L'affaire sera bientôt faite.
— Non, Monsieur, je ne le veux pas.
Finissez donc ! — Belle Climène,
Souffrez qu'un amant dans vos bras....
— Non, jamais.... — Résistance vaine !....
— Jamais je n'y consentirai.
— Oh ! malgré vous j'y passerai.
J'y suis — Vous vous trompez, vous dis-je;
Non, jamais vous n'y parviendrez....
Si je n'y suis pas, où donc suis-je ?
C'est lui.. j'y suis.... vous l'avouerez.
— Non, non, non, non : c'est un prestige....
L'amant agit et ne répond
Aucun mot à ces quatre non.
Mais quand de son âme enflammée
La fureur fut un peu calmée :
Eh bien ! dit-il à la beauté....
— Non, point du tout, en vérité.
— Je ne veux pas, quoiqu'il en coûte,
Sur ce point vous laisser de doute.
Il dit : la dame se défend,
Et lui résiste, et toujours nie
Les faits qu'allègue son amant.
Mais quand sa course fut finie,
De la lice il ne sortit pas ;
Et la pressant entre ses bras,
Il dit : Qu'en pensez-vous, la belle ?
Sans sortir du poste où je suis,
Faisons une course nouvelle,
Tous vos doutes seront détruits.
Il part, il fournit sa carrière,
Puis s'élançant de la barrière :
Eh bien ! dit-il, beauté si fière ?
— Non . . . . . .
Votre extravagance est trop grande ;
Ne croyez pas que je me rende.

— Eh quoi! vous osez soutenir....
Quand votre œil est encore humide
De ces pleurs qu'arrache un plaisir
Si doux, si vif et si rapide?....
— Cela ne prouve rien du tout.
— Ah! c'est trop me pousser à bout;
Et je vais encor de plus belle.....
Non, c'en est assez, lui dit-elle;
Demain vous pourrez revenir:
Je serai seule en ce bocage.
J'excuse tout ce badinage.
Ne croyez pas mieux réussir;
Toujours habile à me défendre,
Quoique vous puissiez entreprendre,
Non, jamais, jamais à me rendre
Vous ne me ferez consentir.

[*Du 30 octobre.*] On disait hier dans la galerie de Versailles, que M. de Sartine rentrerait dans l'administration : *Je le crois, répondit quelqu'un, il n'a jamais rien refusé à aucun grand seigneur ni homme en crédit.* On a trouvé ces deux fragmens de vers écrits sur la porte de l'hôtel de cet ex-ministre.

. . . . . O perruque ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

Il faut que vous sachiez, Monsieur, que M. de Sartine avoit un faible incroyable pour les belles perruques bien frisées, bien poudrées, etc. La collection de ses perruques, tant *in-folio*, *in-quarto*, *in-douze*, grand et petit format, les unes plus carrées que les autres, se monte à soixante ou quatre-vingt pièces du plus bel échantillon et du meilleur faiseur. La manie de son ami le lieutenant de police actuel est de montrer une main

(1) M. Lenoir.

bien potelée, de faire bien faire la roue à de superbes manchettes..... En vérité il est inconcevable que de telles petitesses occupent des gens dont la tête devrait être toute entière à de si importantes choses.

VERS

Adressés à M. Mercier (1), *par un de ses amis.*

Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.
Que votre prose est belle et que vos vers sont beaux!
Que de moralité dans vos Contes Moraux!
Vous manquiez aux beaux jours et d'Athène et de Rome;
Ils renaissent ici, grâces à vos travaux:
Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.

Votre Essai dramatique est de toute beauté.
Comme vous y prouvez avec sagacité,
Que ce Corneille tant vanté,
Et ce Racine, par l'envie
Jusqu'à ce moment respecté,
N'ont pas connu l'art de la tragédie!
Comme c'est beau! comme c'est écrit! comme....
Ma foi, Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.

Ah! dans vos drames enchanteurs,
Quelle simplicité! quel ton philosophique!
Comme avec vous Thalie est pathétique,
Et qu'elle s'y prend bien pour corriger les mœurs!
Ah! quand on vous a lu, comme on dort d'un bon somme!
Comme on a le cœur gros! comme on est contristé!
Et que cela vaut mieux que la folle gaîté
Dont depuis si long-temps Molière nous assomme!
Je le répète: en vérité,
Monsieur Mercier, vous êtes un grand homme.

---

(1) Le dramaturge est auteur du *Tableau de Paris*, et du *Théâtre*, ou *Nouvel Essai sur l'Art Dramatique*.

STANCES

A un jeune Poète plus philosophe dans ses vers que dans sa conduite.

J'aime tes vers remplis de sens,
Ton goût, ton esprit rare ;
Ta seule erreur est dans tes sens,
Leur ivresse t'égare.
Tu blâmes leurs séductions,
Et t'y livres sans cesse ;
Et l'esclave des passions
Nous vante la sagesse.

Pour qui ne la connaît pas bien,
La sagesse est cruelle ;
Mais quand on la suit, il n'est rien
De plus aimable qu'elle.
Briller parmi les beaux-esprits
Est un rare avantage ;
Mais qu'est-ce que la gloire, au prix
De son propre suffrage ?

Jaloux d'éclairer l'univers,
Instruis-le par l'exemple.
Qui peint la vertu dans ses vers,
En doit être le temple.
Ton talent doit te décider
A suivre ce système ;
Comment peux-tu persuader,
Si tu ne l'es toi-même ?

Voici bien une autre histoire propre à placer un coup vigoureux de pinceau dans le tableau des mœurs du dix-huitième siècle. La marquise de S***, l'une des femmes qui peuvent y fournir le plus de traits, rencontra chez la comtesse de Polignac un peintre nommé *Moreau*, qui y faisait un portrait. On parla des beautés d'une femme. On avait ses raisons. Les complimens d'un artiste qui a quelques renommée sont bons à citer dans l'occasion. Moreau s'avisa de dire que jamais il n'avait vu gorge plus belle que celle de la marquise d'Ebbé. Le lendemain la marquise de S***, qui jusques là n'avait pas craint de rivales, pour ce genre de beauté, se rend chez le peintre : en Aspasie moderne elle ferme les verroux de son cabinet. Monsieur, en avez-vous vu une plus belle? En même temps elle met le bon Moreau à portée de juger. Les pièces du procès bien examinées, il eut le courage de persévérer dans son assertion. Au moins, reprend madame de S***, très-piquée, il est d'autres rondeurs, par lesquelles on l'emporte sur votre d'Ebbé.... Parlez, l'a-t-elle plus beau, plus pommé? (c'est le terme de l'art). Ce nouvel examen tourna à la gloire de la belle marquise; mais on dit que Moreau n'en put acquérir aucune, telles friandes que fussent les épices de ce procès. Cette histoire n'est pas encore connue de plus de quarante femmes de la cour.

(1781).

[14 *janvier.*] Voici une nouvelle chanson qui court la ville depuis quinze jours. Elle est du chevalier de Boufflers de qui vous avez déjà vu tant de jolies choses.

LA DÉVOTE.

Les combats de la jeune Hortense
Ont quelque chose d'amusant ;
Vous la voyez dans la défense
Accorder tout en refusant :
Sage, folle, cruelle et douce,
En un moment,
La dévote attire et repousse
Son amant.

J'aime ses tendres négatives,
Elles m'ont toujours réjoui ;
Ce sont autant d'affirmatives ;
Un non dans sa bouche est un oui.
Sage, folle, etc.

C'est la pudeur qui la tracasse :
Mais l'Amour la rend au desir ;
Elle s'indigne de l'audace,
Et l'audace lui fait plaisir.
Sage folle, etc.

Enfin après s'être rendue,
Elle me dit avec fureur :

Monstre! c'est toi qui m'as perdue !...
Mon ami ! tu fais mon bonheur !
Sage, folle, etc.

Son directeur, Monsieur Bridoye,
Tous les ans trouble nos amours :
Pâques vient et suspend ma joie,
Mais c'est l'affaire de huit jours.
Sage, folle, cruelle et douce,
En un moment,
La dévote attire et repousse
Son amant.

[31 *janvier.*] Voici de nouveaux vers de l'auteur de *Cassandre astrologue*, et des *Etrennes de Mercure*, (M. de Piis).

PLAINTES DE L'AMOUR

CONTRE

LES POÈTES.

Quand je suis le Dieu le plus grand,
Répondez, suppôts du Parnasse,
Sous la figure d'un enfant,
Pourquoi me peindre avec audace?
C'est pour me contraindre à téter
Le lait de vos Muses stériles,
Ou pour me faire marmoter
Des vers tendrement puériles.

Par quel caprice saugrenu,
Indécens et cruels Poètes,
Dans vos tant froides chansonnettes,
Me faites-vous courir tout nu?

Cette méthode est cavalière ;
Mais faut-il s'en émerveiller,
Si vous n'êtes pas d'ordinaire
Assez riches pour m'habiller ?

Qui, diable, a mis dans vos cervelles
De venir de vos propres mains
Me planter une paire d'ailes
Tout droit au milieu des reins ?
C'est votre orgueil qui me procure
Cet attribut injurieux ;
Vous vous croyez de petits dieux
Dont je ne suis que le Mercure.

Eh, morbleu ! qu'avez-vous besoin,
Rimailleurs que Jupin confonde,
De me mettre une torche au poing,
Quand vous allez voir votre blonde ?
J'entends : c'est qu'il fait très-obscur
Dans l'escalier de la donzelle,
Et vous aimez pour le plus sûr
Qu'un dieu vous tienne la chandelle.

Bref, est-ce à titre de cadeau,
Ou bien n'est-ce que par bévue,
Que vous m'avez mis sur la vue
Un épais et triste bandeau ?
Oh ! pour ceci, c'est chose claire,
Sans ce bandeau, dans vos écrits,
Je n'aurais par ma foi pas pris
Tant de bégueules pour ma mère.

Quelle est la classe d'hommes qui répondra quand on l'attaque, si ce n'est celle des poètes, toujours avides des occasions d'exercer leur verve ? C'est ainsi qu'ils se sont défendus des accusations de l'Amour, que vous venez de lire :

Fille ou garçon, du mal ne me soucie
Comme de rien : un œuf, qui le croirait ?
Me fait plus souffrir quand il passe.
Oh ! oh ! dit en riant messire Boniface,
Il paraît que Madame a le gosier étroit.

La comtesse de Beauharnois avait adressé au roi de Prusse une épître sur la grand'messe chantée à Breslau, pour le repos de l'âme de Voltaire. Elle a reçu cette réponse du roi philosophe :

« Madame la comtesse de Beauharnois : l'épître que » vous avez la bonté de m'adresser par votre lettre du » 20 novembre de l'année dernière, sur la grand'messe » chantée à Breslau pour le repos de l'âme de Voltaire, » vient de m'être présentée ; elle réunit à beaucoup de » facilité, le goût qui caractérise le génie d'un sexe » aimable ; et Voltaire lui-même ne manquerait pas » de vous en faire compliment, en joignant son admi- » ration à la mienne. Je me borne à de simples remer- » ciemens, priant Dieu sur ce, madame la comtesse de » Beauharnois, qu'il vous ait en sa sainte et digne » garde. *A Berlin, le 5 janvier* 1781. »

« *Signé* : FRÉDÉRIC. »

[14 *février*.] Une jeune personne, qui, du fond d'un couvent de province, s'est trouvée tout-à-coup transportée dans les bras d'un vieux financier de cette capitale, et dans le bruyant tourbillon de nos sociétés, fut conduite la semaine dernière, pour la première fois de sa vie au spectacle. C'était à la Comédie Française : on jouait la tragédie la plus froide du théâtre moderne.

Un de nos roués, de ces mauvais plaisans qui s'amusent tant qu'ils peuvent, aux dépens de l'innocence ingénue, avait dit à la pauvre provinciale, que pour se faire une réputation, pour répandre une bonne idée de la sensibilité de son cœur, il était à propos de donner un cours abondant à ses larmes et de rendre l'auditoire témoin de l'impression que lui faisait ressentir ce qui se passait sur le théâtre. La jeune femme ne manqua pas de faire provision de mouchoirs, et dès la seconde scène, la voilà qui se lamente, qui pousse des gémissemens, qui fait retentir la salle de ses sanglots. Le parterre entier se tourne vers elle, d'applaudir à tout rompre; enfin le tapage devint général et on poussa les choses au point que le spectacle fut interrompu pendant une demi-heure, et la tranquillité ne put renaître que lorsque l'innocente financière se retira, en promettant bien de ne jamais s'exposer à avoir des affaires avec le public, et de ne laisser dorénavant éclater sa sensibilité que dans le tête-à-tête.

Voici le temps où s'exercent nos imaginations bouffonnes. La pagnotterie suivante est celle du jour. On suppose qu'un domestique bas-normand s'est adressé à un écrivain public, pour répondre à ses amis qui lui demandaient ce qui se passait à la capitale, et s'il leur conseillait de le venir joindre. « Mes chers amis, je me » porte très-bien; je mange trois et quatre fois par » jour, et notre maître me fait boire du vin qui vaut » beaucoup mieux que le meilleur cidre de notre curé. » Si vous voulez venir à Paris, je tâcherai de vous pla» cer chez quelque demoiselle qui couche avec un mon» sieur, comme si elle était sa femme; ce sont, ma foi,

» de très-bonnes conditions : et puis il y a à Paris toutes » sortes de bons changemens depuis que notre cousin » a été pendu : si vous êtes pris pour dettes, vous au- » rez une prison dans laquelle vous pourrez vous pro- » mener comme au jardin du Palais-Royal : si vous » tombez malade, on vous donnera à l'Hôtel-Dieu un » bon lit où vous vous gobergerez tout seul à votre » aise ; et si vous devez être pendu, on ne vous don- » nera plus, comme par le passé, la question très-or- » dinaire et fort extraordinaire. Tout cela a son agré- » ment ; ainsi ne craignez plus de venir à Paris, car, » pour y vivre comme pour y mourir, on y a tout plein » de ressources et de commodités.

« Si vous avez de jolies sœurs, amenez-les. Ce pays » est excellent pour les jolies sœurs qui sont blanches et » fermes. »

VERS A UNE INFIDELLE.

Par le Chevalier de Parny (1).

A cet air de sérénité,
A cet enjoûment affecté,
D'autres seront trompés peut-être ;
Mais mon cœur vous devine mieux,
Et vous n'abusez point des yeux
Accoutumés à vous connaître.
L'esprit vole à votre secours,
Et malgré vos soins, son adresse
Ne peut égayer vos discours ;
Vous souriez, mais c'est toujours
Le sourire de la tendresse.
Vous cachez en vain vos douleurs ;
Vos soupirs se font un passage ;

Les roses de votre visage
Ont perdu leurs vives couleurs;
Déjà vous négligez vos charmes;
Ma voix fait naître vos alarmes;
Vous abrégez nos entretiens,
Et vos yeux noyés dans les larmes
Evitent constamment les miens.
Ainsi donc mes peines cruelles
Vont s'augmenter de vos chagrins!
Malgré les Dieux et les humains,
Je le vois, nos cœurs sont fidèles.
Objet du plus tendre amour,
Unique charme de ma vie,
O! maîtresse toujours chérie,
Faut-il te perdre sans retour?
Ah! faut-il que ton inconstance
Ne te donne que des tourmens?
Si du plus tendre des amans
La prière a quelque puissance,
Trahis mieux tes premiers sermens,
Que ton cœur me plaigne et m'oublie.
Permets à de nouveaux plaisirs
D'effacer les vains souvenirs
Qui causant ta mélancolie.
J'ai bien assez de mes malheurs;
J'ai pu supporter tes rigueurs,
Ton inconstance, tes froideurs,
Et tout le poids de ma tristesse;
Mais je succombe, et ma tendresse
Ne peut soutenir tes douleurs.

[21 *février.*] La plupart des conversations n'ont roulé la semaine dernière que sur l'aventure de M. d'Argens, qui a fait imprimer et même vendu des billets faux de la loterie de M. Necker. Ce M. d'Argens est un des plus beaux hommes de Paris, et à cette qualité

séduisante, joint celle d'un homme de beaucoup d'esprit. Il n'avait guère fait encore que cette sottise-là : il est vrai qu'elle est un peu forte. Un des grands mérites d'une composition que l'on veut rendre publique, est l'exacte révision des épreuves : la sienne manquait de cet avantage essentiel. Ce qui l'a fait reconnaître a été principalement la différence de quelques lettres, dans la nouvelle édition qu'il donnait au public, d'un ouvrage précieux. M. d'Argens était l'amant adoré de la superbe Colombe (c'est ainsi que nous nommons la plus belle des actrices de la Comédie Italienne). On assure qu'elle n'a eu aucune part à l'opération de finance de son favori. Quelques jours après l'emprisonnement de ce dernier, elle a paru d'un air fort consterné dans *la Colonie*, qui est de toutes les pièces celle où elle brille le plus. Il y a un endroit où elle dit qu'elle est *malheureuse et non coupable* : en prononçant ces tristes paroles, si conformes à sa situation, les larmes lui sont venues aux yeux; et on l'a applaudie avec transport. Le bruit courait il y a trois jours, que M. d'Argens s'était empoisonné et qu'il était à la dernière extrémité; il ne s'est point défendu et a tout avoué à la première interrogation. Le magistat qui l'a lui a faite en est sorti fort touché. Le coupable venait d'être nommé vice-consul dans l'un des ports d'Espagne à la sollicitation de M. d'Aranda qui le recevait volontiers chez lui. Il n'est cependant que le fils d'un épicier d'Amiens, marchand qui jouit d'une grande réputation d'honnêteté, et qui a dix autres enfans; cette affreuse aventure le réduit presque à la mort. Mais c'est ce jeune homme principalement qui excite en ce moment la compassion de nos

élégantes. Qu'on se représente un Adonis d'environ vingt-cinq ans, brillant, leste, grand, bien tourné, et l'on concevra facilement qu'elles ne s'embarrassent guère si c'est un voleur ou non. On peut même croire en toute sûreté qu'elles aimeraient beaucoup mieux voir pendre un honnête homme, qui aurait commis le crime de leur déplaire. Quoi qu'il en soit, Thémis n'a pas la même manière de voir que nos belles dames; et il y a grande apparence que l'amant de la pauvre Colombe subira, la semaine prochaine, l'ignominieux supplice de la corde, pour que le roi puisse seul à l'avenir faire des emprunts et créer des loteries. Mais en accréditant les effets royaux, on craint bien que ce piteux dénouement ne fasse quelque tort à ceux de la veuve, que les uns plaignent et que les autres persifflent. «Quoi! lui disoit inhumainement l'un de nos charmans railleurs, vous qui avez eu tant de roués, vous avez à présent des pendus! Eh mais, vous les aurez donc tous? » Quelques personnes prétendent, avec assez de vraisemblance, que si elle n'a pas excité le jeune homme à sa perte, elle y a du moins contribué beaucoup en lui redemandant une partie de l'aisance qu'elle lui sacrifiait. L'héroïne avait mis carrosse bas, mais elle le regrettait douloureusement: il voulait le lui rendre.

Le roi a accordé à la famille du sieur d'Argens, la grâce de cette coupable et malheureuse victime des égaremens de la jeunesse dans une ville corrompue. Son procès a été fait et son jugement rendu comme s'il avait dû être exécuté. Il sera renfermé pour sa vie.

LE PRINTEMPS.

ODE ANACRÉONTIQUE.

Par M. Masson de Morvilliers.

Partout quel air frais on respire !
Flore sourit à ses appas ;
Déjà la fauvette soupire,
Et la rose naît sous ses pas.

Déjà mille jeunes bergères,
Foulant l'émail des prés fleuris,
Reprennent leurs danses légères
Avec les Amours et les Ris.

L'aimable et folâtre jeunesse
Du printemps chante le retour :
Tout dans ses yeux peint l'allégresse ;
Le printemps est fait pour l'amour.

Là, Tircis frédonne un air tendre
A l'enfant qui nous fait la loi ;
Eglé se cachant pour l'entendre,
Se trouble sans savoir pourquoi.

Bientôt la folâtre ber[illegible]e
Lui jette de loin son bouquet,
Et se glissant sous la fougère,
Fuit en riant dans le bosquet.

Dans sa course le pied lui glisse,
Elle tombe en poussant un cri :
Tircis accourt ; mais par malice
L'Amour le fait tomber aussi.

Méchante ! ah ! tu viens me surprendre !
Il t'en va coûter un baiser.

On voit qu'il est prêt à le prendre ;
Hélas! comment le refuser ?

Un nouveau baiser tout de flamme
La fait expirer de plaisir ;
Bientôt un autre lui rend l'âme :
Jamais baiser fit-il mourir ?

L'enfant qu'on adore à Cythère,
Ravi d'un spectacle si beau,
Voulut que le dieu du mystère
Gravât leurs noms sous un berceau.

[28 *février.*] La famille de Créqui a gagné son procès contre M. le Jeune. Dans les recherches auxquelles il a donné lieu, on a découvert que M. le Jeune descendait d'un valet-de-chambre tapissier du duc d'Orléans. « Ces deux maisons se valent bien, a dit un plaisant, » tandis que les ancêtres de l'une donnaient des batail» les, les autres faisaient des siéges. »

PORTRAIT

DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Par M. de Voltaire.

Je vais, sans vous dire son nom,
Satisfaire un peu votre envie :
Voici ce que c'est qu'Emilie.
Elle est belle et sait être amie ;
Elle a l'imagination
Toujours belle et toujours fleurie ;
Sa vive et sublime raison
Quelquefois a trop de saillie.
Elle a chassé de sa maison

Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie ;
Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers du pharaon.

[14 *mars.*] On voit ici dans l'ombre une estampe représentant le lord North et M. Necker, dans la plus parfaite ressemblance : ces deux personnages ont l'air de s'aborder fort amicalement et d'être prêts à éclater de rire en se regardant l'un l'autre. M. Necker tient à la main le *Compte rendu*, et le lord North a le *Budget* sous son bras. Sur le devant de la scène est une corne d'abondance, d'où sortent des contrats, des rentes viagères, des annuités, des billets de loterie, des billets au porteur, des bons de la caisse d'Escompte. Le docteur Francklin tire M. Necker par la manche, et semble le presser humblement d'échanger contre quelqu'une de ces bonnes choses, des fragmens de billets du Congrès, qu'il arrache à la gueule et aux griffes d'un léopard furieux, et aux flammes qui les réduisent à rien.

ROMANCE.

Par M. le Marquis de Saint-Marc.

O toi qui portes dans les cœurs
Le bonheur et l'oubli des peines !
Toi dont j'ai tant aimé les chaînes,
Que j'aime à peindre tes faveurs !
Comment à chanter ta puissance,
Amour, ne pas trouver d'attraits ?

C'est se parer de tes bienfaits
Que t'offrir sa reconnaissance.

Autrefois, au sein des desirs
Et du prestige où tu nous plonges,
J'étais bercé par d'heureux songes
Et réveillé par les plaisirs ;
Souvent dans une folle ivresse
Je croyais plaire à vingt beautés :
J'ai senti les voluptés
Avec une seule maîtresse.

Vainement dans son vol léger
Le Temps veut m'éloigner des belles ;
Ne pouvant arrêter ses ailes,
Tu m'appris à les diriger.
Je peins les plaisirs du bel âge,
Je peins de tendres sentimens,
Et dans mon âme je ressens
Les feux dont je trace l'image.

Par toi j'ai vécu sans langueur,
Et je vis encor sans alarmes :
Pour qui sut connaître tes charmes,
Il est toujours quelque bonheur.
Je ne connus jamais l'envie,
Et je vois de jeunes amans,
Comme un père voit ses enfans,
Quoiqu'ils le chassent de la vie.

[21 *mars.*] Le 13 de ce mois, à midi, un fermier très-aisé, du Port, village situé à une demi-lieue de la ville de Nogent-sur-Seine, avait célébré son mariage avec une fille qu'il aimait tendrement. Ces époux revenaient pleins de joie du pied des autels. Ils se préparaient à jouir des plaisirs qu'inspirent la vertu et un

heureux amour; ils étaient accompagnés d'une foule de convives et précédés d'instrumens de musique. Dès qu'ils sont auprès de la ferme, ils aperçoivent le feu qui a pris au bâtiment, et qui est prêt à se communiquer à la grange. Le jeune époux, pour être plus leste, quitte en entrant son habit de noces, et va secourir un enfant qu'on ne croyait pas être dans la maison. Tous les convives font des efforts pour sauver une partie des effets; leur peine est inutile. Le vent est si violent, que la flamme a fait des progrès rapides. L'incendie se communique à une seconde ferme et à quelques maisons voisines qui, en très-peu de temps, sont la proie des flammes. Il était impossible et même très-dangereux d'approcher le feu. On n'a presque rien retiré de ce que les fermes contenaient. Les grains, les bœufs, les moutons et autres bestiaux, les meubles, et toutes les hardes du marié, jusqu'à son habit de noces, ont été la proie des flammes.

[27 *mars.*] Un petit-maître gascon qui se trouve ici, était, ces jours derniers, très-occupé à chercher les moyens de se distinguer par une élégance recherchée dans son habillement de petit deuil. Les fracs écarlate avec broderies et boutons noirs lui paraissaient déjà trop communs. Le dieu du goût, le duc de Chartres, dit-il à l'un de ses bons amis, n'a-t-il donc rien imaginé de plus nouveau, de plus piquant? Si fait, lui répondit-on, hier il parut à Versailles avec un habit noir et des boutons rouges... Aussitôt l'habit est commandé, on envoie vingt fois chez le tailleur, il est enfin livré au moment de partir pour l'Opéra. Notre gascon

entre dans la salle d'un air triomphant, il est assailli de huées et de ris moqueurs. Vous m'avez donc trompé, dit-il à son ami? — Non, en vérité, répart le plaisant, le duc de Chartres a été à la Cour, comme je vous l'ai dit, avec un habit noir, mais les boutons rouges étaient sur son visage.

Le 18 du mois dernier, on apposa les scellés sur les effets de feu M. de Château-Blanc, inventeur et entrepreneur de l'illumination de cette ville. Quand les gens de justice se furent retirés, on entendit par les cris d'un jeune chat renfermé dans une armoire, que la pauvre bête, effrayée sans doute de l'appareil de Thémis, avait été se cacher dans un des réduits qu'elle rendait impénétrables. On ne crut pas qu'un misérable chat valût les frais de convocation de commissaire, procureurs et témoins, nécessaires pour faire l'ouverture de l'armoire: peut-être aussi les héritiers craignirent-ils que l'âme du défunt ne se fût fourrée sous la forme d'un chat; et ils ne se souciaient pas qu'elle revît la lumière. Enfin, les scellés furent levés le 14 de ce mois, et l'on fut fort étonné de voir le jeune Rominagrobis bien maigre, mais très-vivant, après une prison et un jeûne de vingt-quatre jours.

ÉPIGRAMME.

Que La Harpe est changé! Doux, modeste, soumis,
Pour se faire estimer il s'intrigue, il s'immole;
Il dit même parfois du bien de ses amis:
Aussi de ses talens le Mercure raffolle;
Charnois en perd l'esprit: monsieur l'abbé Remi (1)

(1) MM. Charnois et Remi sont deux des huit ou dix princi-

Devant ce nouveau dieu marche en thuriféraire,
Et si quelqu'un se plaint encor de lui,
Ce n'est, ma foi, que son libraire.

[5 *avril.*] On m'a raconté, l'un de ces jours, un trait plaisant de M. Lieutaud, mort premier médecin du roi, il y a deux ou trois mois. A ses derniers momens, un confesseur très-fervent le tourmentait pour son bien, c'est-à-dire pour son salut. Croyez-vous, croyez-vous.... lui demandait-il? « Eh! Monsieur, répondit le médecin avec impatience, laissez-moi donc mourir en paix; je crois à tout, excepté à la médecine.»

COUPLETS,

Par M. Bonnier de Layens,

A une jeune demoiselle qui, à la sollicitation des Nones, a été sur le point de se faire religieuse.

Enfin tous vos nœuds sont rompus
Avec la gent dévote.
Vous troquez la boîte aux agnus
Pour une bergamotte.
Tant mieux : les leçons du couvent
Ne sont point toujours bonnes;
L'Esprit-saint y parle souvent
Beaucoup moins que les nones.

Non, non : le ciel n'a point voulu
Vous former pour le voile :
Créa-t-il ce front ingénu

---

paux coopérateurs, faiseurs d'extraits, diatribes et panégyriques du *Mercure de France.*

Pour le couvrir de toile ?
De si beaux yeux sont-ils jamais
Consacrés au bréviaire ?
Et ces doigts charmants sont-ils faits
Pour les grains d'un rosaire ?

Les chères sœurs disaient déjà :
C'est un coup de la grâce !
Quelle erreur ! vous n'étiez point là,
Philis, à votre place ;
Vous chantiez aux pieds des autels
Les louanges des autres,
Quand à vos pieds tous les mortels
Doivent chanter les vôtres.

LE MOURANT ET LE CURÉ.

Par M. Marsollier.

Messire Albert, curé du coin,
Apprenant que, sans l'en instruire,
Certain sage en secret expire,
Et d'*oremus* n'a pas besoin :
Courons, dit-il, chez l'hérétique ;
Mon surplis ! Je vais chapitrer
Ce païen qui veut expirer
Sans pasteur et sans viatique :
Je vais, par Dieu ! l'administrer.
Il entre, et d'une voix colère :
Je viens au nom d'un Dieu de paix
Exercer mon saint ministère ;
Confessez-vous, mon très-cher frère,
Et je vous communie après,
Et puis après je vous enterre.
A ce propos si gracieux,
Le mourant ouvrant la paupière,

Lui répond : Hélas ! mon doux père,
Je voudrais souscrire à vos vœux ;
Mais il fallait venir plus vîte ;
Car le docteur qui dans l'instant me quitte,
M'a défendu les farineux.

[25 *avril.*] Une aventure assez gaie est celle que l'on raconte de M. d'Aucant, fermier-général. Ce financier, brouillé depuis long-temps avec son frère, était si fort en colère contre lui, qu'il lui échappa de dire devant ses enfans : *Quoi ! il ne se trouvera personne qui me venge de cet homme-là en se battant avec lui* ! Le lendemain, le plus jeune de ses deux fils demande dès le matin à lui parler ; il lui déclare qu'il partage son ressentiment et qu'il veut en faire éprouver les suites à son oncle. Le père lui représente les dangers qu'il peut courir : le jeune homme persiste, et le vieux d'Aucant finit par encourager sa valeur. Alors ce bon fils dit à son père qu'il n'a qu'une inquiétude ; on lui demande ce dont il s'agit : il développe une assez longue liste de créanciers, et dit que son seul regret, s'il succombe, c'est de faire tort à tous ces honnêtes gens auxquels il doit. Le père, touché de tant de courage et de délicatesse, se met à le consoler lui-même, et signe un arrêté général au bas de son mémoire. D'Aucant le fils n'ayant plus rien qui l'inquiète, s'en va fièrement chez son oncle le lendemain matin : mais au lieu de lui proposer de se battre, il lui fait un million d'excuses de la part de son père, et en signe de réconciliation, il prétend être chargé de le prier à dîner pour le lundi suivant. Puis il retourne chez son père, et dit qu'il a bien su mettre son oncle à la raison ; que celui-ci viendra faire ses excuses, et même demander à dîner, pour

prouver qu'il n'est plus fâché. Il ne manqua pas de venir en effet, comme son neveu l'avait dit; il est vrai qu'il ne demanda pas d'excuses, mais seulement à dîner; et c'est ainsi que ce jeune homme, avec plus de dépense d'esprit que de courage, vint à bout de réconcilier les deux frères et de payer ses dettes.

Un pâtissier des environs du Palais, descendait par une cheminée, pour voir une jeune personne qu'il aimait et qui couchait dans la chambre de son père. Un jour ou plutôt une nuit, il se trompa et prit la cheminée d'un voisin pour celle qui le conduisait ordinairement au lit de sa maîtresse. Le voisin croit voir un voleur, appelle le guet, et fait conduire l'amoureux chez le commissaire. Le mystère s'éclaircit bientôt, et les uns comme les autres en furent quittes pour la peur et pour être chansonnés par toute la ville.

Mademoiselle Arnould ayant appris la conversion de mademoiselle Luzy (1) s'est écriée : *Oh la coquine! elle s'est faite sainte dès qu'elle a su que Jésus s'est fait homme.*

[19 *mai.*] L'anecdote suivante qui était restée ignorée, mérite, monsieur, de vous être rapportée, quoiqu'elle date de plus de trente ans. Un jeune homme, au moment qu'il allait se marier, reçut ordre de tirer à la milice. Désespéré de ce contre-temps, il s'adressa à

(1) Actrice de la Comédie Française : elle jouait les rôles de soubrettes.

M. le comte de Mitry, capitaine au régiment des Gardes de Lorraine, et le pria de le recevoir dans sa compagnie, mais à condition qu'il n'y serait qu'une année. Cet officier y consentit; notez que dans ce temps-là les compagnies étaient au compte des capitaines. A la fin de l'année, le jeune homme ne manqua pas de rappeler à M. le comte de Mitry sa promesse. Celui-ci, loin de s'y refuser, alla trouver le colonel pour lui faire signer la cartouche; mais ce dernier s'y opposa, sous le prétexte qu'il connaissait le soldat pour être un bon sujet, et qui convenait au corps. Cependant ce jeune homme était d'autant plus affligé de ce retard, qu'il avait à craindre que sa maîtresse, qu'il aimait toujours, ne contractât d'autres engagemens. Il était prêt à déserter, quand M. le comte de Mitry, dans une assemblée générale du régiment, dit au colonel: « Monsieur, voici un homme à qui j'ai promis son congé, et comme un gentilhomme ne doit avoir que sa parole d'honneur, je vous rends ma commission de capitaine, et je porterai la giberne à la place de cet homme. » Cette fermeté du capitaine valut la liberté au soldat.

[*Du* 18 *mai.*] On a fait la mauvaise plaisanterie suivante sur les derniers événemens des Indes orientales. Les Anglais ne peuvent s'en fâcher, car elle est bien dans leur genre. Le lord North est, dit-on, bien embarrassé pour la réforme nécessaire dans l'administration de la justice anglaise en Asie; voilà une nouvelle magistrature et des partis qui s'y forment tout naturellement. Hyder-Ali, chancelier, garde des sceaux. M. d'Orves, premier président; M. de Suffren, prési-

dent à mortier et à canon ; M. Chevalier, avocat-général ; messieurs les ingénieurs, greffiers en chef ; messieurs du corps-royal d'artillerie, avocats plaidans ; messieurs les grenadiers, procureurs sollicitans ; messieurs de l'infanterie de France, huissiers exploitans par tout le royaume ; les braimins, partie plaignante ; messieurs des conseils anglais du Bengale et de la presqu'île, condamnés aux dépens et mis hors de cour.

Je débuterai aujourd'hui par une brochure d'une rareté excessive et d'un prix fou, quoiqu'elle n'ait pas plus de 60 pages. On y révèle une partie des gentillesses dont cette capitale est le théâtre dans un seul genre des prétendus plaisirs qui en font le rendez-vous des nations. Cette brochure a pour titre : *Les Joueurs et M. d'Ussaulx*. M. d'Ussaulx est, comme l'on sait, l'auteur d'un gros livre sur le jeu. Il est supposé entrer dans la chambre d'un gentilhomme auvergnat et d'un gentilhomme poitevin, qui viennent de se ruiner les cartes à la main, et qui font des imprécations contre toutes les coquines à tripots. M. d'Ussaulx, pour faire diversion à leur fureur, témoigne la curiosité de connaître les dames qu'ils viennent de nommer avec tant d'intérêt ; et là-dessus les deux gentilshommes entrent dans le plus grand détail sur les courtisanes émérites qui volent impunément les étrangers et les enfans de famille. C'est un tas de turpitudes dont on ne peut se faire une idée. Des escrocs, des laquais, des espions, des racoleurs, des maquereaux même, car il faut lâcher le terme, sont les amans et les soutiens de ces dames. Des gens en place sont aussi mêlés à tout cela et pro-

tègent ces infamies pour l'intérêt de leurs plaisirs. Après la peinture des maîtresses de toutes ces maisons respectables, vient celles des gens qui tiennent la banque, et des valets auxquels on accorde une partie des taxes imposées sur ce vil brigandage. Parmi ces valets figurent principalement Bouchinet, ancien valet-de-chambre de M. de Sartines, et Gombaud qui a rempli le même emploi auprès de M. Amelot. Les ambassadeurs ne sont pas plus épargnés que les autres, et l'ambassadeur de Venise figure parmi les ambassadeurs comme Gombaud parmi les valets-de-chambre. Voici une partie de l'agréable tableau que fait de sa maison le gentilhomme auvergnat qui s'y était fait conduire.

« J'étais loin de penser, dit-il, que le représentant d'une » république réputée sage fût capable d'avoir converti » son hôtel en tripot. Je n'eus pas plutôt salué ce mi- » nistre, que me retirant dans la salle de jeu, une fille, » car à son propos je ne pus la méconnaître, me de- » manda à l'oreille : Monsieur, est-ce que vous connais- » sez ce frippon d'ambassadeur ? Je restai confondu, et » m'éloignant de cette créature, je me mis prompte- » ment au jeu. Je perdis cent louis en un moment. Cette » fille officieuse m'observant et me jugeant étranger, ou » séduite par les rouleaux qu'elle m'avait vu jeter sur la » table et perdre de sang-froid, me crut aussi en état de » perdre d'une autre manière. Elle me prit par la main, et » me conduisant dans l'embrâsure d'une fenêtre, elle me » tint ce propos : — Vous êtes étranger, Monsieur, vous » avez l'air honnête, confiant et généreux. Vous ignorez » sans doute que vous êtes dans un lieu très-dangereux. » Je vous en préviens avec plaisir. Monsieur, je suis

» une de ces filles galantes dont Paris fourmille, et
» mon état ne m'en laisserait pas desirer d'autres, sans
» l'affreux inconvénient où je suis de me prêter à des
» manœuvres diaboliques pour ruiner ceux qui entrent
» ici, d'être ensuite obligée, au sortir du jeu, de passer
» le reste de la nuit au lit avec les valets-de-chambre,
» et d'être le matin en butte aux fantaisies et aux ca-
» prices des maîtres. Je suis chez cet ambassadeur au
» mois, et nous sommes ici quatre aux mêmes gages
» et même emploi, celui de faire les honneurs de sa
» table. Nous sommes toujours placées à côté des nou-
» veaux venus; nous devons sans cesse verser à boire,
» riant et chantant comme des étourdies; et pendant nos
» plaisanteries, mettre sans qu'on s'en aperçoive dans la
» liqueur ou le vin que nous versons, une poudre dont
» l'effet est très-excitatif. Au deuxième verre dans le-
» quel cette poudre a pu être mise, ceux qui en ont usé
» éprouvent une effervescence étonnante. Lorsque la
» belle humeur des convives est dans un degré conve-
» nable, l'ambassadeur se lève, pendant que nous pas-
» sons avec nos nouveaux venus dans une chambre par-
» ticulière où nous devons entretenir le feu dont ces
» messieurs brûlent déjà; la table du jeu se prépare,
» les cartes s'arrangent, et l'on se rassemble. L'ambassa-
» deur prend les cartes, taille, passe huit coups, gagne
» *quatre mille louis*, feint un mal de tête, se retire en
» s'excusant de ne pouvoir donner de revanche, et laisse
» les joueurs s'entre-égorger ensemble. Nous ne devons
» pas quitter la table de jeu; notre emploi est de couper;
» nous avons ce qu'on nous donne, et cela serait souvent
» considérable pour nous, si le vilain n'exigeait pas que

» nous partageassions avec ses valets-de-chambre, la » moitié de nos gains, pour leur servir d'appointemens. » Voilà, M. l'étranger, ajouta cette fille, l'instruction » que j'ai cru devoir à un galant homme dont la figure » m'a prévenue et que je serais désespérée de voir ruiné. » Ainsi à table éloignez-vous de mes compagnes; placez- » vous à côté de moi, vous n'aurez rien à craindre. » Pour ne pas me perdre, je vous prie seulement, sur » la fin du repas, d'affecter d'être échauffé et de passer » avec moi dans la chambre où je vous conduirai, et où » je vous en dirai davantage. » Je remerciai ma conservatrice, et m'occupai de mettre à profit ses leçons. Le souper commence, et tout s'y passe ainsi que j'en avais été prévenu. Au jeu, le coup de passe, le gain, le mal de tête et la retraite de l'ambassadeur, tout arriva comme on me l'avait annoncé. Son excellence sortie, je taillai au trente et quarante avec égalité. La fortune fut pour moi, je gagnai sept cent louis. Ma surveillante ne cessait de me faire des mines indicatives de quitter les cartes. Je suivis son conseil, et comme il est permis d'entretenir ces filles en particulier, je passai avec elle dans une chambre voisine. Je la remerciai et lui donnai un rouleau de cinquante louis. Etonnée de ma générosité, elle m'embrasse, et me prie de lui conserver son argent pour le lui envoyer le lendemain chez elle, parce que, me dit-elle, on me le prendrait sûrement, l'usage des gens de son excellence et ses ordres étant, pour ne pas faire tort à la masse, que nous soyons toutes fouillées avant de sortir.

Il y a dans Paris, depuis quelques années, une sorte

de bouffons de société dont on raffole et qui ont coupé l'herbe sous le pied à tous les beaux-esprits, même aux Economistes, qui font une assez triste figure depuis que le pain n'est plus cher. Le grand talent de ces messieurs est celui de contrefaire. L'un joue une pièce de théâtre à lui tout seul, et rend les diverses inflexions de tous les acteurs connus. L'autre fait le mendiant, le gascon, l'estropié, le baron allemand. Il est seul derrière un paravent, et l'on jurerait que tous ces personnages ont de grandes disputes ensemble. Un troisième, plus sublime encore, contrefait le chat avec des grâces inimitables. Et voilà les talens devant lesquels s'extasient à présent nos élégantes et nos roués grands seigneurs; voilà les merveilleux que s'arrachent les femmes présentées à la cour! On a remarqué que la plupart d'entre eux sont des élèves de l'académie de peinture et de sculpture, qui sacrifient leurs progrès dans les beaux-arts à ces plates singeries qui leur valent des caresses de tous les genres. Les plus fameux sont un nommé *Musson*, un nommé *Rousseau*, un nommé *Thon*, etc. Après avoir fait venir Jeannot à souper, on les mande le lendemain. Qu'ils soient de bonne humeur ou non, il faut qu'ils donnent un plat de leur métier: car, quoique sans affiche, ils sont toujours demandés par des personnes de considération. On ne les paie point; mais on les protège, et l'admiration des talons rouges et des femmes à la mode les enivre au point qu'ils ne se doutent pas de la bassesse de leur rôle. Il y en a cependant quelques-uns d'entre eux qui refusent, lorsqu'on s'y attend le moins, de se prêter aux violens desirs des curieux, afin de prouver qu'ils sont libres d'avoir des caprices.

[*Du 25 mai.*] J'entendis dernièrement réciter le conte suivant par un jeune amateur qui fait des vers et qui n'aime pas à les écrire.

SYMPTOMES D'AMOUR.

PETIT CONTE.

Fuis l'amour, mon enfant, répétait chaque jour
Une maman sévère à sa fille excédée
D'ouïr de tout côté prêcher contre l'Amour,
Et de ne pouvoir pas s'en former une idée.
On nous le peint charmant : c'est un monstre odieux
Qui déchire à plaisir les cœurs les plus fidèles,
Qui trouble la raison, qui fascine les yeux,
Qui nous fait trop souvent des blessures mortelles.
La pauvre fille aima, sans trop savoir comment.
Lucas aussi pressant qu'Alise est ingénue,
Dans un lieu solitaire un beau soir la surprit :
L'heure du berger sonne, et la belle y sourit ;
Mais bientôt : — Ah, cruel !.... dit Alise éperdue,
C'est de l'amour, je crois !.... Maman l'avait bien dit ;
Car je me sens mourir..... Je perds déjà la vue.

[*Du 4 juin.*] On est assez étonné de trouver dans le réquisitoire de M. Séguier, contre l'*Histoire philosophique des deux Indes*, cette phrase qui ne le rend pas moins digne du feu que l'ouvrage dénoncé, et qu'il a fait brûler : « L'auteur, dit cet avocat-général, enlève » à l'homme le dogme précieux de l'immortalité de » l'âme, ce fruit merveilleux de l'imagination. »

M. Mercier le Dramaturge vient de faire imprimer, dans le pays étranger, un ouvrage satyrico-philosophique, intitulé : *Tableau de Paris*, et un libraire de cette ville en a fait venir deux ou trois cents exem-

plaires. La police en a été instruite. On a saisi les livres et emprisonné le contrevenant : on l'a même interrogé pour savoir le nom de l'auteur ; mais le généreux libraire a constamment refusé de le déclarer. M. Mercier n'a pas voulu lui céder en héroïsme : il a pris un exemplaire de son livre dans sa poche et a été le présenter à l'audience du lieutenant de police. « Monsieur, lui a-t-il » dit, j'ai appris que vous cherchiez l'auteur de cet ou» vrage : voici en même temps le livre et l'auteur. » Le lieutenant de police surpris n'a pu se défendre de quelque intérêt pour un si galant homme. Il est entré en discussion avec lui et lui a promis de présenter l'affaire à M. de Maurepas sous le jour le plus favorable. On assure que par ce moyen elle n'aura pas de suite et que M. Mercier en sera quitte pour faire mettre des cartons à quelques exemplaires, tandis que les autres seront débités en secret tels qu'il les a composés.

[*Du 14 juin.*] Un jeune et aimable colonel avait sollicité vainement du ministre de la guerre un congé pour venir à Paris, où l'appelaient, disait-il, des affaires pressantes. Il ne s'agissait pourtant que de coucher avec une jolie femme ; mais cette affaire, après tout, en vaut bien une autre. Sur des refus réitérés, le colonel veut s'adresser à M. de Maurepas ; mais en écrivant en même temps à sa divinité, il se trompe d'adresse, et la lettre suivante est celle qui parvient au vieux ministre. « Cher ange, Ségur a la cruauté de me refuser » la permission de voler dans tes bras. Je serais au dé» sespoir, si je n'espérais une réponse plus favorable » de Maurepas : c'est un vieux paillard qui devinera

» bien l'objet de ma demande et n'en sera que plus dis-
» posé à me l'accorder. Il sentira bien qu'à mon âge on
» aime mieux mourir dans les bras de sa maîtresse que
» vivre dans une triste garnison.... Encore, si faute de
» myrtes j'avais des lauriers à cueillir ! mais je végète
» ici, tandis que mes camarades se battent ailleurs.
» C'est un f.... métier que la guerre en temps de paix :
» je dis paix, puisque ce n'est pas pour moi que le
» canon gronde..... Adieu chienne de mine, si je te te-
» nais, tu te doutes bien de ce qui t'arriverait. En at-
» tendant que j'aille te surprendre comme je l'espère,
» je te te baise sur la parole. » Le comte de Maurepas a beaucoup ri de cette aventure, a écrit une lettre charmante au colonel, et celui-ci a obtenu ce qu'il desirait.

LE BAISER,

Vers trouvés dans les papiers du feu Marquis DE MIMURES.

Baiser frais et délicieux,
Baiser d'amour, baiser des dieux !
Par les ardeurs que tu m'excites,
Tu franchis les tendres limites
Des plaisirs où j'ose aspirer.
Mon âme en des routes subites
Est soudain prête à s'égarer.
Attends, et laisse encor durer
Des transports que tu précipites :
C'est assez de les préparer.

Nos meilleurs avocats vont s'exercer sur le procès du duc de Chartres, contre ceux qui ne veulent pas qu'il

soit le maître de faire bâtir à son gré dans son jardin. On a trouvé, l'un de ces matins, un tronc attaché à l'arbre de Cracovie, avec cette inscription : *On recommande à vos charités M. le duc de Chartres : on prendra jusqu'aux pièces de deux sols, attendu l'extrême besoin d'argent de S. A. S.* En effet, cette spéculation mercantile de boutiques et d'appartemens à louer fait un singulier contraste avec les grandes vues de gloire militaire et de dévouement patriotique qui ont paru animer ce prince avant cette fureur de bâtir.

[*Du 27 juillet.*] Deux roués du premier ordre en tout genre voulaient tirer une petite vengeance de deux de nos belles. Ils leur donnèrent avant-hier un souper fin à Paris. On s'entretint, pendant le repas, de l'empereur qui était, disait-on, déjà arrivé à Versailles. Au dessert un inconnu demande à parler á l'une des divinités, remet un billet et disparaît. Rentrée dans la salle, elle ne peut dissimuler sa joie : son secret lui est bientôt arraché. Le billet était ainsi conçu : « L'homme » le plus passionné vient de voir au spectacle la plus » belle des Parisiennes. Il lui demande un entretien de- » main dans la nuit à l'hôtel du Cerf à Versailles. Si » elle consent à rendre le plus heureux des hommes, » celui que son amour en rend le plus digne, elle le fera » savoir à l'*Empereur, à Versailles.* » On félicite la belle sur sa brillante conquête, et l'on se donne rendez-vous au surlendemain ici pour s'en réjouir ensemble. Aujourd'hui les deux roués et les deux belles sont venus au château. Pour vous donner une idée du dénouement de cette farce, il suffit de vous dire qu'il y

a ici un valet du château que l'on nomme l'*Empereur* et qui est le plus laid et le plus dégoûtant des mortels ; que l'attrait de cette bonne fortune avait engagé non-seulement la belle à qui le billet était adressé, mais sa compagne, à écrire un tendre billet à l'Empereur, et que celui-ci n'avait pas manqué d'aller aux deux rendez-vous qui lui avaient été donnés dans le même hôtel. La confusion et le dépit d'un côté, les ris moqueurs de l'autre, ont produit la scène la plus délicieuse pour nos malins. Telle est, Monsieur, la nouvelle du jour.

[*Du 8 août.*] Une vieille marquise, à laquelle est resté le goût des gentillesses poétiques qui faisaient les délices de la cour au commencement de ce siècle, voulut, ces jours derniers, mettre à l'épreuve la facilité du chevalier de Boufflers, en lui demandant un sonnet sur les bouts rimés les plus bizarres qu'elle put trouver. Il les remplit ainsi :

Enfans de Saint-Benoît, sous la guimpe ou le *froc*,
Du calice chrétien savourez l'*amertume* :
Vous, Musulmans, suivez cette triste *coutume* ;
Buvez de l'eau pendant que je vide mon *broc*.
De vos raisonnemens, moins ébranlé qu'un *roc*,
Je crains peu cette mer de soufre et de *bitume*
Où vos sots docteurs ont *coutume*
De noyer les Titus et les rois de *Maroc*.
Quel que puisse être le *Maroufle*,
Que vous nommez Pape ou *Mouphti* ;
Je ne baiserai point son cul ni sa *pantoufle*.
Prêtres noirs, qui damnez Marc-Aurèle ou *Hamti*,
Car qui Confucius comme un lièvre est *rôti*,
Le diable qui les brûle est celui qui vous *souffle*.

La dévote octogénaire fit un grand signe de croix, et promit que si elle s'avisait encore de faire faire des vers, elle se chargerait plutôt d'y fournir la raison que la rime.

BARBE.

CHANSON NOUVELLE.

Air : *Je connais un objet charmant.*

J'ai fait rencontre l'autre jour
D'une jeune merveille ;
J'ignorais son nom ; mais l'Amour
Me l'a dit à l'oreille.
Celle dont tant fut enchanté
Le pauvre roi de Garbe,
N'eut jamais autant de beauté
Que la petite Barbe.

De toutes celles du canton,
Barbe est la plus hupée ;
Toujours sur le plus joli ton,
On la trouve montée :
Barbe, sans art et sans apprêts,
Simple dans sa parure,
Pour rafraîchir ses doux attraits
N'a besoin que d'eau pure.

Barbe décente en tous les points,
N'aime pas à paraître ;
Il faut employer bien des soins
Pour pouvoir la connaître.
Dans le cercle le plus étroit,
Elle vit resserrée,
Et n'en obtient que mieux le droit
De plaire et d'être aimée.

Il faut un petit comité
Pour que Barbe s'y plaise,
Et le lieu le plus écarté
La met plus à son aise;
Elle sait qu'un air trop ouvert
Pourrait prêter à rire,
Et que la gêne au plaisir sert
Plus qu'elle n'y peut nuire.

De me faire un mauvais accueil,
Toujours elle se garde;
Ce n'est jamais que d'un bon œil
Que Barbe me regarde;
Quand j'entre, de vives couleurs
Je la vois animée,
Et quand je la quitte, de pleurs
Elle est toute inondée.

Barbe a le plus joli voisin
Qui soit dans le village;
Mais je le trouve un bon humain,
Et j'en prends peu d'ombrage;
Il est à mettre dans la main,
C'est la meilleure pâte;
En fait de plaisir je n'ai rien
Que le voisin n'en tâte...

Enfin de Barbe je suis fou;
Je n'ai plus d'autre envie;
Près d'elle, dans un petit trou,
Je passerais ma vie:
Pour trouver semblable bijon,
Sur la machine ronde,
C'est en vain qu'on irait d'un bout
A l'autre bout du monde.

L'ORIGINE DES BULLES.

CONTE.

Un Pape aimait.... L'insigne calomnie !
S'écrie un obstiné croyant.
Mon Dieu, ne vous pressez pas tant :
Un Pape aimait la bonne compagnie,
Et chaque jour à sa table il avait
En dames, en seigneurs la fleur de l'Italie.
Papes et rois alors se visitaient,
Ils se sacraient, se donnaient des royaumes :
C'est bien loin du temps où nous sommes
Que tous ces beaux faits se passaient.
Certain jour que le pape Etienne
Avait reçu du roi des Francs
Un beau pays nommé l'Exarchat de Ravennes,
Il donnait dans sa cour des divertissemens,
Comme on a fait de notre temps,
Quand les Grâces en pleurs, quittant la cour de Vienne,
Menèrent à Paris (je parle de seize ans)
La bienfaisante souveraine,
Dont les appas égalent les talens.
Le bon Pape avait une nièce
Qui demeurait au Vatican ;
Il arriva précisément
Que depuis quelques jours cette belle princesse
N'attendait plus que l'heure et le moment
De donner au monde un enfant.
Je n'ai point dit, et j'aurais dû le dire,
Que ce bon Pape Etienne avait
Au coin de l'œil la corne d'un satyre,
Tel qu'autrefois on en voyait,
Ou plutôt tel que le délire
Des poètes nous le peignait.
Or, maintenant que vous êtes au fait,
Vous saurez donc que la nièce au Saint Père

Accoucha d'un enfant, qui comme lui portait
Petite corne auprès de la paupière.
D'où peut venir un fait aussi particulier?
Grande rumeur chez la gent catholique;
Plus d'un docteur griffonnant du papier,
S'en va chercher dans la physique
Quelque clarté sur ce fait singulier.
Déjà la bavarde déesse
Qui court disant en tous climats
Ce qu'elle sait et ne sait pas,
Vient raconter les couches de la nièce,
Et le soupçon plus fâcheux que le cas.
Maint plaisant et maint hérétique
Ont déjà de maint quolibet
Assaisonné ce récit historique,
Et bien ou mal chacun le répétait.
Enfin tant fut la chose exagérée,
Qu'on dit tout haut que la nièce sacrée,
Avec le Pape apparemment faisait
Ce que l'Hymen ou plutôt l'Amour fait.
Or en ce temps Louis-le-Débonnaire,
Bénignement sur les Français régnait.
Sans plus examiner le fait,
Ambassadeur très-extraordinaire
Au Vatican est envoyé soudain,
Pour faire au Pape un compliment sincère,
Et se proposer pour parrain.
Etienne confondu de l'auguste message,
Ne savait s'il se fâcherait,
Si d'un remercîment il ferait l'étalage,
Ou bien s'il excommunierait.
Il prit le parti le plus sage;
Sa réponse se fit sans bruit,
Et comblé de présens, l'ambassadeur partit.
Bientôt après on lit dans les gazettes,
Que des Français l'ambassadeur,
Du Pape a reçu maint honneur.

Les autres cours sont stupéfaites.
Faut-il pourtant faire partir le leur ?
Heureusement que le Saint Père
Fort à propos fut averti,
Et les prévint par ce bref salutaire,
Des sots d'alors fort applaudi :
« A tout chrétien ordre de croire
» Que quand la femme porte un enfant dans son sein,
» Son œil peut, même sa mémoire,
» Marquer son fruit d'une tache soudain. »
Telle fut, mes amis, l'origine des bulles.
Vous devinez comme on y crut,
Combien depuis il en parut
Qui n'étaient pas moins ridicules.
Voilà pourquoi la France fut
Toujours depuis si peu crédule,
Et que le Parlement voulut
N'en point laisser courir qui n'eussent sa cédule.

COUPLETS,

A UNE DAME BORGNE.

Amans des beautés à deux yeux,
L'œil de la borgne que j'adore
Est plus brillant, plus gracieux
Que tous ceux qu'on a vus encore.

Le railleur même confondu,
Par l'éclat de cet œil céleste,
Pleure celui qu'elle a perdu
En voyant celui qui lui reste.

N'en avoir qu'un, mais sans pareil,
Est-ce une si grande infortune ?
Le plus beau jour n'a qu'un soleil,
La plus belle nuit qu'une lune.

Oui, dans mon cœur cet œil si beau
Porte la flamme la plus pure.
L'aveugle Amour n'a qu'un flambeau
Pour brûler toute la nature.

[10 *septembre.*] *Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes*, dit le proverbe : or le proverbe ne ment pas toujours. Jugez-en. Deux bons bourgeois ont pris la poste à Chaumont en Bassigny, pour venir apporter à M. de Maurepas un projet à l'exécution duquel était, selon eux, attaché le salut de l'état. Le ministre s'aperçoit bientôt que les auteurs et le mémoire n'ont pas le sens commun ; trop honnête pour le leur dire, mais assez gai pour s'en amuser, il prodigue des éloges à leur zèle ; leur conseille de retourner dans leurs foyers, et leur promet de les faire avertir quand il en sera temps. Mes Champenois bouffis d'orgueil, s'en vont à Chaumont, et s'arrangent comme des gens dont la fortune est assurée. Au bout de quelque temps, fort surpris de n'entendre parler de rien, ils croient qu'on les a oubliés, mais ne doutent pas qu'une gratification considérable ne leur soit destinée. Pour en hâter la jouissance, ils s'avisent fort spirituellement de tirer une lettre-de-change de vingt mille livres sur M. de Maurepas, le priant de leur faire l'amitié de la payer à compte. Le ministre trouva le trait plaisant, mais ce qui ne le fut pas au gré des tireurs, c'est que la lettre-de-change leur revint protestée. Abandonner la partie n'eût pas été brave, ils en fournissent une autre de soixante mille livres : et pour assurer le paiement de celle-ci, ils terminent la lettre d'avis par cette phrase : *Un ministre qui ne met pas en*

usage les moyens qu'on lui offre de soulager les peuples et de faire fleurir un royaume dont les intérêts lui sont confiés, et qui ne sait pas récompenser ceux qui lui en indiquent les moyens, se rend criminel de lèze-majesté, et mérite d'être puni en conséquence. Ceci passait la plaisanterie; mes deux Champenois ont été amenés à la Bastille, en attendant la place qu'ils ont mieux méritée aux *Petites-Maisons* (hôpital des fous).

[26 *octobre.*] Je vous envoie les premiers vers faits au sujet de l'heureuse naissance du dauphin.

Souvent les rois, plus souvent leurs ministres,
En voulant s'illustrer par de grands coups d'état,
N'ont enfanté que des projets sinistres,
Des maux cachés sous un trompeur éclat.
Vive notre Louis ! notre reine adorable !
Ils s'y sont pris de toute autre façon ;
Car pour combler nos vœux par un bienfait durable,
C'est un bon coup d'état que de faire un garçon.

CONSOLATION DE LA VIEILLESSE.

Par Imbert.

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir,
Quand on a vu fuir son bel âge ?
Chaque âge amène son plaisir,
Tant la nature est bonne et sage :
Au passé comme à l'avenir
Elle attache une jouissance ;
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.

LA PRÉDICTION ACCOMPLIE.

CONTE.

Un médecin d'ignorance profonde,
Au demeurant vif en propos, Gascon,
Et très-vanté dans l'infernal canton,
Pour s'enrichir aux dépens de ce monde,
Fut appelé près d'un jeune soldat,
Nouveau mari puni de sa vaillance.
Sa femme assise au pied de son grabat,
La larme à l'œil, s'accusait en silence
De l'avoir mis en ce piteux état.
Un bon régime et beaucoup d'abstinence
Auraient suffi pour guérir notre époux;
Mais à tout prix on veut une ordonnance:
Le docteur vient et lui tâte le poulx,
Trouve son mal écrit dans Hyppocrate,
Chapitre six, qu'il lisait ce matin;
Place le foie où nous avons la rate,
Et se perdant dans un discours sans fin,
S'en tire au mieux par trois mots de latin,
Puis tousse, crache..... et prescrit au malade
Je ne sais quoi.... Mais chacun applaudit.
Il sort enfin, en disant: « Camarade,
» Avant trois jours tu sortiras du lit. »
Le premier jour, la fièvre se déclare:
— Baste! voilà quelque chose de rare!
Rassurez-vous, dit-il, par Galien,
Tout va des mieux: mon remède fait bien.
Le lendemain la maladie empire;
Chacun s'alarme, et lui n'en fait que rire.
— La crise est forte, il faut en convenir,
Dit le Gascon, mais elle va finir.
— Le jour suivant (hélas! c'est le troisième)
Voilà l'époux en un délire extrême;
Au bout d'une heure, enfin il s'affaiblit,

Tant que du lit il tombe dans la bière,
Qui lentement le mène au cimetière.
L'Esculape entre, et la femme lui dit :
« Hé bien, Monsieur?... Il vient de rendre l'âme!
Vous me trompiez.... — Vous m'insultez, Madame!
Rappelez-vous.... N'avais-je pas prédit
Qu'avant trois jours il quitterait le lit? »

Dans ce tas de vers qu'on imprime tous les jours sur la naissance du dauphin, on trouve avec quelque plaisir ceux-ci, que vous me saurez d'autant meilleur gré de vous transcrire qu'il n'y en a que quatre :

O Monseigneur! que votre sort est doux,
Non d'être né pour gouverner la France;
Mais de ne pas avoir la moindre connaissance
De tous les mauvais vers que nous forgeons pour vous!

LE CŒUR PERDU, LE CŒUR RENDU.

CONTE.

« Soyez toujours aussi franche que bonne,
Disaient à Jeanneton des parens respectés;
Et surtout ne donnez votre cœur à personne
Sans nous avoir bien consultés. »
La fillette à part soi faisait maint commentaire
Sur ces propos mille fois répétés.
Comment donner son cœur? Cela peut-il se faire?
Des parens rêvent mal telles difficultés.
Peut-on vivre sans cœur? Quand on donne une chose
On ne l'a plus pourtant! Quel embarras. D'ailleurs,
Quand la famille enfin permet qu'on en dispose,
Par où donc nous sortent nos cœurs?
Tandis que cette énigme occupait notre belle,
L'amour, sans l'avertir, la rangea sous ses lois.

Colin, tous aussi simple qu'elle,
Sans se dire un amant, en avait tout les droits,
Ce n'était qu'un ami fidèle,
Qu'une tendresse fraternelle,
Avec laquelle toutefois
On s'égarait souvent aux bois.
Quel mortel vit jamais une bouche plus pure
D'un plus chaste baiser goûter la volupté!
Ces ignorans écoutaient la nature;
En sachant tout, nous avons tout gâté.
Ils osaient en toute innocence
Ce qu'à moins de la perdre on n'ose plus chez nous.
Ils vont jouir des plaisirs les plus doux,
Et du mot de plaisir à peine ont connaissance.
En variant les moyens d'être heureux,
(Que d'essais on fait quand on aime!)
Du même filtre enivrés tous les deux,
Ils touchent au bonheur suprême:
« Ah! dit Jeanneton tout en pleurs,
Mon cœur s'en va, Colin..... tu vas..... tu vas le prendre!
Eh, mes parens..... aussi pourquoi ne pas m'apprendre
Que c'est ainsi que se perdent les cœurs?....
Mais quoi!.... je sens..... Colin, des amis le plus tendre,
Ne peut vouloir consommer mes malheurs....
Tout au milieu de mes clameurs,
Le bien que je pleurais tu viens de me le rendre.
Donne-moi souvent de ces peurs. »

[10 *décembre*.] Il vient de se former ici un club de douze femmes charmantes et de la première qualité. Elles s'assemblent trois fois la semaine chez l'une d'entr'elles, qu'elles nomment leur présidente(1). Le plai-

(1) Nous avons maintenant un Athenée des dames d'un autre genre que celui-ci.

sir est l'âme de cette société ; les nouvelles littéraires, les ouvrages d'esprit occupent le jour ; on soupe à huit heures, et de cet instant on ne parle que d'amour. Douze hommes aimables sont admis dans ce cercle où les agrémens de l'esprit recommandent, dit-on, beaucoup mieux que ceux de la figure. Tout récipiendaire doit remplir les douze travaux d'Hercule, c'est-à-dire obtenir les faveurs de toutes ces belles. On prétend que cette institution contribuera beaucoup à rendre par émulation quelque énergie à nos galans efféminés. Les principes de cette société, dont on verra bientôt les statuts, en bannissant toute gêne, tout ennui, y réunissent tout ce qui amuse et égaie. L'amour n'y est qu'un jeu ; on l'y réduit au plus simple ; on l'y épure de toute fadeur du sentiment. Les trois monstres qu'on y redouterait le plus, seraient la constance, le goût exclusif et l'humeur. On recueillera les roses sans épines.

Un cordonnier de la rue St.-Benoît, faubourg St. Germain, vient de nous démontrer les heureux effets du bel esprit contre le suicide. Il avait une maîtresse femme, dans son style, une fille un peu trop fringante, et un fils bien planté et à peindre. La maison était entièrement dirigée par cette maîtresse femme et le premier compagnon. Le fils était en apprentissage chez un marchand de cuir, car il faut, disait le père, pousser ses enfans le plus qu'on peut .... La fille n'était nullement surveillée par une mère qui était trop occupée ailleurs. Le père un peu avare avait grand soin de compter tous les soirs ses chers écus qu'il avait cachés dans sa chambre. Il allait dans la matinée prendre quelques mesures, rendre quelques souliers

de femmes en ville, et le reste du jour, sur-tout la soirée, il les passait hors de chez lui avec des amis choisis, qui aimaient autant que lui la littérature : là on disputait sans cesse pour s'éguiser l'esprit sur mille choses fort sublimes, car on n'y avait jamais rien compris ; et ces instructives séances, à l'aide de quelques pots de vin, se prolongaient assez avant dans la nuit. Avant-hier, en rentrant chez lui vers minuit, il trouve le plus jeune apprentif qui l'attendait seul, et i apprit de cet enfant que sa maîtresse femme était partie avec le premier compagnon, que sa fringante fille avait été ramassée par la police, pour avoir, à une heure indue, fait de tendres invitations aux passans, et que son fils à peindre s'était engagé le jour même. Quels coups de foudre pour cet homme ! il court vîte dans sa chambre.... Ah ! c'est bien pis que tout cela pour son cœur sensible.... Son argent lui a été enlevé. Le jeune garçon après avoir allumé la chandelle de son triste maître, va se coucher, car il ne voyait là rien qui dût l'empêcher de céder au sommeil auquel il succombait. Ce père, tout hors de lui, marche à grands pas dans sa chambre, ébranle tous les planchers, fait frémir toutes les vitres, se démène en furieux ; enfin il prend un parti violent, extrême, il veut se tuer. Il va chercher un tranchet. Au moment où il allait se couper la gorge, il réfléchit que depuis que la mode de se tuer règne à Paris, presque tous ceux qui l'ont fait ont consigné sur le papier leurs raisons et l'acte lui-même pour prévenir toutes poursuites de la justice contre des innocens. Il est trop éclairé en morale civile, pour n'avoir pas cent fois dans la société applaudi à une pareille précaution. Ne

voulant pas y manquer, il pose le tranchet, prend la plume et écrit :

» Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est moi-même qui me suis tué dans un accès de la plus juste fureur ; oui, du plus juste chagrin que jamais bourgeois de Paris ait ressenti ; car, comme dit fort bien Molière :

Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

A peine a-t-il achevé d'écrire, qu'il lui vient un doute. Est-ce bien Molière ? Ne serait-ce point J. J. Rousseau, car celui-là aussi était un grand philosophe ? Dans cette indécision, et pour ne pas déshonorer sa savante coterie par une faute capitale, il remet à s'éclaircir finement là-dessus le lendemain, sans changer de dessein et sans se compromettre. Hier, dès qu'il put sortir, il réunit ses amis, proposa sa grave question. L'un dit que c'était Corneille dans son *Tartuffe* ; l'autre Marmontel, parce qu'il était une de ses pratiques ; un troisième dit que c'était sûrement dans quelque opéra bouffon. Les opinions étant si partagées, on a, d'une commune voix, remis l'affaire à huitaine, et chacun doit aller aux informations. Le cordonnier a trouvé hier au soir, en y réfléchissant en philosophe, que sa fringante fille recevait une leçon qu'elle méritait ; que sa maîtresse femme le débarrassait d'un lourd fardeau ; que du temps et du travail lui rendraient ses huit cents écus, et que son fils était un soldat bien planté et à peindre, et avait l'inestimable honneur de servir le roi.

(1782).

[9 *janvier.*] Avant qu'on ne cesse de parler de la mort de l'archevêque de Paris (1), que je n'oublie pas, monsieur, de faire mention d'un incident qui a fait beaucoup de bruit ici. Il est relatif au curé de St.-André, qui ne voulait absolument pas faire dire les prières de quarante heures pour ce prélat dans sa paroisse ; et cela pour se venger de ce que le malade s'était opposé à ce qu'il fût nommé à cette cure. Triste vengeance! Cet entêté a bientôt eu à sa poursuite tous les recors de l'officialité qui, à l'aide de cette éloquence manuelle qui leur est familière, l'ont bien vîte forcé à prier pour celui qu'en pasteur charitable il aurait voulu damner de tout son petit pouvoir.

Il n'est pas de sorte de bien qu'on ne dise de M. de Juigné, notre nouvel archevêque, arrivé ici depuis peu de jours. Il a la réputation d'être aussi bienfaisant que son prédécesseur. Rien ne saurait le louer davantage que les regrets qu'il a laissés à Châlons où il y avait même, dit-on, une espèce de complot formé pour ne pas le laisser partir de la ville. L'adulation ne fait point de ces complots qui attestent un excellent cœur et des milliers d'autres cœurs qui l'apprécient.

(1) M. Christophe de Beaumont.

SUR M. D'OSMOND (1).

Après avoir eu cent maîtresses
Chez les filles et les duchesses,
Et fait ce que font dans Paris
Tous nos jeunes gens bien appris,
Réduit aux maîtresses communes,
D'Osmond, qui se sentit baisser,
Vit bien qu'il fallait renoncer
Au métier des bonnes fortunes;
Et résolut de faire enfin
Ce que nous nommons une fin:
Une fin, c'est un mariage.
Deux jours avant, il devient sage,
Il rompt toute affaire de cœur;
Il recueille pour son ménage
Ce qui lui reste de vigueur,
Et sa flamme ainsi reposée,
Dans le lit de son épousée
Fit si beau bruit, l'étonna tant
Qu'il se disait: ah! sur mon âme,
Si j'avais cru valoir autant
Je n'aurais pas encor pris femme.

[23 *janvier.*] Le chevalier de Bonnard, militaire et homme distingué, était gouverneur des deux fils de M. le duc de Chartres; ce prince lui causa tant de désagrémens, que le chevalier a été forcé de demander sa démission. Le duc a nommé à sa place la comtesse de Genlis qui était déjà gouvernante des princesses. On retire ordinairement les enfans des mains des femmes à l'âge de cinq ou six ans; ce père remet les

(1) Par M. de Rhulières.

siens entre leurs mains à huit ou dix. Il n'était pas trop bien avec le public ; cet événement a renouvelé les brocards, on les multiplie, on les répand avec une fureur inexprimable. Tout s'en mêle, et la cour et la ville. Quelque plaisant a prétendu que madame la comtesse de Genlis étant *gouverneur* des enfans de la maison d'Orléans, on allait voir nommer M. le duc de Luynes, nourrice de Monseigneur le Dauphin. (Ce duc est à-peu-près gros comme un tonneau.)

L'auteur des articles de l'*Année littéraire*, qui choquaient messieurs Piis et Barré, étant M. Geoffroy, professeur d'éloquence au collége Mazarin ; M. Piis a assuré, dans un quatrain, que celui qui les critique n'est pas Geoffroy l'Angevin, mais Geoffroy l'Ânier (1). M. Geoffroy ayant vu ce pitoyable quatrain, y a riposté par celui-ci qui n'est point sans sel :

Oui, je suis un ânier sans doute ;
Et je le prouve à coups de fouet
Que je donne à chaque baudet
Que je rencontre sur la route.

[6 *février*.] Pour fixer, en peu de mots, votre idée sur le gouverneur des enfans mâles et femelles de M. le duc de Chartres et sur ses productions, il suffira de vous indiquer les ouvrages qu'elle conseille de mettre entre les mains d'une jeune personne. A onze ans, le théâtre de Campistron ; à douze, celui

(1) Noms de deux rues de Paris. Le Geoffroi dont il s'agit est l'un des fameux auteurs du *Journal de l'Empire*.

dé la Grange-Chancel ; à treize, Dés Mahis ; à quatorze, Boissy et Marivaux ; à quinze, Don Quichotte ; à seize, l'Arioste, Corneille et Racine ; et enfin, pour vous épargner les intermédiaires, à vingt-deux ans l'*Esprit des Lois* de Montesquieu.... A une jeune demoiselle de vingt-deux ans, conseiller la lecture de ce livre à l'étude duquel ne suffit qu'à peine la vie de l'homme le plus capable de méditation ! Quel terrible gouverneur que cette comtesse de Genlis ! Une jeune princesse, en sortant des mains d'un tel pédagogue, pourrait demander au roi la place de chancelier ; il ne lui manquerait que la perruque.

[20 *février.*] Jamais événement n'a peut-être fait à Paris une sensation aussi soutenue que la nomination de madame la comtesse de Genlis, à la place de gouverneur des princes de la maison d'Orléans ; c'est depuis plus d'un mois le principal sujet des conversations ; et tous les jours se renouvelle une pluie abondante, une averse de couplets, de sarcasmes, de pasquinades, de calembours. Vous seriez moins surpris, il est vrai, de ce déchaînement général si vous lisiez les trois gros volumes que cette comtesse a fait paraître le jour même où elle a été nommée gouverneur (1), probablement afin de convaincre ceux qui auraient été tentés de douter de son mérite, qu'elle est capable de faire elle seule l'éducation du genre

(1) *Adèle et Théodore* ou *Lettres sur l'éducation, contenant tous les principes aux trois différens plans d'éducation, des princes, des jeunes personnes et des hommes.*

humain. La plaisanterie, l'envie de rire des travers d'un pédant en cornette, ont fait place à un soulèvement d'indignation lorsqu'on a vu que cette femme, sous le prétexte de peindre le monde aux yeux de ses élèves, a mis dans son livre des portraits satyriques des personnes auxquelles elle a le plus d'obligation. On compte parmi celles qui sont le plus compromises et le plus reconnaissables, madame de Montesson, épouse secrète du duc d'Orléans, et madame de la Reinière, femme du fermier-général (1). La première est peinte sous le nom d'une madame de Surville, qui se mêle de composer, de faire lire et jouer des comédies ou drames de société. Au milieu d'une de ces lectures, madame de Surville se trouve mal d'un violent accès de sensibilité. Il faut la secourir bien vîte et la délasser. Pendant ce temps-là un certain chevalier d'Herbain, qui vient de Russie, entre dans le cabinet de madame de Surville et prend un livre; il l'ouvre; c'est un *Traité de Chimie*; il en choisit un autre; c'est un *Traité de physique*; un autre encore: c'est le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*. En s'éloignant avec un peu d'humeur, il aperçoit un autel élevé à la Bienfaisance, orné de vers analogues au sujet. Ce chevalier se retourne, il voit un autre grouppe encore plus intéressant, c'est un autel à l'Amitié, et une figure qu'il reconnaît pour être celle de madame de Surville, y dépose dévotement une couronne. Notez, monsieur, que tous ces divers objets se trouvent effectivement dans le cabinet de ma-

(1) Mère du fameux auteur de l'*Almanach des Gourmands*.

dame de Montesson. « Eh ! mon Dieu ! s'écrie le chevalier, j'appréciais bien mal madame de Surville ; j'étais bien éloigné de la croire aussi savante, aussi sensible, aussi spirituelle. » Pendant ce soliloque, arrive un homme caustique qui hausse les épaules et lui demande d'où il vient ? — « De Moscou, monsieur. — De Moscou ! Oh bien ! vous êtes mon homme ; écoutez-moi, je vais vous instruire. » Et ce personnage assez gauche pour s'annoncer ainsi lui-même comme méchant sans motif et uniquement pour le plaisir de l'être, cet organe de madame de Genlis, fait le portrait le plus piquant et le moins flatté des femmes savantes du siècle, bien autrement ridicules, selon lui, que celles de Molière. Après avoir dit que tout n'est qu'ostentation, faux dehors chez elles, qu'elles sont de la plus crasse ignorance, etc. pour leur sensibilité, poursuit-il, il est vrai qu'elles ont des ajustemens de cheveux, des galeries de portraits, des autels à l'Amitié, des hymnes à l'Amitié ; il est vrai qu'elles ne brodent plus que des chiffres, qu'elles ne parlent plus que de sentiment, de bienfaisance et des charmes de la solitude, et qu'elles sont toutes esprits-forts. Mais vivent-elles plus retirées que les femmes d'autrefois ?..... Ont-elles moins de luxe, moins de fantaisies depuis qu'elles sont devenues si philosophes et si bienfaisantes ?..... » Ces morceaux, que j'abrège pour ne pas leur faire occuper une place que je destine à d'autres, prouvent peut-être de l'esprit en leur auteur ; mais malheureusement ils sont une preuve bien plus sûre de son mauvais cœur ; car madame de Montesson, qui fait les honneurs de cette jolie peinture, est là

bienfaitrice de madame de Genlis qui lui doit son entrée dans la maison d'Orléans. On sait que notre comtesse gouvernante ou gouverneur, avant d'épouser un de ces roués connu sous le nom de *Genlis*, était une très-pauvre chanoinesse, mademoiselle de Saint-Aubin, qui allait pincer sa harpe dans les grandes maisons pour des présens qu'elle ne refusait guère quelque petits qu'ils fussent. Elle et son frère, le marquis du Crest, doivent leur existence actuelle à cette même madame de Montesson, qu'on déchire aujourd'hui si ingénieusement dans un *Traité d'Education*, sans doute pour donner aux élèves des leçons de charité et de sociabilité. Madame de la Reinière a eu dans le temps des torts à-peu-près du genre de ceux de madame de Montesson, et elle en reçoit la même récompense. On la présente sous le nom d'une madame d'*Oley*, fille de qualité qui ne peut se consoler d'avoir un mari financier, et personne n'ignore que c'est la faiblesse de madame de la Reinière. Elle a aujourd'hui celle de s'affecter beaucoup trop de cette satyre. Elle a même déclaré en grande compagnie que madame de Genlis n'avait pas donné une liste bien complette de ses travers : « J'ai eu, dit-elle, autrefois l'impertinence de lui offrir plus de vingt robes qui ont toutes été acceptées. » Ce qu'il y a d'inconcevable, c'est qu'après avoir ainsi dépeint ses bienfaitrices, notre brave comtesse s'est dévouée aux brocards les plus amers en se représentant elle-même dans son livre sous le nom d'une baronne d'*Almane*, assemblage merveilleux de toutes les vertus et de toutes les perfections; et de peur qu'on ne s'y méprenne, elle fait dire cinq

ou six fois à cette baronne qu'elle a composé le *Théâtre des jeunes personnes*, les *Annales de la Vertu*, etc. ouvrages que toute la France sait être de madame de Genlis. Cette étrange mal-adresse a porté les mécontens à rappeler toutes les aventures galantes et autres du gouverneur femelle, et cette fois-ci la chronique est intarissable ; les couplets, les méchancetés, les gaîtés, les jeux de mots, les quolibets se multiplient à l'infini.

LES FURIES.

FABLE.

Mégère, Alecton, Tysiphone
Vieillissaient aux enfers, car on vieillit partout.
Un jour Pluton s'égayant sur son trône,
Dit à Mercure: On connaît ton bon goût,
Fils de Maïa. Tu vois, nos trois pucelles
Sont sur les dents. Vas faire un tour là-haut
Pour en déterrer de nouvelles,
Et me les amène au plutôt.
Il dit, Mercure part. Junon, ce jour-là même,
Appelle Iris: — Viens çà, ma chère Iris,
Viens : tu sais.... tu sais si je t'aime.
Fais-moi raison de l'arrogance extrême
De cette folle de Cypris,
Qui soutient avec imprudence
Que le sexe par excellence
Fléchit tout entier sous ses lois,
Et qu'en son cœur du moins toute femme l'encense.
Vas m'en chercher.... là... deux ou trois
Vertueuses à toute outrance,
Pour la rembarrer une fois,
Et pour la forcer au silence.
Elle dit, Iris vole. Où n'alla-t-elle pas,

Et dans quel coin de notre fourmillière
L'infatigable et leste messagère
Ne porta-t-elle point ses pas ?
Mais ses recherches et ses peines
Furent vaines,
Et Junon la vit retourner
Sans lui rien amener.
— Hélas, s'écria la déesse,
Qu'êtes-vous devenue, ô pudeur ! ô sagesse !
— Reine des Dieux, dit la dolente Iris,
Point de soupçons, sur-tout point de mépris.
Malgré l'Amour et sa mère
J'aurais pu trouver votre affaire :
Trois filles, bien filles d'honneur,
Filles d'une vertu sévère,
Trois vrais miracles de pudeur :
Mais.... — Quoi ? — J'ai joué de malheur.
— Comment cela ? — Je suis venue
Un peu trop tard : presqu'à ma vue
Mercure, sans autre façon,
S'en est emparé pour Pluton....
— Tu me contes des rêveries !
Qu'en ferait Pluton ? — Des Furies.

[28 *février*.] Nos oisifs de cour s'amusent beaucoup d'une prétendue correspondance entre le Pape et le docteur Francklin. Sa Sainteté y prie ce docteur-ministre de lui donner ses avis sur la conduite qu'elle doit tenir dans le moment de crise où paraît se trouver la puissance romaine ; et le docteur y répond que le plus court et le plus sûr serait d'armer tous les prêtres et moines, et de substituer un pouvoir temporel au gouvernement spirituel, ou du moins d'étayer l'un par l'autre. Il y conseille au Pape de s'allier avec la France, l'Espagne, le roi de Prusse et les Américains, et de

défendre les droits du St.-Siège, comme ceux-ci défendent leur liberté, et pour cela de remplacer les canons de l'Église par des canons de douze, de vingt-quatre, de trente-six ou de quarante-huit livres de balle. Tout calcul fait, il trouve que Sa Sainteté peut armer trois cents mille hommes bien nourris et bien portans, que six cens bas-officiers Prussiens dresseraient en fort peu de temps, et croit que ces moyens feraient respecter les brefs, bulles, etc.

[26 *mars.*] Un riche bourgeois fort jaloux de sa femme qui est jeune et jolie, eut la bizarre fantaisie d'aller consulter à Strasbourg le célèbre comte Cagliostro. En arrivant chez ce médecin, il lui dit qu'il était malade de jalousie, et qu'ayant ouï vanter sa science universelle, il venait le prier de juger s'il était ou n'était pas cocu. Le comte Cagliostro voulant s'amuser de cet original, lui a répondu que rien n'était plus simple, plus aisé à savoir; qu'il allait lui donner une fiole qui contiendrait une liqueur qu'il devrait boire, lorsqu'il serait de retour auprès de sa femme et au moment de se coucher avec elle. Si vous êtes cocu, lui dit-il, le lendemain en vous réveillant vous serez métamorphosé en chat. Le mari revenu chez lui parle beaucoup à sa femme des sublimes talens du comte. Elle veut savoir le motif du voyage; il se fait prier, enfin il cède aux plus vives instances, et lui détaille l'infaillible moyen qu'il a de découvrir si elle est fidelle. On rit de bon cœur de sa crédulité, on lui proteste qu'il n'a rien à craindre; il avale le fatal breuvage et les voilà tous deux au lit. Une heure après, cet époux se trouva

dans un état qui surprit fort agréablement et lui-même et sa tendre moitié, tant ils étaient peu accoutumés depuis long-temps à pareille aubaine. Ce fut une vraie nuit de noces. Ils s'endormirent assez tard en bénissant le comte et sa liqueur, et la femme, en bonne ménagère, se leva le matin la première et laissa reposer son mari qui en avait besoin. A dix heures cependant, voyant qu'il ne se levait pas, elle alla pour le réveiller ; mais quel fut son étonnement ! Elle vit un gros chat noir ; il était mort. Elle jette les hauts cris, appelle son mari : personne ne répond. Elle embrasse ce chat, et dans la première effusion de sa douleur, elle lui parle ainsi : « Faut-il donc que j'aie perdu le meilleur des maris pour deux fois seulement que je lui ai été infidelle ! Ah, maudit conseiller ! je ne voulais pas ; vous m'avez séduite..... O dangereux lieutenant ! avec votre air de héros, vos récits de combats, vos cajoleries, vos sermens et vos pleurs vous savez combien j'ai résisté..... vous m'avez tourné la tête, vous avez abusé d'un instant de faiblesse pour..... Ah ; mon pauvre mari ! mon cher mari ! tu es mort !qui aurait pensé que tu mourrais de cela ! aurais-je pu croire que cette nuit était la dernière que je passerais avec toi. Hélas ! et quels adieux ! ce souvenir ne fait qu'augmenter mes regrets..... » Enfin, comme cette femme toute hors d'elle exprimait ainsi son désespoir, le mari sort de dessous le lit : « Ah, ah, madame, dit-il, je suis donc votre pauvre mari !..... Et le conseiller !.... Et le lieutenant !.... Il vous en a donc fallu deux.... » La femme se voyant prise pour dupe, a avoué ses torts, a promis de n'y plus retomber.

Mais ce ménage, dit-on, ne laisse pas d'être encore un peu brouillé, et cette aventure fait l'histoire du jour. Il n'est pas nécessaire de vous dire, monsieur, que l'époux avait fait étrangler un chat pour le mettre à sa place; peut-être même avait-il feint le voyage à Strasbourg, pour découvrir ce que, sans doute, il voudrait bien ignorer maintenant, car il ne paraît pas être de ceux qui disent :

Quand on l'ignore ce n'est rien,
Quand on le sait c'est peu de chose.

L'ENVIEUX, L'AVARE ET LA FORTUNE.

FABLE.

Un envieux sur son chemin,
Fit rencontre d'un avare.
L'espèce n'en est pas rare;
Ces gens se trouvent sous la main.
Nos voyageurs n'eurent pas fait cent pas,
Qu'étant venus bien vîte à se connaître,
Ce furent sur-le-champ des propos, des débats,
Dont le ton dur faisait assez paraître
Qu'assurément ces gens ne s'aimaient pas.
Comme ils étaient au plus fort de la crise,
Entassant à l'envi sottise sur sottise,
Tous deux soudain virent distinctement,
Non sans beaucoup d'étonnement,
Une beauté peu commune
Qu'à son toupet, sa robe et son air inconstant,
Ils reconnurent à l'instant
Pour ce qu'elle était, la Fortune.
Voilà nos voyageurs surpris
Qui se prosternent devant elle.
« Laissez là votre querelle,

Dit la déesse avec un doux souris,
Je veux, surpassant votre attente,
Vous rendre l'âme contente.
Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira,
Foi de Fortune on vous l'accordera.
Je n'y veux mettre qu'une clause :
C'est, mes amis, que telle chose
Que l'un de vous demandera,
L'autre au même moment au double l'obtiendra. »
L'avare pensa : — Soyons sage,
Et tâchons d'être le dernier.
Si l'autre est assez fou pour passer le premier,
Qu'il demande beaucoup, nous aurons davantage....
Le double ! ce gain-là n'est point à dédaigner.
L'envieux pensa : — Bon, courage !
L'avare compte sur des biens ;
Je veux que mon vilain enrage.
Il me cède le pas, le ladre je le tiens.
Faisons-lui quelque grand dommage
Puisqu'il m'en fournit les moyens.
L'avare gardant le silence,
L'envieux d'un air gai s'avance
Et dit : » Fortune, ton accueil
Autorise mon assurance.
Je suis sans avarice ainsi que sans orgueil ;
Et je n'attends de ta puissance
D'autre bien, que de perdre un œil. »
De désespoir l'avare beugle,
Et l'un est borgne et l'autre aveugle.

[3 *avril.*] Une demoiselle Aurore, de l'Opéra, à peine âgée de 17 ans, est, depuis quelque temps, en commerce très-réglé avec ce vieux petit-maître que mademoiselle Arnould appelle le *pilier branlant des foyers*, le marquis de St.-Marc. Dans une pièce de vers il a prié cette belle Aurore d'obtenir des Dieux

qu'il soit rajeuni comme Tithon. La vanité du vieux poète St.-Marc n'aura pas été agréablement affectée du quatrain suivant qu'un malin a adressé à la jolie nymphe.

Gardez-vous bien, charmante Aurore,
De rajeunir ce vieux Tithon;
De vous, hélas! que dirait-on,
Si pendant soixante ans il rimaillait encore?

M. Guillard, auteur de l'opéra d'*Iphigénie en Tauride*, mis en musique par Gluck, est violemment soupçonné d'être celui qui fait les petits vers de la jolie mademoiselle Aurore, surnuméraire de l'Académie royale de musique. Si le marquis de St.-Marc vient à l'apprendre, il sera bien mécontent d'avoir vu les beaux yeux, la fraîcheur, tous les charmes et toutes les grâces de la brillante Aurore dans les vers de M. Guillard. On dit que celle qui veut toujours passer pour les avoir faits, a eu besoin de plus de six cents leçons pour parvenir à les lire un peu couramment.

Un riche Américain et sa femme sont arrivés dernièrement, et se sont logés dans l'un des plus considérables hôtels garnis de cette capitale, avec leurs nombreux domestiques, et un grand singe dont les mœurs sont si douces, dont l'éducation, qui ferait honneur à la comtesse de Genlis, a été si bien soignée qu'on lui laisse toute sa liberté et que jamais il n'en abuse. Dans cette même maison, logeaient depuis quelque temps, une jolie dame de Limoges, à peine âgée de 16 ans et son jeune mari, couple charmant qui intéressait

tous ceux qui avaient occasion de le connaître. Le mari était dangereusement malade, et son danger et la douleur de son épouse affligeaient toute la maison. Ces deux étrangers sensibles demandèrent à le voir, furent admis auprès de son lit, et leur singe les y suivit sans qu'on s'en aperçût, tant on était pénétré du touchant spectacle dont on s'occupait. Chacun indiqua son remède, comme cela se pratique ; on n'en négligea aucun, et le malade mourut. Le lendemain de ses funérailles, les maîtres du singe allant dîner chez le docteur Francklin, leurs gens se dispersèrent et laissèrent l'animal domestique à la garde du petit garçon, qui l'abandonnant à lui-même alla jouer dans le voisinage. Le singe parcourt tout l'hôtel, entre dans l'appartement désert où le malade était mort, et qu'on aërait. Il prend quelques hardes qu'il trouve là, un bonnet, un ruban, il imite de son mieux le défunt, et va se mettre dans son lit. Une femme de chambre ayant quelque chose à chercher auprès de ce lit, voit la hideuse figure, pousse un cri et tombe évanouie. Un valet accourt, rappelle cette fille à la vie ; elle reprend l'usage de ses sens, pousse un nouveau cri en montrant le lit à ce valet préoccupé et dit : l'*esprit de Monsieur* ! puis elle retombe sans connaissance. Le domestique s'enfuit, appelle ; la jeune dame arrive à ces clameurs, voit le bonnet de son mari, un visage affreux mais immobile, elle croit qu'on s'est permis un jeu abominable pour l'épouvanter et lui déchirer le cœur ; elle ne peut que faire les gestes muets de la plus énergique indignation. Mais le visage se remue, fait des grimaces, contrefait les mouve-

mens de son époux malade ; la frayeur est au comble et générale ; on se heurte, on se précipite hors de cette chambre. Arrive le petit garçon qui craint d'être grondé et qui cherche partout le singe. Cet animal qui vraisemblablement s'attendait à se voir choyé et servi comme il avait vu que le malade l'était, et qui ne s'était couché là, selon toute apparence, que pour boire ou manger quelque chose de bon qu'on ne lui apportait pas, se lève brusquement, quitte avec dépit manteau de lit, ruban, bonnet, et, avec les marques les moins équivoques d'un dessein formé, il va casser, briser tout ce qu'il peut rencontrer de porcelaines, glaces, faïence dont il avait vu qu'on usait pour présenter ou du bouillon ou des médicamens au moribond, et rejoint son gardien. La jeune dame est encore fort incommodée de l'effet de la frayeur, sa femme de chambre en a contracté un tremblement presque universel qui dure encore malgré les meilleurs remèdes ; le valet, bon Limousin, soutient qu'il a vu le diable.

[*Du premier mai.*] Voici une petite aventure qui a failli devenir sérieuse et qui a fini par faire rire même les intéressés. Un homme fort jaloux et mélancolique épousa dernièrement une jolie et toute jeune personne qui depuis est très-incommodée de tournemens de tête. Cet homme sortit hier de chez lui pour ses affaires vers les dix heures du matin après avoir vu faire son lit. Il est rentré pour dîner, et ayant quelque chose à chercher dans la chambre à coucher, il s'est aperçu que le lit avait été foulé, et en approchant de plus près, il a

trouvé un gant d'homme à demi-caché entre les couvertures et l'oreiller. Il a eu dès ce moment plus de tournemens de tête que n'en avait jamais eu sa femme. Il a pris ce gant et il est descendu, puis abordant sa charmante moitié de l'air le plus tranquille qu'il a pu se donner (vous jugez aisément que le diable n'y perdait rien) : *Comment te trouves-tu aujourd'hui*, lui a-t-il dit ? — *Un peu mieux*, a répondu la femme ; *il ne m'a pris qu'un seul vertige qui m'a obligé d'aller me mettre sur le lit, mais qui ne m'a duré que cinq minutes. Que cinq minutes ! c'est dommage*, a repris gravement le jaloux en se mordant les lèvres! *n'est-il venu personne ? — Pas une âme.* On s'est tû et il ne faut point vous dire que le dîner n'a pas été des plus gais. En sortant de table, le mari a dit à la servante : *A propos, faites savoir aux voisins que j'ai trouvé, en rentrant, un gant d'homme sur le pas de la porte, et que je le rendrai à quiconque m'apportera l'autre.* La jeune femme ne concevait rien à tant de gravité. Tout le quartier sait bientôt où est le gant perdu. Notre jaloux de retour à l'heure du souper, aussi agréable convive qu'à midi, boit pour se distraire. Quelqu'un veut lui parler ; on entre ; c'est un beau blondin qui vient le plus poliment du monde lui demander son gant en lui montrant le pareil. *Comment impudent*, dit le mari que le vin commençait à consoler et dont cette apparition redouble toutes les peines ! et comme il a le geste assez prompt, une bouteille a déjà volé à la tête du doucereux blondin qui s'efforce à riposter par vingt coups de canne. La table est renversée, le vin et le sang coulent, les coups redoublent dans l'obscurité et l'on ne

s'entend plus à force de crier. La garde survient; enfin, pour abréger, le commissaire interroge; et il se trouve que ce voisin, nouveau venu dans le quartier, a une pie qui lui a volé son gant, est venue le long d'une corniche, est entrée par une fenêtre ouverte et l'a déposé sur le lit que la jeune épouse venait de quitter; et pour convaincre un incrédule qui avait pourtant le malheur de trop croire, il a fallu faire voir à ce mari la même pie qui le lendemain est venue cacher l'autre gant dans le même endroit. On a tué l'oiseau brouillon, les voisins sont réconciliés, et les vertiges de madame ne donnent plus de mal de tête à monsieur.

CHANSON DIALOGUÉE

Entre PIERRE *et* JEAN *sur un événement prochain* (1).

AIR : Va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

(Il n'est pas inutile d'observer que Jean, derrière l'opinion de qui l'auteur cache la sienne, chante toujours les quatre premiers vers de chaque couplet, et que Pierre, à la place de qui beaucoup de personnes se mettront sans doute, ne croit devoir se justifier de son incrédulité que par le retour monotone de ces deux vers qui forment le refrein.)

De voler publiquement,
Dans une gondole,
Sais-tu, Pierre, qu'un savant
A donné parole?
« Va t'en voir s'il vole,
» Jean,
» Va t'en voir s'il vole. »

(1) Il s'agit ici de M. Blanchard, qui avait promis de voler avec des ailes mécaniques.

De prononcer hardiment,
Que l'idée est folle !
Tu te fais trop promptement
Une gloriole ; etc.

Il se peut qu'un pareil plan
Tourne en faribole ;
Mais, jusqu'à l'événement,
Je suis bénévole ; etc.

Je sais qu'Icare, en faisant
Mainte caracole,
Des airs, dans l'eau, brusquement,
Tomba de bricole ; etc.

Je conviens qu'en le prenant
Depuis pour symbole,
Un marquis, plus récemment,
Fit la cabriole : etc.

Tandis qu'un sien confident
Tiendra la boussole,
Il doit du grand mouvement
Presser la virole : etc.

Et si de quelque ouragan
La peur le désole,
En jetant l'ancre en plein vent,
Il rira d'Eole : etc.

Puisse-t-il incessamment,
Sur la métropole,
S'élever tranquillement,
Ceint d'une auréole ! etc.

Enfin, si son secret prend,
Et qu'il tienne école,

Voilà d'un autre élément,
L'homme régnicole : etc.

A parler sincèrement
Et sans hyperbole,
C'est un nouveau logement
Qu'aux oiseaux l'on vole : etc.

Mais nous ne saurions pourtant
(Ce point les console)
De la terre au firmament
Remplir l'entre-sole : etc.

L'astrologue en parcourant
L'un et l'autre pôle,
Va des cieux commodément
Mirer la coupole : etc.

Au fond du sable mouvant
Du riche Pactole,
Comme Harpagon va souvent
Puiser l'or en fiole ! etc.

An moindre chapeau vacant,
Maint abbé frivole,
S'en ira tout en planant,
Droit au Capitole : etc.

J'en connais qui, sur-le-champ,
Iront en cariole,
Aux femmes du Grand-Sultan,
Parler gaudriole : etc.

Pour moi qui du sentiment
Fais ma seule idole,

Je rabattrai constamment
Aux pieds de Nicole.
» Va-t-en voir s'il vole,
» Jean,
» Va-t-en voir s'il vole. »

On a fait à ce vaudeville la réponse qu'on va lire.

Défense d'une découverte merveilleuse, en réponse à PIERRE *et à* JEAN.

Même Air.

Maître Pierre assurément
Je vous trouve drôle,
De critiquer hardiment
Ma leste gondole :
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comme je vole.

Mon projet n'est nullement
Une faribole,
Les faits prouvent clairement
Qu'il n'est point frivole.
Venez Pierre, venez Jean, etc.

Voler est un art charmant,
Chacun en raffole :
Mon tailleur en est régent,
Il en tient école.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment il vole.

En ma cuisine souvent
La vieille Nicole,
Vole aussi légèrement
Dans sa casserole.
Venez Pierre, venez Jean
Voir comme elle vole.

Voleur est également
Mon pharmacopole,
Qui me vend si chèrement
D'eau pure une fiole.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment il vole.

Mon procureur plus ardent,
Défirait Eole,
Et préfère ce talent
A l'or du Pactole.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment il vole.

D'un grand seigneur l'intendant
Toujours se désole;
Mais en secret puissamment
Mon art le console.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment il vole.

Mieux qu'eux tous certainement,
J'y joue un grand rôle,
Et bien plus utilement
Pour la métropole.
Venez Pierre, venez Jean,
Voir comment je vole.

Si quelque amoureux serment
S'échappe et s'envole,
Je cours après promptement
Dans ma cariole.
Venez Pierre, venez Jean
Voir comment je vole.

[*Du premier juin.*] Après avoir bien injurié M. le comte de Grasse, on a fini par rire à ses dépens. Quel-

ques méchans ont écrit sur la porte de son hôtel : *Hôtel du Restaurateur Anglais.* D'autres ont dit que Rodney nous a fait la barbe avec une mauvaise savonette de *Grasse* (ville de Provence renommée pour les parfums). Cependant aujourd'hui que l'indignation a fait place à la réflexion, les gens sages veulent, avec raison, qu'on ne le juge qu'après l'avoir entendu lui-même.

[*Du 5 juin.*] M. de Lalande s'étant élevé fortement contre le sourcier Bléton, qui découvre les eaux cachées sous terre, on a persiflé le savant académicien, et on lui a répondu sous le nom de Bléton, par les couplets suivans. (M. de Piis en est l'auteur.)

AIR : *M. le prévôt des Marchands.*

Tandis que j'ai les yeux baissés,
Quels traits malins vous me lancez !
Il faudrait, sublime astronome,
Vous rappeler dorénavant
Qu'il m'est permis d'être bon homme,
Comme il vous l'est d'être savant.

Vous deviez, à ce que je crois,
Y regarder même à deux fois,
Avant d'accuser d'imposture
Un homme qui n'est en effet
Bréveté que de la nature
Pour mettre en œuvre un tel secret.

L'intérêt n'est point mon agent :
Rustique, sans être indigent,
Et peu capable de finesses,
Je laisse aux commis du grand ton
Chercher la source des richesses
Moyennant le tour du bâton.

Monsieur le prévôt des marchands,
Et quantité d'honnêtes gens,
Au travers du sol et des roches,
M'ont vu, ce qu'on appelle vu,
De l'eau, dont je crains les approches,
Deviner le cours imprévu.

Je n'ai nulle prétention,
Et dans mon opération
Je consens que chacun me guette;
Mais quand j'ai dit la vérité,
Je dois mener à la baguette
L'envie et l'incrédulité.

Pourquoi ferait-on mon procès?
Il faut des sourciers au Français,
Qui, depuis que le Spleen l'enchaîne,
A, par un goût trop raisonneur,
Perdu la source d'Hypocrène,
De l'allégresse et du bonheur.

Eh! que ne mériterait pas
Auprès d'un sexe plein d'appas,
Le sourcier dont l'expérience
Ferait découvrir un matin
Cette fontaine de Jouvence
Tant de fois décrite en latin?

Mais parlons sérieusement:
Pour vous, Monsieur, absolument
Si mon talent tient du mystère,
Au lieu d'en douter, faites mieux;
Laissez-moi lire dans la terre,
Comme vous lisez dans les cieux.

CHANSON.

AIR : *De l'Eclipse totale.*

Lison jeune et timide,
S'en va souvent en tapinois,
Sans lumière et sans guide,
Le soir seulette au bois :
Quand fillette
Va seulette,
C'est pour babiller ;
Elle espère en cachette
Trouver à qui parler.

Un soir par aventure,
Le causeur vint plus tard ;
Fille avec peine endure
Le plus léger retard.
La bergère
En colère
Feignit de s'en aller :
On veut quand on croit plaire,
Trouver à qui parler.

Le galant aux écoutes
Entendit le refrain ;
De détruire ses doutes
Il s'occupa soudain :
Il rappelle
La cruelle ;
Et pour la consoler,
Fit bien vîte à la belle
Trouver à qui parler.

VERS

A M. le Prince de Beauveau.

Par M. le Chevalier de Boufflers.

Venez ici passer des jours sereins,
Ne dédaignez pas un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus :
Des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites
Valent vos dames, vos seigneurs :
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

[*Du 22 juillet.*] Vous avez vu dans les gazettes que les villes du second ordre de la généralité de Paris avaient offert au roi un vaisseau de cent dix canons. Des députés de ces villes sont venus ces jours-ci pour assurer le ministre que, malgré la gasconade de M. l'intendant, et d'ailleurs les plus belles intentions du monde, les habitans de ces villes n'ont que des vœux à offrir, et que leurs facultés ne leur permettent pas de réaliser cette idée très-ingénieuse de M. Berthier de Sauvigny, dont on desire qu'il garde toute la gloire en sacrifiant une petite partie de sa fortune pour faire cette restitution à l'État.

L'ALLURE DE MES CONFRERES (1).

Par un Clerc de Procureur.

Un jeune clerc du Châtelet
Parfumé de rose & d'œillet,
Plus étourdi qu'un prestolet,
Va promenant son feu follet
De la fontange au bavolet;
Auprès d'un tendron qui lui plaît
Défile un galant chapelet,
Dérange un peu le mantelet,
Baise la croix, le bracelet,
Dit un bon mot, tourne un coup let',
Gage d'un bonheur très-complet;
A table en mangeant un poulet
Rit au nez de maître Rollet,
Et glisse à madame un billet,
Sous l'assiette ou le gobelet.....
Vivent les clercs du Châtelet!

VERS

*D'une dame à M*** en lui envoyant de ses cheveux.*

Les voilà ces cheveux que le temps a blanchis,
D'une longue union ils sont pour nous le gage;
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presqu'autant, j'ose aimer davantage;
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
Elle est le fruit du goût, de l'estime et du temps:
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

(1) Voyez ci-dessus, page 25, la pièce intitulée : *la Journée d'un Clerc de Procureur.*

[*Du 15 septembre.*] Un mot heureux du duc de Nivernois forme l'anecdote du jour. La reine remarquait qu'il n'y a point de légende à la médaille du chapitre dont elle vient de se déclarer la protectrice. Cette médaille représente d'un côté l'image de la vierge et de l'autre celle de la reine. La légende, dit le galant confrère de Voltaire, se présentera à l'esprit de tout le monde. En voyant la mère de Dieu, on dira *Ave Maria*, et pour le portrait de V. M. l'on continuera, *Gratiâ plena.*

[*Du 25 septembre.*] On ne pensait plus guère à M. Necker, sur-tout à la cour. La plaisanterie suivante a rappelé pour quelques momens son nom dans les cercles. C'est une lettre qu'on lui fait écrire par le pape, et sa réponse. Voici la première.

« J'ai appris, mon cher fils, que vous quittiez la » France, qui vous a enrichi et que vous avez servie, » pour aller philosopher en Suisse. Ce projet est digne » d'un sage. D'ailleurs vous serez moins oublié dans le » château de Copet que dans la rue de Cléri (1), et vous » contenterez ainsi tous vos goûts à la fois. Je vous pro- » pose l'occasion d'être utile, et d'ajouter encore quel- » ques feuilles à la couronne civique qui couvre votre » front.

» Je voudrais un plan de réforme, une augmentation » dans mes revenus, un projet de loterie, l'art de faire » des emprunts, une demi-douzaine de banquiers. A la

(1) Où était son hôtel.

» vérité je n'ai point de maison, point de fermiers gé-
» néraux, point de doubles trésoriers, mais vos talens
» pour la réforme sont si bien connus, que vous trou-
» verez malgré cela la manière de l'exercer. Comme je
» sais que vous refusez les appointemens quand vous
» servez les souverains, je vous envoie mon portrait,
» que je vous prie de porter comme autrefois Sully
» portait celui d'Henri IV. Cette distinction vous flat-
» tera peut-être, puisque c'est la première fois qu'on
» aura vu un pape sur une poitrine hérétique. Je me
» propose aussi de faire couronner au Capitole madame
» Necker, parce que sa prose vaut bien les vers de
» Corelli.

» Lorsque vous aurez fait toutes vos opérations, nous
» en rendrons compte à l'univers. Car à quoi servirait
» de travailler si l'on n'avait pas la petite satisfaction
» de causer un peu de ses succès avec le public.
» D'ailleurs cette démarche vous a si bien réussi en
» France que vous serez le maître de la renouveler en
» Italie.

» Vous y trouverez les esprits heureusement disposés
» en votre faveur. Le roi de Naples, à ma sollicitation,
» a interdit la plume du marquis de Caraccioli (1). Je
» sais combien elle vous a coûté d'insomnies. La mali-
» gnité des hommes est telle qu'elle se plaît non-seule-
» ment à contrarier, mais même à tourmenter l'amour-
» propre d'un homme de bien, qui ne veut qu'un peu
» de gloire pour ses illustres travaux. Je vous couvrirai
» de mon égide spirituelle, et j'ordonnerai pendant

(1) Qui a beaucoup écrit contre Necker.

» quarante jours la collecte *contra hæreticos*, dans l'es-
» poir que vous vous mettrez en état de mériter l'apo-
» théose à laquelle votre culte vous défend d'aspirer. »

RÉPONSE.

« J'avais fait serment, Très-Saint Père, de ne plus
» servir les rois, non à cause d'eux, qui sont bons, gé-
» néreux, aimant le bien, mais à cause de leurs mi-
» nistres, qui jalousent toujours les grands. Quoique
» j'aie été parmi ces ministres, je me regarde moins
» comme tel, que comme le médecin des États.

» La France m'appela dans une crise à peu près pa-
» reille à celle où se trouve à présent l'État ecclésias-
» tique. Mes lumières ne m'appartiennent pas; elles
» sont aux nations qui en ont besoin; ainsi Votre Sain-
» teté peut commander à mon intégrité, à mes talens et
» à mon courage. Mais pour que cette démarche vous
» soit aussi utile qu'elle m'est honorable, je dois vous
» prévenir, Saint-Père, de ma manière de gouverner.
» Il faut me donner une autorité plénière. Le moindre
» cardinal sur ma route m'offusquerait. Ma probité est
» si intacte, que celle des autres ne soutient pas le pa-
» rallèle. Où je suis, les conseils sont à-peu-près inu-
» tiles, parce que je vois en homme d'état, que je
» pense en philosophe, que j'écris comme Tacite, et
» que j'ai la fermeté de Caton.

» De toutes les opérations, ma favorite est la ré-
» forme. Il ne faut ni méditer, ni faire de plans. D'un
» trait de plume vous enrichissez un maître. C'était un
» pauvre homme que ce grand Condé, qui disait au
» chef de son conseil, *Je vois bien dans votre plan,*

» *qu'absolument je puis me passer de ces gens-là ;*
» *mais vous, êtes-vous assuré qu'ils peuvent également*
» *se passer de moi ?*

» Un grand homme va toujours son chemin sans se » laïsser arrêter par les minuties.

» Malgré mes réformes, je vous ferai emprunter encore » quelques millions ; un préambule amical dans l'édit » décidera la confiance ; nous dirons au peuple ce que » nous voulons faire de son argent, et puis nous en fe- » rons ce que nous voudrons. Dans cette partie j'ai fait » mes preuves.

» Il faudra que V. S. fasse choix dans ses états de » quelques personnes qui s'occupent du commerce, de » l'agriculture : je n'ai point le temps d'entrer dans ces » petits détails. J'impose, j'emprunte, j'escompte ; c'est » mon lot. Les autres doivent mettre le peuple à même » de payer. S'il fallait aussi s'occuper de son bonheur, » on n'aurait jamais fini.

» Il est vrai que je n'accepte point d'honoraires, mais » j'aurai l'honneur de présenter mon frère à V. S. Je re- » cevrai avec reconnaissance le médaillon que ses bontés » me destinent, et s'il se trouve enveloppé dans un » brevet de duc, j'y serai plus sensible encore. Du côté » de l'honorifique, la cour de France ne m'a pas gâté. »

L'ÉQUIVOQUE.

CONTE.

Certaine Dame de village,
Qui, je crois, pour toute leçon,
N'avait appris en son jeune âge
Que quelques termes de blason,

Joignait à la hauteur l'humeur la plus sauvage.
Revenait-elle à la maison ?
C'était alors nouveau tapage.
Tantôt elle grondait ses gens,
Puis son mari, puis ses enfans,
Et souvent ceux du voisinage.
De tant d'humeur à la fin excédé,
Son mari, quoiqu'il fût un des plus pacifiques,
Crut devoir lui prêcher, et la nécessité,
Et l'agrément des vertus domestiques.
A ce mot, dont la dame ignorait la valeur,
Et qu'elle crut surtout lui faire déshonneur,
La fureur dans ses yeux pétille.
Qui ! moi ? dit-elle, moi, j'aurais
De pareilles vertus ?.... Apprenez que jamais
Les Superbacs, dont je suis fille,
N'ont eu, Monsieur, des vertus de laquais.

L'ANE, LA ROSE ET LE CHARDON.

FABLE.

Dans un jardin, une rose nouvelle
Faisait l'ornement du printemps,
Et le Zéphir choqué voyait en même temps
Un vil chardon croître auprès d'elle.
Certain Baudet, d'un pied leste et badin,
En petit maître entra dans le jardin.
C'était un âne fier de sa race immortelle,
Car il comptait parmi ses illustres aïeux
Cet âne ailé, qui sur son dos heureux
Eut l'honneur de porter Dunois et la Pucelle.
De ses titres enflé, monseigneur du Grison
Foulant avec dédain l'herbe tendre et fleurie,
Aperçut dans un coin le dégoûtant chardon
Et la rose digne d'envie.
Il vint auprès. Zéphir, saisi d'horreur,

Trembla pour ses plaisirs, frémit pour son amante,
Et dit : Je suis perdu ; sa forme, sa fraîcheur ;
Son doux parfum et sa beauté naissante,
Sans doute tenteront l'animal amateur.....
Las ! il va dévorer cette fleur qui m'enchante !....
Zéphir eut tort ; le galant connaisseur
Passa près de la rose avec indifférence,
Et courut au chardon donner la préférence.
Venons à l'application,
C'est le but que je me propose :
Maint époux est le sot grison,
Mainte épouse est l'aimable rose,
Mainte maîtresse est le chardon.

[*Du* 20 *novembre.*] Un particulier qui entretenait une actrice, ayant épuisé tous les moyens connus pour subvenir à ses dépenses, vint trouver un juif, dont le magasin était un des mieux assortis tant en soieries qu'en dorures. Le juif voyant un superbe équipage s'arrêter à sa porte, s'empresse de descendre et vient au-devant de l'étranger inconnu. Monsieur, lui dit celui-ci, mon oncle qui est grand-pénitencier, desirerait avoir, pour une abbaye, de quoi faire un superbe devant d'autel et les ornemens sacerdotaux assortis : il m'a assuré que vous étiez rond en affaires, je suis venu chez vous par préférence : c'est de l'or en barre ; vous serez payé en livrant la marchandise. J'y mettrai cependant une condition : ma sœur, qui a beaucoup de dévotion à la vierge, me demande un pareil ornement en blanc, mais il faut que vous vous arrangiez de façon que je n'aie rien à débourser pour cet objet, ainsi que pour deux habits à mon usage ; si vous le trouvez bon ; (montrant un filou qui l'accompagnait) M. qui est mon

tailleur emportera l'étoffe chez lui. — Qu'à cela ne tienne, répond le juif; je vous traiterai, Monsieur, en honnête homme, et en même temps il déploie ce qu'il a de plus riche dans tous les genres. Le chaland, comme on peut croire, n'hésite pas dans le choix, fait mettre à part plusieurs pièces de dorures, fait lever les habits et les ornemens pour la vierge, remet ceux-ci à son tailleur (au filou s'entend) en fait monter un autre qui était en grande livrée; puis s'adressant au juif: Monsieur, dit-il, vous me donnerez un de vos commis pour m'accompagner jusques chez mon oncle où vous recevrez votre argent. Le soi-disant neveu du grand pénitencier monte en voiture avec un des suppôts de l'Israélite, et celui-ci rit dans sa barbe d'avoir fait une aussi bonne journée aux dépens du bon Dieu et de la Ste.-Vierge. On arrive au cloître Notre-Dame: un des laquais descend, feint de parler au suisse et vient annoncer que le grand-pénitencier est au confessionnal, où le filou savait bien qu'il devait se trouver à cette heure-là. Suivez-moi, dit le neveu au commis du juif, je vais vous faire parler aussitôt à mon oncle: à peine sont-ils entrés dans la cathédrale que la voiture disparaît: le neveu va au confessional; s'approche du grand-pénitencier en ayant soin de faire tenir l'Israélite assez loin pour qu'il ne puisse rien entendre. Madame la comtesse de ***, dit-il, qui s'intéresse très-particulièrement à l'homme que vous voyez, vous prie, Monsieur, de vouloir bien l'entendre en confession: c'est un nouveau converti dont elle est marraine.... A l'instant je suis à vous, répond le grand-pénitencier, qui avait encore quelques pénitentes à entendre, adressant la parole

au juif : le neveu offre à ce dernier de considérer en attendant les tableaux et a grand soin de l'amuser pour donner le temps à ses complices de gagner aux champs. Le quart-d'heure de Rabelais approchait. Il ne restait plus qu'un vieux militaire. Mettez-vous là, dit le neveu au juif, en lui montrant l'autre côté du confessionnal et se tenant derrière lui. A peine le fatal guichet est-il ouvert qu'il disparaît. — Monsieur, dit le juif, c'est moi qui suis.... — Je sais qui vous êtes, dites votre *confiteor*..... — C'est de la part de M. Aaron Moses. — Oui, je sais bien, madame la comtesse....., allons, mon enfant, commencez..... — Monsieur, voici M. votre neveu. — Celui-ci était déjà bien loin : le nouveau converti ne fait qu'un saut, ouvre brusquement la porte du confessional, s'emporte en invectives ; le Suisse arrive et chasse à grands coups de hallebarde le commis d'Aaron Moses. On assure que jamais acte de contrition n'a été plus sincère que celui de cet Israélite qui était bien éloigné de s'attendre à un tel dénouement.

CHANSON.

Air : *Tandis que tout sommeille* : (*de l'*Amant Jaloux.)

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer ;
On peut être léger,
Sans craindre de déplaire :
Les tendres feux
Sont ennuyeux,
Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton ;
Nous n'avons plus de Céladon,

Et les Dames trouvent fort bon
Que l'on fasse comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin ;
Ce qui plaît le matin,
Le soir se trouve gêne :
La volupté,
Sans liberté,
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun,
Plus de tyran, plus d'importun,
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

RÉPONSE.

Moins vain dans mes promesses,
Moi, je ne fais qu'un choix :
Trop de cœurs à-la-fois
Nuiraient à mes caresses ;
Pour un seul cœur,
J'ai de l'ardeur,
Et j'adore ma chaîne.
De..... j'ai pourtant les mœurs,
Oui, plaire à tes yeux séducteurs,
C'est plaire aux Grâces, aux Neuf-Sœurs,
Et voilà ma douzaine.

[*Du 2 décembre.*] Voici un nouveau calembour : M. le duc de Chartres doit, dit-on, à son arrivée à Rome être reçu de l'académie *des Arcades*; personne n'en est plus digne que lui, n'aime et ne connaît mieux ce genre, il en a rempli son jardin.

QUATRAIN

*A Madame *** qui m'avait trouvé rêveur la première fois qu'elle me vit.*

Que dites-vous ? ah ! quelle est votre erreur !
Assurément vos yeux vous ont déçue :
En vous voyant, peut-on être rêveur ?
On ne l'est, belle Eglé, qu'après vous avoir vue.

[29 *novembre*]. On portait en terre un paysan de Monbazon, près de Tours. Deux de ses voisins qui soutenaient le devant de la bière, entendent un bruit *à posteriori*. Grand bien vous fasse, (disent-ils sans s'arrêter ni même se retourner) présumant que l'éruption venait de l'un des deux autres. C'est l'usage en pareil cas entre les paysans comme chez les honnêtes gens, de faire une inclination lorque quelqu'un éternue. A quelques pas delà, seconde canonnade, même réponse : vient enfin une salve générale. La patience leur échappe, ils mettent la bière à terre, pour se gourmer avec l'arrière-garde, lorque tout-à-coup le mort-vivant fait un dernier effort, pousse le dessus du cercueil, en sort, l'emporte sur son dos, court en cet état au village et arrive enfin chez sa femme qui le croyait déjà bien enterré. On soupçonne celle-ci d'avoir un peu aidé à la lettre, car l'homme était brutal, ivrogne, tant soit peu débauché, sujet d'ailleurs à des assoupissemens léthargiques (1).

(1) Ces funestes erreurs n'arrivaient que trop souvent autrefois. Maintenant on n'ensevelit aucun cadavre qu'après qu'il a été visité par un chirurgien.

(1783).

[1er. *janvier.*] *Vers sur la convalescence d'un de nos grands seigneurs.*

Un petit duc, un petit avorton,
Bouffi d'orgueil, et du plus mauvais ton,
Fait au mépris et se riant du blâme,
Se préparait non pas à rendre l'âme,
On ne rend pas ce qu'on n'a jamais eu,
Sans plus de phrase, il se croyait perdu.
Privé d'espoir, usé par la débauche,
Ce mannequin, cette fragile ébauche
Allait partir, bien cousu dans un sac.
(Ce mot est mis pour rimer à Fronsac.)
Or deux rivaux du grand dieu d'Epidaure,
Dont les talens méritent qu'on l'honore,
Vinrent soudain, quoiqu'appelés bien tard,
En le sauvant, prouver l'abus de l'art.
Les deux amis joyeux de leur victoire,
Modestement s'en renvoyaient la gloire :
Dans le moment, du fond de ses rideaux,
Le duc encore étendu sur le dos,
Glapit ces mots : Engeance sotte et vaine,
Braves docteurs, voilà de La Fontaine
Les deux baudets qui se faisant valoir
Vont tour-à-tour user de l'encensoir.
Bien, dit Barthès, je goûte cette fable ;
Mais j'aime mieux l'histoire véritable
De ce dauphin, qui voyant un vaisseau
Non loin du port, disparaître sous l'eau,
Vint sur son dos à l'instant du naufrage,
Sauver lui seul presque tout l'équipage.

A terre il sauva ce qu'il put,
Même un singe en cette occurence,
Profitant de la ressemblance,
Pensa lui devoir son salut,
Mais le dauphin tourne la tête,
Et le magot considéré,
Il s'aperçoit qu'il n'a tiré
Du fond de la mer qu'une bête;
Il replonge, et s'en va chercher
Quelque homme afin de le sauver.
Les deux docteurs, après cette aventure,
Livrent le duc aux soins de la nature,
Qui le sauva par la seule raison
Qu'elle fait naître en la même saison
L'aigle et l'aspic, les fleurs et le poison.

[8 *janvier.*] Un filou très-bien mis se présente au petit Dunkerque, magasin fort brillant de bijoux, montre une assez belle bague qu'il portait à son doigt, et demande à la changer pour une de plus haut prix. On lui présente un solitaire de la plus belle eau, du plus beau brillant possible. Il le regarde, l'examine, l'admire, et demande le prix. — Cent cinquante louis de retour avec le vôtre, répond Grandcher. — Cela est énorme; mais il me plaît: je vous en offre cent. Le joaillier tient bon, l'amateur en ajoute vingt-cinq, bien assuré qu'il n'en donnera pas un seul, et le marché se consomme. Il tire de sa poche deux rouleaux cachetés, les met dans son chapeau, et puise dans sa bourse l'appoint de vingt-cinq louis d'or en monnaie blanche. Sur ces entrefaites entre un autre homme bien vêtu, qui feignant de ne le pas connaître, s'en approche néanmoins comme pour examiner quelques bijoux, prend adroitement le chapeau, rouvre

la porte et s'enfuit. L'amateur de bague crie au voleur, et se met à courir après lui. La circonstance paraît si naturelle qu'on n'ose le retenir ; mais muni de la bague, il rejoint bientôt son adroit complice et laisse ses dupes dans l'étonnement et dans l'attente.

ALPHABET DE L'AMOUR.

Ardeur. La timidité exprime moins et prouve davantage.

Baiser. Le recevoir est quelque chose, le prendre vaut mieux, l'obtenir de l'amour est un des plus doux présens qu'il puisse faire.

Confiance. On la perd quand on aime, et on l'acquiert. L'homme le plus confiant tremble de déplaire, et le plus réservé confie tout à sa maîtresse.

Dépit. Délateur de l'amour ; avant-coureur de raccommodement ; il hâte la défaite, varie les scènes, embellit les femmes et donne un ridicule aux hommes, parce qu'ils y mettent plus d'apprêt et moins de grâces.

Fidélité. Les femmes sont généralement plus fidelles et les hommes plus constans. C'est que les unes sont plus maîtresses de leurs sens, et les autres plus maîtres de leur cœur.

Gaîté. Une tristesse intéressante peut faire naître l'amour, mais la gaîté seule le conserve.

Humeur. Fils du Caprice. Tous deux sont insupportables dans les hommes et presque nécessaires aux femmes pour retenir leurs conquêtes.

Jalousie. Lorsqu'elle vient d'un excès de modestie elle flatte, et si la douceur l'accompagne elle tou-

che. Mais quand elle naît de l'égoïsme et de la défiance, elle désespère et humilie tout-à-la-fois.

Jouissance. Lorsqu'on se refuse tout, on meurt d'inanition, et lorsqu'on se permet trop, on finit par le dégoût.

Larmes. Dangereuses dans de certains hommes ; trop communes chez les femmes, n'embellissant que les jolies, prouvant peu de chose.

Malheur. Le bon temps ! disait mademoiselle Arnould ; mon Dieu, que j'étais malheureuse !

Nouvelles. N'en demandez jamais aux amoureux ; ils ignorent tout, hors ce qui les regarde.

Orages. Il est impossible de les éviter, mais le soleil doit luire après.

Plaies. Gardez-vous d'en faire au cœur que vous aimez. Elles se ferment, mais la cicatrice reste ; et trop souvent rouverte, il se forme un calus, qui rend l'endroit insensible.

Questions. Il y en a qu'on ne doit jamais risquer quand on s'aime.

Raison. Elle est, dit-on, incompatible avec l'amour. Mais lorsqu'elle n'en justifie pas l'objet, la constance devient impossible.

Secret. Dites hardiment le vôtre à deux amans ; ils l'oublieront bientôt pour ne penser qu'au leur.

Temps. Il détruit l'amour ; aidé de l'habitude il l'affermit.

Union. Pour être heureux, l'amour ne doit qu'avertir, l'estime décider, et les complaisances doivent l'entretenir.

Vieillir. On dit que le cœur ne vieillit point : tant

pis ! c'est tout ce qu'il a de mieux à faire quand le reste n'est plus jeune.

Zéphirs. Ils servent les amans et les poètes ; et quelquefois rendent les uns jaloux et les autres ennuyeux.

LA CHANOINESSE (1).

Une superbe chanoinesse
Portait dans ses sourcils altiers
L'orgueil de trente-deux quartiers.
Un jour, au sortir de la messe,
En présence de l'Eternel,
En face de tout Israël,
Tandis qu'elle fendait la presse
Et s'avançait le nez au vent,
Un faux pas fait choir la déesse,
Jambes en l'air et front devant.
Cette chute fut si traîtresse,
Qu'en dépit de tous ses aïeux,
Qui voulut vit de ses deux yeux
Le premier point de sa noblesse ;
Car on ne peut nier cela,
Toute noblesse vient de là.
Ce point en valait bien la peine :
L'ivoire, le rubis, l'ébène
N'ont rien de plus éblouissant :
Elle avait raison d'être vaine.
Le beau chevalier qui la mène,
Noble et timide adolescent,
La relevait en rougissant
Et recouvrait d'un air décent,
Mais plein de feu, mais plein de grâce,
La pudeur prise au dépourvu.
— Eh ! monsieur, dit-elle à voix basse,
Ces messieurs bourgeois l'ont-ils vu ?

(1) Par M. le chevalier de Boufflers.

[20 *janvier.*] Les travers et les ridicules de nos mœurs actuelles sont tellement multipliés que plusieurs de nos poètes en ont entrepris le tableau. Ceux de ces tableaux dont la gaîté forme le coloris peuvent seuls nous frapper. Je crois vous faire un cadeau en vous communiquant cette chanson apologétique, qui présente des détails piquans dont la critique badine est pleine de sel et vérité.

Air : *On ne boit plus, on ne rit guère.*

Mes bons aïeux, mes vieux grands-pères,
Hélas! que vous étiez nigauds,
Quand vous tourniez pour nos grand-mères,
Tout l'art d'aimer en madrigaux!
Pour des femmes bien moins sévères,
Nous mettons cet art en chansons.
Amans fripons,
Vrais papillons,
On ne voit plus chez nous de Céladons;
Ces dames valent vos bergères,
Et ces messieurs vos Coridons.

Froids ou guindés dans vos paroles,
Vous teniez d'ennuyeux propos:
Bouffons, vifs, joyeux et frivoles,
Nous égayons par nos bons mots;
Vous ne chantiez que vos ballades,
Vos rondeaux et vos lais d'amours.
Dans nos discours,
Toujours courts,
L'urbanité, l'esprit règnent toujours;
Et nous brillons par nos charades,
Nos pointes et nos calembours.

Vos grands sallons de compagnie,
De bonne foi ne valaient pas,

Nos boudoirs sans cérémonie,
Où nous prenons de doux ébats.
Votre piquet, votre quadrille,
Seraient-ils donc des jeux plus beaux
Que nos lotos,
Nos dominos ?
Vous ne jouiez jamais l'or en rouleaux :
Sur nos tapis ce métal brille,
Et nous le perdons par monceaux.

Que sont vos repas de famille
Près de nos petits soupers fins,
Où la gaîté perce et pétille,
Par le secours de nos bons vins ?
Vous faisiez, dit-on, grosse chère ;
On sert à petits plats chez nous,
Mais des ragoûts
Pour tous les goûts :
On n'y voit point surtout, comme chez vous,
La fille à côté de sa mère,
La femme auprès de son époux.

L'habillement le plus commode
Attirait toujours votre choix :
De l'étiquette, de la mode,
Nous suivons aujourd'hui les lois,
Et nous avons mille ressources
Pour être chaque jour nouveaux ;
Fille en cerceaux,
Femme en fourreaux,
Les hommes ont en tête et sur le dos
Petits chapeaux et grandes bourses,
Petite bourse et grands chapeaux.

Vos magnifiques tragédies,
Charment le peuple et nos valets :
Nous préférons les parodies,

Les farces, les drames anglais.
Nos opéras sont des merveilles,
Qu'on vante dans tous nos journaux :
Nos Audinots,
Sont des Quinauts.
N'avons-nous pas aussi mille trétaux ?
Tout Paris bâille à vos Corneilles,
Et s'amuse avec nos Jeannots.

Vous blessiez souvent la décence,
Dans vos discours et vos écrits ;
Nous connaissons la bienséance,
Dans les mots nous sommes polis.
Vous aviez tous des mœurs austères :
Mais vous faisiez beaucoup d'enfans :
Nos jeunes gens,
Chastes, prudens,
Savent bien mieux réprimer leurs penchans ;
Nous avons des célibataires
Et des vierges de cinquante ans.

Avec vos langoureuses flammes,
Vous étiez de cruels époux :
Aujourd'hui gêne-t-on les femmes ?
On vit sans façon parmi nous.
Monsieur peut avoir des maîtresses,
Et madame beaucoup d'amis.
Vive Paris,
Séjour des ris !
Les histrions y sont fêtés, chéris,
On y paie avec des promesses
Les créanciers, les beaux-esprits.

Vos vertus étaient ridicules ;
Nos vices même ont leur vernis :
Vos guerriers étaient des Hercules,
Les nôtres sont des Adonis.

Nous avons des beautés parfaites,
Des prélats, des abbés poupins :
Nos médecins,
Ils sont divins !
Nos marquis, nos sublimes robins !
Vos traitans étaient un peu bêtes,
Et nos financiers sont très-fins.

Nous effaçons votre mémoire,
Consolez-vous, mes bons aïeux :
Il vous reste du moins la gloire
D'avoir produit de tels neveux.
Ils sont au centre des lumières.
Vous n'aviez qu'un faible fallot :
Siècle cagot,
Siècle bigot,
Un gros bon sens était tout votre lot.
Quel dommage, mes vieux grands-Pères,
Vous êtes nés cent ans trop tôt !

[21 *janvier.*] Il n'est pas inutile pour juger de l'expansion des lumières et du goût dans ce siècle philosophique, de lire le sermon qu'un moine Allemand vient de prononcer à la réception d'une religieuse de Germund, petite ville de Souabe. En voici un trait assez remarquable pour vous suffire.

« O vous, épouse spirituelle qui vous consacrez aujourd'hui au Seigneur, imitez bien l'exemple vertueux que vous donne votre digne supérieure ici » présente. Semblable à une jeune guenon qu saute » après sa mère, élancez-vous après la vieille guenon » votre révérende supérieure ; tâchez de bien singer » sa mortification de la chair et sa repentance ; singez » bien sa chasteté et son humilité, imitez son édification et sa patience.

» Pour vous rendre digne de la remplacer un jour, » pénétrez-vous de l'idée qu'elle n'est devenue ce qu'elle » est, que pour avoir singé en son temps les respectables » guenons qui l'ont précédée. »

» Et vous, madame, dont je recommande l'exemple à cette jeune novice, je vous présente cette tendre épouse du Seigneur, pour la prendre sous votre » tutelle. Mais afin que rien ne puisse lui manquer, » imitez à votre tour cette ourse vigilante, qui se » voyant mère d'une masse de chair informe, ne laisse » de la lécher sans cesse, jusqu'à ce qu'enfin elle prenne » la figure qui lui ressemble. Léchez donc, ourse respectable et tendre, la présente masse de chair spirituelle, afin qu'elle vous ressemble un jour et à toutes vos saintes devancières. Léchez toutes les religieuses et pensionnaires de ce couvent : léchez, madame et très-digne supérieure, toute la famille de » cette épouse du Sauveur et tous ceux qui sont assemblés ici. Enfin, léchez-moi aussi, afin que bien léchés et nétoyés, nous puissions un jour parvenir » au dégré de perfection, auquel nous aspirons tous, » et que je vous souhaite au nom, etc. »

HISTOIRE DE LOTH.

Par le Chevalier de Boufflers.

Il but,
Il devint tendre,
Et puis il fut
Son gendre.

[29 *janvier.*] M. le duc de Nivernois, auteur de la chanson si connue, si goûtée, tant chantée, de la

belle Boulangère, vient de lui donner un pendant, que je vous envoie comme un modèle d'esprit et de grâce en ce genre :

Air : *O ma tendre Musette.*

Généreuse Lisette,
Consens à m'écouter ;
La faute que j'ai faite
Ne doit point t'irriter :
Me crois-tu donc capable
De trahir ton secret ?
L'Amour seul est coupable,
Lui seul est indiscret.

Tu connais la causette
Que le soir nous faisons :
Sur le fait d'amourette
Toujours nous devisons :
Des charmes qu'il préfère
Chacun fait le tableau ;
Des tiens j'ai su me taire,
L'effort est assez beau.

Mais un jour que Sylvandre,
De la jeune Cloris
Vantait le regard tendre,
Le doux et fin sourire ;
Il est une bergère,
Repris-je au même instant,
Plus sûre encor de plaire
Sans y prétendre autant.

Philémon, d'Aspasie
Cita le teint charmant.
Corylas, d'Egérie
Le corsage élégant.

Je conviens de leur grâce ;
Mais, dis-je, à tous les yeux,
Une autre les efface,
Une autre est encor mieux.

A ces mots la querelle
Entre nous s'échauffa :
Pour défendre sa belle,
Chacun m'apostropha.
En te nommant, bergère,
Je les attrapais bien :
Un mot les eût fait taire,
Pourtant je n'en fis rien.

Comme il fallait répondre
A leur empressement,
N'osant pas les confondre,
Je leur dis simplement :
La beauté qui m'est chère
En elle réunit
Tous les moyens de plaire,
Qu'ailleurs on applaudit.

Elle est bien plus jolie,
Plus fine que Cloris,
Plus douce que Julie,
Plus tendre que Philis,
Plus fraîche qu'Aspasie,
Plus vive que Chloé,
Mieux faite qu'Egérie,
Plus légère qu'Eglé.

A ce portrait, Lisette,
Ils ont tous dit ton nom :
Ma bouche fut muette,
Elle eût en vain dit non.

On lut sur mon visage
Ce plaisir si flatteur,
De voir chaque suffrage
D'accord avec mon cœur.

CHANSON

Sur l'air du Vaudeville du Devin du Village.

Nous connaissons en mariage
Un moyen sûr pour être heureux:
C'est que l'épouse soit volage,
Et que l'époux ferme les yeux.
S'il est dans la ville
Quelqu'époux tranquille,
C'est toujours, j'en suis convaincu,
C'est un cocu, c'est un cocu.

Lorsqu'une femme est infidelle,
Elle est douce comme un mouton;
Si par hasard elle est cruelle,
Au logis c'est un vrai démon;
D'une femme sage,
Un diable est l'image;
Mieux vaudrait, j'en suis convaincu,
Etre cocu, être coeu.

Quel est le mortel sur la terre,
Accablé de biens et d'honneurs,
A qui tout le monde veut plaire,
Et que l'on comble de faveurs?
Celui qu'au passage
Partout on engage?
C'est toujours, j'en suis convaincu,
C'est un cocu, c'est un cocu.

Ce mal dont un jaloux enrage
Est un bien du ciel descendu;

INST. OXFORD TAYLOR

Il apporte dans le ménage
La paix qui vaut bien la vertu ;
Oui, le cocuage,
C'est le choix du sage,
Soyons-en tous bien convaincus ;
Soyons cocus, soyons cocus.

LE PETIT MÉNAGE (1).

Que j'aime ton simple réduit,
Sa propreté, son élégance !
Ni l'or, ni l'azur ne reluit ;
Il est orné de ta présence :
Caché sous l'aile du silence,
Le plaisir y vient chaque nuit ;
Tout l'y peint, le jour l'y réveille.
Au lieu d'offrir quelque merveille
D'un luxe qui lui siérait mal,
On voit ton bouquet de la veille
Qui rafraîchit dans le cristal.
Au souffle du vent qui frissonne,
Qui passe entre tes rideaux blancs,
Suspendu près de ta couronne,
Ton corset de nuit abandonne
Et laisse flotter ses rubans.
Ta guirlande avec négligence
Tombe du coin de ton miroir,
Et tout le jour dans l'espérance,
L'œil de l'Amour jouit d'avance
En voyant les bandeaux du soir.
Ici me ravit et m'embrase
Le moule de ton pied léger ;
Là sous tes courtines de gaze
Les plaisirs semblent voltiger.

(1) Par M. le baron de Tschoudi.

De leurs traits lorsque tu reposes,
Tous les amours veillent armés,
Toujours prêts à fouler les roses
Dont tes draps blancs sont parfumés.
Le luxe a-t-il rien qui vaille
Ces six chaises où l'ouvrier
Entrelaça l'or de la paille
Sur quatre appuis de cerisier;
Cette table où ta main légère,
Sur un lin pur sema des fleurs;
Où tout l'éclat de leurs couleurs
Se réfléchit dans la fougère
A la recherche des ragoûts
Dont s'aiguillonne un goût malade
Que je préfère la salade,
Qu'au retour de la promenade
J'aime à manger sur tes genoux!
Le jus de Pomare et de Beaune,
Le nectar des dieux et des rois,
Vaut-il la sève de Pomone
Qui coule sous tes jolis doigts?
De scubac ou de fleur d'orange,
Quand nous nous portons un défi,
Si notre cerveau se dérange,
Le plaisir en fait son profit.
Il nous excite, il nous entraîne,
Nous quittons la table tous deux,
Et du coin d'un œil plein de feux,
Ton regard me montre l'arène
Où nous attendent d'autres jeux.
Ta gaîté folle, intarissable,
Succède à ces tendres ébats,
Et je te vois rire aux éclats
Du discours le plus raisonnable.
Toujours au lit, toujours à table,
C'est ton esprit qui reste à jeun.
Que tu me parais adorable

Quand tu n'as pas le sens commun!
Rien ne t'attache et ne t'arrête.....
Que j'aime à te voir sur ce ton!
Que le désordre de ta tête
Sied à celui de ta maison!
Vas, laisse aux autres l'étalage
Et le vain luxe de l'esprit;
On peut s'en passer à ton âge;
On en a lorsque l'on sourit.
J'aime mieux ton petit ménage
Où le jour du bonheur m'a lui,
Qu'un asyle où le mariage
Légitime et fixe l'ennui.

[20 *février.*] J. J. Rousseau a mis l'éducation en traité, madame de Genlis en roman, M. Collé en chanson. Bien des gens préferent le dernier. Ils disent pour raison qu'il n'est ni pédant, ni verbeux, ni bercé par des chimères, et que surtout il arrive à son but, avantage dont ses rivaux ne peuvent se flatter.

CHANSON.

Sur l'air du Curé de Pompone.

Petit poupon, quand vous pleurez,
Vous n'amusez personne;
Finissez donc, vous désolez
Votre maman mignonne.
Allons gai, gai, gai, riez,
Quand la maman l'ordonne.

Sitôt que vous aurez quinze ans,
Vous irez à la guerre;
Vous serez soldat ou sergent,

Tambour ou mousquetaire,
Allons plan, plan, plan rataplan,
Faites trembler la terre.

Voulez-vous être Célestin ?
Vous aurez large échine,
Le ventre rond et le teint fin,
Sortant de la cuisine;
Allons, tin, tin, tin,
Pour aller à matine.

Il faut pour être médecin,
Que le savoir éclate;
Si vous flairez bien un bassin,
Souffrez qu'on vous en flatte,
Vous serez tous fi, fi, fi, fi,
Fils du grand Hypocrate.

Prenez des tons biens suffisans,
Parlez avec audace,
De nos petits-maîtres du temps
Suivez en tout la trace;
Vous serez fa, fa, fa, fa,
Favorisé des Grâces.

Voulez-vous être un prélat saint
La disette en est grande :
Aimez le sexe et le bon vin,
Jouez votre prébende;
Vous serez fou, fou, fou,
Fourré dans la légende.

Voulez-vous devenir Robin
Du plus joli modèle ?
Apprenez fort peu de latin,
Fréquentez les ruelles;
Vous serez so, so, so, so,
Sollicité des belles.

Voulez-vous devenir auteur
De la première classe?
Soyez copiste, traducteur,
Et rimeur à la glace;
Vous serez pla, pla, pla, pla,
Placé sur le Parnasse.

Voulez-vous fortune à la cour,
N'ayez remords ni honte,
Mentez, flattez; rampez toujours,
Et tout au bout du compte
Vous serez ba, ba, ba, ba,
Baron, marquis ou comte.

[26 *février.*] Bien des gens croient que le luxe dans les villes gênant le goût pour les mariages, y fait préférer les riches, et qu'à la campagne le choix est plus libre, moins intéressé, et par conséquent plus heureux. Un événement arrivé il y a trois jours dans un village à quelques lieues d'ici, peut fixer les opinions sur le désintéressement des paysans en amour. Un d'eux mariait sa fille; lui donnait vingt-neuf écus de dot et l'ameublement ordinaire; les deux familles étaient assemblées avec les voisins, et le notaire finissait le contrat, lorsque le mariage rompit sur une paire de pantoufles que le futur exigeait, et que le père de la fille s'obstina de refuser. Un des assistans proposa sa sœur très-laide et plus âgée que l'autre, en offrant les vingt-neuf écus et les meubles. Donnerez-vous les pantoufles, dit le jeune homme? Oui sûrement, répondit l'autre; en ce cas, répliqua le jeune homme, faites-la venir, nous changerons les noms du contrat. Ce qui fut exécuté sur-le-champ.

[19 *mars*.] La paix n'a fait qu'ajouter aux folies périodiques du carnaval, temps où le sage cesse toujours plus ou moins de l'être. J'ai encore à vous parler d'une extravagance qui tient à une frénésie dont les Parisiennes sont transportées depuis quelques semaines. Nous avons vu promener dans cette ville, le jour du mardi gras, l'effigie du fameux Marlborough, accompagnée de masques des deux sexes, représentant les pages du défunt, et les femmes de son épouse, qui faisaient rire aux éclats la multitude, en feignant de pleurer. L'air à la mode, celui de la chanson faite jadis sur le général Marlborough, menait la marche. Le tout s'est terminé par l'enterrement du mannequin, et par la grosse joie et l'ivresse des acteurs.

Le comédien Augé, qui avait quitté le théâtre l'année dernière, vient de mourir d'ennui et du chagrin que lui a causé la banqueroute du Prince de Guémenée dans laquelle il était pour beaucoup comme tant d'autres. Elle a porté sur presque tous les célibataires : beaucoup de filles entretenues vont à pied ou font semblant d'y aller depuis cette époque, en attendant que les Anglais les fassent remonter en voiture. Les suites de cette banqueroute sont si funestes et ont tellement irrité les esprits, que l'on disait dans le temps qu'il fallait faire dans toute l'Europe, dans le monde entier, une quête pour les malheureux que le luxe effroyable d'un seul homme a ruinés.

Nos aïeux retraçaient dans leurs tendres romances les malheurs et les peines de l'amour ; mais aujour-

d'hui nous dédaignons ce ton langoureux, et nous mettons en croustilleux vaudevilles, les infortunes d'Abailard : (encore sur l'air de Marlborough).

Écoutez, sexe aimable,
Le récit, le récit lamentable,
D'un fait très-véritable
Qu'on lit dans Saint-Bernard.

Le docteur Abailard,
Maître dans plus d'un art,
Précepteur de fillette,
Soupirait, soupirait en cachette,
Pour la nièce discrète
Du chanoine Fulbert.

Sous le même couvert
Logeait le galant-verd;
Son latin avec zèle
Il montrait, il montrait à la belle,
Et l'on dit qu'auprès d'elle
Il ne le perdait pas.

Mais un beau jour, hélas!
Donnant leçon tout bas,
Fulbert avec main-forte
Vient frapper, vient frapper à la porte,
Entouré d'une escorte
De deux hommes à pied.

Abailard effrayé
Et mourant à moitié,
Quand on vint les surprendre,
Lui faisait, lui faisait.... bien comprendre
Un passage assez tendre
Du savant art d'aimer.

Il voulut s'exprimer,
Mais sans plus s'informer
L'abbé saisit le drôle,
Lui coupa, lui coupa.. .. la parole,
Et le maître d'école
Par force resta court.

Dans ce funeste jour
On vit pleurer l'amour;
Sans jeter feu ni flamme;
Refroidi, refroidi pour sa dame,
Abailard, en bonne âme,
A Saint-Denis s'en fut.

De Satan à l'affût
Il trompa mieux le but
Que défunt Saint-Antoine,
Car la main, car la main du chanoine
De l'ennemi du moine
L'avait mis à couvert.

Voyant tout découvert,
Loin de l'oncle Fulbert,
La dévote Héloïse,
Qu'on avait, qu'on avait.... compromise,
S'en fut droit à l'église
Du couvent d'Argenteuil.

Dans l'excès de son deuil,
Auprès de son cercueil,
Elle invoquait la Vierge,
Et touchait, touchait.... la concierge,
Pleurant au pied d'un cierge
L'objet de ses amours.

Mais après quelques jours,
Beaucoup plus longs que courts,

Quittant ce domicile,
Abailard, Abailard plus tranquille,
Lui fit don d'un asile
Non loin de son couvent.

Trop près de son amant,
En proie à son tourment,
La plaintive fillette,
Bien souvent, bien souvent indiscrette,
Pour lui conter fleurette
Oublia son serment.

Héloïse en pleurant
Le mit au monument:
Elle eût mieux fait d'en rire,
Car avant, car avant qu'il expire,
Elle eût pu déjà dire,
Ici gît mon amant.

[31 *mars.*] Une aventure assez piquante est celle qui vient d'exciter dans la communauté de Chaillot, autant de rumeur que l'eût pu faire le *Vert-vert* de Gresset.

Madame de La..., mariée fort jeune à une espèce de métis Français-Espagnol, fort sagouin, mais fort commode, s'est insensiblement livrée au torrent des intrigues. Eh! le moyen de s'en défendre? Sans fortune, il a fallu placer son mari, pourvoir à ses plaisirs, à sa parure, au loyer d'un appartement brillant; et tout cela ne s'obtient en ce monde, qu'en donnant de ces échanges de convention, auxquels les hommes attachent d'abord tant de prix, et qui finissent par leur paraître si peu de chose. Mais, soit que la vérité du proverbe ne puisse être démentie, *que ce*

qui vient par la flûte, s'en va par le tambour; soit que les actions amoureuses de la dame aient perdu de leur valeur, il est de fait que sa position est très-voisine de ce qu'on appelle en être aux expédiens : de manière que pour conserver une existence tant soit peu décente pendant une absence qu'a faite son mari, elle s'est vue réduite à solliciter M. l'archevêque de lui procurer une place gratuite dans une maison religieuse. Le prélat, dans l'espoir sans doute de rappeler cette mondaine à Dieu, l'a placée chez les dames de Chaillot. Malheureusement, un ange séducteur l'attendait dans cette retraite : le digne chapelain s'est amouraché d'elle, lui a rendu ses petits soins, et finalement a consommé le mystère. Les précautions et la décence ont d'abord favorisé ce commerce clandestin; mais une seule imprudence leur en a fait payer cher les trop courts momens. Une lettre, dépositaire de quelques mécontentemens du chapelain envers la dame abbesse, et remplie d'imputations et d'invectives contre sa personne, est, par un funeste *quiproquo*, tombée dans ses mains, au lieu d'être remise à madame de L...., à qui elle était adressée. L'abbesse s'aperçut de l'erreur avant de l'avoir ouverte, mais par une suite de cet esprit curieux, tracassier et inquisiteur, qui règne parmi toutes ces béates béguines, elle ne put résister à la dévorante tentation de décacheter cette fatale lettre. Quel coup de foudre! s'y voir traitée de bête, de sotte, etc.! Tant d'audace pourrait-elle demeurer impunie? Oh! la tolérance monacale ne va pas jusques-là. On fait sonner la cloche funèbre; chaque sœur ouvre les oreilles, et

ne sait quelle catastrophe elle annonce : le conseil s'assemble, fait avec indignation la lecture du libelle odieux ; et d'une voix forte et unanime, prononce anathême contre le couple profane, qui s'est vu chassé de la maison du Seigneur.

L'ORIGINE DE L'ÉVENTAIL.

Un jour Cupidon solitaire,
Les œuvres d'Ovide à la main.
Dans son parc royal de Cythère
Suivait bonnement son chemin,
Quand tout-à-coup voyant les traces
De six petits pieds délicats,
Il calcula que les trois Grâces
Avaient pu former ces pas.

Vers ces Déesses ingénues
Le voilà qui court promptement.
On sait qu'elles vont toutes nues,
On sait qu'il va sans vêtement.
Quand les trois sœurs se virent prises
Par ce petit traître effronté,
On dit qu'elles furent surprises ;
Mais on dit qu'il fut enchanté.

Cupidon qui venait de lire
Justement la fable d'Argus,
Dit, qu'il donnerait son empire
Pour avoir autant d'yeux et plus.
Mais les Grâces, moins immodestes
Que l'enfant gâté de Cypris,
Sentirent sur leurs fronts célestes
Les roses succéder aux lys.

De leur main gauche avec mystère
Ces trois sœurs ont voilé leur front.

De l'autre en perpendiculaire,
Devinez ce qu'elles feront.....
Elles voudront, la chose est claire,
Cacher leurs deux yeux à la fois;
Alors il sera nécessaire
D'écarter tant soit peu les doigts.

Aussi la chose arriva-t-elle,
Et (comme je l'avais prévu)
L'Amant de ce trio femelle
Vit à la fin qu'il était vu;
Mais, sans déranger ces rusées,
Par un industrieux travail,
Sur leurs mains ainsi disposées
Il imagine l'Eventail.

Le sexe en adopta la mode,
Et l'on sait que cet ornement,
Surtout en été fort commode,
Joint l'utile avec l'agrément;
Pour aider la pudeur d'usage
Contre un beau front le papier sert,
Et les brins forment un passage
Par où l'œil voyage à couvert.

[10 *avril.*] Un trait fait pour déchirer les âmes sensibles, est celui dont nous venons d'être témoins à la place de Louis XV. Une femme échevelée la traversait rapidement tenant son enfant par la main. Son maintien désespéré fait assez d'impression sur quelques personnes qui la rencontrent, pour les décider à s'en emparer. Sur ces entrefaites un homme accourt hors de lui-même, criant à toute voix: *Que l'on sauve ma femme.* Il la retrouve; mais le malheureux, à peine a-t-il vu qu'elle n'était plus en danger de pou-

voir exécuter le funeste dessein qu'elle avait formé de se jeter avec son enfant dans la rivière, qu'il disparaît comme un éclair et s'y précipite lui-même. On cache à cette pauvre femme un si triste événement, on l'interroge sur la source de leurs chagrins domestiques, et l'on apprend que la misère la plus affreuse les avait réduits à cette fatale résolution.... Femmes coquettes, hommes sensuels, et vous pasteurs, prétendus pères du pauvre, rougissez, frémissez à cet affreux récit.

COUPLETS NOUVEAUX.

Par M. Léonard.

Jouissons, ô ma Bergère,
De la saison des amours!
Ce soleil qui nous éclaire,
Demain reprendra son cours;
Mais quand la Parque ennemie
Tranche le fil de nos jours,
A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours.

Donne à l'amant qui t'adore
Mille baisers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à son déclin!
La nuit brouillons-les dans l'ombre;
Il faut tant les répéter,
Qu'enfin trompés par le nombre,
Nous ne puissions les compter.

Contre l'amour qui nous lie,
Laissons crier les jaloux!
Il est beau de faire envie;
Le bonheur en est plus doux:

Que le nôtre ait tant de charmes
Qu'il irrite les desirs,
Et puisse en verser des larmes,
Le censeur de nos plaisirs !

[28 *avril.*] Le curé de la paroisse de St.-Sulpice à Paris avait acquis de la célébrité par ses établissemens de bienfaisance. La voix publique lui suppose depuis quelque temps des vues d'intérêt personnel, et il est hautement accusé d'avarice et de cupidité. Quoi qu'il en soit, il emploie chaque jour de nouveaux moyens pour multiplier ses profits, sous le prétexte apparent du soulagement des pauvres. Il est assez plaisant de le voir marchand de modes. Dans les assemblées qui se tiennent chez lui de temps à autre pour ce motif, il se trouve plusieurs femmes de qualité, jalouses de participer à la gloire et aux bénédictions attachées aux œuvres de charité. Une douzaine de clercs rangés des deux côtés de la salle y étalent toutes sortes de chiffons de modes; les grâces de leur âge et les agrémens de leur figure. Peut-on se refuser à tant de raisons pour acheter ? Les dames achètent, mais par malheur l'étoffe et l'ouvrage ne valent rien, de sorte que la charité fait tous les frais. Les victimes de cet adroit pasteur commencent à ouvrir les yeux et à se plaindre sans ménagement.

COUPLETS

SUR LES MUSICIENS DU JOUR.

Grétry, plein d'esprit et de grâces,
Et savant sans être profond,

De personne ne suit les traces,
Et fait pourtant mieux qu'ils ne font.

Quand Martini, plein de génie,
Dans la carrière s'est lancé,
Il fait dire à la Poésie
Ce qu'elle n'avait pas pensé.

Piccini, moins brillant sans doute,
Mais peut-être aussi plus soigné,
Vers le cœur a pris une route
Que Gossec a trop dédaigné.

A la musique italienne
Pour accoutumer le Français,
Philidor avait pris le biais
De l'entremêler de la sienne.

Il vous réservait cet honneur,
Sacchini, dieu de l'harmonie;
Car c'est bien vous et non l'Auteur
Qu'il aime dans la Colonie.

Un moment a brillé Duni,
Il est mort avec son Ugelle,
Et pour l'enterrer, Monsigni
Fit chanter Arsenne la belle.

Quant à Vachon, quant à d'Herbain,
Quant à Louis, quant à la Ruette,
Quant à Desède avec Campein,
Ils font fort bien une arriette.

Ces six talens sont bien petits,
Quand on les compare au grand homme
Né dans Vienne, formé dans Rome,
Et le Dieu de tous les pays (1).

(1) Le chevalier Gluck.

[7 *mai.*] L'abbé de Lubersac, connu par des projets seulement, entr'autres par celui d'un monument à la gloire de Louis XVI, monument qui, quoique bien mérité, ne sera jamais exécuté, s'est mis en tête de faire agréer au gouvernement un plan pour la salle future de l'Opéra. Un abbé projetant une salle d'Opéra ! Cela vous étonne, et pourquoi ? Cet abbé, brave homme d'ailleurs, n'est-il pas à Paris, bonne ville où les extrêmes se rapprochent et s'allient, où l'on a vu un autre abbé, nommé *Pellegrin*,

Déjeûner de l'autel et souper du théâtre ?

L'abbé de Laubersac en ce point n'est pas même original, mais voici où il pourra vous le paraître. Comme le curé qui voyait des clochers dans la lune, il a vu ou cru voir la possibilité de faire entrer dans son plan, celui d'une chapelle royale pour servir de lieu d'assemblée au clergé qui se réunit obscurément dans une salle du couvent des Augustins. Ce lieu représenterait le premier corps de la France, comme l'Hôtel-de-ville en représente le dernier et l'Arsenal le second. Peut-on douter que le clergé ne donnât les fonds nécessaires pour se faire représenter ? D'ailleurs quelle commodité pour ces messieurs d'avoir l'Opéra à leur porte ! cela éviterait bien du scandale en leur épargnant des pas. On leur pratiquerait, comme à Versailles on a pratiqué pour la commodité de la famille royale, du château à la nouvelle salle de spectacle, une route souterraine qui les conduirait à couvert de plein-pied et en très-peu de temps, de leur chapelle à une autre chapelle, où ils verraient à l'ombre

de leur loge grillée, une foule de jolies danseuses officier à la satisfaction du public et à la leur.

La trahison est toujours un crime odieux ; mais il est des circonstances qui la rendent plus ou moins révoltante. Celle qui, par une justice du ciel, vient d'occasionner l'emprisonnement d'un curé de campagne, à la Conciergerie, vous fera frémir d'indignation. Un malheureux déserteur s'était retiré chez lui dans l'espoir d'y trouver un refuge inviolable : il lui fait l'aveu de sa situation, réclame la charité qu'il a droit d'attendre d'un pasteur de la religion, et s'abandonne à sa bienfaisance et à ses conseils. Le curé semble s'intéresser à son sort, lui promet de songer aux moyens de le sauver, et le cache dans un coin de sa maison. Le déserteur veut y goûter la tranquillité ; mais il éprouve malgré lui la vérité de ce qu'a dit le prince et le philosophe des poètes : *Que tout coupable est timide* ; et c'est en vain qu'il invoque les douceurs du sommeil. Au milieu des ténèbres il entend des gémissemens et des imprécations. Le cœur lui bat, il se lève sur son séant, écoute avec inquiétude, et s'assure que ce n'est point une terreur panique, mais bien une réalité. Les plaintes et les cris redoublent, son agitation s'accroît, il se lève avec effroi et va doucement vers l'endroit d'où ils paraissent venir. Il en approche en effet et reconnaît la voix de son hôte et celle d'une femme dans les douleurs de l'enfantement. Quelle fut sa surprise, ou plutôt le désordre de ses sentimens, d'entendre cette mère gémir sur le sort de l'infortunée créature qu'elle allait mettre

au jour, tandis que ce prêtre barbare lui témoignait la nécessité de le lui ravir aussi-tôt. *J'en ferai comme des autres*, lui disait-il avec férocité. Saisi d'horreur le malheureux déserteur se retire à petit bruit et n'ose se permettre de voir l'issue de cette scène criminelle. Il doute cependant et ne peut entièrement renoncer à la cruelle conviction de cette atrocité. Rentré dans son réduit, il prête une oreille attentive, et bientôt il croit reconnaître le moment de l'enfantement. Il ne tarde pas ensuite à entendre une porte s'ouvrir et le curé sortir : profitant d'une lucarne qui donnait sur le jardin, il juge à la marche et au bruit qu'il y entend, que c'est là qu'est déposée l'innocente victime. Rempli d'horreur pour l'indigne scélérat qui lui servait de bienfaiteur, il attend le matin avec impatience pour s'en éloigner. Il prend néanmoins toutes les précautions nécessaires pour ne point troubler sa sécurité; il le prie de lui donner une marche et des recommandations pour la suivre sans danger. Le curé soupçonnant peut-être la cause de cette résolution subite et sentant la nécessité de se défaire d'un individu aussi inquiétant, résolut de le perdre. Il feignit de condescendre à ses desirs, et lui dit qu'il pouvait se rendre à tel bourg prochain, qu'il le chargerait d'une lettre pour le brigadier de maréchaussée qui y résidait, qu'il le lui recommanderait comme un paroissien, et le prierait de lui donner un passe-port. Cet appât était séduisant, le soldat l'accepta avec joie et partit. Il arrive chez le brigadier, lui présente la lettre de son patron, et se croit déjà muni d'un passe-port qui va le conduire aux extrémités de la France. Il était loin

de penser que cette recommandation n'était qu'un prétexte à la délation la plus perfide. Le brigadier reçoit la lettre, la lit, regarde avec étonnement le porteur et lui demande, *s'il est en effet le nommé* Tel ? — *Oui, monsieur.* — *Venant de chez le curé* Tel ? — *Oui, monsieur.* — *Eh bien, mon ami, je vous le dis à regret, mon devoir m'oblige de vous arrêter comme déserteur : ce curé* Tel *vous dénonce à mon ministère.* Confondu d'une aussi noire trahison, le malheureux balance quelque temps entre la reconnaissance et son indignation ; mais déterminé par l'espoir de se sauver en démasquant un traître si digne de la sévérité des lois, il raconte au brigadier l'étrange aventure dont le hasard l'avait pour ainsi dire rendu le témoin oculaire. L'officier rassemble à l'instant sa cohorte, vole chez l'indigne pasteur, s'en saisit, constate les faits, laisse un gardien à sa malheureuse complice, et consigne en prison l'odieux scélérat qui dans un même jour avait commis les plus abominables de tous les crimes, ceux de traître délateur et d'infanticide.

[21 *mai.*] On a imprimé dix à douze exemplaires d'une diatribe sanglante contre M. le Garde des Sceaux. Elle est intitulée : *Très-humbles remontrances de Guillaume-Nicodème Volanges, dit Janot, acteur des* Variétés amusantes, *à Monseigneur Hue de Miromesnil, Garde de Sceaux de France* (1).

Janot commence par louer monseigneur sur sa su-

(1) M. de Mirosménil excellait dans les rôles de Crispin, et autres personnages comiques, qu'il jouait chez M. de Maurepas.

périorité dans les rôles de Crispin, il lui rappelle avec beaucoup de délicatesse que c'est à ses crispinades de Pontchartrain qu'il doit sa place ; il se plaint ensuite avec douceur de ce que monseigneur va sur ses brisées en jouant chez madame de Vergennes les rôles de *Jérôme Pointu* avec une perfection désespérante et ruineuse pour le pauvre Janot. Il paraît appréhender que les Janoteries de monseigneur ne fassent déserter le théâtre des *Variétés amusantes* pour courir à celui des affaires étrangères, ce qui porterait un coup mortel à la petite fortune du pauvre Janot. Il conclut enfin par représenter à monseigneur qu'il est de sa bonté et même de sa justice de le dédommager par quelques bienfaits, puisqu'il s'opiniâtre à le ruiner par la supériorité de ses talens, et il le supplie de lui faire obtenir une part entière à la comédie italienne ou à la grand'chambre ; il préférerait à la vérité cette dernière, attendu que la part entière de messieurs de la comédie italienne ne rapporte que sept à huit mille francs, et qu'on assure que celle de messieurs de la grand'chambre en rapporte annuellement dix-huit à vingt mille. (C'est précisément le contraire ; la plaisanterie est bonne.)

LA CONFESSION DE LUCILE.

Chanson sur l'air de Marlborough.

Bon jour, père Basile,
Ah ! mon cœur, ah ! mon cœur est fragile ;
De la pauvre Lucile
Soyez le directeur. (*bis.*)
— Parlez, ma chère sœur.

— Trop bonne et trop facile,
Ah! mon cœur, etc.
J'ai fait, sans être habile,
Cent amans tour-à-tour. (*bis.*)
Un gros Prélat de Cour....

Meubla mon domicile;
Ah! mon cœur, etc.
Sa tendresse débile
S'exhalait en grands mots. (*bis.*)
Je crains les vains propos.

Un officier agile,
Ah! mon cœur; etc.
Il était peu fertile,
L'argent manquait toujours, (*bis.*)
C'est le nerf des amours.

Un jeune abbé docile;
Ah! mon cœur, etc.
Quand nous allions en ville
Il cachait son rabat, (*bis.*)
Et moi j'aime l'éclat.

Un financier utile,
Ah! mon cœur, etc.
Enrichit mon asile,
Mais il était jaloux: (*bis.*)
Autant vaut un époux.

Un Robin imbécille,
Ah! mon cœur, etc.
Je le pris entre mille;
Il fut fier comme un Roi, (*bis.*)
J'aime à donner la loi.

Un rimeur de haut style,
Ah! mon cœur, etc.

M'offrit un vaudeville,
Tout l'encens des Neuf-Sœurs ; (*bis.*)
Moi je hais les fadeurs.

Je quittai le reptile,
Ah ! mon cœur, etc.
D'un médecin habile
J'acceptai le secours, (*bis.*)
Et puis après deux jours.....

Un Espagnol tranquille,
Ah ! mon cœur, etc.
Il était immobile
Comme au camp de St.-Roch, (*bis.*)
Moi je me plais au choc.

Un Anglais indocile,
Ah ! mon cœur, etc.
M'emmena dans son île ;
Mon cœur est citoyen, (*bis.*)
J'emportai tout son bien.

Bientôt j'eus à la file
Ah ! mon cœur, etc.
Et la Cour et la Ville,
Et n'eus point de bonheur, (*bis.*)
Le vide est dans mon cœur.

Daignez, père Basile
Ah ! mon cœur, etc.
Daignez guérir Lucile
De ses égaremens. (*bis.*)
— Fuyez tous les amans.

— La chose est difficile,
Ah ! mon cœur, etc.
Un seul, père Basile,

Encore un seulement ! (*bis.*)
— Vous en avez eu cent !

En voulez-vous donc mille ?—
Ah ! mon cœur, etc.
Un seul, père Bazile,
Un seul, mais qu'il soit bon ; (*bis.*)
— Quoi, fille du démon !

—Appaisez votre bile ;
Ah ! mon cœur, etc.
C'est vous, père Basile,
Vous que Lucile prend. (*bis.*)
— Le cas est différent.

Pendant la nuit tranquille,
Ah ! mon cœur, etc.
Venez, belle Lucile,
Derrière le couvent : (*bis.*
Je ferai tant et tant,

Que la Cour et la Ville
N'auront plus d'attraits pour Lucile,
Et que son cœur fragile
Enfin sera constant.

LES AMANS CASUISTES.

CONTE.

Par M. de la Chabeaussière.

Un échappé du séminaire,
Bien patelin, bien sensuel,
Pressait la timide Glycère
De conduire son âme au ciel

Par un chemin qui n'y va guère.
Fi donc, monsieur, c'est un péché mortel,
Et si je puis, je ne veux point en faire ;
Laissez-moi donc, ou j'appelle ma mère.
— Mon bel enfant, quittez ce front sévère,
Répond le jeune chérubin,
C'est un péché que la colère.
Puis promenant sa chatouilleuse main
Sur les lys mobiles d'un sein
Que couvre une gaze légère,
M'enviez-vous, dit-il, d'un air benin,
Une innocente fantaisie
Qui n'ôte rien à vos appas ?
C'est un gros péché que l'envie,
Et Dieu ne le pardonne pas.
Le jeune apôtre eut peu de chose à dire
Pour combattre un péché d'orgueil :
Son exorde fut un sourire
Accompagné du plus tendre coup-d'œil ;
Tout le sermon fut : *Je vous aime*,
Trois petits mots qu'il sut paraphraser
Mieux que n'eût fait St.-Augustin lui-même,
Et la péroraison fut un ardent baiser.
Que voulez-vous que fasse une novice
Contre un séducteur à collet ?
Il obtint tout ce qu'il voulait
En prêchant contre l'avarice.
Pour un sermon il en fit trois ;
Mais las, à quel revers la nature est soumise !
Voilà l'éloquence aux abois.
La Néophite avec raison surprise
Qu'il eût perdu sitôt l'usage de la voix,
Et qui goûtait au fond, d'une âme bien éprise,
Sa morale enctueuse, insinuante, exquise,
Dans la ferveur et le tendre abandon
D'une âme à Dieu nouvellement soumise,
Demandait un nouveau sermon :

Il en fit un contre la gourmandise,
La peignit comme un souffle émané du démon.
Glycère d'un regard où se peignait l'ivresse,
Jeté nonchalamment sur le froid directeur,
Lui dit : Je vous entends, mais, croyez-vous, monsieur,
Qu'on se sauve avec la paresse ?

LE BUVEUR D'EAU,

CHANSON.

Par M. de Saint-Ange.

Air à faire.

Versez de l'eau, je hais le vin :
Amis, vous le vantez en vain ;
Pour moi, de l'eau je suis l'apôtre.
Mon nectar vaut mieux que le vôtre ;
Jadis au paradis d'Eden,
Lorsqu'il cultivait son jardin,
Adam n'en a point connu d'autre.

L'eau fait cent miracles divers ;
Elle est la source des bons vers
Aux bords que l'Hypocrène arrose.
Anaxagore en vain m'oppose
Un amas d'argumens diserts ;
Avec Thalès, de l'Univers,
Je soutiens qu'elle fut la cause.

Loin les buveurs, soyons amans ;
Amis, laissons les Allemands
Humer le vin en abondance.
Cherchons une autre jouissance :
L'eau nous provoque au jeu d'amour ;
Et l'on sait bien qu'en son séjour
Vénus autrefois prit naissance.

Oui, le vin n'est qu'un doux poison ;
Le vin égare la raison.
Ma liqueur jamais ne la trouble :
Par elle l'appétit redouble ;
Et bien souvent un buveur d'eau,
Sur le soir, au bord d'un ruisseau,
A l'art de pêcher en eau trouble.

Par la Fayette et Rochambeau,
L'Anglais, dans ce monde nouveau,
Sous le pied s'est vu couper l'herbe.
Il est moins fier et moins superbe,
Il a mis de l'eau dans son vin ;
Et l'Europe entière en refrain
Répète à l'envi ce proverbe.

RÉPONSE D'UN BUVEUR DE VIN.

Air à faire.

O toi, qui fis cette chanson,
Ne sois jamais mon échanson !
Garde pour toi ton froid breuvage :
Moi je dis qu'en son paradis
Adam de l'eau fit peu d'usage ;
On s'enivre avec les Houris.

Privé de feu, ton élément
Est le poison du sentiment ;
Mais du vin l'esprit efficace,
Anima La Fare et Chaulieu.
Si tu veux chanter comme Horace,
Achète un muids de Condrieu.

En vain tu nous vantes que l'eau
De Vénus était le berceau ;

Ne sait-on pas que la déesse
Sur le gazon, dans un festin,
Périrait d'ennui, de tristesse,
Sans Cérès et le dieu du vin

Si quand je suis avec Suzon,
Le vin trouble notre raison,
Tant mieux..... Pour toi, de ta maîtresse,
Tes fadeurs et ton triste amour
Glacent la crédule tendresse;
Moi j'aime et je bois tour-à-tour.

De La Fayette et Rochambeau,
Tu ne parles qu'en buveur d'eau.
Prends du vin, pauvre camarade;
Ose alors chanter leurs travaux.
L'Anglais lui-même boit rasade
A la santé de ses héros.

[2 *juillet.*] Un peintre, à Caen, dégoûté de la vie, fait le projet de se tuer. Il appelle son domestique : Tiens, lui dit-il, en lui donnant une cassette, je ne veux pas mourir sans te faire du bien ; vas vendre tous mes bijoux et fais-toi une rente viagère de l'argent qui en proviendra. Le pauvre domestique plus attaché à son maître qu'à la fortune, pleure et supplie son bienfaiteur de reprendre ses dons et de vivre; mais ses efforts sont vains, il est poussé hors de la chambre avec la cassette. N'ayant point de temps à perdre il s'éloigne et court déposer chez un ami dont il est sûr, ce qu'on l'a forcé de garder malgré lui. Il revient promptement sur ses pas ; il voit à la porte de la maison le peuple assemblé et la maréchaussée qui traîne un cadavre. Il ne doute point que ce ne

toit son malheureux maître ; il veut le secourir ; il soutient que ses plaies ne sont point mortelles, mais la justice a des formes à remplir, et les formes s'opposent à tout ce qu'il demande. La loi d'abord, ensuite l'humanité. Quelle situation pour le plus tendre et le plus fidèle des amis ! (car peut-on nommer autrement l'homme capable du dévouement le plus sublime ?) Mon maître n'est pas mort, s'écrie-t-il encore une fois, et mon maître n'est pas coupable de suicide ; c'est vous qui l'assassinez si vous ne le secourez ; c'est vous qui serez coupables si vous le condamnez au supplice infâme de ceux qui s'assassinent eux-mêmes : connaissez l'auteur du crime..... C'est moi ; c'est moi..... On l'arrête, on l'entraîne aux pieds des juges qui le confrontent avec le corps, mais ce corps examiné avec plus d'attention, quoiqu'immobile, ne semble pas tout-à-fait inanimé ; les chirurgiens sondent les plaies et ne les trouvent pas mortelles ; on espère, on voit l'heureux progrès des secours administrés, et si le malade n'a pas encore, au bout de quelques jours, articulé une seule parole, il parlera pourtant, et l'on compte sur le moment attendu. Cependant, contre toute vraisemblance, on condamne le domestique au supplice des assassins, et il sera exécuté dès que la voix sera rendue à son maître. Elle lui est rendue, il demande son fidèle Jacques. On le croit dans le délire, on ne lui répond pas. — Qui donc a pu me sauver, s'écrie-il, si ce n'est Jacques ? où est-il ?..... On le lui amène enfin, mais enchaîné. — Que vois-je, celui qui refusait ma fortune, qui me conjurait de vivre !.... A ces mots le malade s'évanouit ; mais le prétendu

coupable est libre, on est certain de sa générosité qu'il avoue, parce qu'il a vu son maître vivant. Il a voulu sauver la vie à ce maître si cher; il voulait lui sauver au moins l'honneur au prix de son propre honneur et de sa propre vie. Tous deux ont vécu et sans doute vivent encore.

[9 *juillet.*] On attribue les vers suivans à madame la comtesse de Bussy, femme de ce fameux roué, actuellement renfermé au château de Pierre-en-cise.

MON RÊVE.

Je dormais..... à ta longue absence
Un songe a fait deux fois succéder ton retour,
Cher Mysis, et deux fois mon cœur en ta présence,
Tout mon cœur a frémi d'amour.
Je t'ai vu, tu versais des larmes,
Je t'ai vu frissonner, tomber à mes genoux,
Et du voile importun qui te célait mes charmes,
Ecarter le tissu jaloux.
Momens délicieux! ta main voluptueuse
Porte le trouble en tous mes sens,
Et tes regards si languissans,
Et tes baisers si caressans
Irritent ma flamme amoureuse.
A ma faiblesse, ô Dieux! où trouver un soutien?
Je tombe dans tes bras, j'y demeure éperdue,
Mon œil se trouble et je ne vois plus rien.
Toi-même, cher amant, disparais à ma vue,
Je veux parler, je perds la voix,
Ma bouche en feu respire ton haleine,
Je meurs, et renaissant à peine,
Je meurs une seconde fois.
Mais hélas! cette ivresse où mon âme se plonge
M'abandonne avec le sommeil.

Et je gémis à mon réveil
De ne trouver que la trace d'un songe.
Hâte toi donc, Mysis, quitte ces tristes lieux
Où je ne peux sourire à ce que j'aime ;
Ton absence vieillit la nature à mes yeux,
Et loin de toi je sens que je vieillis moi-même.
Le fastueux Paris est pour moi sans attrait,
Aux lieux où tu n'es pas rien n'a droit de me plaire.
Ici rêveuse et solitaire,
Partout autour de moi je porte un œil distrait.
Viens me la faire aimer, cette ville bruyante,
Ah! viens calmer un trop cruel tourment :
Tes baisers seuls rendront la vie à ton amante.

IL FAUT AIMER.

CHANSON.

Sur l'Air : *Quoi! ma voisine, es-tu fâchée!*

Vous qui de l'amoureuse ivresse
Fuyez la loi,
Approchez-vous, belle jeunesse,
Ecoutez-moi !
Votre cœur a beau se défendre
De s'enflammer :
Le moment vient, il faut se rendre,
Il faut aimer.

Hier, au bois, ma charmante Annette
Prenait le frais ;
Elle chantait sur sa musette,
N'aimons jamais.
M'approchant alors par derrière
Sans me nommer,
Je dis : vous vous trompez, ma chère,
Il faut aimer.

En rougissant, la pastourelle
Me répondit :
D'amour la flèche est bien cruelle,
On me l'a dit.
A treize ans le cœur est trop tendre
Pour s'enflammer ;
C'est à vingt ans qu'il faut attendre,
Qu'il faut aimer.

Lors je lui dis : la beauté passe
Comme une fleur,
Un souffle bien souvent l'efface
Dans sa fraîcheur ;
Rien ne peut, quand elle est flétrie,
La ranimer :
C'est quand on est jeune et jolie
Qu'il faut aimer.

Belle amie, à si douce atteinte
Cédez un peu ;
Cet amour dont vous avez crainte
N'est rien qu'un jeu.
Annette soupire et commence
A s'alarmer :
Mais ses yeux m'avaient dit d'avance,
Je veux aimer.

L'air était frais, l'instant propice,
Le bois touffu ;
Annette fuit, le pied lui glisse,
Tout est perdu.
L'amour la couvrant de son aile,
Sut l'animer :
Hélas ! je vois trop, me dit-elle,
Qu'il faut aimer.

[*Du 10 août.*] Je trouve aujourd'hui l'épigramme suivante dans toutes les mains; elle est dirigée contre M. de Mromesnil :

Pour nier la vertu des paroles magiques,
Il faut être, à mon gré, le plus fou des sceptiques.
Avec un *Hu* l'on tire un coche du bourbier,
On porte au haut d'un mont la plus lourde voiture;
On donne avec un *Hu* courage à sa monture,
On fait d'une haridelle un vrai cheval entier;
D'un Scapin, d'un Jeannot d'esprit et de figure,
De même avec un *Hu* l'on fait un chancelier,
Un ministre d'Etat, un grand-maître en finance,
Un homme qui fait tout sans avoir rien appris.
De ce *Hu* merveilleux, oui, telle est la puissance;
Aussi le tenons-nous du bon patron Denis,
Au temps où sur son âne il volait sur la France.

[*Du 18 août.*] La manie des émigrations dont l'Angleterre se plaint vivement, commence à gagner dans ce royaume, où toutes les classes de citoyens trouvent cependant des ressources plus abondantes et plus sûres qu'ailleurs. On a dernièrement arrêté des fabriquans, qui, sous des noms et avec des passe-ports supposés, voulaient s'embarquer pour l'Amérique-septentrionale; d'autres se sont laissé séduire par les avantages que l'habile successeur des Césars (l'empereur d'Autriche) fait aux étrangers qui transportent dans ses états leur industrie ou leurs richesses. Mais c'est particulièrement dans le nord de l'Amérique que nous craignons de voir se transplanter les arts dont nous avions cru pouvoir réserver la souche pour aller seulement y vendre avantageusement les fruits qu'elle produit. Cette appréhension doit nous être commune

avec les autres états de l'Europe. Le progrès des lumières a appris aux peuples que la paix et la liberté sont les premiers des biens.

LE PETIT SOUPER.

Par M. le Baron de Tschoudi.

Dis-moi donc, aimable Henriette,
Lorsqu'au théâtre, hier au soir,
Laissant, pour t'entendre et te voir,
Crier *bravo* sur une ariette;
A l'impression du moment,
Ayant cédé sans résistance,
Sans préambule, sans nuance,
Je te déclarai brusquement
Mon caprice et ma préférence;
Que me disait ton œil charmant,
Et tout l'esprit de ton silence,
Et ce souris si finement
Mêlé d'un rayon d'indulgence
Et d'un léger étonnement?

Par une règle assez commune,
Puis-je les expliquer tous deux?
La surprise était pour mes feux,
Et le souris pour ma fortune.
Il est vrai, j'ai passé le temps
D'une amoureuse impatience;
Mais il est tel pas dans ta danse
Qui me remettait à vingt ans.
Et crois-tu, jeune enchanteresse,
Que dans ton bel œil de saphir
Je puisse encor voir sans ivresse
Et sans que le trait du desir
A l'instant m'atteigne et me presse,
Briller le signal du plaisir?

Dans mon asile viens répandre
Son éclat, son charme divin ;
A souper je vais t'attendre.
Couvert bien net du plus beau lin,
Une pyramide de roses,
A chaque grâce un plat bien fin....
A toi seule tu les composes :
Sous tes doigts de lys jaillira
De l'Epernai l'ambré liquide :
L'encens d'Amathonte et de Gnide
Sur un autel y brûlera.
Dans l'éclat transparent du verre,
Sous mille formes s'y jouera
Une flamme vive et légère.
Viens faire asseoir à ton côté
Les deux enfans de la folie,
L'enjouement et la volupté :
Du feu léger de la saillie,
L'un à souper peut pétiller ;
Plus sensible et non moins aimable,
L'autre s'y pourrait ennuyer.
Ah ! pourrais-tu la renvoyer
Quand nous aurions quitté la table ?

ÉLOGE DE CÉCILE.

*Couplets chantés chez M. le Baron D***.*

Sur l'air des Trembleurs.

Faire un couplet pour Cécile,
N'est pas chose difficile ;
Je sens que j'en ferais mille,
Et sans être du métier :
Oui, je crois, Dieu me pardonne,
Pour l'honneur [illegible] personne,
Lui faire, en vingt [illegible] d'une aune,
Un poème tout entier.

Buvons d'abord à sa santé :
Du vin qu'on boit à la beauté
Aucun de nous n'est dégoûté.

Jadis le divin Homère,
De tous les rimeurs le père,
Sur Achille et sa colère
Douze mille vers a fait !
Au lieu de chanter Achille,
S'il eût célébré Cécile,
Il en aurait fait cent mille,
Sans épuiser son sujet.

Son poème eût été moins sec,
Il nous eût fait à tous le bec :
Nous chanterions Cécile en grec.

Chaque poil de sa paupière,
Pour lui d'une strophe entière
Aurait été la matière ;
Mais que n'aurait-il pas dit
Sur cette mine piquante,
Sur cette taille élégante,
Sur cet air qui nous enchante
Et nous tient en appétit ?

En elle il eût vu mille appas,
Sans compter ceux qu'on ne voit pas,
Et dont Homère eût fait grand cas.

On dit qu'en grec à Cythère,
Des amours l'aimable mère,
Maintefois se laissa faire
Certain joli compliment :
Dans ce charmant hermitage
A Cécile on rend hommage,
N'importe dans quel langage,
C'est celui du sentiment.

Tant qu'à nos vers elle sourit,
Jamais la source n'en tarit,
Nos cœurs pour elle ont de l'esprit.

D'une mère aussi gentille,
Quand il naquit une fille,
On la crut de la famille
De l'Amour et de ses sœurs ;
En effet, c'est une Grâce
Qui les trois autres efface,
Et qui bientôt sur sa trace
Fera voler tous les cœurs.

Quand on fait de pareils enfans,
Il faut, en y mettant du temps,
Tâcher d'en faire un tous les ans.

Cécile, il ne faut pas croire
Que ce soit la mer à boire ;
J'ai lu dans certaine histoire
Qu'un jour en éternuant,
Une femme respectable,
Comme nous étant à table,
D'un enfant très-véritable
Accoucha très-lestement.

Mais pour éternuer ainsi,
L'histoire dit qu'il faut aussi
Etre en amour très-bien servi.

Mais ne perdons pas la tête :
La table pour boire est faite,
Sans boire il n'est point de fête,
Du vin naquit la gaîté.
Pour Damon qui nous régale,
Notre amitié sans égale,
Veut que chacun se signale ;
Je vous porte sa santé.

Vive notre aimable Baron !
Comme son vin, son cœur est bon :
C'est le refrein de ma chanson.

[*Du* 10 *septembre.*] Le moutonnage littéraire ne manque jamais de nous inonder d'écrits sur les matières qu'un nom célèbre met à la mode. Les petits auteurs ont soin de mettre quelques-unes de leurs productions à la suite de celles qu'ils voient réussir : ils les y accrochent, espérant les faire parvenir avec elles à l'honneur d'être lues ou au moins d'être achetées. Si vous me passez la comparaison, je vous dirai qu'elles ressemblent aux laquais qui suivent leur maître ; ils entrent avec lui, mais on les laisse dans l'antichambre. C'est ainsi que les mémoires sur la Bastille, de M. Linguet, ont donné lieu à plusieurs brochures sur le même sujet, et les ont introduites dans le monde.

SUR LES GRANDS.

Par M. de Saint-Péravi.

Souvent un grand n'est qu'un fantôme,
Que de loin nous voyons géant,
Et qui de près n'est qu'un atôme ;
Mais quand dans lui je vois un homme,
Je lui pardonne d'être grand.
A son affection sublime,
Je ne vends point mon amitié ;
S'il n'est digne de mon estime,
Il est digne de ma pitié.

[*Du* 24 *septembre.*] Messieurs les Anglais, toujours plaisans, nous font faire, avec l'invention des ballons,

des choses admirables. On lit dans un de leurs papiers que le roi de France a ordonné cinq mille ballons, lesquels doivent porter chacun un grenadier bien armé, et muni de vivres pour six mois, et former une petite armée aérienne, dont la destination est encore ignorée, mais qu'on suppose être pour Constantinople Ils ajoutent que deux mille autres ballons les suivront de près, chargés d'un train complet d'artillerie et d'artilleurs.

VERS

ATTRIBUÉS A J. J. ROUSSEAU,

SUR LA FEMME.

Objet séduisant et funeste,
Que j'adore et que je déteste,
Toi que la nature embellit
Des agrémens du corps et des dons de l'esprit,
Qui de l'homme fais un esclave,
Qui t'en moques quand il te plaint,
Qui l'accables quand il te craint,
Qui le punis quand il te brave;
Toi, dont le front doux et serein
Porte le plaisir dans nos fêtes;
Toi, qui soulèves les tempêtes
Qui tourmentent le genre-humain;
Etre, ou chimère inconcevable,
Abîme de maux et de biens,
Seras-tu donc toujours la source inépuisable
De nos mépris et de nos entretiens?

[*Du premier octobre.*] On mande de Péronne qu'un marchand de Bruxelles avait commandé cinquante ballons d'air inflammable à son commissionnaire de Paris,

qui les lui a expédiés aussitôt par une voiture publique. Etant arrivés au bureau des fermes du Roi de cette ville, les commis voulurent s'assurer si la caisse qui contenait ces ballons ne recélait rien qui dût payer les droits prescrits dans leur tarif. Le facteur de la voiture eut beau leur dire que c'était des ballons d'air inflammable, ils ne voulurent point le croire sur sa parole, et ouvrirent la caisse : dans l'instant les ballons commencèrent à s'ébranler, prirent leur essor, et s'élevèrent dans les airs, en remplissant de frayeur les braves préposés à la visite. De là, dit-on, procès en dommages et intérêts.

(22 *octobre*) CHANSON

SUR LE GLOBE AÉROSTATIQUE.

Air : *Eh! mais oui-dà.*

L'empereur de la Chine
Attendait hier au soir
La burlesque machine
Qu'enfin il n'a pu voir.
Eh ! mais oui-dà,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

Par trop grande vîtesse,
Dans une heure de temps,
Elle fut à Gonesse
Etonner les savans.
Eh! mais, etc.

Mais chose bien plus drôle !
Blanchard sans s'effrayer
Du cabinet d'Bole

Veut être le courrier.
Eh ! mais, etc.

Il n'a pour attelage
Qu'un modeste zéphir.
Ah ! le joli voyage !
On revient sans partir.
Eh ! mais, etc.

Sur un globe bizarre,
Chacun dorénavant,
Plus assuré qu'Icare,
Dirigera le vent.
Eh ! mais, etc.

O ! si l'Académie
Peut un jour s'y loger,
Nul vaisseau, je parie,
Ne sera si léger.
Eh ! mais, etc.

Marlborough rentre en terre (1),
Et nos esprits flottans
Vont au sein du tonnerre
Chercher leurs passe-temps.
Eh ! mais, etc.

Tout globe est fait pour plaire ;
N'en soyez point surpris,
Ce qu'on aime à Cythère,
On l'aime dans Paris.
Eh ! mais, etc.

(1) Toutes nos modes étaient à la Marlborough.

[*Du 25 octobre.*] La caisse d'escompte a repris ses paiemens, mais le coup fatal est porté à son crédit, et on ne voit en ce moment d'autre remède pour le relever que d'accepter l'offre d'une compagnie hollandaise qui veut se charger de cet établissement en y versant vingt-deux millions. On a été étonné de ne pas voir M. Panchaud créateur de la caisse d'escompte au nombre des commissaires qu'elle vient de se choisir pour diriger ses opérations dans ce moment fâcheux. M. Panchaud, afin de n'être point élu, avait retiré ses actions la veille de l'assemblée, ce qui prouve assez son opinion sur l'état actuel de cet établissement. L'histoire du discrédit où il est subitement tombé n'est point connue. Je la tiens d'une source authentique. La voici.

Notre cour avait sollicité, près de celle de Madrid, une diminution sur les droits de sortie des piastres, mais cette dernière voyant le numéraire aussi rare chez elle qu'en France s'était au contraire refusée à toute exportation de matières. Le hasard est venu nous secourir dans le moment où le commerce était à la veille d'éprouver une affreuse détresse. Différens bâtimens américains apportèrent dans nos ports vingt-deux millions de piastres provenant des séjours que l'escadre espagnole ont faits dans nos îles pendant la guerre. Les propriétaires les tenaient à un prix très-haut, une compagnie se présenta, mais elle fut évincée par la caisse d'escompte qui s'épuisa pour cette funeste spéculation. La première jura de s'en venger et s'y prit ainsi. Un chevalier de St. Louis arrivé à la caisse d'escompte un jour de gros paiement, fend la presse et jette sur le bureau un portefeuille contenant pour

cent mille écus de billets de caisse. M. de Mori, l'homme le plus honnête, mais le plus trembleur, pensant au vide que laissait dans la caisse la lenteur de la fabrication des espèces, veut composer pour le paiement de cette somme. Il me la faut, dit le chevalier de St. Louis, j'achète une terre, et je dois la payer comptant. — Mais, Monsieur, dans trois ou quatre jours..... — Oh, à cela ne tienne, répond le militaire, et il se retire en criant à tue tête qu'il serait au désespoir de gêner la caisse d'escompte, et qu'il attendra volontiers trois ou quatre jours. La scène est dans une heure divulguée par toute la ville, c'est à quoi l'on s'attendait bien; le public s'alarme, accourt, la terreur devient générale et les administrateurs rendent le mal irréparable en recourant à l'autorité, au lieu de recueillir parmi les intéressés des secours qui les eussent mis à portée de résister au premier choc et de rétablir ainsi la confiance. (Avis à toute autre caisse publique.)

DESIR ET PLAISIR.

CONTE.

Certain jour Desir insulta,
Près de Cythère,
Plaisir, qui beaucoup maltraita
Son adversaire;
Puis la querelle s'échauffe,
Et de colère,
Plaisir, plus robuste, étouffa
Desir son frère:
Ce qui fort épouvanta
Toute la terre;
Mais Vénus le ressuscita:

C'était sa mère.
Depuis ce jour entr'eux régnait
Ouverte guerre ;
Pourtant Desir plus ne hargnait
Plaisir son frère ;
Depuis sa mort plus il n'était
Si téméraire ;
Si bien quand Plaisir entrait
Chez la bergère,
Vîte poltron Desir sortait,
Non sans colère.
Et qui du différent souffrait ?
C'était Mystère.
Lassé de les voir désunis,
Amour leur père,
Raccommoda ces ennemis ;
Et pour l'affaire,
Quel médiateur fut admis ?
Ce fut Glycère.
Depuis règne entre ces amis
Amour sincère.

[*Du 29 octobre.*] On a joué à Fontainebleau l'opéra de Didon, dont la première représentation a eu lieu la semaine dernière. On y a généralement reconnu Piccini, du chant et peu d'effets. Le deuxième acte a pourtant été très-distingué et fort applaudi : le premier et le troisième ont médiocrement intéressé. Quoiqu'on regarde ce poème de M. Marmontel comme un des meilleurs qui soit sorti de sa plume, il offre cependant matière à d'assez graves critiques : sans détailler ici celles d'une marche lente et peu naturelle, son Enée est un si pauvre homme, qu'en vérité nos gens de cour croient plus sérieusement que jamais qu'un héros soumis aux Dieux ne saurait être qu'un personnage fort

maussade. Toute la gloire a donc été pour Didon, que madame Saint-Huberti a joué à miracles; et je puis vous citer celui d'avoir intéressé le roi, qui a daigné l'en faire complimenter par M. le maréchal duc de Duras; Marmontel et Piccini venant aussi sur ces entrefaites, rendre les hommages dus à l'organe de leurs talens, M. le duc de Duras leur a imposé la génuflexion devant elle, et tout aussitôt vous eussiez vu Piccini s'élancer à l'un de ses côtés, s'y prosterner et serrer tacitement mais amoureusement sa main, tandis que de l'autre Marmontel, quoique plus lent à fléchir le genou, employait les sermens et les expressions les plus tendres pour l'assurer qu'elle avait excité de vives et nouvelles émotions dans son cœur. Quel plaisant contraste de se figurer dans cette scène, St. Huberti, couverte encore de la pourpre de Didon, recevoir dignement l'encens des grands et des gens de lettres, et de la voir telle qu'un voluptueux du siècle la trouva chez elle le surlendemain à Paris, faisant tête-à-tête avec son Jockey, une partie de piquet sur un bout de table dont le tapis était un linge aussi grossier que mal-propre! Oreines de théâtre, voilà bien le véritable revers de votre médaille.

L'HOMME SANS SOUCI.

CHANSON.

Que digne enfant de Mégère,
Un vil Zoïle en fureur,
Déchire l'heureux vainqueur
Et de Sophocle et d'Homère:
Hé! qu'est-ce que ça m'fait à moi?

J'aime, je lis mon Voltaire ;
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Que Lise passe en caprices
L'esprit le plus à l'envers ;
Qu'aux plus singuliers travers,
Cloé joigne tous les vices :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Rosette fait mes délices ;
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'un riche habit à la mode
Soit le passe-port d'un fat ;
Qu'un élégant magistrat
Des lois ignore le code :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Moi, des plaideurs l'antipode !
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'une conseillère aimable,
Pour amie ait pris Laïs ;
Que d'un tel écart surpris,
Son mari la donne au diable :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Chacun aime son semblable ;
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'à trente ans, au fond de l'âme,
Mainte fille à qui l'Hymen
Ne dira jamais *amen*,
Contre le siècle déclame :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Je vis si joyeux sans femme ;

Hé ! qu'est-que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Que sur la scène divine,
Où six esprits immortels
Auront toujours des autels,
Le goût des drames domine :
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
J'y vois Molière et Racine ;
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Que tout claque Gabrielle (1),
Quand son cuisinier lui sert,
Dans une sauce à Robert,
Le cœur d'un amant fidèle :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Je siffle une horreur si belle ;
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'un sot, chez qui l'or abonde,
Soit partout chéri, fêté ;
Qu'un astronome vanté,
En rêvant creux nous inonde :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Qu'un fou submerge le monde ?
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Que l'entretien de Fanchette
Coûte au vieux duc un mont d'or ;
Que la fine mouche encor
Plume un Midas en cachette :

(1) De Vergi.

Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ?
L'Amour m'a donné Rosette ;
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

Qu'un éditeur que j'estime,
En recevant ma chanson,
Ou la brûle sans façon,
Ou dans son journal l'imprime :
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi ?
Rosette la croit sublime ;
Hé ! qu'est-ce que ça m'fait à moi,
Quand je chante et quand je bois ?

La réforme des ordres religieux a été mise sur le tapis : opération prônée depuis long-temps, et dont, à notre honte, l'empereur a donné l'exemple.

Enfin on rédige un nouveau plan pour l'administration de police de cette ville, partie qui intéresse le bien général du royaume. Indépendamment des parties dans lesquelles cette influence est directe, n'attaque-t-elle pas les vices à leur source, en les combattant au milieu de la capitale, centre où toute la France se réunit ? Ces détails sont devenus, par leur immensité, au-dessus des forces humaines. Le magistrat le plus zélé, le plus dévoué, le plus capable, ne peut y suffire. Il est question de créer quatre lieutenans de police, subordonnés soit au lieutenant-général, soit au ministère.

CONTE.

Au temps jadis, un bon curé Gaulois,
Voulait prouver à certain causidique,
Que des enfers le président inique
En ce bas-monde apparaissait parfois.

Après maints dits, mainte et mainte replique :
Crâne obstiné, dit le pasteur têtu,
A ce trait-ci, que répliqueras-tu ?
Hier au soir je l'ai vu sous la forme
D'un baudet noir, portant oreille énorme ;
Jusqu'à la nuit il suivit tous mes pas ;
Je me signai, crainte de mal encombre....
« Bon ! bon ! reprit l'élève de Cujas,
» Vous eûtes peur, je gage, de votre ombre. »

[*Du 4 novembre.*] Voilà M. de Calonne arrivé au poste qu'il brigue depuis long-temps. On sait que la reine le protégeait. On explique de diverses manières sa nomination au contrôle-général dans les circonstances actuelles. Un calembour est chez nous le premier effet que produit un grand événement : *Si celui-là*, dit-on, *n'a pas la voix du peuple, il en aura l'argent.*

M. de Calonne a été reçu hier à la chambre des comptes comme contrôleur-général des finances. On n'y avait point oublié qu'il a été président de la commission par laquelle M. de la Chalotais a été jugé. Il a fallu, dit-on, des lettres de jussion pour sa réception. Le compliment s'est ressenti de l'indisposition des esprits, et M. de Nicolaï s'en est montré l'organe véridique. « Vous entrez dans le ministère, lui a-t-il dit, contre » le vœu des magistrats et celui du public. Vous avez » contre vous la prévention générale ; c'est une grande » et belle tâche que d'avoir à la calmer par des opéra- » tions de sagesse et de bienfaisance fondées sur la » justice et l'amour des peuples. »

Les vers suivans sont un petit chef-d'œuvre de simplicité et de délicatesse.

Une fillette
Un beau matin,
Au champ voisin
Cueillait seulette
Avec le tym,
La violette.
Elle écoutait
Une fauvette,
Qui répétait
Sa chansonnette,
Et qui disait:
Jeune brunette,
Prends un amant,
On aime tant sous la coudrette!
Hylas paraît;
Elle y rêvait.
Fille prudente
Devait s'enfuir,
Mais l'innocente
Venant d'ouïr
Chanson si tendre,
Osa l'attendre.
Ce qu'Hylas dit
A la Bergère,
Ce qu'il lui fit,
Est un mystère;
Mais à présent,
Quand elle entend
Une fauvette,
La pauvre Annette
Va rougissant.

[23 *novembre.*] Le duc de Richelieu racontait der-

nièrement qu'il a dû une bonne fortune ou plutôt l'occasion d'en jouir, à la complaisance de Voltaire. La plus grande familiarité régnait entre ces deux hommes étonnans, et même ils se tutoyaient. Le duc étant à Ferney, trouva madame Cramer à son gré, Voltaire se chargea d'exiler le mari à Genève pendant la nuit. Le vieux poète appelle le bon Cramer dans son cabinet : *Mon ami, il faut que notre duc reçoive demain ces vers tout imprimés à son réveil, partez vîte et rapportez-les demain au matin.* Cramer part ; sa femme couche avec le duc. On prétend que l'imprimeur n'en fut pas plus cocu pour cela, mais enfin tout le monde se trouva content.

[3 *décembre.*] La cérémonie de la proclamation de la paix a donné lieu à une petite anecdote, qui ne laisse pas que d'avoir son mérite aux yeux des mauvais plaisans. Le *roi d'armes* de France, charge qui, comme toute charge vénale, peut être remplie par le premier *va-nuds-pieds*, se fit annoncer, le matin du jour de la publication, à l'assemblée de la Ville et des Magistrats de police et du Châtelet. Ces messieurs ne considérant point le rôle que jouait le roi d'armes ce jour-là, et n'appréciant que la distance d'un particulier, qui se nomme pourtant le *Chevalier de la Haye*, à un corps de magistrature, laissèrent tout bonnement le roi d'armes et ses six hérault dans l'antichambre au milieu des valets. Le roi d'armes fit des représentations. On n'en tint compte et il ne fut point admis. Il se promit bien de se venger, et ne tarda pas. Les religieux Feuillans doivent, par un très-ancien usa-

ge, le jour de pareilles cérémonies, faire préparer dans leur couvent une collation destinée au roi d'armes et à ses hérault, mais à laquelle on invite ordinairement les magistrats. Le chevalier de la Haye a trouvé tout simple de rendre coup pour coup : il s'est installé avec ses compagnons au festin : messieurs les robins se morfondant à la porte dans l'attente d'être appelés et introduits, ont donné au public un spectacle fort étrange et très-plaisant pour ceux qui savaient le fin mot.

LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

LE MATIN.

Je vais donc voir lever l'aurore ;
Par degrés l'olympe se dore ;
Que l'air est pur ! quelle fraîcheur !
Chaque bouton se change en fleur ;
Qu'il est doux de la voir éclore !
Ah ! qu'il est doux de la cueillir !
Oui.... mais il faut, il faut encore
Qu'Amour nous donne à qui l'offrir.

LE MIDI.

Mais le soleil du sein de l'onde,
Renaît pour éclairer le monde.
Quel vif éclat à son retour
Vient marquer les progrès du jour !
Pour offrir un abri plus sombre,
Les rameaux semblent se croiser.
Oui.... mais, hélas ! que faire à l'ombre,
S'il faut tout seul y reposer ?

LE SOIR.

Sur l'aride sein des campagnes
L'ombre descend de nos montagnes.

Après un beau jour, quel espoir
De voir encor naître un beau soir !
La pudeur, la décence austère
S'effarouchent pendant le jour ;
Mais la beauté la plus sévère,
Le soir compose avec l'Amour.

LA NUIT.

Sous un azur fermé d'étoiles,
Enfin la nuit étend ses voiles.
S'il faut aimer pendant le jour,
Que me fait la nuit sans l'amour ?
En vain un sommeil salutaire
Suspend le cours de mes ennuis,
Ah ! pour avoir la vie entière....
Prends, Amour, prends encor les nuits.

(1784).

[3 *janvier.*] On a rendu dans le quatrain que voici, le bon mot d'un Anglais sur la découverte de M. de Montgolfier.

Les Anglais, nation trop fière,
S'arrogent l'empire des mers:
Les Français, nation légère,
S'emparent de celui des airs.

M. de Montgolfier n'a pas obtenu les honneurs de l'apothéose que l'on décerne dans les vers suivans à messieurs Charles et Robert. Il a fait une découverte à jamais glorieuse, mais il n'a pas frappé les yeux par un spectacle aussi imposant que celui de l'appareil magnifique de la course aërienne du 2 décembre.

Quand Charles et Robert, pleins d'une noble audace,
Sur les ailes des vents s'élèvent dans les cieux,
Parquels honneurs payer leurs efforts glorieux?
Eux-même ils ont marqué leur place
Entre les hommes et les dieux.

LES DEUX AMOURS.

Cloé chérissait un oiseau:
C'était pour elle une folie.
Catulle a moins chanté le célèbre moineau
Qui dormait au sein de Lesbie.
Cloé prônait à tout moment

Son oiseau comme une merveille,
Lui trouvait de l'esprit, un plumage charmant,
Une voix.... une voix qui ravissait l'oreille ;
Ce n'était qu'un linot pourtant !
Mais souvent nous tombons dans une erreur pareille,
Et rien n'est beau comme un amant.
La bergère du sien devint inséparable :
Entr'eux tout fut commun, même lit, même table.
Hélas ! après cela comptons sur la faveur !
C'est compter sur la foi de l'onde et du zéphire.
Cloé par un berger, jeune, aimable, enchanteur,
A la fin se laissa séduire.
Ce fut bien autre chose : alors à tous ses goûts
Il fallut renoncer pour une amour plus chère.
L'embarras de se voir, les soins du rendez-vous
Occupaient Cloé toute entière,
Du malheureux linot, ignorant le destin,
Quelqu'un à la bergère en parlait sans dessein :
Vous m'y faites songer, dit-elle.
On alla pour le voir au logis de la belle ;
On le trouva mourant de faim.

[16 *janvier.*] Il vient de se faire une abondante distribution de grâces ; la promotion militaire est excessivement nombreuse ; on a poussé, dit-on, l'abus jusqu'à y comprendre l'année 1780. Nous faisons à l'égard des officiers-généraux à-peu-près comme ce prince d'Allemagne, qui croyait doubler ses revenus en doublant le nombre des portes de sa ville, où l'on percevait les impôts. Pour avoir plus de généraux, nos armées n'en seront pas mieux commandées.

PORTRAIT DE L'AMOUR.

Esclave faible au jour de sa naissance,
Par le respect il paraît présenté ;

Tyran cruel, lors de la jouissance,
Il asservit le cœur qu'il a dompté.
Maître indolent dans la persévérance,
Il dort au sein de la félicité.
Il rougit trop dans son enfance,
Grand il a trop d'autorité ;
Vieux il a perdu sa puissance :
Il n'est joli que dans la puberté.

[31 *janvier.*] Au milieu de nos intrigues de cour, il s'en tramait une dont on ne se doutait pas. On sait que sœur Louise de France avait déjà voulu prendre part, il y a quelques années, aux affaires du clergé. Son zèle pour les intérêts de l'église, trop souvent confondus avec ceux de la religion, ne s'est point ralenti et l'on prétend que ses effets à l'occasion de ce qui s'est passé pour les Bénédictins, pouvaient n'être rien moins que de faire endosser à ces moines le casque et la cuirasse, comme sous Henri III et IV. La correspondance de cette princesse avec les religieuses des états Autrichiens, a donné lieu à la découverte des cabales qui se formaient ; deux évêques qui s'y trouvent compromis ont reçu l'ordre d'aller remplir dans leurs diocèses un rôle qui leur convient mieux de d'intriguer dans la capitale. S. M. a fait inviter son auguste tante à ne point étendre ses soins au-delà du salut et du bien-être de ses religieuses, et s'est fait remettre les lettres relatives à ce qui se tramait. Il s'y trouvait des traits peu favorables à l'empereur. Le roi a fait brûler devant lui tous ces papiers, afin qu'il ne reste aucune trace des sottises propres à entretenir le fanatisme parmi les esprits faibles et à fournir de nouveaux exemples de ses funestes effets.

[11 *février.*] On n'a pu sauver nombre d'honnêtes et déplorables victimes des rigueurs excessives de cet hiver. Un malheureux père de famille, ayant chez lui trois enfans, et sa pauvre femme au moment fatal de lui en donner un quatrième, sans avoir pu leur offrir un seul morceau de pain depuis trois jours, hasarde de s'adresser au bureau de charité à S.-Roch, sa paroisse. Un prêtre, ou plutôt un monstre s'y trouva, le reçut avec humeur, l'écouta avec impatience et finit par lui dire *qu'on verrait* : indigné, confondu, ce malheureux père retourne chez lui et revoit sa triste famille dans les angoisses de la mort. Le désespoir s'empare de son cœur, sa tête se perd, et cédant à son égarement, il ravit par sa mort un père de famille dont il devient le bourreau... Quelques heures se passent ; on vient aux informations. Quel tableau ! une femme enceinte expirant sur le grabat, trois enfans sans vie à ses côtés, le père suspendu derrière la porte.

Un malheureux maçon, également père de famille, se voyant sans pain, sans travail et sans ressources, prit la cruelle résolution de voler un pain pour appaiser les cris et les besoins de ses enfants. Il va de rue en rue, de boutique en boutique, toujours éprouvant *ce qu'il en coûte pour faire ce premier pas.* Enfin du faubourg S.-Germain, il parvient à la rue du Four-St.-Honoré, et là se rappellant tout le courage d'un père qui, pour sauver les siens, doit s'exposer à tout, il entre chez un boulanger (1), prend

(1) Ce fut le vendredi 30 janvier.

un pain et s'enfuit. On crie au voleur : la garde survient, l'arrête et le conduit chez un commissaire. Le boulanger fait sa déclaration et le maçon convient de la vérité. Son air exténué, son maintien chagrin intéressent le commissaire ; il l'interroge avec douceur et ne peut apprendre sans émotion, qu'après avoir vendu tout ce qu'il possédait pour soutenir sa petite famille depuis que la saison l'avait privé d'ouvrage, il s'était vu réduit, manquant de pain, de feu et d'eau, depuis plusieurs jours, à la nécessité de tout braver plutôt que d'abandonner sa femme et ses enfans prêts à mourir de faim. Le commissaire, touché de ces détails, voulut pourtant les constater, et fit aussi-tôt transporter un de ses clercs à la demeure du pauvre maçon. A peine le clerc eut-il agité la porte pour l'ouvrir, que les malheureux enfans se mirent à crier, ces mots déchirans : *Papa ! du pain, du pain !* Le jeune homme entre, et trouve la femme, couchée sur de la paille, tenant à son sein un pauvre enfant à la mamelle. Ce spectacle attendrissant produisit tout son effet sur l'âme du jeune homme ; il avait douze livres dans sa poche, et bientôt il les eut employées au plus noble, au plus saint des usages : il fut chercher du pain, du vin et du bois ; il fit du feu, et s'empressa de les réchauffer et de leur donner à chacun quelque nourriture. Il se hâte ensuite d'aller rendre compte de ce qu'il a vu. Le commissaire paya le pain au boulanger qu'il renvoya, et chargea le maçon de le porter à sa famille et de ne le distribuer que modérément, l'assurant qu'il ne tarderait pas à recevoir de nouveaux secours : mais hélas ! le malheureux ni les siens n'en de-

vaient pas jouir : la nature avait trop souffert, et leur avidité les perdit. Le lendemain lorsqu'on alla pour ajouter à leurs premiers secours, on eut la douleur de trouver le père et les trois enfans morts ; la femme rendit elle-même peu après les derniers soupirs (1).

Mademoiselle Guimard se fait distinguer par les bienfaits qu'elle répand sur les pauvres ; elle leur fait distribuer des comestibles. Sa bienfaisance est plus éclairée que celle des princes qui donnent de l'argent aux curés pour leurs dévotes.

[18 *février.*] Comme une épigramme ne prouve rien que l'envie venue à quelque mauvais plaisant de placer un bon mot, je vous transcrirai celle-ci sans craindre d'être accusé de médisance ni de calomnie. Il s'agit des statues que l'on vient de placer au Palais. Vous savez que ce temple de Thémis a été détruit en partie par un incendie, il y a quelques années, et qu'en le réparant on l'a rendu un peu moins maussade.

Pour orner ce palais, un artiste fameux
A travaillé. Quelle est sa plus belle statue ?
La Prudence est fort bien, la Force est encor mieux.
Mais la Justice est mal rendue.

M. le duc de *** surprit avant-hier sa chère moitié dans les bras du précepteur de son fils. Cette digne femme lui dit avec une impudence matrimoniale : *Que n'étiez-vous là, monsieur ! quand je n'ai pas mon écuyer, je prends le bras de mon laquais.*

(1) Vous voyez, riches égoïstes, qu'il importe quelquefois de secourir les malheureux..... Mais on va rire de cette note.....

[6 *mars.*] Une demoiselle qui vit en province avec une tante dont elle attend toute sa fortune, et de laquelle elle ne pouvait obtenir le consentement pour son mariage, avec un des jeunes gens les plus honnêtes de la ville, profitait du moment où sa tante était retirée pour introduire dans la maison celui qu'elle aimait, et passer la soirée avec lui et un de ses cousins, sans lequel il n'aurait pas été reçu chez sa maîtresse. Quatre voleurs, dans la persuasion de ne trouver que des femmes dans cette maison qui est à quelque distance de la ville, s'y sont introduits la semaine dernière sur les onze heures du soir. Deux sont entrés dans la chambre de la vieille tante qui, ne dormant pas dans ce moment, a jeté un cri perçant. Le jeune homme qui était avec son cousin dans l'appartement de la nièce, sort à ce cri. Ils trouvent deux hommes armés qu'ils ont bientôt mis hors de combat. On vole à la chambre de la tante dans le moment où le poignard est levé sur elle; un oreiller étouffait ses cris. Le jeune homme s'élance sur les assassins, on s'en saisit. La tante, frappée du danger qu'elle venait de courir, ne peut se résoudre à refuser pour son neveu celui qui était son libérateur.

[8 *avril.*] Les Comédiens Français avaient choisi la tragédie de *Coriolan* pour la représentation qu'ils ont donnée au profit des pauvres. Les amis de M. de la Harpe affichèrent le quatrain suivant à la porte du spectacle.

Pour les pauvres la comédie
Donne une pauvre tragédie!
C'est bien le cas en vérité
De l'applaudir par charité.

Les calculateurs font monter à une somme énorme ce qui, pendant les cinq années de guerre, est entré en pure perte pour l'état dans les poches de M. de Sartine, de ses premiers commis et de leurs protégés. Le tableau de ces déprédations, qui a été comme je vous l'ai dit, mis sous les yeux du ministère, est l'ouvrage de M. Necker; il a fait beaucoup de sensation d'abord; on n'en parlera bientôt plus; l'accusateur en sera pour son inutile déclaration et un témoignage de zèle dont on ne lui saura pas même de gré. C'est également par avarice et par politique que le ministre de la marine affectant la pauvreté, vit avec sa pension de retraite et entasse les neuf cents mille livres de rente que M. Necker lui suppose. Puisqu'il n'est pas d'usage en France de faire rendre gorge aux ministres qui se sont enrichis aux dépens de l'État, on devrait au moins les obliger à tenir un train qui leur fît rendre au public en détail ce qu'ils lui ont pris en gros.

Calcul arithmétique d'un amant.

Tout calculé, j'ai beaucoup plus de peine
Que de plaisir dans mon amour.
Je vois Lise chaque semaine
Au moins quatre ou cinq fois par jour:
Je suis heureux; mais à chaque visite,
Pour la revoir, il faut que je la quitte;
C'est là mon supplice. Total;
Un peu de bien, beaucoup de mal.

LES MARIS SONT TOUJOURS DUPES.

Conte tiré d'un manuscrit Arabe.

La femme d'un barbier qui faisait le commerce de galanterie, vint une nuit avertir celle d'un tisserand son voisin, qu'un amant l'attendait chez elle; elle était couchée avec son mari; elle se leva pour suivre l'entremetteuse. Le tisserand s'étant éveillé fut très-étonné de ne pas trouver sa femme près de lui. Lorsqu'elle revint, il l'attacha à un poteau et la fustigea d'importance, lui demandant d'où elle venait : n'en pouvant rien tirer, il se remit au lit et se rendormit bientôt. La femme du barbier vint une seconde fois chercher celle du tisserand et ne fut pas peu surprise de la trouver liée et garottée. Cours chez moi te venger, lui dit-elle, et pour tromper ton jaloux, je vais prendre ta place. La femme du tisserand ne fût pas plutôt sortie que voilà son mari qui se réveille et revient encore battre sa femme : lui trouvant la même obstination à se taire, il lui coupe le nez et se recouche de nouveau. Sa femme étant revenue, voit son amie mutilée de la sorte et se remet au funeste poteau. L'autre ramasse son nez et retourne chez elle. Le tisserand se lève à l'aube du jour, curieux de savoir dans quel état est sa femme; il va la trouver et lui fait de nouvelles questions. Vois, monstre, lui dit-elle, comme le ciel a fait éclater mon innocence; il m'a remis mon nez dont ta jalousie a voulu me priver. Le tisserand ne peut d'abord en croire ses yeux; il se jette aux genoux de sa femme, lui demande pardon et pro-

met de lui laisser désormais autant de liberté qu'elle voudra.

L'autre femme désespérée de son aventure se tira d'affaire autrement : son mari revenant de ribotter lui demande ses rasoirs pour aller raser une pratique qui l'avait fait appeler de grand matin. Elle lui donne les plus mauvais ; il se fâche contre elle et les lui jette à la tête. Voilà sa femme qui fait de grands cris et feint de ramasser son nez. Le pauvre homme tombe à ses pieds, cherche à la consoler et lui promet de l'aimer autant sans nez qu'avec celui qu'il vient de lui abattre si malheureusement. *O bons maris ! vos femmes font toujours de vous ce qu'elles veulent.*

[21 *avril.*] Il y a de grands mouvemens dans le clergé du royaume au sujet des réformes ecclésiastiques qui font partie du nouveau système de la cour, et l'on attribue à l'archevêque de Toulouse, M. de Brienne, un mémoire fort violent à ce sujet. On serait d'autant plus étonné de l'avoir vu sortir de sa plume, que ce prélat s'est toujours montré dévoué aux vues de la Cour plutôt qu'à une religion sur laquelle on prétend que sa foi n'a pas été à l'épreuve de ses réflexions. On se rappelle qu'à la vacance du siége archiépiscopal de Paris, ses amis présentaient ses grands talens comme un titre pour y être placé. *En ce cas*, répondit quelqu'un, *pourquoi ne pas faire archevêque M. d'Alembert, dont les talens sont supérieurs à ceux de M. de Brienne ?*

Le prince de Salm, tout souverain qu'il est, a été forcé ces jours derniers de se soumettre aux arrêts de

la cour. Une nuée d'huissiers, de commissaires, de recors soutenus par le guet sont tombés chez lui et ont tout saisi. Les affaires de ce prince sont dans le dérangement le plus complet. La ville de Provins lui offre, il est vrai, d'acheter son canal, mais à deux tiers de perte. Cet objet lui a coûté 1,800,000 livres; et l'on sait qu'il a dépensé plusieurs millions pour son magnifique hôtel.

LE PAPILLON ET LE LYS.

FABLE.

Admirez l'azur de mes ailes,
Disait un papillon au lys majestueux;
La ceinture d'Iris exposa-t-elle aux yeux
D'aussi vives couleurs, des nuances plus belles?
Le lys lui répondit: Insecte vil et fier,
D'où te vient cet orgueil étrange?
As-tu donc oublié qu'hier,
Reptile obscur, tu rampais dans la fange?

Le maréchal de Richelieu assistait à un de ces petits soupers qui se donnent si fréquemment à Paris. Il se mit tout-à-coup à rire avec éclat. Les quatre dames qui étaient de la partie voulurent en savoir le sujet: c'était à qui le devinerait; on faisait mille conjectures et toutes tombaient à faux; le maréchal refusait absolument de l'expliquer. Il avait déjà répété plusieurs fois que ces dames ne lui pardonneraient pas cette confidence; la curiosité féminine s'augmentait d'autant plus; on force le duc à découvrir son secret; il cède enfin, en exigeant des lettres de grâce que ces dames lui promirent. *Eh bien*, leur dit l'octogénaire: *vous l'ordonnez, mesdames, il faut vous*

obéir, la galanterie est de tous les âges ; un souvenir charmant excitait mes ris ; je me rappelais qu'autrefois j'avais eu le bonheur d'être reçu dans le lit de chacune de vous : aujourd'hui je ne puis plus que vous le dire.

COUPLETS

A MADAME MET....H.

La fleur nouvellement éclose
Peint Met..... h et ses attraits ;
Son teint est celui de la rose,
Dans ses yeux d'amour sont les traits.

Si je voulais peindre les Grâces,
Je copirais votre portrait,
Et d'Apelle suivant les traces,
Comme lui l'on me nommerait.

Chacun ornerait de guirlandes
L'autel où serait ce tableau ;
Les cœurs y serviraient d'offrandes,
Vous feriez un culte nouveau.

On adorerait votre image ;
Les dieux n'en seraient point jaloux,
Et patronne du mariage,
On n'invoquerait plus que vous.

Vous faites chérir l'hyménée,
Et chez vous l'on retrouve encor
Ce temps de Saturne et de Rhée,
Que l'on appelle l'âge d'or.

[27 *avril.*] M. d'Adhemar, notre ambassadeur, écrit : qu'il éclôt journellement à Londres d'abominables sa-

tyres contre nous ; il se plaint de ce que sa position a de pénible pour un cœur sensible et patriotique ; et il ajoute plaisamment dans ses dernières dépêches, qu'un ambassadeur de France en Angleterre devrait être sourd et aveugle.

COURTE MÉMOIRE D'UN AMANT.

CONTE.

Damis devait faire une absence ;
Un voyage d'assez long cours
Allait priver de sa présence
Rosine, objet de ses amours.
Ingrat ! tu m'oublîras dans ton humeur volage,
Lui disait notre belle en pleurs :
Je ne crois pas tous les sermens d'usage,
En me quittant, tu vas aimer ailleurs.—
Pourquoi ces craintes indiscrètes ?
Moi t'oublier.... Ah! calme ta douleur :
Pour éviter un semblable malheur,
Je vais tracer ton nom sur mes tablettes.

[6 *mai.*] Une belle Lady, nouvellement arrivée d'Angleterre, fut introduite, ces jours derniers, dans une de nos sociétés du bon ton. Nos élégantes étonnées d'abord de la beauté mâle qui éclipsait leurs attraits chiffonnés, lui trouvèrent bientôt mille défauts : un instant après, elles ne concevaient plus comment les hommes la trouvaient digne de leurs hommages. Elle n'eût pas tardé à devenir dans leur bouche un monstre dont on ne pouvait même soutenir la vue, si la conversation ne s'était portée sur ses mœurs ; on connaissait à peine son nom et l'on savait toutes ses

histoires ; on en raconta mille. Pendant ce temps l'Anglaise jouait froidement un Whisk qui paraissait absorber toute son attention. Il arriva un coup où son partner piqué de manquer le Schlem, lui demanda : *Eh, madame, ne vous reste-t-il donc plus d'honneur ? En vérité*, répondit-elle, *je ne sais trop si ces dames m'en ont laissé.* On prétend que mes aimables compatriotes trouvèrent très-provincial d'écouter ce qu'elles disaient à basse voix et pour n'être pas entendues.

LA SEMAINE COULEUR DE ROSE.

Que le Parisien est un franc étourdi !
A fêtoyer le drame il s'était enhardi ;
Et par ce Figaro, follement applaudi,
Le voilà sous mes yeux encor ragaillardi !
Pour moi que la gaîté n'aura point affadi,
Je tiens de ma semaine un plan bien arrondi :
Un joli *requiem* pour dimanche à midi,
Item, chez Curtius les grands voleurs lundi,
Item, chez Arlequin Jenneval pour mardi,
Item, chez Pocquelin Beverley mercredi,
Le combat du Taureau, près de Pantin, jeudi,
Un spectacle infernal, où l'on sait (1), vendredi :
Ah ! si pour la clôture on pendait samedi !

STANCES A AGATHE,

Enfant trouvé.

Toi qui dans la foule des êtres,
Par les mains du hasard fus jetée ici-bas,

(1) Les Danaïdes, à l'Opéra.

Souveraine des cœurs, as-tu besoin d'ancêtres ?
Tu charmes la patrie, elle t'ouvre les bras.

Des beautés de la cour mon âme était éprise,
Je ne connaisais pas tes simples agrémens,
Ta blanche colérette et ta jaquette grise,
Tes grands yeux noirs et tes quinze ans.

Jeune Agathe, c'est toi que je chante et que j'aime;
On triomphe avec vérité,
Quand on n'a d'autre nom que le nom de baptême,
Et d'autre bien que la beauté.

Tu plais, voilà ta destinée;
C'est le plus grand bienfait des dieux:
Doit-on plaindre une infortunée
Qui d'un regard peut faire des heureux ?

Quand on a comme toi des attraits en partage,
Qu'importe de quel sang on ait reçu le jour?
Est-il pour une belle un plus digne avantage
Que d'être l'enfant de l'Amour ?

[12 *mai.*] Quelle folie de travailler pour cette postérité, si souvent dédaigneuse, toujours si sévère, tandis que les contemporains sont si tolérans, si accommodans, si encourageans ! Après s'être bien morfondu, après avoir séché sur un ouvrage, qui vous assure encore de cette approbation future, dont quelques êtres simples sont entichés, mais dont les bons esprits du siècle se soucient si peu ? Vivent les contemporains ! flattez leurs goûts, violez toutes les bienséances, toutes les lois reçues pour cela ; alors les applaudissemens, les bravo, les couronnes mêmes vous suivront par-tout.

Avec un peu de discernement, on sait, on voit tout cela; comment l'homme de France le plus délié n'en eût-il pas pris sa règle de conduite? Rien donc de plus conséquent, de mieux calculé que la nouvelle et très-nouvelle pièce que M. Caron de Beaumarchais vient enfin de faire jouer au Théâtre Français, sous le titre *de la Folle Journée* ou *le Mariage de Figaro*. C'est un amphigouri, un *imbroglio*, un salmigondis des mieux compliqués; ou plutôt, car c'est trop peu dire, c'est une monstruosité littéraire des plus raffinées: mais on y rit, on y rit; et dès-lors c'est un chef-d'œuvre de goût, d'esprit et de morale.

CHANSON BACHIQUE.

Sur l'Air: *Pour moi, je veux donner mon cœur à la tendresse.*

Homère a consacré ses vers
A la valeur d'Achille;
On parle dans tout l'Univers
Du héros de Virgile;
De Bourbon les rares vertus
Ont inspiré Voltaire,
Amis, pour l'honneur de Bacchus,
Chantons le verre.

Que d'Estaing au char de son roi
Enchaîne la victoire;
Qu'à l'Anglais il fasse la loi,
Qu'il se couvre de gloire:
Pour moi je n'ai point d'ennemis,
Et si je fais la guerre,
C'est à table avec mes amis,
A coups de verre.

Que de Lille, ornant ses jardins
De déités champêtres,
Y place Flore et les Sylvains
A l'ombrage des hêtres;
J'aime ses dessins bien conçus,;
Mais quelle est ma colère,
Quand je n'y trouve point Bacchus
Avec son verre!

Que Parny sur son flageolet
Célèbre la tendresse;
Que Boufflers d'un joli couplet
Régale sa maîtresse;
Peu jaloux de cueillir un jour
Le myrte de Cythère,
J'éteins le flambeau de l'amour
Avec mon verre.

Que l'audacieux Montgolfier,
L'honneur de sa patrie,
A l'air osant se confier,
Nous montre son génie;
Qu'il plane à son gré dans les cieux;
Qu'il brave le tonnerre:
Je vois l'Olympe et tous les Dieux
Au fond du verre.

Que, fixant des yeux attendris
Sur la triste indigence,
Louis rappelle dans Paris
La joie et l'abondance;
Qu'on vante son humanité
Au deux bouts de la terre:
Pour nous, amis, à sa santé
Vidons le verre.

Amis, comme nos bons aïeux,
Demeurons sous la treille;

Imitons leurs transports joyeux;
Caressons la bouteille;
Laissons Plutus et les Amours
Enivrer le vulgaire:
Le bonheur se trouva toujours
Au fond du verre.

[*Du 26 mai.*] Tout ce qui peint fidèlement les sentimens de la nature porte dans l'âme une mélancolie salutaire qui préserve et nourrit notre sensibilité; et c'est en cela que les couplets suivans vous paraîtront précieux. Ce sont les regrets d'une mère obligée de renoncer à nourrir son enfant. Ils joûtent favorablement avec la romance de Métastase dont M. Berquin nous a fait une si touchante traduction.

Pars, mon enfant, le destin trop sévère
N'a point d'égard à ma douleur;
En vain j'éloigne un départ nécessaire,
Il faut y résoudre mon cœur.

O rigueur! ô mon fils! ô regrets superflus!
Il est donc vrai, je ne te verrai plus
Presser mon sein de ta main caressante;
Je ne cueillerai plus sur ta bouche riante
Ce baiser pur, ce baiser de l'amour,
Ce baiser qu'un ami, par un tendre retour,
Payait avec usure à mon âme contente.
On ne me verra plus essayer tour-à-tour
De tes pieds délicats la marche chancelante,
Ou par un léger mouvement,
Balançant à l'envi la crêche où tu reposes,
Inviter le sommeil à répandre des roses
Sur ton front innocent.
Pars, mon enfant, etc.

D'une nourrice mercénaire,
O mon fils, mon cher fils ! tu succeras le lait.
Elle entendra d'un air distrait
Bégayer le saint nom de mère,
Sans en éprouver les douceurs,
Pendant qu'en proie à ses douleurs
Ta mère, hélas ! ta mère véritable,
De ton absence inconsolable
Versera d'inutiles pleurs.
Pars, mon enfant,

J'espérais sous mes yeux élever ton enfance,
J'espérais de ma main guider tes premiers pas;
Ivresse du bonheur, trop flatteuse espérance,
Pour mon cœur prévenu que vous aviez d'appas !
Mais votre lueur passagère
Pour moi n'a brillé qu'un matin.
Suis-je assez malheureuse !..... ô sort, sort inhumain !
Les dieux que j'invoquais exaucent ma prière,
Ils accordent un fils aux larmes d'une mère :
Etait-ce donc pour le ravir soudain ?
Pars, mon enfant, etc.

[*Du 4 juin.*] La célèbre courtisane Longeau a passé des B..... (boudoirs, si vous voulez) de Paris, sur le théâtre de Bordeaux, où une taille majestueuse, une figure imposante, un organe vigoureux et quelques complaisances pour les oracles du parterre, lui ont procuré des succès. Un officier qui desirait faire l'épreuve des qualités que la renommée accorde à cette belle, lui demanda une nuit par un billet fort laconique où il lui proposait cinq louis et cinq baisers. Longeau, dit-on, lui renvoya son billet doux, avec cette apostille : *Tout double ou rien.* On a accordé à cette

aventure les honneurs de la poésie : voici comme le narrateur en donne le dénouement :

D'Armance était gasçon : les gens de son pays
Ont la réflexion très-preste.
Pour ne point demeurer en reste,
En écus bien sonnans il charge dix louis
Sur un Alib..on d'une encôlure forte,
Et le fait conduire à la porte
De la gracieuse Laïs.
Un billet doux, mais un peu leste
Accompagnait encor le robuste étalon ;
La belle l'ouvre et lit.... *Beauté céleste,*
Voici les dix louis ; si vous le trouvez bon,
Le porteur est en bas, qui vous dira le reste.

Le jeune militaire, que l'on dit être le chevalier de Saignes, n'aura pourtant pas apparemment été assez dupe pour abandonner au baudet tous les droits attachés à un cadeau de dix louis.

(10 *juin.*) LE MIDI DE PARIS.

Il est midi : c'est l'heure où Clémentine
Vient se montrer dans le Palais-Royal ;
Au même lieu maint bourgeois s'achemine
Pour y régler sa montre qui va mal.
Dans le salon d'un grand qui le protège
Je vois entrer l'intrigant Sélicourt ;
Vers l'antre obscur où Thémis tient le siége ;
L'avocat marche et le procureur court ;
Chemin faisant, le plaideur les assiége ;
Maint grand seigneur demande *s'il est jour* ;
Plus d'un gascon se dit, où dînerai-je ?

[*Du* 28 *juin.*] M. le marquis de Bièvre avait, disait-on, laissé là les calembourrs. Voici le démenti qu'il vient de donner à ses calomniateurs.

Quelqu'un disait qu'à l'Opéra
Le public, nombreux ce jour-là,
Avait, dans l'ardeur qui l'entraîne
Claqué Suffren plus que la reine.
De Bièvre dit : je l'ai prévu ;
La plus charmante des princesses,
Quoique reine, n'a que deux fesses ;
Au lieu que Suffren a vaincu. (*vingt oeufs.*)

[*Du* 20 *juillet.*] La reine étant à l'Opéra le dernier jour que le roi de Suède s'y trouva, aperçut Vestris qui gambadait dans les coulisses pendant un entr'acte. Elle proposa au comte de Haga de le faire danser, puisqu'il ne l'avait pas vu pendant son séjour : (et cela par la raison que Vestris était en Angleterre pour ses menus plaisirs.) La reine le fait donc appeler et daigne lui dire que le roi de Suède, desirant de le voir danser, elle le priait de paraître dans le cours de l'opéra, et d'y exécuter un pas de fantaisie. Le mime faisant le précieux s'incline devant la reine et lui dit qu'il ne peut la satisfaire, qu'il a mal.... au pied. La reine venait de le voir sauter dans les coulisses. Cette charmante souveraine a la bonté d'insister, et le drôle l'impertinence de persévérer dans son refus. La reine indignée se retourne vers le roi de Suède : Vous voyez, lui dit-elle, l'insolence de ces gens-là, si quelque talent leur persuade qu'on a besoin d'eux. M. de Breteuil, informé de l'impudence du danseur, l'a fait conduire à l'hôtel de la Force, d'où l'on espère qu'il ne sortira pas de sitôt.

LES CINQ PÉRIODES D'ÉGLÉ.

Par Antoine Bernard.

Encore enfant la petite personne
Déjà convoite et pompons et rubans,
Aime beaucoup sa poupée et sa bonne,
Brûle surtout d'avoir bientôt quinze ans.

Le printemps vient : Eglé déjà pressée,
Rêve beaucoup, lit les romans du jour;
Au fond du cœur enterre sa pensée,
Attend l'hymen pour connaître l'amour.

Enfin Eglé jure d'être fidelle,
L'hymen sourit en recevant ses vœux :
Elle court, vole au plaisir qui l'appelle;
Tout en courant elle fait des heureux.

L'automne arrive : Eglé plus réfléchie
De sa toilette écarte les témoins,
Coûvre son âge, elle-même l'oublie;
Pour son amant elle est aux petits soins.

Voilà l'hiver : la belle inconsolable
Trouve que l'homme est petit et bien vain,
Invoque Dieu par la crainte du diable,
Et joue et triche, et médit du prochain.

[*Du 22 août.*] Une aventure assez singulière, dont on a parlé ici pendant quelque temps, tiendra pour aujourd'hui la place de nouvelles hazardées ou de conjectures insipides, triste pâture à laquelle nos politiques sont réduits en ce moment.

L'un de nos plus aimables courtisans, également bien

venu au Parnasse, à Cythère et à Versailles, (le chevalier de Boufflers, dit-on,) se vengea dernièrement, par une épigramme sanglante, de l'infidélité d'une belle marquise. Cette petite pièce ne parvint à sa destination qu'après avoir passé dans vingt cercles. La marquise écrit sur-le-champ au chevalier pour lui demander le pardon de ses torts, le supplier de détruire toutes les traces de sa vengeance et l'engager à venir chez elle à une heure indiquée pour sceller une réconciliation sincère. Le chevalier connaissait trop bien les femmes pour aller sans défiance au rendez-vous. Il se munit de pistolets. A peine avait-on fait les premières explications, que quatre grands drôles arrivent, le saisissent, l'étendent sur le lit, le déshabillent autant qu'il était nécessaire pour exécuter leur dessein et lui administrent en cadence cinquante coups de verges sous le commandement de madame. La cérémonie finie, le chevalier se relève froidement, se rajuste, et s'adressant aux spadassins que la vue de ses pistolets à deux coups fit trembler : Vous n'avez pas fini votre besogne, leur dit-il; madame doit être satisfaite, mon tour est venu; je vous brûle la cervelle à tous les quatre, si vous ne lui rendez à l'instant ce que je viens de recevoir..... Cet ordre était donné avec trop de fermeté, et M. de Boufflers l'accompagnait de manières trop engageantes pour qu'on tardât à lui obéir. Les pleurs de la belle n'empêchèrent pas que le satin de sa peau ne fût déchiré sans pitié. Mais ce ne fut pas tout, M. de Boufflers voulut que les exécuteurs de ces actes de vengeance se fissent subir mutuellement une semblable punition; puis voulant se retirer : — Adieu, Madame, lui dit-il, que rien ne

vous empêche de publier cette plaisante aventure, je serai le premier à en régaler les oisifs. On prétend que la marquise courut après lui, se mit à ses genoux, et le conjura tellement de garder le secret qu'il soupa chez elle le même soir pour déconcerter les indiscrétions : on ajoute même que la recette opérant, la scène se termina plus gaîment qu'elle n'avait commencé.

L'IVROGNE LOGICIEN.

Sur le midi, sortant de la taverne,
Certain ivrogne allait je ne sais où,
Mon homme tombe et soudain on le berne,
Bien qu'il jouât à se casser le cou.
Quelqu'un pourtant lui dit : « Ami Grégoire,
» Puisque le vin vous fait ainsi broncher
» A chaque pas, vous avez tort d'en boire. —
» Non, mon ami, mais j'ai tort de marcher. »

[*Du 25 août.*] Voilà bien des gens attrapés. Quelques-uns avaient osé penser que le *magnétisme animal* était la découverte la plus admirable : d'autres prétendaient au contraire que ce n'était qu'une vieille doctrine, réchauffée par M. Mesmer ; d'autres enfin voulaient que ce ne fût autre chose que l'électricité déguisée avec un adroit charlatanisme ; et maintenant, ce n'est rien moins que tout cela, car ce n'est rien absolument. Tel est au moins le résultat des observations de nos corps savans, et tel est l'arrêt prononcé dans le RAPPORT qu'ils viennent d'en publier par ordre du roi, *que le fluide magnétique n'existe pas* (1).

(1) Le rapport est signé de Messieurs B. Francklin, Majault, le Roy, Sallin, Darcet, Bailli, de Bory, Guillotin, Lavoizier.

[*Du premier septembre.*] On écrit de Londres qu'il y est arrivé un Français pour présenter un défià un célèbre perruquier du Strand, nommé Sewell. Il s'agissait d'arranger en huit minutes la Frisure complète d'un homme du bon ton. Sewell ayant accepté le gant d'honneur, les parties avec leurs amis se sont rendues dans une maison de Piccadilly : la gageure était de cent guinées. Sewell ayant été choisi par le sort pour opérer le premier, en six minutes la besogne fut achevée. Son concurrent, aterré de cette diligence, s'exécuta de bonne grâce, s'avoua vaincu et délivra la somme du pari.

Epigramme sur le babil des femmes.

Sais-tu pourquoi, cher camarade,
Ce beau sexe n'est point barbu ?
Babillard comme il est, on n'aurait jamais pu
Le raser sans estafilade.

[*Du 6 septembre.*] Peut-être ne pourrais-je mieux choisir, Monsieur, pour vous parler encore des plaisanteries auxquelles les ballons ont donné lieu, que le projet pour l'établissement d'une flotte ballonique, aérienne ou aérostatique, avec laquelle on pourra se battre en bon air, et aussi long-temps que l'on voudra, sans que les habitans des villes et de la campagne en souffrent. Il faut avouer cependant qu'on ne pouvait trop s'empresser de tourner en ridicule l'usage que l'on fera vraisemblablement un jour des aréostats pour s'entr'égorger dans les airs, quoique l'époque n'en paraisse pas prochaine. Notre faiseur de projets habille ses équipages de plumes, les alimente avec cette nou-

velle pâte dont il ne faut que deux onces pour la nourriture journalière d'un homme, leur donne pour armes offensives des seringues remplies d'eau-forte..... etc.

[28 *septembre.*] Madame Adélaïde vient de donner une nouvelle preuve de ce caractère de bonté qui la distingue si avantageusement. Cette princesse se trouvant, il y a quelques jours, avec madame Victoire, à la terre de la duchesse de Narbonne sa dame d'honneur, elle parut desirer de voir danser les paysannes du canton. Les ordres ayant été donnés, l'allégresse brilla bientôt de toutes parts; les villageoises poudrées et enrubannées se rassemblent avec les jeunes gens au lieu désigné pour le bal champêtre. Mais on avait oublié l'essentiel: au moment d'ouvrir la danse, il ne se trouve pas un seul ménestrier. Ce contre-temps désole la duchesse de Narbonne, lorsque madame Adélaïde dit en riant: *qu'on me donne un violon; j'en ai joué autrefois et je m'en souviendrai peut-être assez pour faire danser ces bonnes filles.* On apporte l'instrument; la princesse se met à jouer des contre-danses et même assez long-temps: on peut juger de la surprise, de l'admiration et de l'attendrissement des spectateurs.

[7 *octobre.*] On sait que M. Le Mierre, de l'académie française, n'est pas un Narcisse à beaucoup près, et que M. Palissot s'est égayé sur la grotesque figure de cet académicien, dans le sixième chant de sa *Dunciade*. Le Mière se trouvait l'un de ces jours dans un cercle avec le marquis de ***, un de ces agréables dont le

mérite consiste à mystifier les gens, et à ennuyer les femmes, du récit de leurs conquêtes vraies ou supposées. Le marquis voulant persiffler le poète, lui demanda quel était le plus bel homme de l'académie? *Je n'y ai point pris garde*, reprit malignement celui-ci, *et je croyais que l'on ne s'occupait de la beauté des hommes que dans certaines sociétés que l'on ne nomme pas en bonne compagnie.* L'épigramme est d'autant plus mordante que le marquis des ***, a la réputation de ne pas aimer les femmes exclusivement.

M. de Calonne a été chansonné, pour avoir donné des emplois à quelques baladins qui ont ennuyé la Cour, surtout Garat le chanteur, Morel le rappetasseur d'opéras, Asvédo le musicien. L'épigramme que voici, faite à ce sujet, m'a paru assez plaisante.

De Calonne à la loterie
Place Asvédo, Morel, Garat:
A-t-on jamais vu dans la vie
Terne plus sec que celui-là?
Asvédo va mettre en musique
L'éloge de son bienfaiteur.
Morel en style prosaïque
Célébrera le contrôleur.
Garat doit, par reconnaissance,
D'un ton de fausset le chanter:
Quelque jour un maître de danse
Pourra bien le faire sauter.

[11 *octobre.*] On avait cru que la cinquantième représentation du Mariage de Figaro, donnée au profit des nourrices, serait la dernière; mais les comédiens continuent à jouer cette pièce qui leur attire

toujours de nombreux spectateurs et d'excellentes recettes. Les ennemis de M. de Beaumarchais, et il en a de redoutables, ont saisi cette occasion de lui lâcher une épigramme sanglante. La voici :

De Beaumarchais admirez la souplesse !
En bien en mal son triomphe est complet :
A l'enfance il donne du lait,
Et du poison à la jeunesse.

[30 *octobre.*] Le marquis de Bièvre a montré à ses amis la lettre suivante, qu'il a, dit-il, écrite à un baron allemand.

« Vous me demandez, mon cher, des nouvelles de » nos moines : hélas ! les pauves diables ne sont pas » mieux à Paris qu'à Vienne (1). Chez vous, l'autorité » les détruit tout-à-coup ; ici, la raison les avait des » long-temps minés, et le ridicule a mis le feu aux » poudres. Nous savons aussi bien que vous que le » meilleur moyen de faire tomber un métier, c'est » de l'empêcher de nourrir celui qui l'exerce ; mais » nous sommes trop gais pour n'être pas doux (2). » Les frocs ne paraissent plus à la Cour, et dans la » capitale on se moque d'eux ; au point que pres- » qu'aucun couvent ne reçoit plus de novices. Il se fait » encore quelques religieuses, parce que nos grands » sont trop obérés pour doter leurs filles ; mais les

(1) L'empereur Joseph II, à cette époque, venait de supprimer plusieurs couvens.

(2) Nous sommes devenus depuis furieusement sérieux.

» jeunes garçons sont libertins de si bonne heure,
» que la vocation de quitter le monde ne leur arrive
» jamais que par bouffées, comme les galanteries qu'ils
» attrapent. Les Célestins sécularisés n'ont plus rien
» de céleste qu'auprès des nymphes du Palais-Royal;
» les Feuillans s'effeuillent; les Récollets se décolent;
» les Augustins ne sont plus augustes; les Cordeliers
» se délient; les Piquepuces cherchent celles des au-
» tres, enfin les Carmes ne sont pas des ternes (1).
» Vous savez que toute cette engeance tend à sa fin.
» Elle emploie son excès de revenu à prendre des
» indigestions; delà à une destruction totale, il n'y
» a pas loin. Au reste, la multiplication des simples
» porte-collets remplace largement les moines qui
» nous quittent. Ces abbés sans abbayes sont infini-
» ment utiles; ils se mêlent de tout, excepté de leur
» bréviaire, et il n'est maison publique ou particu-
» lière, promenade, spectacle, bal, campagne où ils
» n'intriguent, n'agissent, ne se remuent et ne ren-
» dent cent mille petits services au profit des veu-
» ves, des orphelins et des enfans trouvés. Vous
» sentez bien qu'avec tous ces abbés, on peut se con-
» soler de la perte des moines et des moinillons. »

Il y a eu ces jours derniers un mariage fort important : celui du poète Vigée, avec la demoiselle Rivière, jeune personne fort aimable, et fille de la Catinon, autrefois actrice de la comédie Italienne. Pour

(1) On appelle au trictrac deux quatre, *carme*, et deux trois, *terne*.

connaître toute l'importance de cet hymen, il faut savoir que le marié est frère de madame Le Brun, épouse d'un célèbre marchand de tableaux et intime amie du comte de Vaudreuil. La cour et la ville ont assisté au mariage de son frère. Le prince Henri (1) a soupé avec la noce chez le contrôleur-général. Tous les talens agréables de Paris y ont paru, et l'époux a reçu, à ce soupé, la place de contrôleur de la caisse des amortissemens avec douze mille livres d'appointemens, comme présent de noces.

[5 *novembre.*] Le sieur Hay *** de L ***, huissier-priseur, était allé passer quelques jours à la campagne avec son épouse. Il avait chez lui un jeune homme de seize à dix-sept ans, qui avait conçu pour sa femme une passion violente, et qui vient d'augmenter le nombre des victimes de l'amour. M. H *** envoie son domestique à Paris chercher une robe que sa femme avait oubliée; la robe ne se trouve point, et le domestique va rejoindre ses maîtres. Au retour de la campagne, on est inquiet du jeune homme qui ne paraît pas. On fait des recherches infructueuses; on veut ouvrir sa chambre; les verroux la fermaient en dedans. On enfonce la porte, et l'on trouve le malheureux jeune homme baigné dans son sang. Par une de ces idées bizarres que le délire seul peut concevoir, il avait quitté ses habits pour se revêtir de la robe que madame H *** avait oubliée, et il s'était mutilé de la manière la plus complète.

(1) Frère du roi de Prusse, Frédéric-le-Grand.

[12 *novembre.*] Un amateur passionné disait, ces jours-ci, dans le parterre de l'Opéra, qu'il serait temps de prendre les précautions que l'on prend en Italie, pour avoir de belles voix claires. Un philantrope l'entend et se récrie avec chaleur contre un usage si funeste à l'humanité. *Qu'appelez-vous humanité*, replique l'amateur de musique? *on va peut-être égorger cent mille hommes pour l'Escaut* (1) *dont je ne me soucie point du tout, et vous regretez huit à dix Savoyards auxquels on assurerait quinze ou vingt mille livres de rente et un sort heureux, en les privant seulement d'un bien dont ils ne connaîtront peut-être jamais l'usage. — Oui, oui, notre nation est trop brutte pour prendre ce sage parti.* Cette saillie fit rire de bon cœur tous les assistans.

[17 *novembre.*] On parle d'une nouvelle pièce de Beaumarchais (2). Il est à la mode; il est trop adroit pour ne pas profiter du vent. Cet homme singulier disait un jour : *Des ennemis et des obstacles, et je réussirai.* Beaumarchais connaissait son siècle et ses compatriotes. Il a dû sa réputation à l'intrigue : aussi mourra-t-elle avec lui. Le vrai talent dit : *Du génie, du temps et de l'honnêteté, et je serai couvert de gloire.*

[24 *novembre.*] Notre habile sculpteur Houdon a fait le buste du prince Henri de Prusse. Le chevalier

(1) Les Hollandais, soutenus par la France, voulaient avoir seuls la navigation de ce fleuve, malgré les prétentions de l'empereur d'Allemagne.

(2) La Mère coupable.

de Boufflers, dont le talent poétique est si digne d'estime, a donné les quatre vers suivans pour être mis au bas de ce buste intéressant :

Dans cette image auguste et chère,
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

[3 *décembre.*] M. le marquis de Bouillé raconte que, lorsqu'il fut présenté au roi de Prusse, le monarque le conduisit dans les somptueux appartemens de son palais. Après lui avoir dit les choses obligeantes qui ont tant de grâce dans la bouche de ce souverain, et lui avoir fait sur ses exploits des complimens si flatteurs de la part d'un tel juge, le grand Frédéric s'aperçut de quelques mouvemens de surprise du général français. « Marquis, lui dit-il, dites-moi ce » qui vous étonne ici, vous dont les yeux sont accoutumés à la pompe du château de Versailles? quelque chose vous frappe, parlez-moi sincèrement. — » Sire, reprit le marquis, puisque votre majesté me » permet de lui dire ce que je pense, je suis réellement surpris de voir le portrait de l'empereur dans » chacune des pièces de votre palais. — Je m'en doutais, reprit le héros du Nord : apprenez que comme » l'empereur (1) est un prince actif et entreprenant, » je suis bien aise de ne point le perdre de vue. »

Les médecins ne se bornent pas à écrire contre le magnétisme et à applaudir aux représentations de la

(1) Joseph II.

pièce des *Docteurs modernes.* Voici une chanson nouvelle faite par un docteur, et adressée aux dames magnétisées, sur l'air du *Vaudeville de Figaro.*

De Mesmer belles clientes,
Qui donnez dans ses baquets,
Que vos scènes excellentes
Ont égayé les caquets !
Mais il en est d'effrayantes :
Avec sa verge de fer
N'avez-vous pas trop souffert ?

Lorsque son doigt magnétique
Egarait votre raison,
A votre mal sympathique
Apportait-il guérison ?
C'est suivant que l'on l'applique,
Car enfin, ce qui fait tout,
C'est la manière et le goût.

Sur l'article aucune dame
N'a jamais dit son secret ;
Cependant elle se pâme,
Quand le magnétisme plaît.
Laquelle de vous réclame
Contre cette assertion ?
Est-ce imagination ?

Or, voyez ces téméraires
Auteurs de ce long rapport (1) !
Vous traiter d'imaginaires,
C'est, mesdames, un grand tort.
Donnez-vous dans les chimères ?
Ah ! doit-on en convenir ?
On sait à quoi s'en tenir.

(1) Plusieurs membres de l'Académie des sciences réunis à des commissaires de la Faculté. *Voyez* ci-dessus, pag. 225, à la note.

(1785).

[3 *janvier.*] Voici le motif qui, dit-on, a engagé l'abbé de Lille à accompagner M. le comte de Choiseul-Gouffier en Turquie. Cet académicien, quoique d'une complexion délicate, a toujours plus consulté ses desirs que ses facultés physiques. Lui et l'abbé de J*** devinrent amoureux de deux jolies personnes, sœurs de M. V ***, jeune poète élève de l'abbé de Lille. Il paraît plaisant au marquis de Champcenets et à un de ses amis, de souffler aux deux abbés leurs maîtresses : ce qui fut exécuté à l'insu des amans. Mais un événement imprévu troubla tout. L'une des deux demoiselles devint enceinte, et ce fut directement la maîtresse de l'abbé de Lille. On voulut lui faire les honneurs de la parternité, dont il se défendit de son mieux. La maîtresse infidelle joua son rôle à merveille, pleura, menaça de poursuivre l'abbé : celui-ci aima mieux arranger cette affaire avec de l'argent. Le marquis essuya les mêmes reproches, et ne se sentant pas la conscience bien nette donna quarante mille livres. S'il se piqua de générosité à cet égard, il n'eut pas celle de garder le secret, et l'abbé de Lille baffoué, honni, chansonné, fut enchanté de trouver l'occasion de partir avec M. de Choiseul-Gouffier, qui allait en ambassade à Constantinople, afin de laisser oublier cette aventure.

[8 *janvier.*] M. de Rougemont, ce gouverneur du château de Vincennes, contre lequel le comte de Mirabeau a exhalé des plaintes si amères (1), s'est trouvé réduit à une situation gênée, par la suppression de cette place. Il a contracté des engagemens qui l'ont conduit en prison à l'hôtel de la Force, où il est détenu depuis quelques jours. Cet accident réjouira ceux qu'il a détenus lui-même, et déjà on lui a appliqué ce vers d'une de nos tragédies :

L'oppresseur, l'opprimé n'ont tous qu'un même asile.

La demoiselle Arnould de l'Opéra avait un petit chien auquel elle était fort attachée. Il tombe malade; on le porte chez Mesmer qui pour prouver la vertu du fluide sur les animaux, magnétise le chien. Le malade éprouve des crispations, des convulsions, en un mot les crises les plus favorables. Il guérit, on le reporte à sa maîtresse qui donne gaîment un certificat de guérison ; mais le lendemain le chien meurt : *Au moins*, dit malicieusement mademoiselle Arnould, *je n'ai rien à me reprocher, le pauvre animal est mort en parfaite santé.*

Cette célèbre actrice, ainsi que je crois vous l'avoir dit, a marié sa fille à un jeune auteur nommé Murville. Madame de Murville a tout l'esprit caustique de sa mère, et est extrêmement blonde ; ces deux personnes, en s'aimant beaucoup, se font réciproquement des niches assez gaies. Un des amis de mademoiselle Arnould vint à lui parler de sa fille, et lui de-

(1) Dans son ouvrage intitulé, *des Lettres de cachet.*

manda s'il est vrai qu'un Anglais est amoureux de madame de Murville? Je ne le crois pas, répondit-elle, je n'ai jamais ouï dire que les Anglais prissent *la toison d'or.*

Madame de Murville, informée de ce propos n'a pas tardé à prendre sa revanche. On lui demandait quel âge avait sa mère? *Je n'en sais rien*, répondit-elle, *chaque année ma mère se croit rajeunie d'un an : si cela continue je serai bientôt son aînée.*

[12 *janvier.*] M. le conte de Ségur, fils du ministre de la guerre, et qui ne peut célébrer le mérite sans faire son propre éloge, a publié cet apologue, avant son départ pour l'ambassade de Russie :

LE MÉRITE ET LE HASARD.

APOLOGUE.

On m'a conté qu'au temple de mémoire
Le mérite une fois eut le desir d'aller.
Vous devinez, sans qu'il faille en parler,
Des envieux la méchanceté noire,
Ce qu'il eut de périls, d'obstacles à braver.
Comme il ne rampe point, sans peine l'on peut croire
Qu'il était tard lorsqu'il put arriver.
Mais vous pensez au moins qu'il dût trouver
Le temple ouvert et la couronne prête.
Vous vous trompez, le temple était fermé :
Le mérite aux refus doit être accoutumé.
Il ne se plaignit point, on sait qu'il est modeste.
Près de lui cependant un aveugle portier
De temps en temps, sans se faire prier,
Ouvrait à mille sots qui marchaient d'un air leste;

Sans examen il les faisait entrer.
Leur course était rapide, et leur chute était prompte;
Arrivés pleins d'orgueil, ils sortaient pleins de honte,
Et pas un d'eux n'y pouvait demeurer.
Au mérite à la fin le vieux portier s'adresse,
L'appelle par caprice, et le tirant à part,
Lui dit : Votre air frondeur me surprend et me blesse;
Vous comptez sur vos droits aux yeux de la déesse;
Vous m'avez méprisé, mais vous entrerez tard,
Et je prétends faire un exemple
En vous ouvrant enfin le temple,
Pour vous prouver qu'on doit tout au hasard (1) —
Je sais quelle est ton injuste puissance,
Dit le mérite, et j'en connais l'excès;
Mars te laisse ton glaive, et Thémis sa balance.
Arbitre des revers, arbitre des succès,
Ici tout est soumis à ton pouvoir funeste;
De ce temple à ton gré tu peux donner l'accès,
Mais le mérite seul y reste.

[*Du 16 janvier.*] L'établissement d'une caisse d'amortissement, tandis que l'on ouvre des emprunts, la fait regarder comme une caisse fantastique; ce qui a occasionné un mot vraiment plaisant. M. d'Harvelai a quitté la place de garde du trésor-royal pour prendre celle de directeur de la caisse d'amortissement. On a dit à ce sujet : *Il est bien singulier que M. d'Harvelai, après avoir joué un aussi grand rôle dans l'histoire, se contente d'en jouer un si petit dans la fable.*

---

(1) Il m'a fallu changer ces deux vers, défectueux dans la *Correspondance Secrète.*

[*Du* 18 *janvier.*] Les partisans du contrôleur-général actuel (1) ne restent pas courts, tandis qu'il est assailli d'une grêle d'épigrammes. Ici les partis qui divisent la cour ou la nation s'expriment en chansons comme chez nos voisins en discours parlementaires. Ainsi je dois transcrire les couplets suivans, sur l'air fameux de *Richard cœur de Lion.*

Tout Paris court après vous,
Mais je n'en suis pas jaloux;
En médecine, en finance,
Vous réformez tout en France,
Ou bien vous en avez l'air.
Mesmer, Necker,
Moi qui ne vois pas si clair;
Je vous en laisse la gloire:
J'aime mieux boire.

Tous vos merveilleux caquets
Sur l'Etat et les baquets,
Le crédit et le fluide,
N'ont rien que de très-solide,
Mais le style n'est pas pur,
Est dur, obscur;
Et moi qui ne suis pas sûr
De comprendre ce grimoire,
J'aime mieux boire.

Ecoutons monsieur Necker,
Ecoutons monsieur Mesmer:
« Sans impôts j'ai fait la guerre....
» Je vous guéris sans rien faire. »
Tous les deux font donc très-bien,

(1) M. de Calonne.

Non, rien, rien, rien,
On paie, on meurt, tout est bien;
Il ne s'agit que de croire:
J'aime mieux boire.

Chacun veut avec son art,
Mesmer remplacer Bouvart (1),
Necker déplacer Calonne.
A la foire on en raisonne,
Et déjà nos beaux-esprits
Ravis, surpris,
Ont barbouillé maints écrits,
Pour célébrer leur victoire:
J'aime mieux boire.

[*Du 20 janvier.*] Citons une nouvelle chanson de M. le chevalier de Boufflers, ce poète aimable, dont les vers sont si piquans, et ont une tournure si ingénieuse.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Quand le bon Dieu fit la terre,
Fit le ciel, enfin fit tout,
Il montra dans cette affaire
Beaucoup d'esprit et de goût:
Par sa science profonde,
A peine eut-il fait le jour,
Que pour mieux peupler le monde,
Il imagina l'Amour.

Bientôt il fit la Sagesse,
Qu'il tira de son cerveau;
Elle était d'une tristesse!
C'était l'ennui le plus beau:
Lorsqu'un jour cette déesse

(1) Célèbre médecin.

(C'était par oubli, dit-on)
Voit l'Amour et le caresse :
Ah ! quelle distraction !

Dieu qui sentit la méprise,
Craint que sa divinité
Ne fasse quelque sottise
Qui l'eût fort déconcerté ;
Par prudence ou par finesse,
Peut-être aussi par pitié,
Pour occuper la Sagesse,
Il inventa l'Amitié.

[*Du 24 janvier.*] Le nom de madame la Pierre n'est certainement pas poétique : c'est celui d'une jolie femme qui prétendait, l'autre jour, qu'il était impossible de faire une chanson agréable en le prenant pour sujet. M. Séguier, avocat-général, était présent. Le lendemain, il lui envoya ces couplets, sur l'air : *Mon petit cœur.*

Le petit dieu qu'on aime et qu'on révère,
Pour nous tenter, nous offre vos attraits ;
Il nous séduit, et vous êtes la pierre
Dont il se sert pour aiguiser ses traits. (*Bis.*)
On trouve en vous une pierre aimantée
Qui nous retient sans cesse à vos genoux ;
Heureux qui peut d'une main assurée
Faire avec vous d'une pierre deux coups ! (*Bis.*)

Non, non, jamais, quoiqu'on dise ou qu'on fasse,
Ne jetterai la Pierre à mon voisin ;
Mais je voudrais qu'Amour me fît la grâce
De la jeter souvent dans mon jardin. (*Bis*)
J'en pourrais faire une pierre de touche,
Pour vous prouver que mon cœur est constant ;

TAYLOR INST. OXF.

En l'approchant tant soit peu de ma bouche,
Je connaîtrais le plus doux sentiment. (*Bis.*)

Presque toujours sur la pierre d'attente,
Je resterais, sans trop vous ennuyer,
Si je croyais qu'à ma voix gémissante,
Votre cœur dût de temps en temps céder. (*Bis.*)
Mais vos yeux sont une pierre infernale,
Qui brûle tout, sans vouloir rien guérir,
Et qui bien plus que la philosophale,
Donne l'espoir sans jamais le remplir. (*Bis.*)

On voit souvent la pierre herborisée,
Faire à nos yeux un séduisant effet;
Mais j'aime mieux celle qui bien frappée,
Tire du feu de mon petit briquet: (*Bis.*)
Je la préfère à la plus belle agate,
A la topaze, au saphir, au diamant;
Mais je crains bien que celle qui me flatte,
Ne soit pour moi pierre d'achoppement. (*Bis.*)

[*Du premier février.*] Un petit couplet sur le héros d'Ouessant (1) a été le précurseur d'une chanson assez maligne, et qui m'a paru assez plaisante pour que vous ne me blâmiez pas de l'avoir transcrite.

Que notre grand amiral,
Accueille au Palais-Royal,
Non les filles de mémoire,
Mais les tréteaux de la foire,
Et Mercure et Tabarin,
C'est bien, très-bien

(1) M. le duc de Chartres. Le petit couplet dont il est question se trouve rapporté ci-dessus : il est dirigé contre le comte d'Orvilliers, et fut fait après le combat d'Ouessant.

Moins d'honneur et plus de gain.
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

Que des doigts accrédités
Procurent à nos beautés,
Et des extases lubriques,
Et des crises harmoniques,
Qui ne guérissent de rien,
C'est bien, très-bien,
Cela ne les blesse en rien :
Moi je pense, etc.

Que la docte Faculté
Dise en toute humilité :
Oui, Messieurs, dans chaque cure,
On doit tout à la nature,
Et nous n'y sommes pour rien,
C'est bien, très-bien,
On le savait ma foi bien :
Moi je pense, etc.

Que pour un emprunt royal,
Que l'on paîra bien ou mal,
On voie, ainsi que de source,
L'or ruisseler de la bourse
Du peuple parisien,
C'est bien, très-bien ;
Moi je n'y porterai rien ;
Car je pense, etc.

Qu'on rencontre nos prélats
En exil déjà las,
Malgré la sage ordonnance,
Qui leur enjoint résidence
En vingt soupers clandestins,
C'est bien, très-bien :

Leur précepteur y va bien :
Moi je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire.

[*Du 3 février.*] L'opéra de *Panurge* est de M. Morel. Dans cet opéra, au second acte, on voit un énorme tambour suspendu en travers. Aux deux bouts sont deux hommes, dont l'un frappe ce tambour à coups de poings et en mesure, l'autre le fustige avec des verges de l'autre côté. Un plaisant a fait sur cela le quatrain suivant :

Dans ce Panurge, je vous prie,
Qui fouette avec tant de fureur ?
— C'est le dieu du goût, je parie,
Qui prend le tambour pour l'auteur.

Une discussion qui s'est élevée ces jours derniers dans un petit souper, entre deux nymphes de l'Opéra, a fait éclorre cette épigramme, dont on ne s'occupe pas moins que des écrits sur la caisse d'escompte et sur l'Escaut.

Une prêtresse de l'Amour (1),
Chez Quincy soupant l'autre jour,
Vantait d'un ton de pruderie
Et sa constance et ses beaux sentimens.
J'ai, dit-elle, cédé quelquefois dans ma vie;
Mais tout le monde ici doit compter ses amans.
Oui, répondit Quincy, le calcul est facile :
Qui ne sait compter jusqu'à mille ?

(1) Mlle Thévenet, fille du grand ton.

[*Du 17 février.*] L'épigramme suivante n'a pas moins de succès ; elle est d'un M. de la Touche.

Pourquoi nommer Catin votre charmante fille?
Appelez-la Cateau, disait on à Lubin.—
Non pas, dit-il, en vain on en babille :
Chez nous le mâle est Jean, la femelle Catin :
C'est l'usage dans la famille.

[*Du 24 février.*] La reine eut dernièrement, pendant quelques jours, un accès de dévotion, occasionné par les craintes que lui inspirait sa grossesse. La dévotion extrême de Sa Majesté étonnait tout le monde et faisait triompher les cagots. Depuis que la reine a été saignée la dévotion et la tristesse ont fait place à l'enjouement et à tous les agrémens qu'une indisposition momentanée avait éclipsés.

LE COLIN MAILLARD.

CONTE.

Par M. de Cailhava.

Un Capucin portant barbe touffue,
A titre d'aumônier fréquentait un château :
Son clerc, petit capucineau,
Au menton sans duvet, à la mine ingénue,
Réjouissait chacun par sa naïveté :
Voici le dernier trait que l'on m'en a conté.

Les Dames, certain soir, avaient fait leur partie,
Avaient chanté, médit et du tiers et du quart,
Quand voilà tout-à-coup qu'il leur prend fantaisie
De terminer leurs jeux par le Colin-Maillard.
Le père révérend aussitôt se récrie,

Pour de tels passe-temps dit qu'il est trop barbon,
Et se sauve en livrant son jeune compagnon :
C'est justement ce qu'on desire.
Bientôt le fichu de Thémire
Abandonne à regret les contours d'un beau sein
Pour aveugler un pauvre Capucin,
Et sans savoir pourquoi ce Capucin soupire.
Belles autour de lui, de folâtrer, de rire.
A travers cet essaim, vif, leste, sémillant,
On distingue surtout une brune agaçante,
Qui trouvant le novice assez intéressant,
Le lutine, le pince, en tout sens le tourmente ;
Il la suit, il l'atteint : la belle se défend,
Monte sur une chaise, et puis sur une table ;
Mais le Colin-Maillard est heureux à tel point,
Qu'il la happe et s'écrie : Ah! père vénérable,
Vous m'aviez pourtant dit que vous n'en étiez point!

[*Du* 10 *mars.*] Une fille du monde ayant trouvé un soir, dans la rue S. Honoré, un portefeuille contenant pour cinquante mille écus de billets de la caisse d'escompte, alla le porter le lendemain chez M. le lieutenant de police (1), qui, touché de cet acte de probité, s'informa de l'état et des facultés de cette fille *J'étais couturière et je mourais de faim*, dit-elle naïvement au magistrat ; *actuellement je suis femme du monde, et quoique jolie, je n'en suis pas plus riche ; quelquefois cependant je travaille encore de mon ancien métier, lorsque mes compagnes me donnent de l'ouvrage et que la pratique vient à manquer.* Le magistrat l'exhorte à mener une vie plus régulière, promet de lui en procurer les moyens, et lui dit de repasser.

(1) M. Le Noir.

Le portefeuille ne tarde pas à être réclamé par le marquis de la Vaupalière (1) : on le trouve intact, et le marquis veut témoigner sa reconnaissance à celle qui l'a rapporté ; on la fait venir chez M. Le Noir qui lui demande d'abord ce qu'elle desire pour récompense ? *La liberté*, dit-elle, *de six de mes compagnes enfermées innocemment à l'Hôpital.* Etonné d'un pareil désintéressement, le magistrat se fait instruire des motifs de la détention de ces impures, et expédie l'ordre d'en faire sortir cinq, la sixième étant renfermée pour un cas plus grave. Le marquis de la Vaupalière remercie cette fille singulière de sa délicatesse, et lui offre, à son choix, dix mille livres en un billet contenu dans le portefeuille, ou mille livres de rente viagère. *Les dix mille francs seraient bientôt partis*, reprend la fille dans le langage énergique de son métier ; *je préférerais, si c'était l'effet de votre bonté, que vous voulussiez bien m'en faire la rente* : ce qui lui fut accordé.

[*Du 7 mars.*] Une anecdote alarmante pour la religion avait disposé l'esprit du roi à la sévérité. M. le duc de Créqui, dans ses terres près d'Amiens, affichait hautement l'impiété la plus scandaleuse ; il ne voulait point être nommé dans les prières du prône, et menacait le curé de le faire jeter du haut en bas de la chaire, s'il s'avisait de prononcer son nom. Le fils du duc étant tombé malade, son père ne voulut point qu'on lui administrât les sacremens, et qu'après la mort du jeune homme, on employât les cérémonies

(2) L'un des plus fameux joueurs de la cour.

de l'Église ; il refusa de lui faire un convoi, et le fit enterrer dans son jardin. Le duc tomba malade lui-même, et fit fermer sa porte à tous les ecclésiastiques, même à M. de Machault, évêque d'Amiens, qui s'y présenta douze fois. Le duc meurt, et l'évêque défend à son tour qu'on reçoive le cadavre en terre sainte. Les parens ont porté des plaintes ; mais le roi a approuvé la conduite du prélat et a voulu que le duc fût enterré à côté de son fils.

[*Du 14 mars.*] Le chevalier de Boufflers, qui est en possession de tout dire dans ses vers ingénieux, vient de nous régaler de la plaisanterie suivante. C'est un couplet sur l'air *du Haut en bas*, qu'il a envoyé à l'abbé Petit au moment où cet abbé allait dire sa première messe.

Petit, Petit,
Vous allez faire grand chère ;
Petit, Petit,
Avez-vous un bon appétit ?
Le Dieu du ciel et de la terre,
En votre faveur va se faire,
Petit, petit.

[*Du 2 avril.*] La pièce suivante, fort courte, qui vient d'éclorre, et que l'on attribue à M. le chevalier Desaubonne, officier aux Gardes-Suisses, mérite de trouver ici sa place.

LA CRÉATION.

Le premier jour Dieu créa la santé,
Il savait que sans elle aucun bien n'est goûté ;
Le second, pour les maux il fit la patience ;

Le matin du troisième, il créa l'équité,
Et tout l'après midi fut pour la bienfaisance ;
Le quatrième jour, il créa la gaîté,
Et pour la propager il inventa la danse ;
Au matin du cinquième, il fit la volupté ;
Le lendemain au soir, il fit la tempérance ;
Enfin, le dernier jour, il forma la beauté ;
Mais la v..... a reçu la naissance,
Et tout l'ouvrage fut gâté.

[*Du 5 avril.*] On vient de découvrir, dans les montagnes des Cevennes, deux cent soixante cratères de volcans éteints. Plus on avance dans les observations volcaniques, plus on a lieu de se convaincre que tous les monts ont été embrasés, et qu'ils ont recélé, dans leur sein, les mêmes foyers qui jettent des flammes sur le Vésuve et l'Etna. Cette opinion est due à M. de la Condamine, qui, étant à Rome, après avoir parcouru au Pérou les Cordelières dont il avait examiné les volcans, s'aperçut que le pavé de la capitale du monde chrétien était de laves, ainsi que celui de la voie Appienne. Il alla visiter la cime de l'Apennin, où il découvrit des bouches de volcans et des vestiges de laves. Cette première observation a donné lieu aux suivantes, et qui ont été faites et se font encore sur toutes les autres montagnes (1). On a inféré de cette découverte (du moins quelques personnes) que le système de M. de Mairan, qui a prétendu que le noyau de la terre était un brasier, n'est pas tout-à-fait sans fondement, et que, peut-être, nous pourrions subsister par la chaleur de

(1) M. de Faujas de Saint-Fond a découvert un grand nombre de volcans éteints dans le Vivarais et le Velay.

ce feu central, lors même que le soleil, nous laissant dans les ténèbres, viendrait à cesser de paraître sur notre horison.

Une nouveauté qui fait aussi beaucoup de bruit est la découverte de l'abbé Spalanzani, physicien d'Italie, qui prétend avoir trouvé le secret de perpétuer les générations en s'écartant absolument des formes prescrites et observées par tous les êtres vivans, depuis la création du monde. On assure que cet abbé a réussi à féconder des animaux domestiques par son nouveau procédé, et l'on a imprimé que trois femmes, sur lesquelles son expérience a été faite, se trouvent enceintes. On se rappelle à cet égard les extravagances de Nieuwentit et la *Lucina sine concubitu* de Maupertuis : ainsi la folie de l'abbé Spalanzani n'a pas même le mérite de la nouveauté, et les choses ont suivi jusqu'ici leur train ordinaire. Cependant ce système renouvelé a donné lieu à la pièce de vers suivante, que l'on attribue à M. le chevalier de la Luzerne. Regardez-la comme une espèce de plaisanterie sans conséquence, quoique l'immoralité révoltante qui la termine n'offre malheureusement qu'une grande vérité.

Epître à l'abbé Spalanzani.

Chez les Ultramontains, dont j'improuve les mœurs,
Vous semblez de l'amour réparer les erreurs,
Et mettez à profit ses pertes :
Je ne suis point de ces caffards
Opposant l'anathème aux pas que font les arts;
Monsieur l'abbé, j'aime les découvertes;
Mais né dans un pays railleur,
Entouré d'un peuple frivole,

De mes concitoyens je crains le ris moqueur,
Si j'élève la voix et me fais le prôneur
De vos semis dont je raffole.

Qu'on ne nous vante plus l'audacieux vaisseau
Qui, voguant jusqu'au ciel, fendit la voûte immense,
Et traversa les mers par un chemin nouveau.
De deux airs combinés et transmutés en eau
Qu'on cesse d'admirer l'étrange effervescence.
L'amour vainqueur par vous du temps et de l'absence,
Du pôle à l'équateur pendant l'éternité,
Conservera ses droits à la fécondité.
D'Estaing, Suffren! vengeurs précieux à la France,
Pour l'effroi d'Albion, pour le soutien des lys,
Nous saurons au besoin ressusciter vos fils.
Le Fabius de l'Amérique (1)
Ne périra pas tout entier:
Qu'après sa mort il soit encor le bouclier
Dont s'armera la liberté publique.
Frémissez, rois futurs, et tremblez d'oublier
Qu'à tout peuple opprimé par un despote inique
Sont réservés des chefs du sang de ce guerrier.
Dans le sein conjugal l'époux qui veut renaître,
Fût-il dix ans absent, peut au-delà des flots
Devenir père et s'applaudir de l'être.
Bien adressé de la Chine à Bordeaux,
Son recueil d'avortons part, échappe au naufrage,
On le reçoit, on sème, enfans conçus, éclos;
Le voyageur revient, caresse ses marmots,
Et dans leurs traits reconnaît son ouvrage.
Malheur au chapelain d'un saint pélerinage!
Car désormais quel stupide chrétien
D'oraisons et d'agnus daignera faire emplette?
Qui suspendra ses dons aux voûtes de Lorette?
En voyages pieux qui mangera son bien,

(1) Washingthon.

Lorsque vous débitez l'infaillible recette
De revivre en des fils qui ne coûteront rien ?
Les nations en guerre occupent peu de place ;
Tous mes contemporains dans vos petits dépôts
Vont mettre en magasin l'ébauche de leur race ;
J'y vois accourir amiraux,
Rois, conquérans, chanceliers, cardinaux :
Sous des cristaux rangés par ordre de matière,
De leurs péchés furtifs gardez le produit net ;
Et l'on trouve à jamais dans votre cabinet
Nos grands hommes en pépinière.
Que de héros morts-nés vous devront la lumière !
Quels droits vous sont acquis à l'immortalité !
Oui, je crois qu'à l'envi par mainte académie
Votre front sera ceint d'un laurier mérité.
Vous repeuplez déjà la déserte Ausonie ;
Votre secret, dit-on, du Saint-Père est goûté ;
Mais Vénus vous excommunie ;
Mais, par la bonne compagnie,
En hérétique ici craignez d'être traité.
Un sexe aussi jaloux de jouir que de plaire,
Maudit le novateur et jette les hauts cris :
Vous semez des enfans qu'avait proscrit leur père.
Rome vous applaudit ; c'est un assez beau prix.
Mais la beauté dispense un plus charmant salaire
A qui professe dans Paris
L'art d'y bien travailler et de n'en jamais faire.

On raconte sur feu M. de Pompignan une anecdote qui caractérise bien l'âme irascible des dévots. Tout le monde sait l'inimitié qui régnait entre ce saint académicien et Voltaire, son profane collègue. Pendant que les suites d'une terrible attaque d'apoplexie tenaient M. de Pompignan sur les bords du tombeau, ses amis essayaient en vain de le faire revenir à lui pour rem-

plir les devoirs de la religion. On faisait vainement résonner à ses oreilles les noms du diable et de l'enfer ; le moribond était d'une alarmante insensibilité. Ce que ne purent des exhortations qui avaient dégénéré en menaces effrayantes, le nom seul de Voltaire l'opéra. Madame de Pompignan arriva, et tremblante pour le salut de l'âme de son époux, elle s'avise de lui dire : *Eh ! mon cher ami, songez que si vous ne vous rendez pas à nos vœux, vous brûlerez éternellement à côté de ce coquin de Voltaire.* A ces mots, M. de Pompignan soulève la tête et recueille toutes ses forces, afin d'obtenir, dans l'autre monde, une place bien éloignée de celle que de certaines gens y ont assignée à Voltaire.

CONTE,

Par M. Léonard.

Un peintre, à Nicolas, son gendre,
Avait emprunté dix écus :
Nicolas les demande et reçoit un refus ;
L'autre niait d'avoir ce qu'il ne pouvait rendre.
La cause étant portée au tribunal du lieu,
On fit jurer le peintre : il hésitait un peu ;
Mais sa femme était là derrière,
Qui lui dit : Jure donc, vaurien :
Puisque tu gagnes à le faire :
Tu jures si souvent pour rien.

[*Du 14 avril.*] Un homme qui a vu les grands, depuis les rois jusqu'aux sous-commis des bureaux, fait ce portrait de la cour, ou des cours, car elles sont à-peu-près les mêmes dans tous les pays :

A la cour il n'est rien de stable ;
Tout y brille un moment, tout y passe en un jour ;
Et la faveur la plus durable
A des ailes comme l'amour.
Etourdis, enivrés d'une vapeur légère,
Ministres, favoris, valets, chiens et chevaux,
Sur ce point-là sont tous égaux.
Jouet d'un caprice éphémère,
L'homme est changeant. Nos princes et nos rois
Sont encor plus hommes cent fois
Que le plus inconstant vulgaire.

L'accès que le roué Dubary s'était procuré dernièrement près de M. de Calonne a causé de l'ombrage et excité l'envie des gens qui ne sont pas moins honnêtes que le comte Dubary. Il en a résulté un pamphlet en forme de dialogue, satyre fort grossière, mais fort déplaisante aux yeux de M. de Calonne, pour lequel l'apologie que voici n'est peut-être pas une consolation efficace.

Pourquoi sur le pauvre Calonne
S'acharne-t-on si durement ?
C'est une si bonne personne !
Il est vrai qu'il aime l'argent ;
Mais quand pour lui-même il en prend,
A toute la cour il en donne.
Plus loin encore il en répand,
Demandez-le à la gent Bretonne
Qui jadis le méprisait tant ;
Maintenant elle le couronne
Et rend hommage à son talent :
Exceptons-en le Parlement,
Qui sur son tabac le tâtonne :
Ma foi, sur ce pauvre Calonne
On s'acharne trop durement.

On dit aussi qu'il est galant,
Mais il n'est que dans son automne :
Ne peut-on pas à cinquante ans
Chercher quelque mine friponne
Qui rappelle votre printemps?
Le travail est si monotone
Qu'il faut bien un délassement;
Mais cela se fait prudement :
L'ami le Rat et Sérionne (1)
Ont le secret département;
Le public seul est confident.
Ainsi sur le pauvre Calonne
Acharnez-vous moins durement.

Une anecdote assez singulière sur le comte de Blot, c'est qu'ayant épousé sa femme, qui était jeune et jolie, il n'a couché avec elle que la première nuit de ses noces. Dès le lendemain, il déclara que cela ne lui arriverait plus, et il a tenu parole sans que l'on en ait jamais su la raison. Madame de Blot ne promit point alors d'abjurer les douceurs du mariage, et elle a aussi tenu parole.

[*Du 21 avril.*] M. le Mierre sait parer ses pièces fugitives d'un caractère d'originalité qui les rend infiniment piquantes ; on en peut juger par celle-ci :

ÉPITRE A LISETTE.

O toi qui sous la rosette
D'un ruban noué sans art
Au-devant de ta cornette,
Par ton gracieux regard,
Par propos et mœurs honnêtes,

(1) Premiers secrétaires du Contrôle-général.

Au profit du dieu d'amour
Confisquerais plus de têtes
Que les coquettes du jour,
De leurs lévites atifées,
Et de corbeilles coiffées,
Le visage toujours peint,
Dont l'humeur n'est que caprice,
Dont le cœur n'est qu'artifice,
Comme les fleurs de leur teint;
Vive ta grâce modeste!
Mais aussi l'enfant céleste
Qui lance des traits vainqueurs,
Ne tendit jamais aux cœurs
De trébuchet plus funeste.
Crois-moi, dans ces jours dévots,
Où chacun court aux églises,
Confesser ses gaillardises,
Pour mettre l'âme en repos,
Ne vas point troubler les fêtes,
Et jusque dans les saints lieux,
Attirant sur toi les yeux,
Voler à Dieu ses conquêtes.
Laisse une laide à genoux
Baisser la tête en nos temples,
Et sous des fichus bien amples
Se meurtrir le sein de coups:
Pécheresse personnelle,
Pour son compte elle a failli,
Mais gentille jouvencelle
Fait souvent pécher autrui.
Toi qui pourrais, jeune et belle,
Courir ce risque aujourd'hui,
De Dieu chante les louanges,
Mais dans tes foyers discrets;
Et laisse les Chœurs en paix;
Prie en présence des Anges,
Dont tu tiens par tes attraits.

[*Du 5 mai.*] Les Muses dorment d'un profond sommeil. Nous n'avons pas même l'épigramme due de droit à chaque élection académique. C'est de la Hollande que nous arrive une ode assez singulière sur la guerre dont l'Europe est menacée. Il vous en revient quelques strophes, à cause de la bizarrerie et de la grandeur des idées qu'elles expriment.

Si vous êtes pressés de ce desir funeste
De dépeupler la terre en proie à vos transports,
Ah! semez les poisons, faites germer la peste,
Et régnez sur les morts.

Ces sauvages sanglans que votre orgueil déteste,
Sont de faibles rivaux de tant d'excès honteux,
Et je ne vois que l'art de faire un manifeste
Qui vous distingue d'eux.

Ma redoutable voix a tonné sur le crime.
O paix! je n'en ai point pour chanter tes attraits;
Pénétre les humains de ton charme sublime,
Peins-toi par tes bienfaits.

Un coiffeur de femmes, marié depuis peu, vient de périr d'une manière bien tragique. On prétend qu'il vivait mal avec sa femme, à laquelle il faisait fréquemment de petites infidélités : celle-ci, jeune et jolie, ne manquait pas de consolateurs. Un de ces amans étant, l'un de ces jours, à la consoler, arrive le mari qu'on n'attendait pas sitôt. Plusieurs indices montrent au mari que sa femme venait de le déshonorer (si toutefois on est déshonoré par-là). Furieux, il saute sur le galant et veut le jeter par la fenêtre; l'autre se débat, est le

plus fort, et c'est le perruquier qui fait le saut d'un second étage dans la rue. Le malheureux époux périt sur-le-champ. Comme cet accident est arrivé en plein jour, le coupable n'a pu s'enfuir; il pourrait bien être pendu; mais la femme, n'ayant point eu de part au meurtre, qui a été l'effet d'une rixe momentanée, elle en sera quitte pour quelques mois de retraite.

(12 *mai.*) RÉPONSE EN BOUTS-RIMÉS

A la jolie Chanson de M. de Champcenets sur les Dettes (1).

Air : *On compterait les diamans.*

Tu n'as pas besoin de *leçons*,
Pour faire ou chansons ou des *dettes* ;
Tu n'y mets pas tant de *façons*,
Au moins les unes sont bien *faites* :
Très-prudemment tu fuis l'*ennui*,
C'est toujours lui qui nous *dérange*,
Et dans le siècle d'*aujourd'hui*
Quand on a faim il faut qu'on *mange*.

Certes, on vit bien *maintenant* ;
Aux plaisirs la mode est *constante* ;
C'est un profit d'être *intrigant*,
De ses travers chacun se *vante* ;
Les créanciers sont des *mutins*,
Et leur cohorte ne t'*effraie* ;
Mais il faut plaindre les *catins*,
Si comme toi chacun les *paie*.

(1) Voyez *Mémoires de Bachaumont* (abrégé) tom. II, pag. 178, première édition. (21 janv., 1785.)

Moi je dédaigne la *faveur*
Qu'obtient une intrigue *secrète* ;
Mais je fais cas de la *fraîcheur*,
Quoiqu'on la doive à la *toilette*.
Ce siècle est celui de l'*esprit*,
Il enchaîne l'amour *volage* :
Si nos belles faisaient *crédit*,
On aimerait bien *davantage*.

C'est à bon droit que la *gaîté*
Fait passer la sottise en *France* ;
On y rit de la *volupté*,
Comme tu ris de la *dépense*.
Pauvres parens qui nous *prêchez*,
De l'enjoûment soyez *apôtres* ;
Consolez-vous si vos *péchés*
N'ont plus le charme qu'ont les *nôtres*.

[*Du 13 mai.*] Le duc de Choiseul mourut le 8 de ce mois. Pendant sa maladie, la cour et la ville ne se sont point occupés d'autre chose ; c'était un concours continuel de voitures et de gens de pied qui allaient demander de ses nouvelles. La reine y envoyait deux fois par jour, et la cour de son hôtel était continuellement remplie par les voitures des seigneurs et dames qui passaient les journées auprès de lui ou dans ses appartemens.

Si un intérêt aussi tendre a droit d'étonner ceux qui n'aimaient pas M. de Choiseul, les gens impartiaux ne peuvent s'empêcher de convenir que celui, qui, sans crédit et dans la disgrâce depuis quinze ans, inspirait cet intérêt, ne pouvait être qu'un homme d'un mérite transcendant. Le souvenir des bienfaits qu'il avait autrefois répandus, était, dit-on, la source de cet atta-

chement; mais cette reconnaissance, de la part des gens de cour, est au moins assez rare pour mériter d'être remarquée.

LE RETOUR DE L'OPÉRA.

CONTE QUI N'EN EST PAS UN.

Par M. de Cailhava.

Une nymphe de l'Opéra,
Leste, fringante, *et cætera*,
Après avoir joué le rôle d'immortelle,
Craignait de se crotter en retournant chez elle :
Fort à propos un élégant marquis
Arrive, lorgne, admire, offre son vis-à-vis :
Fouette, cocher ! — Où ? — Chez mademoiselle.
— Que fait votre main là ?
Chut ! ma boucle s'accroche à votre falbala.
— Ah ! monstre ! je crîrai, j'y suis très-résolue.
— Enfance ! — Mon honneur ! — Combien vous en avez !
— Quel affront ! — Quel plaisir ! — Ciel ! je suis.... vaincue !
— Il était temps, ma foi : nous sommes arrivés ;
Mais je monte chez vous. Pourquoi ces révérences ?
— Non. — Est-on entre amis ridicule à ce point-là...
— Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur : je ne fais point...
— Quoi ? — De nouvelles connaissances.

[*Du 18 mai.*] De nouveaux prodiges vont s'offrir à l'ardente curiosité du public. Le comte de Cagliostro commence à s'introduire dans les premières maisons de la capitale : il est peu communicatif, et l'on obtient difficilement de l'accès près de lui. Ce nouveau Thaumaturge est un très-bel homme, portant la tête haute, les regards dirigés vers le ciel, parlant peu et répon-

dant par monosyllabes ou dans le style des oracles, ce qui ne contribue pas peu à lui donner le ton d'un inspiré et à lui gagner la confiance. Les femmes en raffolent; les hommes s'inclinent respectueusement devant lui.

AIR A BOIRE.

(*A mettre en musique.*)

Ah! que Tantale est malheureux!
Disait Lucas à son ami Grégoire :
Son supplice est si douloureux,
Que quand je bois je l'ai toujours à la mémoire.
Bon! lui répondit-il, bannis de ton cerveau
Ce qui te rend l'humeur si noire;
Si comme lui je n'avais que de l'eau,
Je ne serais jamais tenté de boire.

[*Du 24 mai.*] Un événement assez extraordinaire fait en ce moment la matière de toutes les conversations. Une jeune personne, élevée en Angleterre sous le nom de *Paméla*, est arrivée chez madame de Genlis au Palais-Royal, et a été bientôt suivie d'une seconde nommée *Hermine*. Il se trouve aujourd'hui qu'elles sont l'une et l'autre filles de la comtesse de Genlis, qui les a fait élever sous des noms supposés, afin d'éprouver les effets d'une pareille éducation, qui au reste a fort bien réussi. Ces demoiselles se croyaient orphelines, lorsque tout-à-coup elles ont été rendues à leurs parens. Il est question maintenant de leur procurer un établissement. Les deux demoiselles de Genlis, déjà mariées l'une à M. de Valence, l'autre à M. de la Voëstine, trouvent cet événement un peu bizarre; mais madame

de Genlis se dispose à écrire l'histoire de ces deux demoiselles, et elle ne manquera pas d'éclaircir beaucoup de choses qui paraissent obscures dans ce projet singulier d'éducation.

[*Du 26 mai.*] Malgré tous les défauts que l'on reproche à l'opéra de *Pizarre* (1), on en continue les représentations. Une personne, placée au parterre, demandait dernièrement quel était l'auteur des paroles? « C'est, lui répondit-on, M. Duplessis. — A-t-il fait d'autres ouvrages dramatiques? — Je l'ignore; je ne crois pas qu'il soit connu; on dit seulement que c'est le fils d'un juif. — Cela m'étonne, répliqua le questionneur; en ce cas il devrait y avoir plus d'intérêt dans cet opéra. »

Quelqu'amant maltraité de façon ou d'autre par mademoiselle Carline, actrice du théâtre Italien (2), vient de lui envoyer la chanson suivante. Il y a mis trop d'esprit pour qu'on puisse en goûter le sel sans explication. Il faut savoir qu'il existe une plante qui se nomme aussi *Carline;* que cette plante, sans tige, a pour fleur une tête épineuse, placée au milieu de ses feuilles; que ses fleurs, ordinairement d'un bel incarnat, passent, ainsi que sa racine, pour un excellent vermifuge et pour un antidote efficace. On prétend que Charlemagne s'en est servi pour chasser la peste de son camp, et qu'elle tire son nom de celui de ce prince.

(1) Paroles de Duplessis, musique de Candeille.

(2) *Voyez* ci-dessus, page 29.

NOUVELLES PROPRIÉTÉS DE LA CARLINE.

Air de Joconde.

La Carline, jusqu'à présent,
Passait pour vermifuge,
On la donnait très-prudemment
Comme un bon fébrifuge ;
Mais aujourd'hui qu'on ne sait plus
L'ancienne médecine,
On a trouvé d'autres vertus,
Messieurs, à la Carline.

Ceux qui, bien portant en tout point,
Voudraient par fantaisie,
Pour guérir leur trop d'embonpoint,
Quelque galanterie ;
Qu'à Carline ils aient recours,
J'en donne ma parole,
Pour le moins au bout de huit jours,
Ils auront la.... *migraine.*

Rosbif était depuis six mois
Gros comme une barrique ;
C'était un homme de grand poids
Au sénat britannique :
La Carline a su l'alléger
De ce poids incommode ;
Il est aujourd'hui très-léger :
C'est un homme à la mode.

Mais cependant, Messieurs, il faut
Pour ce remède unique,
Que l'on s'adresse au vrai dépôt
De ce grand spécifique :
Sous ce nom le pharmacien
Vous vend une racine ;
C'est au théâtre Italien
Qu'est la bonne Carline.

[*Du 2 juin.*] Le 27 du mois dernier le clergé a ouvert les séances par une messe et par un discours que M. de La Luzerne, évêque de Langres, a prononcé. Il a prêché sur la nécessité de la révélation, et son sujet l'a conduit naturellement à une sortie contre l'incrédulité. On disait dans un cercle qu'il était bien extraordinaire qu'il eût tonné contre l'incrédulité, en prêchant devant le clergé de France. *Ah!* répliqua finement un seigneur de beaucoup d'esprit, *ce n'était là qu'une médecine de précaution.*

[8 *juin.*] M. Le Noir, lieutenant de police, a aussi un grand nombre d'ennemis comme tous les gens en place. Nous choisissons dans la foule des malins vaudevilles dont il est le héros, la chanson suivante, très-bien faite.

CHANSON

SUR LES COULEURS.

Air du Vaudeville de Figaro.

Dans le monde tout varie,
L'esprit et le sentiment;
Chacun son goût, sa manie,
L'un veut noir et l'autre blanc:
Pour moi, fier de ma patrie,
Un lys fait tout mon espoir (1);
Et je déteste le noir.

(1) Si ce n'était qu'il s'agit ici de la couleur blanche, par opposition à la noire, nous aurions changé de la sorte ce vers.

L'aigle fait tout mon espoir.

Quand je vois une Glycère,
En juste blanc de satin
Qui, sur sa taille légère,
S'allie avec son beau sein,
Oui, je crois être à Cythère,
Et je ne puis concevoir
Comment on souffre le noir.

Quoiqu'ici je désavoue
Hautement cette couleur,
Il faut pourtant que je loue,
Ses avantages d'ailleurs;
Il est vrai que pour la boue
On ne saurait rien avoir
De plus propre que le noir.

Mais de frêles avantages
Ne peuvent être opposés
Aux innombrables dommages
Dont nous sommes épuisés.
Ce serait par trop d'ouvrage,
S'il fallait apercevoir
Les maux que causent le noir.

Voyez ce ramas de cuistres,
Prêtres, moines et prélats,
Procureurs et ministres,
Médecins et magistrats :
Ces uniformes sinistres
Leur tiennent lieu de savoir :
Ah! que d'ânes sous le noir!

Jouant la douleur extrême,
Cloris en habit de deuil,
Dans les bras de ce qu'elle aime,
Rit d'un époux au cercueil.
Voile affreux du stratagème,

Ne pourra-t-on jamais voir,
Enfin supprimer le noir ?

Devenant à tous propice,
Si j'étais au rang des rois,
Je voudrais, sans artifice,
Qu'on interprétât les lois :
Pour rétablir la police
J'userais de mon pouvoir,
Et je proscrirais le noir.

J'aimerais la politique,
Les talens et les vertus,
Et je voudrais qu'on s'applique
A réformer les abus :
Enfin en place publique,
Aux flambeaux, par un beau soir,
Je ferais brûler le noir.

Ce vœu devient inutile :
L'honnête homme est maltraité ;
A la cour comme à la ville,
Le noir est autorisé ;
Car le peuple est imbécille,
Et les grands prennent sans voir,
Toujours le blanc pour le noir.

[17 *juin.*] Il y a trois ou quatre ans que M. de Mazière, trésorier de France, fit un enfant à une cuisinière très-jolie qu'il avait prise à son service ; étant mort l'année dernière, cette domestique se présenta à la famille pour tâcher d'en obtenir quelques secours pour son fils ; mais les héritiers de M. de Mazière, quoiqu'ils soient très-riches, et qu'ils n'ignorent point que la cuisinière a un enfant de leur parent, ont renvoyé

cette malheureuse qui, navrée de douleur, prit conseil d'un avocat, et intenta une demande en justice. Après beaucoup de plaidoyers, il vient de lui être adjugé mille livres par forme de dédommagemens, cinq cents livres de pension pour son enfant jusqu'à sa majorité, et à cette époque une somme de deux mille livres, une fois payée; l'extrait baptistère sera réformé, et l'enfant portera le nom de son père.

CHANSON

Chantée à un déjeûné où il y avait quatre hommes et quatre femmes.

Sur l'air : *Ah! le bel oiseau, maman!*

Pour que tout se fasse au mieux,
Est-ce trop de deux pour une ?
Pour que tout se fasse au mieux,
C'est assez d'une pour deux :
On dit que c'est le nombre heureux,
Quand chacun a sa chacune;
Mais quand le galant est vieux,
Ou que la princesse est brune,
Pour que tout, etc.

Salomon, ce roi dévot,
Eut des femmes par centaine;
Mais Dieu sait comme il s'en faut
Que chacun eût ses étrennes.
Pour que tout, etc.

Un Turc en suivant sa loi,
Peut en prendre jusqu'à quatre;
Mais un Français, sur ma foi,

Doit diablement en rabattre.
Pour que tout, etc.

Chacun le sien n'est pas trop,
Dit un mari d'ordinaire ;
Mais le mari n'est qu'un sot
Lorsque le galant sait lui plaire.
Pour que tout, etc.

Comme un autre avec chagrin,
J'ai vu naître cet usage ;
Mais j'ai consulté Tronchin (1),
Qui m'a dit en homme sage :
Pour que tout se fasse au mieux,
Ce n'est pas trop de deux pour une ;
Pour que tout se fasse au mieux,
C'est assez d'une pour deux.

[7 *juillet.*] Un procès assez singulier va occuper tout Paris ; c'est celui de M. le comte d'Avaux et du célèbre Mesmer. Le premier, apôtre du magnétisme, non content d'avoir donné cent louis pour être mis au rang des adeptes, voulut pénétrer plus avant dans le secret de la science ; Mesmer y consentit, et le comte d'Avaux lui fit un billet de cinquante mille écus, exigible dans le cas où il divulguerait lui-même ce qu'il aurait appris. Le comte d'Avaux brouillé avec Mesmer, a professé ouvertement la doctrine. Aussitôt son adversaire l'a fait assigner au tribunal des maréchaux de France, en paiement de son billet d'honneur. Messieurs les maréchaux ont voulu infliger une peine à l'auteur du billet, comme l'ayant fait à une personne

(1) Célèbre médecin.

incompétente du Tribunal ; mais enfin l'avis a prévalu de renvoyer l'affaire aux tribunaux ordinaires ; et Mesmer s'est pourvu au parlement. Voilà une cause d'une nature assez rare. Bien des gens croient qu'elle sera étouffée, et en attendant, le public condamne les deux parties au ridicule.

Le roi passant, il y a quelques jours, dans un corridor à Versailles, vit sur une muraille une charade crayonnée avec du charbon. La voici : *Mon premier est un article, mon second une maladie, mon troisième un saint, et mon tout s'ennuie.* Sa majesté pensa, avec raison, que ce jeu de mots venait d'un Garde du Corps, qui avait été en faction dans cet endroit. Elle prit l'almanach de ses gardes, et y trouva en effet le mot de la charade, qui est très-juste. L'auteur s'appelle *La Goutte-Bernard* : article, maladie, saint, et l'ennui d'une sentinelle. Cette petite anecdote a fait pendant deux ou trois jours la conversation de la Cour et de la Ville : peut-être dans l'occasion ne sera-t-elle pas inutile à l'avancement de celui dont l'ennui l'a produite.

[14 *juillet.*] A nos cabriolets ont succédé des voitures très-élevées, nommées *Wiski*. Les femmes ont pris fantaisie de les conduire elles-mêmes. Ces jours derniers, mademoiselle Rosalie, qui joue à la Comédie Italienne le rôle d'Antonio dans *Richard cœur-de-Lion*, et qui conduit Blondel avec succès, a cru pouvoir conduire plus vîte un de ces Wiski. Un galant écuyer la précédait à cheval, criant à tue-tête *gare*

aux passans. Une borne ne s'étant pas rangée à ce cri, le wiski a passé sur elle, et il a fait culbute complette qui a jeté la charmante Hippolyte à dix pas dans la rue. Heureusement un homme vigoureux qui se trouvait là par hasard, a recueilli en l'air le petit Antonio, et l'a sauvé ainsi du danger imminent de casser sa jolie tête. Elle en a été quitte pour quelques contusions cachées, que ses candides verront.

[*Du 27 juillet.*] La muraille qui cerne entièrement Paris, et qui va former de la capitale un parc immense, a fait prodigieusement crier les habitans de cette grande ville. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cet odieux monument fiscal est l'ouvrage de M. Lavoisier, le seul des quarante colonnes de l'État (1) qui soit membre de l'Académie des Sciences. Il est chimiste, et les mauvais plaisans disent qu'il a voulu mettre Paris dans une curcubite dont la caisse des Fermes sera le récipient.

[*Du 5 août.*] Le parlement est saisi d'une affaire qui commence à faire beaucoup de bruit. Voici le fait : un particulier nommé Laroche, et qui prend dans sa requête le titre modeste de *Bourgeois de Paris*, étant obligé, il y a quelque temps, de faire un voyage, confia sa fille, jolie et affligée de dix-sept ans, à une femme qui ne méritait pas cette confiance. Peu après, on ne sait pas trop comment, cette jeune personne se trouva entre les bras de M. de Maupeou, Maître des Requêtes, et logée avec lui à l'Hôtel de la Chancellerie. Le père, de retour, ayant demandé sa fille, elle lui fut niée et refusée. Il insista, on la lui rendit, mais nue et

(1) Les quarante fermiers-généraux.

enceinte. Ce père crut devoir exiger quelque réparation qui lui fut durement refusée aussi : alors il présenta requête pour qu'il lui fût permis d'informer contre le rapt et la séduction de sa fille, et sa requête fut accueillie par les chambres assemblées. Plusieurs personnes de considération se sont vainement interposées pour engager M. de Maupeou à arranger une affaire qui est tout au moins très-scandaleuse ; il prétend avoir des preuves authentiques de la connivence du père, et il n'a rien voulu entendre, de sorte que l'affaire va se poursuivre. Dans une entrevue avec le sieur Laroche, on prétend que M. de Maupeou lui dit : *Quand je prends un carrosse de remise, je ne le paie qu'autant que je m'en sers.* — *Cela est juste*, reprit le père, *mais quand vous cassez les glaces, vous les payez.*

[*Du 17 août.*] Les amis des deux Garat ont riposté à M. de Rivarol (1) par cette épigramme :

Lorsqu'autrefois on a vu Rivarol,
Vrai Laridon, né dans un tourne-broche,
Se nommer comte en descendant du coche,
Bien est-il vrai qu'il a fait par ce vol
Rire Paris et son bourg de Bagnol (2).
Mais aujourd'hui que Garat lui reproche
D'avoir pillé Condillac et Buffon,
L'on ne rit plus, et de par Apollon,
Au pilori du Parnasse on accroche
Le plagiaire et le comte Gascon.

(1) Il leur avait lancé un quatrain très-méchant.

(2) Bagnol est une petite ville de Languedoc où le père du comte donnait, dit-on, à manger à beaucoup de monde en payant.

[*Du 24 août.*] La querelle qui s'est élevée entre le comte de Rivarol et M. Garat, enfante sans cesse de nouvelles épigrammes. Voici une riposte du parti Rivarol. La mode des épitaphes est en vogue. Les faiseurs d'épigrammes ont imaginé sans doute qu'ils tuent tous ceux qu'ils attaquent.

Epitaphe d'auteurs vivans.

Ci gissent trois auteurs de grande renommée :
La Cretelle, Saint-Ange, et l'orateur Garat.
Ce célèbre triumvirat,
Ne vivait ici-bas que d'orgueil, de fumée.
Passant, veux-tu savoir quel était leur état ?
Du Mercure-Pankouke (1) ils étaient les gagistes ;
Mais ces hommes trop singuliers
Ne voulurent jamais passer pour journalistes.
Qu'étaient-ils donc ? Des journaliers.

J'ai la même observation à faire pour l'épigramme suivante contre l'archevêque d'Aix (2), que l'on accuse d'aimer trop les femmes.

Ci gît le prélat Boisgelin
Que plus d'un décret canonise,
Tant il fut bien avec l'Eglise. —
Pourquoi donc ? — C'est qu'elle est du genre féminin.

[*Du 25 août.*] L'abbé Blanchet, mort dernièrement, avait professé les humanités et la rhétorique avec tant de zèle et de succès, dans le pays chartrain,

(1) Nom d'un libraire qui avait alors le *Mercure*.
(1) Ce prélat vient de mourir en 1807.

que l'évêque lui offrit un canonicat, à condition qu'il se ferait prêtre. *Monseigneur*, répondit-il, *je suis trop honnête homme pour cela.*

COUPLETS A M.lle M**** (1).

De Roselmis, dans la fleur du bel âge,
Que l'air naïf m'intéresse et me plaît!
Si de Psyché l'on eût perdu l'image,
Pour la trouver on ferait son portrait.
De mille amans elle fait la folie;
Dans nos jardins c'est à qui la suivra;
Et quand on dit: Amour! qu'elle est jolie!
On est bien sûr que l'écho répondra.

Si pour ton teint, Flore, dans sa corbeille,
Sut assortir ses bouquets précieux;
L'esprit a fait en faveur de l'oreille,
Plus que sa main pour le charme des yeux:
Un simple mot échappé de ta bouche,
Porte un attrait qu'on ne peut définir;
Le cœur ému sent le trait qui le touche,
Et cède enfin à la voix du plaisir.

Ah! si j'osais, des amans le plus tendre,
A ses genoux je porterais mes vœux:
Peut-être, hélas! cherchant à se défendre,
Son embarras trahirait-il ses feux....
Mais quelle erreur: dans la nuit du silence
Laissons plutôt ce dangereux secret;
Sachons du moins respecter l'innocence,
Et que l'amour soit une fois discret.

(1) Par le chevalier du Puy-des-Islets.

[*Du premier septembre.*] Il vient d'arriver dans la place Dauphine (1), une aventure qui ressemblerait assez à celle du père Girard, si la nouvelle Cadière avait été plus complaisante. D'imbécilles parens avaient confié leur fille, âgée de treize ans, à une espèce d'abbé, pour lui enseigner les devoirs de la religion, avec pouvoir de la châtier, parce qu'elle était rebelle à toutes leurs remontrances. La petite personne ne se montra point plus docile aux instructions de l'abbé, qui s'amusait à la fouetter assez souvent. La jeune fille cherchant à se soustraire aux corrections du tartufe, voulut dernièrement se sauver par une fenêtre du cinquième étage : le pied lui manque ; et sa chute eût été affreuse, sans une grille de fer saillante à laquelle sa robe s'accrocha ; elle resta suspendue ; on vint à ses cris, et on la retira avec un bras cassé. Elle en réchappera, et cette fâcheuse leçon ne sera apparemment point perdue pour les parens. L'abbé est en fuite, ce qui rend sa conduite et ses desseins très-suspects.

[*Du 8 septembre.*] Un limonadier, et célibataire, de la rue St.-Nicaise, vient de se permettre une singulière vengeance. Il était lié particulièrement avec un tapissier, un perruquier et deux autres de ses voisins : s'étant aperçu qu'ils avaient réussi à acquérir les mêmes droits que lui sur sa maîtresse, il prit la résolution de prendre sa revanche sur leurs femmes. Il ne fut que trop heureux dans l'exécution de son

(1) Maintenant place Desaix.

projet. L'ardeur avec laquelle il se vengea le conduisit aux bords du tombeau ; il fait son testament, assemble les quatre époux et leur déclare qu'ils recevront chacun un legs après sa mort. Elle ne tarde pas ; à la levée des scellés, on lit le testament, on y trouve pour chacune des femmes de ces quatre voisins le legs d'un bijou précieux ; mais un papier était joint à l'acte : le commissaire riait en le lisant à basse voix ; on lui en demanda communication, il refuse, on l'exige ; il cède enfin, à la grande confusion des pauvres maris qui entendent le récit des amours du défunt avec leurs chastes épouses, et des détails à ce sujet fort peu agréables pour eux.

On a d'abord mal rendu dans le public une escroquerie d'une espèce rare, qui a été faite à M. Beaujon, et dont l'issue n'est pas moins extraordinaire qu'en était le plan. Un postillon de la poste de Nanterre (1) arrive un soir chez ce financier, et lui remet une prétendue lettre de M. le comte de Vergennes. Le ministre y demandait à M. Beaujon de remettre au porteur une somme de 110,000 livres en billets de la caisse d'escompte : c'était pour une affaire du moment. M. Beaujon s'empresse de rassembler cette somme, expédie le postillon avec les billets, et l'homme s'en va. A peine était-il parti que le caissier de M. Beaujon survient; celui-ci lui remet la lettre de M. de Vergennes ; le caissier ne reconnaît ni l'écriture ni le seing du ministre ! grande alarme. Le caissier est dépêché aussitôt

(1) Petit village près de Paris.

à M. de Vergennes à Versailles, et il résulte de l'éclaircissement que le ministre n'avait ni écrit ni envoyé personne. On court à Paris; le lieutenant de police promptement averti fait partir sur-le-champ un exempt de police pour Nanterre: le postillon Nicolas était en course; à son retour l'exempt lui demande ce qu'il a fait du paquet de M. Beaujon; le postillon l'avait laissé dans sa chambre, va le chercher et le remet. Interrogé de qui il avait reçu la lettre du ministre, il dit qu'un homme qui arrivait très-fatigué de Versailles, l'avait chargé de cette course, en promettant de l'attendre à Nanterre, et qu'à son retour il ne l'avait point trouvé. Les billets de caisse sont ainsi revenus entre les mains de M. Beaujon. D'après les renseignemens donnés par le postillon et par le maître de poste sur l'inconnu premier porteur de la fausse lettre du ministre, on est à sa recherche: on croit que ce qui l'a déterminé à ne point attendre le retour du postillon et à perdre le fruit de sa fripponnerie, c'est d'abord que le postillon a demeuré plus long-temps qu'il ne le comptait, et en second lieu, qu'il a vu la Maréchaussée de Nanterre faire sa ronde dans le chemin où il attendait lui-même les billets. La peur l'aura saisi à cette vue, et c'est à cette peur que M. Beaujon doit la rentrée de ses effets. Cette aventure, toute bizarre qu'elle paraît, est de la plus exacte vérité.

[*Du 4 septembre.*] Un vétéran de Cythère, le sieur du B***, employé en chef dans une administration de finance, avait pour maîtresse une figurante

de l'Opéra ; et quoique sexagénaire, il poussait le ridicule jusqu'à vouloir qu'elle lui fût fidelle. L'expérience ne lui avait point appris que, son âge à part, l'usage exige chez nous que le monsieur ait toujours au moins un substitut. Il lui vint cependant un jour le soupçon que, les jours de congé, sa belle allait passer les nuits hors de chez elle. Notre traitant, versé dans l'art de découvrir les fraudes, s'avisa d'un moyen assez ingénieux. Lorsque sa maîtresse sortit, un soir, il fixa sur l'entrée de la serrure de la chambre de sa belle un cheveu attaché par les deux bouts avec de la cire. Le lendemain matin trouvant cet appareil dans le même état, il vit clairement que sa tendre amie n'était pas rentrée de la nuit. Désespéré de se voir trompé par une femme qu'il aimait, il a perdu la tête, au point que dans la nuit du jeudi au vendredi il s'est jeté par la fenêtre.

COUPLETS,

A la louange des Blondes.

Sur l'air : *On compterait les diamans.*

Depuis qu'à la blonde Cloris,
Mon cœur amoureux rend les armes,
Parmi les plus beaux coloris,
Le blond seul a pour moi des charmes :
Le blond m'annonce le bonheur,
Le blond m'attendrit seul au monde ;
Tout change à mes yeux de couleur ;
Et toute la nature est blonde. (*Bis.*)

En vain la brune a de l'esprit ;
En vain le sel de la saillie

Se mêle à tout ce qu'elle dit ;
De ses attraits je me défie.
Quand dans ses yeux la volupté,
Brille et sourit à tout le monde,
Je lui dis : Belle, en vérité,
Vous méritez bien d'être blonde. (*Bis.*)

[*Du 28 septembre.*] Quoique le public prenne hautement le parti du cardinal de Rohan (1), on l'accable cependant de sarcasmes et de calembours. On dit que *tant que son affaire sera pendante, madame la Motte ne sera point élargie.* On l'a peint en habits pontificaux, une tire-lire à la main et une fleur-de-lys sur la poitrine, comme les Quinze-Vingts (2), avec une corde au cou placée en sautoir, et ces mots placés au-dessus : *Autrefois il était bleu.*

[*Du 29 septembre.*] La demoiselle Coulange est morte le 9 de ce mois, âgée de 23 ans, à la suite d'une fièvre milliaire. Son amant, le prince de B***, qui voulait lui donner une généalogie, et la rendre d'une origine aussi illustre que la sienne, en est inconsolable. Elle était fille d'une blanchisseuse. Les poètes n'ont pas manqué de faire des épitaphes pour cette belle défunte. Choisissons la moins mauvaise.

Ci gît Eglé : De son vivant
Elle eut une âme tendre et pure ;
Elle aima beaucoup son amant,
Qu'elle épousa sans sacrement,
Suivant les lois de la nature :
Bien d'autres qu'elle en font autant.

(1) A propos de la fameuse affaire du collier.

(2) Il était le principal administrateur de cette maison, et intéressé dans la vente des bâtimens.

Jetons à cette occasion un coup d'œil sur nos plus célèbres courtisanes. La demoiselle Milot, qui joint à la beauté la plus séduisante, toutes les grâces de l'esprit, et une gaîté, une vivacité charmantes, tient dans ses fers un de nos plus grands seigneurs. La Duthé, qui a aujourd'hui 36 ans, et à qui l'on fait de temps en temps l'honneur de la dire morte, comme il est d'usage à l'égard des grands personnages, jouit délicieusement du plaisir de vivre avec une société agréable et trente mille liv. de rente. Sa maison est un temple de volupté, où tous nos aimables diseurs de riens, vont passer de charmantes soirées. Duthé inspire encore des passions; mais elle n'y répond pas. Son amant, un jeune Anglais nommé Fox, a su la rendre fidelle. Avant ce tenant, le lord Sh....., qui avait une très-jolie femme, a dépensé pour elle six à sept mille guinées en quatre semaines. Mylady voyant un soir, pendant cette intrigue, mademoiselle Duthé passer devant elle au sortir de la Comédie Italienne, se contenta de dire en souriant à son mari : *Oui*; *elle n'est pas mal.* Son élève, mademoiselle Quincy, a su amasser une petite fortune, sans faire autant de bruit. Ce sont les financiers qui l'ont enrichie, et sa complaisance, quand on la paie, la fait rechercher. La demoiselle Dervieux, qui a été très-jolie, a donné dans la magistrature. Les robins du haut rang vont jouer chez elle : ses appartemens sont très-élégans; elle a le meilleur cuisinier de Paris, et tous les jours une nuée de gourmands se rend chez elle, où, avant et après le souper, on use beaucoup de cartes e de dez. Cette spéculation lui donne un revenu au mo i de cinq uante mille livres. Grandville joue le même

rôle, et n'est pas moins heureuse dans cette lucrative carrière. Elle a tous les jeunes seigneurs et les plus jolies filles. L'amour, la musique et le jeu s'y succèdent tour-à-tour. Mademoiselle Guimard ne jouit plus qu'en tapinois. Carline a passé d'une obscurité voluptueuse, mais peu fortunée, dans les bras de grands seigneurs. Elle a eu de la conduite, elle a travaillé à acquérir des talens; elle joue très-bien les soubrettes sur le théâtre Italien. Ses bonnes fortunes lui ont valu environ 20,000 livres de rente, dont elle jouit avec modération et économie. La plus jolie des filles de cet ordre est, suivant beaucoup d'amateurs, mademoiselle Contat, et il ne lui manquerait rien pour paraître aimable, si elle avait plus de délicatesse. Elle a beaucoup d'esprit, et joue mieux encore que mademoiselle d'Oligny (1) dans les rôles de cette actrice. Elle est admirable dans le personnage de Susanne (2). On croirait qu'elle est susceptible du sentiment, que sa bouche exprime avec grâce et un naturel charmant; mais on prétend qu'à cet égard l'art ne doit rien à la nature.

M. l'archevêque de Toulouse s'est relevé des bords du tombeau. Un de ses confrères de l'Académie lui demanda s'il était confessé, s'il avait communié : *Sans doute*, répondit le convalescent avec ironie; *j'ai fait mon métier comme vous, monsieur le philosophe, vous devez faire le vôtre en persévérant dans l'incré-*

(1) Retirée depuis plusieurs années. Sa conduite fut toujours aussi estimable que ses talens : phénomène fort rare au théâtre.

(2) Dans *le Mariage de Figaro* : elle y a fait depuis la comtesse avec autant de succès.

dulité : il vaut mieux se damner que de se montrer sans caractère.

Dans l'assemblée du clergé de 1781, il fut arrêté que l'on réserverait 60,000 liv. pour être distribuées aux écrivains qui défendraient le mieux les intérêts de la religion contre les incrédules. L'abbé Mazard, grand-vicaire de l'archevêque de Vienne, a été chargé de rendre compte à l'assemblée du mérite de chacun des ouvrages composés dans cet esprit. Il se trouve aujourd'hui qu'il n'y a pas eu jusqu'aux pauvres curés et vicaires de campagne, qui n'aient écrit quelque pitoyable brochures sur la religion, et qui n'en demandent le salaire. M. de Brienne a examiné toutes ces tristes et inutiles compilations, où l'on défigure ce que les Bossuet, les Fléchier, les Massillon ont dit avec tant d'éloquence. Le prélat philosophe a proposé à l'assemblée d'appliquer à un meilleur usage ces 60,000 liv., dont la nouvelle destination est encore indéterminée.

COUPLETS,

Chantés à la Loge des Neuf-Sœurs, tenant loge d'adoption.

Par M. de Miramond.

Peut-on goûter des biens parfaits,
Si l'on n'a point vu la lumière ?
Le monde lui doit des attraits ;
Célébrons, chantons ses bienfaits :
A qui voit de si doux objets,
Elle doit surtout être chère.
Peut-on, etc.

L'ombre, il est vrai, plaît à l'Amour;
Mais l'Amour chérit la lumière :
Si, quand la nuit est de retour,
A ce dieu l'on fait mieux sa cour,
Ne sait-on pas qu'un peu de jour
Double les plaisirs du mystère?
Ne peut-on, etc.

La beauté dont tout suit les lois,
Doit son triomphe à la lumière ;
Et l'enfant qui porte un carquois,
Tout fier qu'il est de ses exploits,
En compterait bien moins, je crois,
Si l'on ne voyait point sa mère.
Peut-on, etc.

Combien dans ces momens flatteurs
Je sens le prix de la lumière!
Vous de qui les charmes vainqueurs
Domptent les plus superbes cœurs,
Ah! puisque vous êtes mes sœurs,
Des Grâces je suis oncle et frère.
Peut-on, etc.

Daignez sur moi, daignez, beaux yeux,
Lancer votre douce lumière ;
J'admire les astres des cieux ;
Mais mon cœur admire les feux
De ces astres plus radieux
Qui roulent sous votre paupière.
Peut-on goûter des biens parfaits,
Si l'on n'a point vu la lumière?

Le secret des scènes clandestines d'évocation des ombres a percé dans le public. Le comte Cagliostro établissait, du côté du couchant, les fauteuils de ses convives, qu'il supposait dans un état de *somnambu-*

lisme, et au levant, des siéges destinés aux morts, qui devaient leur venir faire compagnie. Il faisait éloigner les chiens, les chats et les oiseaux. Les domestiques étaient renvoyés ; puis après diverses contorsions, il traçait des figures, prononçait des paroles cabalistiques, et annonçait d'un ton effrayant les personnages qu'on avait demandés. Quelques compères prétendaient les voir se placer sur les siéges vides ; mais le comte seul prétendait les entendre. Il rendait aux convives les réponses des morts à leurs questions. Ce charlatan a beaucoup d'esprit ; il parle grec, latin, anglais, italien, allemand, polonais. Il tenait pour Henri IV le langage de son temps, et rendait parfaitement les saillies de ce grand monarque. Il parlait avec véhémence comme César, avec douceur comme Socrate, et l'on doit admirer l'habileté avec laquelle il s'acquittait des différens rôles qu'il devait jouer. Il avait promis de faire voir certaines ombres à tout le monde dans le cours d'opérations mystérieuses qu'il préparait pour Lyon. Or c'était, dit-on, une partie de filles de l'antiquité que l'on devait y faire. L'un aurait pu coucher avec Laïs ou Aspasie, l'autre avec Leontium ; celui-ci avec Marion de Lorme, celui-là avec Ninon de l'Enclos. Enfin personne n'entend mieux que le comte de Cagliostro l'art de la mystification ; mais il échouera contre les juges et les geôliers (1).

(1) Il était alors à la Bastille. On sait que toutes ses intrigues et ses ruses allèrent faire naufrage à Rome, où il mourut renfermé dans une forteresse, et sa femme se retira dans un couvent.

Le portrait de M. Beaujon, banquier de la cour, l'un de nos plus grands financiers dans tous les sens, figurait au salon à côté de M. de Calonne. L'abbé Aubert, auteur des Petites-Affiches, passant avec une société en belle humeur, s'avisa de dire, en montrant successivement les deux portraits : *Voici l'esprit et voici la matière.* Ce bon mot a fait fortune, et tout Paris l'a répété. Madame le Brun a été obligée de retirer le portrait du financier, très-indigné de ce que le Zoïle osait le traiter de matière. Au reste, M. Beaujon a tout le mérite de son état, qui en exige maintenant bien plus que du temps des Turcaret. D'ailleurs, l'épigramme devait le respecter, car il est bienfaisant. Les habitans du faubourg du Roule lui doivent l'établissement d'une école gratuite pour leurs enfans, et celui d'un hospice destiné à recevoir quarante-huit vieillards, moitié de chaque sexe (1).

On s'est beaucoup amusé du testament d'un Anglais dont on garantit l'authenticité. En voici une clause :

« Je donne et lègue à ma sœur N N., cinq guinées ; » mais qui ne lui seront pas remises pendant sa vie na- » turelle ; elles lui seront délivrées immédiatement » après sa mort, afin qu'elle puisse être enterrée conve- » nablement. »

[*Du 5 octobre.*] Voici une anecdote singulière et parfaitement inconnue du public. Il fut, il y a quelques jours, question dans la Gazette de France de ce que le roi a donné pour la rédemption des captifs revenus des côtes de Barbarie. On y citait sa majesté et son

(1) Il sert aujourd'hui à des malades.

vertueux interprète (1). Cette épithète mise dans les épreuves de la Gazette, ne se trouva plus dans les exemplaires. M. de Calonne voulut savoir qui l'avait supprimée. On alla aux informations chez le gazetier. Celui-ci répondit que la suppression avait été faite à Versailles. On chercha dans les dix-sept épreuves : la correction n'était ni dans celle du ministre des affaires étrangères, ni dans celle du ministre de Paris. On trouva le mot biffé avec du crayon rouge, sur une épreuve que l'on croit celle qui a passé sous les yeux de sa majesté elle-même. Il n'est au reste pas nécessaire d'être cru vertueux, pour être regardé comme un ministre utile.

Samedi dernier, un conseil de guerre tenu aux Invalides, a jugé l'affaire de M. de Viantes, qui avait mis la croix de Saint-Louis, sans aucun titre pour la porter. Il a comparu en personne, et a déclaré qu'il avait été reçu chevalier de Saint-Louis par M. le marquis de Bouillé. La fausseté de cette assertion a été démontrée; il a été condamné à avoir la croix arrachée, et à être enfermé dans une forteresse pendant vingt ans et un jour. Lorsque cette sentence a été mise sous les yeux du roi, il s'est élevé une question singulière dans le conseil. On a demandé quelle peine aurait encouru M. de Viantes, si, au lieu d'avoir placé la croix de Saint-Louis à sa boutonnière, il n'y avait passé qu'un ruban rouge, et même une boule d'or, selon le moderne usage des chevaliers de Saint-Louis à la mode ? Les opinions ont

(1) C'est ainsi que la flatterie du journaliste désignait M. de Calonne.

été unanimes, qu'il n'y aurait eu aucun délit en ce cas. Il a résulté de cette discussion, qu'une ordonnance prête à paraître va obliger les chevaliers de Saint-Louis à porter toujours les véritables marques de l'ordre.

[*Du 7 octobre.*] Le chanteur Garat, glukiste intolérant, était assis derrière M. Marmontel à une répétition de Pénélope, dont la musique est de Piccini, à laquelle tout le monde applaudissait. Il s'écriait à chaque morceau : *Ah ! que c'est bête ! le cochon !* etc. L'académicien, quoique très-sourd, entendit enfin l'exclamation. Il se retourna vers le chanteur, et lui dit : *M. Garat, connaissez-vous la fable du Scorpion et d'Hercule?* Etourdi de la question, qu'il ne comprenait point, le chanteur lui dit néanmoins avec effronterie : *Oui, Monsieur, je la connais.* — *Eh bien*, répliqua Marmontel, *vous pouvez vous l'appliquer : vous êtes l'insecte malfaisant qui pique le héros au talon.* Les rieurs ne furent pas pour M. Garat; et en effet, ce n'était pas là que le chanteur Bordelais, admis par l'amitié, devait exhaler sa bile contre un poème lyrique qui faisait une profonde impression sur tous les autres spectateurs.

Un commis au bureau du domaine, s'avisa dernièrement de mettre à la porte sa servante, très-fidelle, très-laborieuse; mais qui, la nuit, allait coucher avec son amant. Cette fille répondit aux reproches qu'il lui faisait : *Mais, Monsieur, je fais comme Madame.* Elle lui indiqua en même temps l'endroit où cette volage épouse cachait les lettres de son galant. Le mari ne fit pas semblant d'écouter cette dénonciation; mais, la servante sortie, il alla chercher la correspondance,

qu'en effet il trouva. Furieux, il s'élança contre sa femme, et la battit cruellement ; puis, ayant envoyé chercher une mesure d'eau-forte, il la versa dans un verre, en lui disant : *Buvez, madame, buvez.... Après ce que vous avez fait, il ne vous reste plus qu'à mourir.* La jeune épouse eut la courageuse imprudence de répondre, en lui jetant un regard de mépris : *J'aime mieux avaler ce poison que de renoncer à mon amant.* Elle but sur-le-champ la fatale coupe, et périt après trente-six heures de convulsions et de douleurs. Le mari a eu le temps de prendre la fuite.

Je vais encore, monsieur, vous faire part d'une anecdote très-véritable, dont je changerai seulement le nom des personnages. Evélina était jeune et belle ; elle était encore plus aimable qu'elle n'était belle. Frédéric la vit et forma le projet de lui plaire ; il était jeune, d'une figure agréable, plein de confiance dans ses avantages, et gâté par quelques petits succès auprès de quelques grandes dames. Il s'introduisit chez Evélina ; elle vit ses prétentions sans en être alarmée, et reçut ses avances sans y repondre.

Evélina avait le cœur sensible ; mais son cœur n'était occupé que de son mari, qui était aimable, un peu volage, mais qui, malgré quelques infidélités, conservait au fond de son cœur une grande tendresse pour elle.

Pour plaire à Evélina, Frédéric prodiguait les attentions et la galanterie, et relevait les agrémens de sa personne par toutes les recherches de la parure. Il arriva un jour chez elle avec un fort beau rubis à son doigt : Evélina en fut frappée, et voulut le voir de près. Elle lui prit la main ; Frédéric tressaillit d'espérance et de

joie, en sentant trembler dans sa main celle d'Evelina.

Après avoir examiné le rubis avec attention, elle retire doucement l'anneau du doigt de Frédéric; il redouble d'espérance. « Permettez-vous, lui dit-elle, que je garde cette bague? — Vous me comblez! répondit-il avec empressement. — Je suis fâchée de vous en priver, mais.... — Ah! belle Evélina, gardez-la toute votre vie; portez-la, ajouta-t-il en lui baisant tendrement la main, portez-la pour l'amour d'un amant qui vous adore. — Non, reprit-elle; mais je la garderai pour l'amour d'un époux ingrat qui me trahit, et que j'aime malgré sa perfidie. — Comment! que voulez-vous dire? s'écrie Frédéric confondu et immobile d'étonnement. — Ecoutez, Monsieur, répliqua-t-elle: cette bague est à moi; mon mari me l'avait donnée: un jour elle disparut de dessus ma toilette, où je l'avais mise; mon mari seul pouvait l'avoir emportée; mais je n'osai le penser. — Comment se pourrait-il? C'est mylady Baltimore qui me l'a donnée. — Justement, reprit Evélina; mon mari la voit beaucoup depuis quelque temps. Je crois que lady Baltimore a eu ce rubis à bon marché: quoiqu'il ne soit pas vraisemblable qu'elle vous l'ait fait payer bien cher, il m'est impossible de le recouvrer au même prix. Soyez encore plus généreux; contentez-vous de mon amitié. » Frédéric déconcerté, rougit, fit une profonde révérence, se retira en balbutiant quelques mots, et ne revint plus.

FIN.

SUPPLÉMENT.

Nota. La crainte que nous avions de trop grossir ces deux volumes, nous avait fait rejeter un grand nombre d'anecdotes et de pièces intéressantes. Nous allons les réunir dans ce supplément.

(1774).

On raconte ce trait plaisant de mademoiselle Arnould, *Regis ad exemplum totus componitur orbis.* Depuis que Louis XV vivait avec madame du Barry, les plus honnêtes femmes ne se faisaient plus de scrupule de hanter les catins les plus déterminées. Une jeune femme du Palais-Royal, nommée madame de Hunolstein, (d'une réputation intacte d'ailleurs,) s'était tellement engouée de mademoiselle Arnould, qu'elle avait vue dans le rôle d'Iphigénie de M. Gluck, qu'elle en était presque devenue amoureuse. Elle ne fut pas contente qu'on n'eût déclaré à l'actrice les sentimens qu'elle se sentait pour elle. Celle-ci voulant en marquer sa reconnaissance, lui envoya un chapeau fort galant qu'elle nomma *chapeau à l'Iphigénie.* Elle lui fit dire qu'ayant imaginé cette parure pour elle, elle lui en faisait hommage. La jeune femme ne pouvant parvenir à ajuster le chapeau à son goût, envoya chez l'actrice un laquais balourd, qui fit plaisamment sa commission. Il trouva mademoiselle Arnould à sa toilette, entre M. le Prince d'Hesnin son amant payant, et son coiffeur son amant payé, et lui dit : « Made-

» moiselle, madame la comtesse vous remercie du » chapeau que vous lui avez envoyé ; mais elle ne » peut pas réussir à l'arranger comme vous ; et elle » vous prie de lui envoyer celui qui vous le met. » Iphigénie alors se tournant avec majesté vers ses deux amans, leur dit le plus gravement du monde : « Eh » bien ! qui est-ce qui marche aujourd'hui ? »

[7 *juillet.*] Lundi le roi était à travailler dans son cabinet ; une Sœur-Grise est venue pour lui parler. On lui dit que cela ne se pouvait pas. Une demi-heure après elle revint, et annonça qu'elle avait des choses de la dernière importance à dire au roi. Le capitaine des Gardes la fit entrer. — Sire, je viens de la part de ma Communauté féliciter V. M. sur l'heureux succès de son inoculation, et lui demander sa bienveillance pour notre couvent, qui est dans le plus pressant besoin. — La Sœur-Grise entra dans beaucoup de détails, auxquels le roi parut s'intéresser ; il promit enfin à la bonne Sœur de s'occuper de son couvent. Celle-ci prenant congé, partit d'un éclat de rire, qui étonna tout le monde, et fit croire qu'elle était folle, au point que le roi cria : « *qu'on l'arrête, mais qu'on* » *en ait soin.* » Cet ordre fit rire encore plus fort l'aimable Sœur, qui éclata en disant : *Quoi ! personne ne me reconnaît ?* C'était la reine qui avait voulu amuser le roi et s'amuser elle-même.

[*Du 31 juillet.*] Les sarcasmes et les pasquinades sur le feu roi ne cessent pas : on raconte que son âme errant le jour de ses obsèques dans la plaine de St.-

Denis, elle fit rencontre de cet Apôtre de la France, qui lui demanda où elle allait? L'âme royale répondit qu'elle allait en paradis. « Vous n'êtes pas dans la » route, dit le Saint, prenez par ici, voilà le bon » chemin: bon soir, bon voyage..... »

Après une demi-heure de route, le défunt rencontre la Madeleine, qui lui demande où il va? même réponse. « Vous n'y êtes pas, mon ami, dit la sainte pécheresse, prenez ce sentier que je vous indique et vous arriverez à bon port. » Il marche et se fatigue inutilement sans arriver au but; enfin il aperçoit St.-Pierre, et croit être au terme de son voyage. « Eh, bon soir, bon sire, lui dit le saint portier, » où allez-vous si tard? En paradis, reprit le mo» narque trépassé. — Eh, bon Dieu, vous lui tournez » le dos! — Parbleu, l'aventure est plaisante: St.» Denis et la Madeleine, deux de vos confrères, m'ont » cependant enseigné ce chemin. — Ils ne savent ce » qu'ils disent, répond St.-Pierre, rapportez-vous-en » plutôt à moi, qui tiens les clefs dans ma poche. » Je ne suis plus surpris que vous n'ayez fait que » des sottises de votre vivant, vous avez toujours » pris pour conseillers des gens sans tête et des ca» tins. »

[*Du 12 septembre.*] L'exil du Chancelier a fait une sensation qu'il serait difficile d'exprimer: il s'y attendait, et lorsqu'on lui annonça M. le duc de la Vrillière, d'aussi loin qu'il l'aperçut, il lui dit: « *Je* » *sais l'objet de votre mission, mais comme je suis* » *Chancelier, et que je le serai toute ma vie, je*

» *la recevrai assis* ». Après que M. le duc de la Vrillière lui eut fait son compliment, il répondit : « *J'o-* » *béirai. J'ai fait gagner au roi un procès qui du-* » *rait depuis trois cents ans, il veut le perdre, il est* » *bien le maître.* »

On a entendu parler de la sensasion que l'oraison funèbre de Louis XV a faite lorsque M. l'évêque de Senez la prononça à St.-Denis, le 27 du mois dernier. Elle en a beaucoup moins fait à l'impression ; on a trouvé que l'orateur qui promettait de déchirer le voile, n'en a levé qu'un coin ; on dit, pour sa justification, que le censeur en a beaucoup retranché ; cependant il y a laissé une phrase que l'on a citée comme très-hardie. La voici : « Le peuple n'a pas, » sans doute, le droit de murmurer, mais il a » le droit de se taire, et son silence est la leçon » des rois..... » Cela n'est pas exact. Qui peut empêcher un malheureux que l'on écorche de murmurer, de crier même ? Il eût été plus vrai de dire : *Le peuple a, sans doute, le droit de murmurer ; mais la terreur le force au silence, et ce silence est la leçon des rois.*

Au Révérend Père en Dieu Messire Jean de Beauvais, créé par le feu roi Louis XV, Evêque de Senez, par M. de Voltaire.

Mon révérend père en Dieu, j'assistai ces jours passés au service que fit le curé de Neuilly, « Ouailles, » disait-il, souhaitons la vie éternelle à notre bon roi

» qui ne demanda que la paix après avoir gagné deux
» batailles en personne ; qui fit l'aumône aux pauvres ;
» qui aurait payé toutes ses dettes, s'il avait eu de l'ar-
» gent ; qui fonda l'Ecole Militaire ; qui a bâti le beau
» pont de Neuilly, sur lequel vous vous promenez ;
» et qui avait un valet de garde-de-robe à qui je dois
» ma cure. »

Cette oraison funèbre me plut beaucoup parce qu'elle ne prétendait à rien, qu'elle parle au cœur, et surtout qu'elle est courte.

J'ai assité depuis à la vôtre : je ne vous dis pas qu'elle parut longue ; mais l'assemblée ne trouva pas bon que vous commençassiez par parler de vous. *Quand j'annonçais il y a peu de temps la divine parole, etc.* Tout le monde convient qu'il ne fallait pas débuter dans l'éloge d'un roi par celui de Messire Jean de Beauvais : nous aimons la parole divine ; l'égoïsme la profane.

Vous dites que Dieu *possède l'immortalité.* Et nos âmes, mon révérend père, et nos âmes ne passent-elles pas pour être immortelles ? On aurait souhaité que vous eussiez dit, *Dieu qui possède et qui donne l'immortalité* ; car enfin, le diable, comme vous savez, le diable qui nous inspire tant de passions, le diable qui est par-tout, a la réputation d'être immortel.

Vous vous comparez à Jéremie, mon révérend père (1) ; Jérémie vit d'abord, à quatorze ans, une verge veillante, et une marmite bouillante ; dans un

(1) Jérém. chap. 1, ℣. 11, 12, 13.

âge plus mûr, il fut accusé d'avoir trahi son roi pour le roi de Babylone. Qu'avez-vous de commun avec Jérémie ? Auriez-vous manqué à votre roi comme un Juif ? Avez-vous comme lui une verge veillante et une marmite bouillante ?

Vous comparez une illustre princesse qui a quitté la cour pour un couvent, à la fille de Jephté à qui son père coupa la tête. Vous comparez Louis XV à Joas qu'Athalie fit poignarder ; mais jamais le feu roi ne fut poignardé par sa grand-mère, et jamais il ne coupa le cou de sa fille ; il faut que les comparaisons soient justes, même dans une oraison funèbre.

Le cri public vous a obligé de changer l'endroit où vous reprochiez au feu roi d'avoir chassé les Jésuites : vous avez cru adoucir cette satyre, en imprimant que la société des Jésuites était une *fausse société* ; mais cela ne s'entend pas : on sait bien ce que c'est qu'un homme faux, un homme qui parle contre sa conscience, une pensée fausse, un faux pas, un faux brillant ; on ne sait ce que c'est qu'une *société fausse*. Le révérend père Malagrida, et le révérend père la Valette, ont fait de fausses démarches qui ont entraîné la ruine d'une société très-véritable et autrefois très-dangereuse.

Vous ne deviez pas comparer cette société fausse à Jonas, que des idolâtres jettèrent dans la mer pour appaiser une tempête : les rois de France, d'Espagne, de Naples, de Portugal, le Souverain de Rome ne sont pas des idolâtres. Les déclamateurs devraient bien dans ce siècle de raison, se garder de toutes ces comparaisons puériles.

Vous dites *que les anciens Parlemens se sont laissés entraîner par l'impulsion des circonstances au-delà de leur premier but ;* l'impulsion des bienséances et de votre génie ne devait pas vous entraîner dans de pareilles phrases.

Quelle impulsion étrange vous force à vous déchaîner contre le dix-huitième siècle de notre ère vulgaire ? *Il était donc réservé*, dites-vous, *au dix-huitième siècle, d'attaquer à-la-fois les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu et de l'honnêteté naturelle* ! et vous proclamez le successeur de Louis XV le restaurateur des mœurs ! Vous auriez dû l'appeler le conservateur : car enfin, monsieur de Beauvais, dans quel temps a-t-on vu plus de princesses renommées par des mœurs plus pures ? Dans quel pays a-t-on vu tant de ministres des finances mourir dans une pauvreté si respectée ? Avez-vous su quels hommes étaient messieurs d'Argenson ? L'un étant ministre a écrit en faveur du Peuple ; l'autre a laissé une mémoire chère à tous les gens de guerre. Vous avez lu l'histoire ; y avez-vous rencontré beaucoup de personnages qui aient soutenu ce qu'on appelle si lâchement une disgrâce, avec plus de grandeur et d'*honnêteté naturelle*, que certains ministres dont je ne vous dirai point le nom (1).

Dans quel temps les libéralités, cette pierre de touche de la vraie grandeur, ont-elles été plus abondantes ?

Mille actions généreuses qui se multiplient tous les

( ) M. le duc de Choiseul et M. le duc de Praslin.

jours ; auraient dû vous avertir de respecter un peu plus votre siècle et le feu roi votre bienfaiteur, dont vous avez fait (permettez-moi de vous le dire) une satyre un peu grossière.

Vous vous écriez : *Il n'y aura plus d'hypocrites, parce qu'il n'y aura plus de vertu* : il est vrai que le roi régnant n'a plus d'hypocrites dans son conseil ; mais vous en plaignez-vous ? L'infâme superstition est la mère de l'hypocrisie, et la vertu est la fille de la religion sage, éclairée et indulgente. Comment avez-vous la naïveté de regretter l'hypocrisie ?

Vous vous servez du mot de *vice* en parlant des sentimens du dernier roi. Ah ! monsieur, employez le mot propre : l'amour est une faiblesse, l'ingratitude envers son bienfaiteur est un *vice*. Ce sont là les principes de l'*honnêteté naturelle*. Pour insulter ainsi son siècle et son maître, il faudrait être prodigieusement supérieur à l'un et à l'autre, mais alors on ne les insulterait pas.

A propos, je n'ai lu ni dans Bossuet ni dans Fléchier, que les âmes des rois palpitassent au jugement de Dieu ; ayez la bonté de me dire comment une âme palpite ; c'est apparemment comme une verge qui veille.

(1775.)

[2 *janvier.*] Il y a quelque temps qu'on disait à l'un des respectables curés de Paris : — *Croyez-vous que ces évêques qui mettent toujours la religion en avant, en aient beaucoup ? Si on les jugeait sur leur conduite, on serait tenté de penser qu'ils ne croient seulement pas en Dieu.* Le bon pasteur après avoir hésité un moment répondit : — *Il peut y en avoir quatre ou cinq qui y croient encore.*

[*Du 27 février.*] On me donne ce sermon comme une plaisanterie de ce carnaval, et je vous le passe au même titre ; je trouve un petit mérite à ce prédicateur bavard, relativement aux étrangers, en ce qu'il a rassemblé assez plaisamment la majeure partie des proverbes Français les plus usités.

Sermon du révérend père Sancho.

MES CHERS FRERES,

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise : ces paroles sont tirées de *St.-Thomas Corneille*, *Molière*, et compagnie ; Sganarelle à dom Juan. Acte 5. Scène 3e. Vers 14e. Cette vérité devrait faire trembler tous les pécheurs ; car enfin Dieu est bon ; mais aussi, qui aime bien, châtie bien. Il ne suffit pas de

dire, je me convertirai, ce sont des propos en l'air, autant en emporte le vent, un bon tien vaut mieux que deux tu auras; il faut ajuster ses flûtes, et ne pas s'endormir sur le rôti; on sait bien où l'on est, mais on ne sait pas où l'on va, et quelquefois l'on tombe de fièvre en chaud mal, et l'on troque son cheval borgne pour un aveugle. Au surplus, mes frères, honni soit qui mal y pense; il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre: à décrasser un maure, on perd son temps et son savon, et l'on ne peut faire boire un âne s'il n'a soif. Mais suffit, je parle comme St.-Paul, la bouche ouverte, c'est pour tout le monde, et qui se sent morveux, qu'il se mouche. Ce que je vous en dis, n'est pas que je vous en parle; mais comme un fou avise bien un sage, je vous dis votre fait; et je ne vais pas chercher midi à 14 heures. Oui, mes frères, vous vous amusez à la moutarde, vous faites des châteaux en *Espagne*: mais prenez garde, le démon vous guette comme le chat fait la souris; il fait d'abord patte de velours, mais quand une fois il vous tiendra dans ses griffes, il vous traitera de Turc à Maure, et alors vous aurez beau vous chatouiller pour vous faire rire, et faire le bon apôtre, vous en aurez tout du long et tout du large. Si quelqu'un revenait de l'autre monde, et qu'il rapportât des nouvelles de l'école, alors on y regarderait à deux fois; chat échaudé craint l'eau froide; quand on sait ce qu'en vaut l'aune, on y met le prix: mais là-dessus, les plus savans n'y voient goutte, la nuit tous chats sont gris, et quand on est mort, c'est pour longtemps. Prenez-y garde, disait *St.-Chrysostôme*, n'é-

veillez pas le chat qui dort, l'occasion fait le larron, mais les battus paieront l'amende, fin contre fin ne vaut rien pour faire doublure ; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur, et à la Chandeleur les grandes douleurs. Vous êtes aises comme rats en paille, vous avez le dos au feu, le ventre à la table ; on vous prêche, vous n'écoutez pas : je le crois bien, ventre affamé n'a point d'oreilles : mais aussi, rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse : ce qui vient au son de la flûte retourne au son du tambour, et l'on se trouve entre deux selles le cul à terre : mais alors il n'est plus temps, c'est de la moutarde après dîné ; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors. Souvenez-vous donc bien de cette leçon, mes frères, faites vie qui dure. Il ne s'agit pas de brûler la chandelle par les deux bouts ; qui trop embrasse mal étreint ; et à courir deux lièvres, on n'en prend aucun. Il ne faut pas non plus jeter le manche après la cognée. Dieu a dit, aide-toi, je t'aiderai ; n'est pas marchand qui toujours gagne : quand on a peur des feuilles, il ne faut pas aller aux bois ; mais il faut faire contre fortune bon cœur, et battre le fer tandis qu'il est chaud. Un homme sur la terre doit toujours être sur le qui-vive ; on ne sait ni qui vit ni qui meurt ; l'homme propose, mais Dieu dispose : tel qui rit vendredi, dimanche pleurera ; il n'est si bon cheval qui ne bronche, et quand on parle du loup on en voit la queue. Oui, mes frères, aux yeux de Dieu, tout est égal, riches ou pauves, il n'importe ; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. Les riches paient les pauvres, ils se servent de

la patte du chat pour tirer les marons du feu ; mais chacun pour soi, Dieu pour tous. *St.-Ambroise* a dit, chacun son métier, les vaches sont bien gardées. Il ne faut pas que Gros-Jean veuille remontrer à son curé, chacun doit se mesurer à son aune, et comme on fait son lit, on se couche. Tous les chemins vont à *Rome*, dit-on, mais il faut les savoir, et ne pas prendre ceux où il y a des pierres. Il faut aller droit en besogne, et ne pas mettre la charrue devant les bœufs : quand on veut faire son salut, voyez-vous, il faut y aller de cul et de tête, comme une corneille qui abat des noix.

Si le démon veut vous dérouter, laissez-le hurler après vous : chien qui aboie ne mord pas ; soyez bon cheval de trompette, et ne vous effarouchez pas du bruit ; les méchans vous riront au nez, mais c'est un ris qui ne passe pas le nœud de la gorge : au demeurant, chacun son tour ; et puis à chaque oiseau son nid semble beau ; mais après la pluie vient le beau temps, et après la peine vient le plaisir ; laissez dire, allez, trop gratter cuit, trop parler nuit, moquez-vous du qu'en dira-t-on, et ne croyez pas que qui se fait brebis, le loup le mange. Dieu a dit, plus vous serez humiliés sur la terre, plus vous serez élevés dans le ciel. Ecoutez bien ceci, mes enfans, je vous parle d'abondance du cœur : il n'est pas besoin de mettre les points sur les I, à bon entendeur salut, il n'est qu'un mot qui serve, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron, quiconque fera bien, trouvera bien. Les effets sont des mâles, et les paroles des femelles, dit-on. Mais on prend les bœufs par les cor-

nes, et les hommes par les paroles ; et quand les paroles sont dites, l'eau bénite est faite. Faites donc de solides réflexions sur ce que je vous ai dit : il faut choisir d'être à Dieu ou au diable, il n'y a pas de milieu : il faut passer par la porte ou par la fenêtre, vous n'êtes pas ici pour enfiler des perles, c'est pour faire votre salut. Le démon a beau vous dorer la pillule, quand le vin sera tiré, il faudra le boire, et c'est au fond du pot qu'on trouve le marc.

Au surplus, à l'impossible nul n'est tenu. Je ne peux pas vous sauver malgré vous, moi : on dit que ce n'est rien de parler, que le tout est d'agir ; et comme charité bien ordonnée commence par soi-même, je vais tâcher de faire mes orges, et de tirer mon épingle du jeu : alors quand je serai sauvé, arrive qui plante, je m'en bats l'œil, et si vous allez à tous les diables, je m'en lave les mains. Au nom du Père et du Fils, etc.

[6 *juillet.*] Un vicaire de la paroisse de Saint-Roch s'est avisé de refuser la communion à un diacre qui avait dormi à son prône. Le diacre en ayant porté plainte à notre archevêque, celui-ci a sur-le-champ fait justice du prédicateur somnifere.

[22 *juillet*] Une charade est une sorte de logogryphe impromptu dont le mot divisé doit, sans décomposition, fournir matière à plusieurs petites énigmes. Pour me faire mieux comprendre, je vous citerai, Mousieur, la fameuse charade de M. le chevalier de Boufflers. Il l'adressait à une jolie femme. « Vous avez ma première partie ; si vous ne l'aviez pas, ma seconde partie n'aurait

pas été portée au degré de violence qui me conduira au tombeau si vous ne m'accordez le tout. » Le mot est *compassion*.

[22 *avril*.] Le maréchal de Richelieu, qui conserve sa gaîté malgré les tracasseries de son procès, a envoyé, de façon la plus ingénieuse, ce qu'on appelle en français promener, un homme dont la familiarité le fatiguait. Cet importun était un commerçant de Bordeaux qui, tandis que M. de Richelieu était commandant de la Guienne, vivait avec lui dans une espèce d'intimité. La province rend quelquefois les grands plus accessibles. Cet homme qui ignore les nuances de la capitale, vient à Paris, dîne chez le maréchal, l'accompagne au spectacle, et lui dit à la fin de la pièce : « M. de Richelieu, qu'est-ce que nous faisons aujourd'hui? — Moi, répond le maréchal, je vais me faire f...., je vous conseille d'en faire autant. On ne saurait dire plus plaisamment une grossierté à un importun; il aura sans doute compris le sens de la réponse.

A UNE JOUEUSE A LA LOTERIE.

Vous risquez à la loterie,
Je crains très-fort pour votre argent :
Vous savez bien que dans la vie
Tout est sujet au changement.
Ne mettez plus à l'aventure ;
Pouvez-vous oublier sitôt
Qu'à celle que fit la nature
Vous avez eu le premier lot?

[16 *sept*.] Ce Garnier dont je vous ai parlé, cet homme

honnête et malheureux qui est, depuis 2 ans, la victime de la persécution de M. de Maziere, vient d'être déchargé par arrêt du Parlement des accusations portées contre lui; à lui permis de se pourvoir comme bon il l'avisera pour les réparations et dommages qui lui sont dus. Croiriez-vous que le fermier-général, laquais parvenu et riche de 3 ou 400 mille livres de rente, a eu l'impudence et la bassesse de lui faire proposer 6000 liv. pour qu'il se désistât de tout? Quand on a de l'argent, on doit mettre sa fortune entière aux pieds d'un homme innocent qu'on a eu le malheur de prendre pour un assassin, et de poursuivre comme tel; on doit y répandre tout son sang, si on n'a pas d'autres moyens de réparer un tel malheur; que fait-on quand ce qui était d'abord une méprise, est devenu une réalité? On abuse du besoin de l'homme à qui on à affaire pour en tirer le meilleur parti possible.

[30 *septembre.*] Le sermon sur S.-Augustin, débité par l'abbé Maury, grand-vicaire de l'évêque de Lombez, à l'occasion de l'assemblée du clergé, n'a point été imprimé, selon l'usage. Ce discours renfermait des hardiesses dont notre clergé s'est offensé. L'orateur remontait au temps des premiers pontifes, traçait un tableau sévère des devoirs imposés aux prélats, et par cette peinture vive comparée avec celle de nos jours, faisait la satyre sanglante de nos évêques modernes.

(1776.)

[3 *janvier.*] Nos méchans de société sont dans l'usage de composer à la fin de l'année, sous le nom de *Noëls*, des couplets dans lesquels la médisance ou la malignité s'exerce sur le compte des femmes et des hommes les plus à la mode. Voici ceux des couplets de l'année dernière, qui m'ont paru les moins mal faits.

SUR LES PRUDES DU SIÈCLE.

Air du Noël : de Jésus la Naissance, etc.

Retirez-vous, de grâce,
Thiars, quittez Séran,
Abandonnez la place
A Monsieur d'Autichamp :
Il vous est préféré en faveur de son âge,
Il ne voit rien, et vous parlez,
Avec esprit vous racontez;
Mais il fait davantage.

Mariany, sans colère
Ecoute ton amant,
Conflans tenant son verre
Promet d'être constant,
De renoncer enfin à son affreuse ivresse,
Au mauvais ton et aux catins,
D'être comme les paladins
Rempli de sa tendresse.

L'infortuné de Blotte,
Long-temps s'était flatté,
Mais la Cour le balotte,
Saint-Germain est nommé.
De Castres comptait bien entrer au Ministère,
Des vieux soldats c'était la fin,
Et l'armée prenait pour refrain :
Adieu le ministère.

Duchesse incestueuse,
Grammont, tu dois trembler,
Ta haine infructueuse
Ne peut nous accabler.
Je brave le poison, c'est ta seule vengeance,
Ton frère n'est qu'un avorton,
Pour nous faire baisser le ton;
Il n'a plus de puissance.

Martinville est charmante
Et fera son chemin,
Si l'amour la contente,
Jugez de son destin !
Attendant ce moment, Poyanne s'en occupe;
Il est aimable, il est galant,
Bien retapé, et bien payant,
Mais il n'est que sa dupe.

Crenni fait la coquette
Et veut encor danser :
Sa taille rondelette
Souvent la fait glisser;
Alors Fénélon la relève en cadence,
Chacun se dit du même ton :
Elle est trop grosse et lui trop rond,
Mais toujours va qui danse.

Bouzonville à l'entendre
Renonce à ses amans,

Mais un feu sous la cendre
Se rallume aisément.
Choiseul pour un instant fixa cette coquette ;
Il est phraseur sans jugement,
Parjure, indiscret, inconstant,
Et voilà sa retraite

Tavanne est bien surprise
De son événement,
Aux pieds du trône assise,
Elle fit un enfant.
A sa beauté le roi rendit un simple hommage,
Depuis ce temps elle est restée
Catin, bégueule, hébétée,
Voilà son apanage.

Sous les traits de Mégère,
Reconnaissez Duras,
Elle fait la sévère,
Mais pourtant ne l'est pas.
Son cœur est un amas de vice et de luxure.
Jamais on ne vit ici bas
Plus de défauts et moins d'appas
Qu'en cette créature.

Chamboran prend l'air sage ;
Mais ce n'est qu'un semblant,
On sait bien qu'à son âge
L'on n'est pas sans amant.
Un certain Bermondet, puis un fort joli prince
Ont eu l'essai de ses faveurs,
Et Séguier sait charmer son cœur
Voyageant en Province.

Précieuse Jamaïque,
Apprenez à parler,
Pour être satyrique ;
Du moins sachez causer ;

Luxembourg vous dira comment il faut s'y prendre ;
Vous inoculant son esprit,
Tâchez de le mettre à profit ;
Il en a à revendre.

Boufflers met du mystère
A cacher son amant,
Chacun a sa chimère.
Mais on nous dit pourtant
Que Ségur a trouvé le moyen de lui plaire
Et qu'en abjurant pour jamais
Monsieur de Guine et Beaumarchais ;
Son cœur était sincère.

Julien à sa maîtresse
Un jour parlait ainsi :
Vous êtes une duchesse,
Et moi un sans souci ;
Souvent un comédien devient roi sur la scène ;
Regardez-moi sur ce ton-là ;
La pauvre femme soupira ;
Montmorency fut reine (1).

[6 *janvier.*] La galanterie est toujours de mode ; il n'y a point de ministre qui puisse corriger les Français de cette espèce de vice attaché à la nation. Une femme de qualité s'est prise de goût pour un de nos beaux esprits : l'auteur avait déposé en vers toutes ses forces physiques et morales. La dame après avoir joué long-temps le rôle de femme du haut rang, ne demandait pas mieux que de descendre à celui de la plus simple bergère. Le berger touche au moment heureux, mais il ne peut profiter de la bonne volonté qu'on lui témoigne. — Le respect, madame, le respect. — Eh!

(1) On a affecté de composer cette pièce de vers dans le genre des chansons des rues.

Monsieur, ce n'est pas ici l'occasion : à la bonne heure dans vos vers ; mais quand je veux bien vous prouver ma complaisance, c'est à vous de vous en rendre digne. Le poète fait son possible pour avoir de l'énergie ailleurs que dans son imagination, et faire circuler sa verve dans son individu physique ; mais l'humanité le trahit. La dame lui dit alors d'un air un peu piqué : « Mon » ami, faites des vers, mais ne vous avisez jamais de me » choisir pour votre héroïne. » Cette aventure a donné lieu à la bagatelle suivante.

On dit que Damon fait des vers
Tant bien que mal ; j'en suis fort aise :
Mon bel esprit ne t'en déplaise,
Contente-toi des lauriers verds
Qui se fanant par parenthèse,
Laissèrent voir tous nos travers ;
Mais ne vas point chez Cythérée
Montrer le poète impuissant.
Apollon pardonne aisément,
Mais Vénus, pour être adorée,
N'a pas moins de ressentiment,
Et sa colère est de durée.

[10 *février.*] Le directeur d'un tripot de saltimbanques, qu'on nomme la troupe d'Audinot (c'est Audinot lui-même) vient d'essuyer un petit désagrément. Il vivait depuis long-temps en concubinage avec une femme dont il avait plusieurs enfans. Ce galant homme imbu de l'esprit comique, avait fabriqué à sa guise les extraits baptistères de ces enfans, en s'y reconnaissant le mari de sa maîtresse, qui en avait cependant un autre nommé la Prairie. Une fille assez célèbre à Paris par les agrémens de sa figure et par ses liaisons avec le prince de

Conti, est l'un des fruits de ces belles amours. Elle s'est avisée de consulter un jour son extrait baptistère, et y voyant un nom étranger qu'avait imaginé Audinot, pour remplacer celui de madame la Prairie, qui était la véritable mère, a attaqué le directeur de troupe en justice. Elle l'a fait sommer de lui déclarer où était sa véritable mère, et, si elle était morte, de lui rendre compte de ses biens. Audinot a rendu naïvement compte de sa conduite et du faux qu'il avait commis. Cette plaisanterie lui a valu quelques jours de prison et le blâme, dont il se moque, aussi bien que M. de Beaumarchais. Ces deux personnages sont assez de l'avis du cocher de fiacre, auquel un premier président faisait cette petite cérémonie; elle consiste en ces mots qui se disent à l'audience, au coupable humblement prosterné tête nue : « La Cour te blâme et te déclare infâme. » A ces paroles, le cocher tout ému s'écria : « Monseigneur! cela va donc m'empêcher de conduire mon carrosse? — Non, lui répondit-on. — Sur ce pied là, je je m'en f...., reprit le fiacre. » On ajoute que le président s'en alla en disant : *Et moi aussi.*

[5] On raconte cette aventure du grand bal du mardi gras à Paris. *Monsieur*, frère du roi, était masqué à ne pouvoir être reconnu; il a tenté de se jeter dans la foule du bal, pour jouir du spectacle et de toutes les libertés qui accompagnent le déguisement. La multitude n'était que trop considérable; on se serrait réciproquemet; quelquefois des coups de poing de part et d'autre facilitaient le passage aux masques qui voulaient parcourir la salle. *Monsieur* a cru pouvoir user

du même moyen, il a apostrophé d'un coup de poing un *domino* incommode qui lui obstruait le chemin. Le *domino* civilement a répondu par deux autres coups de poings bien assénés. La garde est survenue : on allait emmener en prison les deux champions, quand une femme de la cour, présente à l'action, est accourue, et a instruit la sentinelle de l'importance de l'un des masques dont elle voulait s'assurer. Le soldat aussitôt, pénétré de respect, a lâché *Monsieur*, en emmenant l'autre ; mais le prince a eu la générosité d'ordonner qu'on lui rendît la liberté, et il a ajouté assez plaisamment : « Ici tout est égal ; je lui avais donné un coup de poing, et il m'en a rendu deux, je les mérite ; je l'exhorte pourtant à moins appuyer une autre fois. » On a beaucoup ri, et *Monsieur* tout le premier, de cette aventure, qui pourra bien faire la fortune du masque indiscret, qui se trouve être un officier réformé.

[*Du* 26 *mars.*] La reine sortant ces jours-ci de son appartement, rencontra M. de Maurepas, et lui dit : *Vous cesserez de me gronder, mon cher comte ; voyez à quelle simplicité je réduis ma parure, me voilà vouée à l'uni ; voyez jusqu'à mes souliers tout bonnement de satin verd uni.* — *Madame*, répondit le ministre, *je ne saurais m'étonner de voir l'univers à vos pieds.* Ce calembour très-heureux a fait grand plaisir.

[*Du* 16 *avril.*] M. Turgot demandait dernièrement à M. le duc de Nivernois, en présence du roi, ce qu'il pensait de l'auteur des *inconvéniens des droits féo-*

daux. Cet aimable seigneur, lui répondit : « — Monsieur, c'est un fou, mais non pas un fou fieffé. » Ce calembour amusa infiniment le roi qui cependant ne les aime pas.

[*Du* 25 *avril.*] Une parente de M. Turgot demandait à un de nos évêques, si l'on ne pouvait pas faire ses pâques et le jubilé en même temps? — *Madame*, a-t-il répondu, *nous sommes dans un temps d'économie, je crois qu'on peut encore faire celle-là.*

LE PROVERBE.

La fille du cirier de Poissi,
Loin de l'amant dont elle est éprise,
Calmait un jour son tendre souci
Avec sa marchandise :
Dans ce délit sa sœur la surprit.
Quoi ? s'écria-t-elle,
Pour ce jeu-là,
Gâter la plus belle !
Ah ! mademoiselle,
Papa le saura.
Sa Sœur alors l'instruisit un peu....
Vraiment, bientôt s'écria la belle,
J'avais grand tort, ah ! le joli jeu :
Il vaut bien la chandelle.

[*Du* 18 *octobre.*] Madame de Boulainvilliers rencontra, il y a quelque temps dans la campagne, une très-jeune fille d'une jolie figure, qui pleurait : elle est émue, fait approcher l'affligée et l'interroge. — Madame, ma mère vient d'expirer dans cette chaumière,

je perds l'objet unique de ma tendresse et mon seul appui ; je suis abandonnée de tout le monde..... — Qui êtes-vous, ma belle enfant, que faisait votre mère ? — Nous vivions de notre travail, dans la plus profonde misère ; mon nom est Chivry ; ma mère m'a dit souvent que nous étions de qualité, et l'injustice du sort,... Ah ! Madame, mon père est mort, il y a deux mois, à l'Hôtel-Dieu ; il a recommandé à ma mère une liasse de vieux papiers..., je vais les chercher... Madame de Boulainvilliers, intéressée au dernier point pour la jeune personne, laisse paraître une sensibilité qui n'a pas besoin d'éloges : il suffira de raconter le fait. Elle emmène mademoiselle de Chivry, et fait apporter ses titres, après avoir chargé quelqu'un des funérailles de sa mère. On a examiné les papiers, on les a discutés avec le plus grand soin ; M. et madame de Boulainvilliers ont fait toutes les recherches propres à découvrir la vérité : M. d'Hozier vient de la mettre au jour. Mademoiselle de Chivry et un de ses parens qui sert dans la marine, sont les débris d'une famille jadis illustre qui descend en droite ligne de Henri de St.-Remy, bâtard légitimé de Henri II, roi de France. La bienfaitrice de ces infortunés leur a déjà obtenu des grâces de la cour, et n'en restera certainement pas là (1). Faut-il que j'aie si rarement des traits de cette nature à vous raconter, tandis qu'il s'offre de si fréquentes occasions à ceux que de semblables actions pourraient couvrir de gloire ?

(1) Mlle de Chivry qui a pris ensuite le nom de Valois, est depuis devenu tristement célèbre sous celui de comtesse de Lamotte. (*note de M. Métra.*)

[*Du* 30 *octobre.*] On ne peut se rappeler sans frémir l'atroce condamnation du chevalier de la Barre. Les gens sensés croient nos têtes à perruques capables d'un second crime de cette nature, et tremblent pour deux officiers d'un régiment en garnison à Metz qui sont décrétés par le parlement de cette ville. Ces deux officiers faisaient souvent des parties avec une femme sur laquelle un chanoine de la Métropole avait des vues charnelles. Le prêtre, en bon, honnête et digne ecclésiastique, a dénoncé au parlement les deux rivaux dont il voulait se défaire ; il les a peints comme des impies, sacrilèges, blasphémateurs, qui avaient troublé l'une des processions du jubilé, et avaient insulté à la sainte religion en faisant des mines et tenant des discours indécens pendant qu'elle passait. Vous voyez combien il y a de ressemblance entre cette histoire et celle du malheureux la Barre. Puisse ma patrie ne pas se souiller à cette occasion d'une nouvelle iniquité !

L'un de ces jours l'histoire de la scène française a été enrichie d'une anecdote qui est assez plaisante pour vous être rapportée. On avait annoncé le *Tartuffe*. Le plaisir de voir Molière et de le voir joué au moins passablement, m'avait attiré à ce spectacle. Je devais croire que mon espoir ne serait pas déçu, puisque le roi, en réprimandant, il y a quelque temps, les comédiens de ce qu'ils paraissaient dédaigner Molière, et de ce qu'ils représentaient rarement ses pièces, leur a enjoint d'en donner deux par semaine, et de les faire jouer par les premiers acteurs. Dégoûté de voir notre grand homme défiguré par de misérables histrions, des doubles au-dessous du médiocre, je n'avais pas vu le *Tartuffe* de-

puis plusieurs années, et je me préparais à jouir pleinement de cet ouvrage inimitable. J'avais oublié que les comédiens étaient à la cour, et qu'il ne restait de la troupe, à Paris, que les acteurs à l'essai et à la pension. J'arrive et je trouve, pour me servir de l'expression des coulisses, la comédie en robe de chambre. Toute l'assemblée était de mauvaise humeur ; mademoiselle Luzi seule, qui nous était restée par hasard, soutenait l'attention des spectateurs : on attendait toujours le troisième acte, et on espérait voir Auger dans le personnage du Tartuffe. D'Alainval paraît : c'est un comédien très-médiocre, qui n'a été admis dans la troupe que parce qu'il est frère de M. Saussaie, ci-devant premier secrétaire de M. le duc d'Aiguillon, et maintenant receveur du bureau général de la loterie royale. Ce sont les fils de Canevas, musicien du roi, de braves et d'honnêtes gens, très-estimables : mais que fait la probité sur le théâtre, et sur-tout pour le rôle de Tartuffe? D'Alainval a essuyé toute l'humeur du public qui se contenait avec peine depuis une heure. Voilà la première fois que j'ai entendu siffler bien distinctement dans le parterre depuis l'établissement de la nouvelle police des spectacles. Enfin, au bout d'un quart d'heure d'Alainval fut écouté ; mais il lui fallut une fermeté inébranlable pour continuer son rôle, malgré les huées qui se renouvelaient à tout instant. Je ne sais comment il put y tenir lorsqu'il eut prononcé ce vers :

La vérité, mon frère, est que je ne vaux rien.

Les pieds, les mains, les cannes, les voix, tout dut lui faire connaître que c'était ainsi qu'on pensait sur son

compte. Le brouhaha ne finissait pas; d'Alainval attendit avec constance qu'on le laissât parler, et il reprit la tirade avec le plus grand sang-froid. Cela a bien été jusqu'à cet autre trait :

Je vois qu'il faudra que je sorte.

Mille exclamations, des *oui* répétés dans tous les coins de la salle me faisaient souffrir pour le pauvre acteur, mais j'étais trop bon. Il soutint cela sans se déconcerter, il alla son train, et son courage ne se démentit point jusqu'à la fin de la pièce.

[*Du 2 novembre.*] De mauvais plaisans ont joué ces jours-ci un tour assez burlesque à l'un de nos commissaires de police. On vient le chercher à la brune pour mettre un scellé. C'est, Monsieur, une des fonctions les plus lucratives de cet état, et les commissaires, qui ne sont pas les moins intéressés des suppôts du fisc, sont ardens pour les remplir. Le commissaire Boulanger met en hâte sa perruque de cérémonie, fait tapage sur la lenteur de son clerc pour apprêter le papier timbré, l'écritoire, etc. De crainte d'être prévenu par quelqu'un de ses confrères, monsieur le commissaire risque vingt fois de se casser le cou par sa précipitation. Après avoir parcouru une infinité de rues, on le conduit dans un grenier où un drap étendu sur un châlit, paraissait receler la triste victime de quelque membre de la salubre faculté. Monsieur, dit-on au commissaire, « que l'extérieur ne vous en impose pas; notre parent, par un goût excessif pour l'épargne, se refusait jusqu'à la commodité du logement; voyez ces armoires; combien de

papiers elles renferment..... » Vous saurez, Monsieur, que c'est là où dame Thémis fait ses orges. Enfin maître Boulanger dresse un long procès-verbal et commence à apposer les bandes sacrées. Il y avait déjà sept à huit feuilles de papier de barbouillées et une partie de la nuit était écoulée, lorsque le clerc, qui peut-être avait ses raisons, s'approche du chevet où paraissait placée la tête du défunt. « Que vois-je, Monsieur, s'écrie-t-il, on nous joue, c'est une tête à perruque. Le commissaire entendait bien que c'était à lui ou de lui qu'on parlait, mais il était occupé de sa besogne, ou peut-être à calculer combien d'argent le scellé lui produirait; il fallut le lui dire plusieurs fois; pendant ce temps les auteurs de la niche s'esquivèrent, et maître Boulanger resta seul stupéfait et confondu. On rit sans doute de cette aventure d'un côté, tandis que de l'autre plus d'un mouchard de la police est en l'air pour en découvrir les auteurs.

Le nouveau journal que je vous ai déjà annoncé, journal plus journal qu'un autre, puisqu'il en paraîtra une feuille tous les jours, à compter du premier janvier prochain, aura pour titre : *Journal de Paris*, et M. d'Ussieux pour rédacteur. D'après le *prospectus*, si ce journal peut être utile aux Parisiens ou même aux Français, j'y vois peu de chose d'attrayant pour les étrangers, qui trouveront dans plusieurs autres tout ce qu'ils y chercheraient. Les journaux sont souvent des ouvrages d'écoliers, quoique dans le fait ce devrait être celui des maîtres. Nous en avons un qui est plus particulièrement consacré aux écoliers proprement dits;

c'est le *Journal d'Education*. M. le Roux, maître de pension, en a eu l'idée et l'exécute. Il est un peu écolier lui-même, et veut trancher de l'homme de lettres; pour régaler ses lecteurs, qui sont sans doute nombreux sur les bancs de l'Université, il répand avec profusion dans ses feuilles les productions de ses élèves. Il n'est pas mal adroit d'avoir réussi à mettre à contribution, pour cette entreprise, un genre de lecteurs qui jusqu'ici n'avait sans doute pas fait la fortune des journaux. Je lis dans le volume de ce mois les détails d'un exercice que M. de Longpré, autre maître de pension, a fait soutenir par de très-jeunes élèves. Il roulait sur les mathématiques. *Cet instituteur*, dit M. le Roux, *se flatte de prouver, par le fait, que l'étude de la géométrie convient aux enfans, et qu'il serait à desirer qu'elle devînt la base de l'éducation littéraire.* Cette opinion est assez singulière pour mériter d'être discutée et examinée : je serais tenté d'y applaudir par deux raisons, 1°. la plupart des grands mathématiciens ont commencé dès l'âge le plus tendre l'étude de cette science, ce qui prouve bien qu'elle n'est ni trop pénible ni rebutante pour un enfant; 2°. il est prouvé que les langues, la grammaire, sont au-dessus des forces d'un enfant, que leur étude est la plus abstraite à laquelle on puisse l'assujétir, et que les hommes n'y font de véritables progrès qu'à l'âge de quatorze à quinze ans.

La fameuse question sur l'existence ou la non-existence du traité *De tribus Impostoribus* est donc enfin décidée! c'est l'ouvrage lui-même qu'on oppose au sentiment de M. de la Monnoye, et de quelques autres

qui avaient soutenu la négative. Vous croirez tout ce que vous voudrez sur son authenticité, mais au reste il vous doit être fort indifférent que le traité qu'on vient d'imprimer ait été réellement composé en 1230 par ordre de l'empereur Frédéric, ou soit l'ouvrage de Pierre Frédéric Arpo, qui prétend en avoir escamoté une copie à un colonel allemand qui l'avait enlevée de la bibliothèque de Munich, après la bataille de Hochstedt. Quoi qu'il en soit, ce traité qu'on nous donne pour le véritable a pour objet de détruire toutes les opinions reçues en matière de religion.

(1777.)

Le duc de la Vrillière est mort le jour qu'il devait être de la noce de mademoiselle le Noïr. Revenant de se promener le matin, il voulait se mettre en habit de gala, lorsqu'une convulsion subite le fit tomber sans connaissance et cinq heures après il mourut. Cette convulsion a été occasionnée, dit-on, par une dispute très-violente que l'ex-minitre avait eue le matin avec le dernier des fils de la dame de Langeac, au sujet du terrain de la pépinière qu'il avait vendu à M. le comte d'Artois pour 1,200 mille livres, et dont M. de Langeac soutenait qu'ils auraient tiré 1,4000 livres. Ainsi ce sont les durs reproches de M. de Langeac qui ont hâté la fin de son père. Ils l'ont porté à révoquer sur-le-champ ses précédentes dispositions en faveur de tous les Langeac, et à laisser ses grands biens à madame de Maurepas sa sœur et madame d'Aiguillon sa nièce. La vérité, qui s'asseoit sur la tombe des hommes pour les juger, a déjà prononcé sur la mémoire de celui-ci. La faiblesse de son caractère, l'étendue de son pouvoir, son indifférence et sa facilité à faire tout ce que voulaient ses alentours, et particulièrement la fatale *Sabathin* actuellement Langeac, d'un côté, et le duc d'Aiguillon de l'autre, font mourir cet homme avec la réputation d'un tyran et d'un monstre. S'il eût été entouré

d'honnêtes gens, il vivrait peut-être encore et avec honneur. Le moment paraît critique pour nos riches vieillards. Le bailli de Saint-Simon, ambassadeur de Malte, est mort, et M. de Mazade, trésorier-général des états de Languedoc, riche de 800 mille livres de rente, est mort aussi. Le duc de Villequier a épousé sa fille unique. Une autre mort, qui, il y a quelques années aurait pu être de grande conséquence, c'est celle du comte Guillaume du Bary, époux figuratif de la fameuse comtesse de ce nom; elle n'aura sûrement pas de peine à se consoler de cette perte.

On me donne cette anectode pour très-vraie et toute récente. Au commencement du carême, un financier, poussé par un mouvement involontaire de la grâce, voulut enfin se convertir. Il va à confesse et s'y accuse d'avoir acheté une abbaye pour son fils. Le prêtre, scandalisé d'une pareille simonie, lui dit qu'il ne lui donnera point l'absolution qu'il ne se soit défait du bénéfice. Dans la semaine de Pâques, le financier est revenu dire au confesseur qu'il avait exécuté ses ordres, que son fils n'avait plus le bénéfice, qu'il s'en était défait, que même il l'avait revendu juste ce qu'il lui avait coûté, ne voulant point par délicatesse y gagner un sou.

S'imaginera-t'on qu'avec plus de 600 mille livres de revenus ecclésiastiques qu'avait le cardinal de la Roche-Aimon, il ait laissé des dettes considérables? Eh bien, à en croire sa famille, cela est si vrai, que la vente de tout ce que laisse cette éminence, qui a beaucoup

trop vécu, ne suffira point, dit-on, pour contenter tous les créanciers. Ce cardinal avait réuni toutes les hautes dignités de l'Église. Simple gentilhomme d'une bonne famille, mais pauvre et oubliée, il a prouvé qu'avec de la souplesse, de la hardiesse, point de scrupule et de la constance, on peut sans savoir et même sans esprit parvenir à la plus haute fortune. Il faut l'avouer, c'était un des prélats les plus ignares et les plus bornés de l'Église de France.

STANCES A ÉGLÉ.

C'est pour Eglé que la nature
Dort d'un sommeil silencieux ;
Pour Eglé ce ruisseau murmure,
Et ces bois sont délicieux.

C'est pour Eglé, que Philomèle
Soupire au fond de ces forêts ;
Le ramier roucoule pour elle
Et son espoir et ses regrets.

Pour Eglé sur le sein de Flore,
Zéphir cueille un parfum plus doux,
Et ce feuillage vient d'éclore
Pour la cacher aux yeux jaloux.

C'est pour Eglé qu'Amour soupire,
Je suis l'écho de sa douleur ;
A ton bonheur quand tout conspire,
Eglé, le mien est dans ton cœur.

Nature ! achève ton ouvrage,
Qu'Eglé connaisse le désir !
De ses sens montre-lui l'usage,
Que son cœur apprenne à sentir.

Déjà sur ses lèvres mi-closes
J'ai vu le souris se fixer,
Et l'amour parsemait de roses
Son sein que j'ai vu palpiter.

Ses yeux lançaient un trait de flamme
Qui peignait le feu du desir :
Qu'Eglé soupire et prenne une âme,
Pour Eglé naîtra le plaisir.

[*Du 21 août.*] Un homme qui partageait le sort de la plupart des maris de cette capitale, sans être doué de la même résignation, a voulu se séparer de sa femme. Le jour convenu, on fait venir celle-ci à une assemblée de parens chez le magistrat. Les discussions furent si longues qu'il était plus de neuf heures lorsque la séance finit, sans qu'on décidât rien. Au bout d'une heure, la femme revient, représente au magistrat que les portes du couvent qui, suivant l'usage, lui servait de demeure jusqu'à la décision de l'affaire, étaient fermées, et lui demande un asyle pour elle et son domestique, afin de ne pas être exposée à de nouveaux soupçons de la part d'un mari jaloux. Après quelques réflexions d'un côté et beaucoup d'instances de l'autre, le juge fait préparer dans son hôtel, deux chambres convenables. Le lendemain un frère du mari arrivant chez le magistrat, reconnaît sous la livrée de son frère, l'amant de sa belle-sœur qui lui donnait le bras pour monter dans un fiacre. Confondu et de l'apparition et du costume que portait le galant, il va demander à l'homme de robe pourquoi il rencontre à sa porte et l'épouse infidelle et l'homme qui causait la désunion des époux. On peut se fi-

gurer la surprise du magistrat, en voyant que sa complaisance l'avait conduit à être le M..... d'une coquine audacieuse. On a voulu étouffer cette affaire, mais la malignité a eu soin de la publier. Dans l'état actuel des mœurs, il est naturel que la conduite de la femme obtienne des suffrages. On plaisante principalement sur la nature des fonctions que le magistrat a bénignement remplies, mais on s'accorde aussi à convenir qu'en affaire d'amour, les femmes possèdent au suprême dégré le génie inventif qui sait triompher de tous les obstacles.

[*Du* 30 *août.*] Le goût des mystifications a repris avec une sorte de fureur. Le duc de Gadagne, de la famille Galeani, est notre mystificateur par excellence. Nos grands faiseurs en ce genre, sont après lui le peintre Musson, bouffon de cour, de ville et de petites maisons, et un M. Boyer, bâtard d'un négociant de Bordeaux, troubadour et jongleur à la mode. Ces messieurs, et quelques autres de leur bande, ont trouvé très-plaisant de rassembler, ces jours derniers, les filles les plus hupées de l'Opéra, sous le prétexte de les faire souper avec les principaux officiers des Capucins de la ville de Rome, à qui elles seraient annoncées comme des femmes de la plus haute distinction. On leur a témoigné pendant le repas, le respect le plus profond, et enfin à la péniblé contrainte qu'elles avaient été obligées d'observer pour soutenir leur rôle, a succédé ensuite l'humiliation de se voir traitées par les prétendus Capucins avec le dernier mépris et le libertinage le plus audacieux.

Je vous donnerai encore une chanson grivoise sur la

prise de la Grenade. Elle est d'un M. Guillemain, qui a une tournure d'esprit gaie et vraiment originale. On la chante sur l'air : *Stilà qu'a pincé B erg-op-Zoom.*

Jarni, comme vos vaillans Français (*Bis.*)
Etrillont ces mutins d'Anglais ! (*Bis.*)
Pour pavillon dans la Tamise
J'prendrons leur dernier' chemise.

D'Estaing, du Chaffault, Cordova (*Bis.*)
Vont bientôt les boûtre *a quia* ; (*Bis.*)
Et j'irons d'ssus la tour de Londres,
Trinquer, danser, coqu'ter et pondre.

Ces vrais fillauts de Lucifer (*Bis.*)
Infection la terre et la mer ; (*Bis.*)
J'allons ch'nument de ces pirates
Faire un peuple de culs de jattes.

Dedans la peau de leux liopards (*Bis.*)
J'emballerons leux étendars, (*Bis.*)
Et ces gros bâtards de Neptune
Iront ailleurs chercher fortune.

V'là ce que c'est qu'd'être ambitieux, (*Bis.*)
Qui vis'trop haut n'en tire pas mieux ; (*Bis.*)
Et tous les soldats du roi George,
Vont fondre comme du sucre d'orge.

Nos jeunes écrivains ne voient pas sans jalousie un de leurs confrères, dont la plume encouragée par le ministère, est largement récompensée. A la fois joueur et livré à la société des courtisanes, ses mœurs sont comme son style, l'objet des critiques qui l'accablent. Je vous rapporterai les vers suivans qui lui ont été adressés, parce qu'ils peignent également beaucoup de nos agréables.

Eh pour Dieu, mon cher d'Auberteuil,
Abandonne ce train de vie :
Vois-tu ta jeunesse flétrie,
Et ta muse au bord du cercueil ? —
— Que m'importe à moi, la jeunesse,
La santé, les honneurs et l'or ?
Le plaisir seul est un trésor :
On n'en a point dans la vieillesse.

COUPLETS

PAR M. BERQUIN.

Philis, puisqu'à nos vœux ta grâce n'est ouverte,
Puisque de tes amans tu médites la perte;
Contente tes desirs : nous perdrons tous la vie :
J'en mourrai de plaisir et les autres d'envie.

Permets qu'à mon loisir un jour je t'entretienne,
Mes yeux dessus tes yeux, ma main dessus la tienne,
Que je goûte le fruit de t'avoir bien servie ;
J'en mourrai de plaisir et les autres d'envie.

Permets, chère Philis, que ma lèvre se joue
Tantôt dessus ton sein, tantôt dessus ta joue,
Qu'à force de baisers je la rende assouvie :
J'en mourrai de plaisir et les autres d'envie.

Et quand j'aurai cueilli les roses de ta bouche,
Tu souffriras encor, sans faire la farouche,
Que si grande faveur soit d'une autre suivie :
J'en mourrai de plaisir et les autres d'envie.

Au milieu de nos jeux, je ne veux point de trève,
Afin que par ma mort notre guerre s'achève,
Et que de ces combats mon âme soit ravie.
J'en mourrai de plaisir et les autres d'envie.

[*Du* 11 *décembre.*] Quatre filoux, ayant su qu'un homme riche qui demeure au faubourg St.-Antoine,

était absent depuis long-temps, et qu'il n'entretenait aucune relation avec les personnes de sa maison, se sont imaginés de forger son extrait mortuaire. L'un d'eux s'est costumé en commissaire, le second en clerc, et les deux autres en héritiers de province; déguisés ainsi, ils se sont transportés au domicile du mort-vivant, et ont produit leur faux titre au propriétaire de la maison, lequel après avoir témoigné beaucoup de regrets de la perte de son locataire, leur a ouvert toutes les portes et les a installés dans l'appartement du soi-disant défunt. Pendre possession, s'en réjouir et faire des ballots, fut pour eux l'affaire d'un instant : cette vivacité imprudente leur fut fatale. Quelqu'un qui était dans un appartement voisin, s'apperçut de leur manège et fit part de ses soupçons. On va chez le commissaire du quartier, qui accourt, et qui, fort scandalisé de voir sa robe et son ministère profanés par un faux confrère, l'a inhumainement envoyé au Châtelet, ainsi que sa sequelle de clercs et d'héritiers; ils iront probablement de là faire un voyage aux galères.

[18 *décembre.*] Que n'êtes-vous jolie femme et libertine ! la circonstance serait heureuse pour mettre tant d'avantages à profit. Mademoiselle Arnould vient de perdre en un jour son amant et sa maîtresse. Vous connaissiez son tendre attachement pour la Raucourt. C'est par ses soins empressés qu'elle était parvenue à lui former la cabale dépravée qui l'a fait rappeler d'Allemagne pour rentrer au théâtre. Depuis ce temps elle l'avait logée chez elle : un de ces matins, la Rau-

court a quitté sa bienfaitrice avec armes et bagages, pour aller occuper un appartement du prince d'H..... amant d'Arnould. Cela s'appelle joindre la trahison à l'ingratitude. Les rieurs ne sont pourtant pas du côté de mademoiselle Arnould, tant on se plaît à ces petites gentillesses de *rouerie* : et comme le disent très-élégamment nos agréables : gardez-vous d'une femme qui ressemble à ces dames soit au moral, soit au physique.

Plan d'une loterie, par une demoiselle qui a envie d'être mariée.

« J'ai vingt-six ans, et je suis encore fille ; il y a grande apparence que je le serai toute ma vie, si les choses ne changent pas. Il serait plus honnête, je le sais, de ne point me plaindre d'un état qui est celui de tant d'autres ; mais la nature m'a donné un cœur et des sens. Pourquoi faut-il que je leur impose silence ? Respectez ces préjugés ! me dira-t-on. Hélas! c'est parce que je les respecte que je suis à plaindre. Tant d'hommes aimables me répètent que je suis charmante et paraissent le sentir..... Les uns attendent la mort d'un riche parent pour m'offrir une fortune digne de ma beauté, de ma naissance : les autres ne desirent, avant de demander ma main, que la récompense de leur bravoure et la preuve apparente de leurs services. (*La Croix de St.-Louis apparemment.*) Cependant mon cœur s'épuise en espérances, et je suis toujours comptée au nombre de ces êtres inutiles que l'infortune a condamnés au célibat. J'entends tous les jours dire à mes oreilles : quel dommage de rester fille

avec tant de grâces, avec un naturel si doux, si honnête! Une vieille tante qui n'a que des conseils à me donner me fait quelquefois envisager le couvent comme la seule retraite qui convienne à une demoiselle bien née, et qui n'est pas riche. Hélas! je ne serai pas plutôt enfermée dans ce triste asyle, que tous les humains m'oublieront; peut-être serai-je assez malheureuse pour sentir mon cœur survivre à ma beauté! alors mes desirs feront ma honte; je n'aurai plus qu'à rougir d'un sentiment que la nature a mis dans tous les êtres pour adoucir leurs peines, et leur faire chérir la vie. C'est pour éloigner ce redoutable avenir, que je me suis occupée des moyens de multiplier les mariages! L'intérêt que le public prend à ces jeunes vestales qui nourrissent dans une âme agitée un feu qui les consume et qu'elles n'osent éteindre, doit le rendre indulgent pour elles. Puisse mon projet n'avoir pas le sort de tant d'autres, et ne pas rester inutile pour celle qui se propose! comme on a dit de tout temps, que se marier c'était prendre une billet de loterie, je donne à mon projet la forme d'une loterie. Je la nomme *la Loterie des Célibataires*; et je la divise en trois classes. La première, sera celle de la noblesse militaire; la seconde, celle de la robe; la troisième, celle des beaux-arts. Le prix des billets de la noblesse militaire sera de quatre livres, ceux de la magistrature de trois livres, ceux des artistes de trente sols. Tous les garçons au-dessus de trente ans seront obligés de prendre tous les mois un billet. S'ils ont de la répugnance pour le mariage, ils seront les maîtres de les donner à d'autres. Tous les pères de famille qui ont des filles parvenues

à l'âge de dix-huit ans, seront obligés d'en prendre un pour chacune d'elles ; mais ils seront les maîtres de ne les pas envoyer au concours. Le jour du tirage de la loterie, tous ceux qui auront des billets se rassembleront dans la salle indiquée pour chaque classe. Les demoiselles seront placées à quelque distance des hommes, et auront toutes un voile baissé. Une jeune fille, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, et un jeune garçon, habillé avec goût, feront tourner chacun une roue de fortune et en tireront un billet. L'homme qui aura gagné, s'avancera au son d'une musique mélodieuse, parcourra les rang des demoiselles qui leveront alors leurs voiles ; et choisira celle qui lui paraîtra la plus aimable. Les hommes défileront devant la demoiselle dont le numéro sera sorti ; et elle donnera une couronne à celui qui aura intéressé ses regards et son cœur. — Dans la première et deuxième classe, on n'observera point le rang ; mais dans celle des hommes qui cultivent les beaux-arts, on aura égard à la supériorité des talens. Les poètes occuperont la première place, les peintres, les architectes et les sculpteurs occuperont la deuxième, et les musiciens se placeront à la troisième. On distinguera encore le génie auquel chaque individu s'applique. Les poètes qui élèvent leur vol jusqu'à l'épopée, ou qui font leur cour à Melpomène, auront le pas sur ceux qui ne font que des poésies fugitives, et qui alimentent les journaux. Les peintres, les sculpteurs qui ne travaillent que de génie, laisseront derrière eux les peintres en portrait et ceux qui estropient des magots. Les grands musiciens pourront prendre place à côté des poètes.

— Pour éviter les inconvéniens qui résulteraient d'un choix trop précipité, et qui ne serait point du goût de celui qui en serait l'objet, avant que l'homme dont le numéro sera sorti puisse parcourir les rangs des jeunes personnes, si la figure leur déplaît, et si le compliment qu'il sera obligé de leur faire leur donne une mauvaise opinion de son esprit et de son éducation, elles seront les maîtresses de ne pas lever leurs voiles. Celles qui les laisseront baissés ne pourront pas être choisies. — Il est aisé de voir par-là qu'il n'y a point de ville où le projet ne puisse produire un grand nombre de mariages. — Le produit de la loterie de chaque mois fournirait une dot pour plusieurs demoiselles qui ont l'air, si mon projet ne réussit pas, de ne jamais porter cette chaîne que l'amour rend légère et de passer leurs tristes jours dans les ennuis du célibat. — Je laisse au public le soin de rectifier mes idées et de leur donner plus de justesse et d'étendue. Les mauvais plaisans appelleront mon projet *le Rêve d'une fille à qui les nuits paraissent bien longues*; mais ce ne sont point ces jolis messieurs que je choisirais pour les abréger ».

Cette plaisanterie est d'un jeune personne de condition, qui dans la solitude du couvent de Panthemont, rêvait au plaisir que l'on goûte, *quand on s'aime et quand on est deux*. On assure qu'elle l'a fait parvenir à la reine, et que S. M. touchée de l'état de cette pauvre fille, lui a procuré la satisfaction d'en changer, en lui donnant des témoignages de sa bienveillance.

LE FOIBLE DES FEMMES.

Colin en badinant avec une bergère,
Avait par un adroit détour,
Surpris d'une main téméraire,
Le plus cher trésor de l'amour.
» Il est des feux charmans qu'un seul instant décèle :
» Je ne puis vous céler les miens ;
» Vous voyez mon faible, dit-elle : »
» — Non, répondit-il, mais je le tiens. »

L'affaire du maréchal de Duras avec le comte Desgrée, qui a suivi de près celle de la Sainval, fait jaser tant et plus. Comme à la cour on ne manque point de gens qui s'expriment facilement en vers, surtout lorsqu'il n'est pas question de dire du bien de son prochain, le maréchal a trouvé dernièrement les vers suivans sous sa serviette.

Enfin vous triomphez, Monsieur le Maréchal,
Quel début, juste ciel, dans le champ de la gloire !
D'un triomphe si beau s'ornera votre histoire :
Peuples, chantez Duras ! Il a vaincu..... Sainval.

Aussi grand à Paris, que terrible à la guerre,
Opprimer le mérite est votre bon plaisir.
C'est fort bien fait à vous, d'une ou d'autre manière,
Il faut bien quelquefois montrer qu'on sait agir.

Contemplez, ô Français, le digne successeur
De Turenne et Villars, de Berwick et Maurice ;
Le bâton glorieux, le prix de la valeur
Duras sait l'acquérir en baisant une actrice.

A l'ombre des lauriers qui ceignent votre front,
On dit que va dormir l'illustre favorite,
Par malheur ce repos ne saurait être long,
Vos lauriers, Monseigneur, se flétrissent trop vîte.

(1780).

[1er. janvier] *Vers faits sous le nom de Madame du Châtelet et adressés à M. de Forcalquier qui avait envoyé à cette dame une pagode tenant un hémisphère.*

Ce gros Chinois en tout diffère
Du Français qui me l'a donné ;
Son ventre en tonne est façonné ;
Et votre taille est bien légère :
Il a l'air de s'extasier
En admirant notre hémisphère ;
Vous aimez à vous égayer
Pour le moins sur la race entière,
Que Dieu s'avisa d'y créer.

Le col penché, clignant des yeux,
Il rit aux anges d'un sot rire :
Vous avez de l'esprit comme eux,
Je le crois et je l'entends dire.

Peut-être en vous parlant ainsi,
C'est vous donner trop de louanges,
Mais il se pourrait bien aussi
Que je fais trop d'honneur aux anges.

Ces vers ne sont point connus et n'ont jamais été imprimés.

[*Du 3 janvier.*] Un certain chevalier de Paris, joli homme, fort bien né du reste, mais qui sait tirer parti de ses avantages auprès des femmes, s'est avisé, ces jours-ci, de se procurer cinq cents louis d'une manière toute naturelle parmi ces messieurs. Une fameuse cantatrice, la dame Neufchatel, laquelle fait l'agrément de tous les concerts de la capitale, et qui avait pour lui des bontés, avait aussi besoin de cette somme, et ne pouvant se la procurer, sans engager des effets de prix, elle pria le très-prévenant chevalier de vouloir bien se charger de ce soin pour elle. En même temps elle lui remet une très-belle paire de girandoles fines que celui-ci va placer, mais dont il ne reparle plus. On est inquiet deux, trois jours; on lui en demande des nouvelles : il répond qu'on verra cela, et qu'il y songe. Cependant le sieur Pasquier (fils du fameux conseiller au Parlement de ce nom) qui vivait en titre avec la dame, l'invite à se trouver le lendemain à un concert qu'il donne chez lui; et comme elle arrive sans diamans, il témoigne sa surprise, et plus il trouve de discrétion, plus il cherche à pénétrer le mystère. A la fin on lui dit le *fin mot.* Le sieur Pasquier n'en fait ni une ni deux, demande sa voiture et vole comme un trait chez le lieutenant de police, le sieur Le Noir. Le chevalier, mandé le lendemain à la police, prend un ton, répond par la phrase ordinaire, qu'il est fort étonné qu'on mande à la police un homme comme lui, *qui n'est ni boue, ni lanterne, ni put* !.... — On lui répond que tout cela est à merveille; mais qu'on lui donne deux heures pour arranger cette affaire, sinon qu'on verra... Au

bout des deux heures, il paraît enfin avec un joaillier, porteur des diamans, et qui offre de les remettre au magistrat, pourvu qu'on lui rende 6000 livres qu'il a déjà avancés dessus. Il s'en fallait de la moitié que le chevalier de Paris n'eut la somme ; et comme le Lombard ou Mont-de-piété, établi pour ces sortes d'opérations, est sous la direction et au bénéfice (dit la critique) de la police, ce magistrat prononça que le joaillier, pour sa peine de prêter sur gages, sans mission, serait tenu de se remplir de la moitié qui manquait, en billets signés du jeune dégourdi qui ne les paiera peut-être jamais, et que les diamans seraient rendus à la propriétaire. Cette aventure, très-propre à prémunir les femmes contre l'honnêteté apparente de certains hommes au doux sourire et aux belles manières, ne laisse pas de faire quelque tort au chevalier de Paris, et de divertir les curieux aux dépens des êtres brillans de ce monde, qui aiment beaucoup à attraper les femmes et les marchands.

ÉPIGRAMME.

Par M. Pons de Verdun.

Alix disait à son époux Martin :
Dans notre bourg on doit élire un maire ;
Tu le seras ; car encor ce matin
Notre curé l'a dit à ma commère ;
Nos habitans ainsi l'ont résolu.
— C'est notre avis, mais ce n'est pas le nôtre ;
J'aimerais mieux cent fois être cocu !
— Compère, eh bien ! l'un n'empêche pas l'autre.

AUTRE.

Par M. Panis.

Aminte et Philémon, époux depuis quatre ans,
Jeunes tous deux, n'ont point d'enfans :
Là-dessus grand procès intenté par Aminte.
Philémon se défend, et cite ses travaux ;
Mais la cour les met *dos à dos* :
Plaisant remède au sujet de la plainte.

A une demoiselle considérant une montre.

Par M. Gai.

Comme elle bat ! son bruit imite
De mon cœur *le palpitement.*
L'aiguille approche du moment :
Ainsi le desir qui m'agite,
Me rapproche de mon amant !
Comme elle tourne lentement !
Ah ! vers mon amant ma pensée
Est mille fois plus empressée.
Mais dans ces instans plein d'appas
Qu'il me dira : *je vous adore*,
Lente aiguille ne tourne pas ;
Ou du moins sois plus lente encore.

En transcrivant cette intéressante petite pièce de M. Mayer, je me dis ce que l'abbé de St.-Pierre se disait à lui-même, en entendant un jour une femme aimable s'expliquer avec beaucoup de grâces. « Quel dom-» mage, dit-il, qu'elle n'écrive pas ce que je » pense ! ».

Réponse à une lettre dans laquelle il n'y avait rien d'écrit.

Par M. Imbert.

Je l'ai reçu, ce papier trop flatteur,
Ce billet doux, dont l'encre impure
N'a point profané la blancheur,
Et dont l'invisible écriture,
Echappant à mes yeux se fait lire à mon cœur.
Rien de plus éloquent souvent que le silence :
Vingt fois mes regards te l'ont dit ;
Aussi de ce billet n'ont-ils rien écrit,
Je sais ce qu'il faut que je pense,
Fut-il jamais un plus heureux moyen !
Qu'il sert bien ta délicatesse !
Et que je trouve de tendresse
Dans ce papier qui ne dit rien !
J'y vois tous les transports d'une âme qui s'épanche ;
La pudeur ne vient point contraindre tes aveux ;
Et sans rougir par ce détour heureux,
C. . . à mon cœur tu donnes carte blanche.

[*Du 18 janvier.*] Voilà la duchesse de Mazarin qui perdra 150,000 livres de rente par la réforme que M. Necker veut faire des fermiers-généraux, qui ne sont que *prête-noms* des fonds, ou qui ne compensent point cet abus par l'assiduité au travail. Du nombre de ces derniers, il en était un que le sieur de Beaujeon, banquier de la cour du feu roi, protégeait. Qu'on juge de l'étendue d'esprit de ce millionaire. Il se rend chez M. Necker pour solliciter sa bienveillance en faveur de son protégé. Le ministre des finances, qui n'en avait pas la même opinion que le protecteur, fit cette

question à ce dernier. Mais qui sera sa caution ? Moi, repart le financier en frappant sa grosse panse. *Diable* lui dit le sieur Necker, *vous parlez comme Corneille.* (Le fameux moi..... de ce poète.) Il survient alors du monde avec qui s'entretient le ministre des finances. Beaujeon étonné du peu d'importance qu'on a mis à son *moi*, sort et rentre chez lui, en donnant tout au diable. — Eh bien, lui demande son protégé, fort inquiet de la réponse du ministre....? Eh bien, repart Beaujeon avec humeur..... Rien..... Que diable voulez-vous que je dise à un homme qui m'a dit que je parle comme *une Corneille* ? Le récit de cette anecdote toute récente a fait partir le roi et toute la cour d'un grand éclat de rire aux dépens du pauvre Beaujeon.

[*Du 26 février.*] Il y a certainement beaucoup de nos élégantes qui ont asses de franchise pour écrire la lettre suivante : mais qu'elle soit vraie ou supposée, je ne dois pas moins vous la transmettre, soit comme pouvant former un tableau ressemblant, soit comme une production agréable de l'imagination.

Lettre d'une jeune femme à son amie.

« Si tu veux avoir, ma bonne amie, un tableau parfait de l'ennui, de l'impatience et de la maussaderie personnifiés, envoie-moi ton peintre, et qu'il fasse mon portrait. En vérité, j'en mourrai, si le carême dure encore long-temps. Il n'a commencé que d'hier, et je le trouve si long ! c'est un terrible passage au moins ! le silence qui succède au bruit du car-

naval, me paraît ressembler à celui du tombeau. Quel bouleversement, grand Dieu! l'on se couche et l'on dort la nuit. D'honneur, les veilles, le bal m'ont exténuée; ma poitrine et mon estomac sont dans un état affreux, et cependant je me trouve encore plus malade d'ennui que de fatigue. En vérité, je me meurs. Quel vide insupportable! ce repos me fatigue horriblement, et ce silence me donne un mal de tête épouvantable. Oh! ce passage est trop brusque aussi. Je voudrais que la saison du carnaval ne fût pas la même partout. Je voudrais qu'il commençât dans un pays, au moment où il finit dans l'autre. Qu'en un mot, nous autres jolies femmes nous puissions, en voyageant à l'exemple des hirondelles, poursuivre le carnaval de climats en climats, comme elles poursuivent le printemps.

» Mais ce n'est point de cela que j'ai à t'entretenir. Mon mari s'est aperçu de mon ennui; tu n'imaginerais jamais le moyen dont il semble s'être avisé pour me guérir. Il paraît décidé à rester assiduement auprès de moi, et à ne me plus quitter. Tu conviendras que cela n'arrive qu'à moi. Tu peux me rendre un service essentiel; et je l'attends de ton amitié, si tu veux me sauver la vie. Mon mari est le meilleur homme du monde; tu as de l'esprit; il a de la confiance en toi; voilà sur quoi je fonde mon espérance. Je te supplie de le voir, de causer avec lui; et sans avoir l'air d'être dans ma confidence, de lui parler de ce qui me touche. Tâche de le rendre raisonnable. Fais-lui entendre qu'après avoir passé les vingt-quatre heures sans voir son mari, le voir tout d'un coup une

journée entière, peut avoir des suites fâcheuses ; que cela peut faire à la tête d'une jeune personne le mal que le passage brusque du grand chaud au grand froid fait à la santé ; qu'un choc aussi rude et aussi imprévu est dangereux pour une santé aussi faible que la mienne ; qu'en un mot, s'il faut que nous nous voyons plusieurs heures par jour, il tâche au moins d'en amener l'habitude par une gradation presque insensible. On peut se voir un quart-d'heure aujourd'hui, quelques minutes de plus demain, et augmenter ainsi de jour en jour ; afin de passer par dégrés des courts momens aux longues heures. Tu vois que je ne demande que des choses raisonnables, des procédés. Enfin, ma chère amie, je n'espère plus qu'en toi. Agis pour moi, et réussis. Encore un mot, fais qu'il cesse de me reprocher mon goût pour les plaisirs vifs et bruyans, quoiqu'il me les reproche avec toute la douceur possible ; car, en vérité, c'est le meilleur mari du monde ; et persuade-lui bien qu'il vaut encore mieux voir sa femme malade de fatigue, que mourante d'ennui. »

[*Du 12 mars.*] La grandissime promotion militaire que le roi a faite, occasionne beaucoup de plaintes parmi les officiers anciens et d'un vrai mérite, qui remarquent que *nombre de nouveaux parvenus* leur sont préférés, sans avoir passé par les grades ordinaires. Le chevalier de Rabodanges, ne doit son avancement qu'à une ancienne amitié du roi. Etant page, ce prince l'attirait auprès de lui pour jouer à divers jeux d'enfans, et surtout aux *barres*, avec Monsieur et M. le comte d'Artois ; le jeune page étàit fort alerte à ce

jeu. Le roi le défendait et le protégeait contre les tours, les humeurs et les tricheries des princes ses frères. Il avait pourtant été oublié et serait resté encore long-temps lieutenant de cavalerie, si le hasard heureux n'eût voulu qu'en parlant de choses et d'autres devant le roi, le chevalier de Rabodanges fût nommé. S. M. se rappela son ancienne amitié, fit venir M. de Rabodanges, et depuis ce moment il est devenu, comme vous voyez, très-rapidement, capitaine de cavalerie, colonel d'infanterie, et aujourd'hui maréchal-de-camp.

[17 *mars.*] M. le maréchal de Richelieu vient de faire un prosélyte en M. le comte de Mailly-d'Aucourt, âgé de 73 ans, Lieutenant-Général des armées du roi, père de madame la marquise de Voyer d'Argenson, et de M. le duc de Mailly. Ce vieillard voyant son fils sans enfans et ne voulant pas, dit-il, laisser éteindre sa branche, épouse mademoiselle de Narbonne, fille de la comtesse de ce nom, dame d'atours de madame Adélaïde. Cette union ne prête pas moins à la plaisanterie que celle du vieux maréchal, au sujet de laquelle on a fait l'épithalame suivant que je n'ai garde de vous donner comme bien saillant en poésie, mais seulement, comme le fruit de quelque *Muse* valétudinaire ainsi que le patron.

D'un patriarche renommé
Dans l'Ile de Paphos et les champs de Bellone,
L'hymen vient d'être consommé :
C'est un fait dont Paris s'étonne,
Qui n'en est pas moins constaté.

D'accord, répond la maréchale ;
Mais ce phénomène vivant
N'est qu'une aurore boréale
Qui va passer comme le vent.

[*Du* 10 *avril.*] Le comte B**, Génois de naissance, a été renfermé à la Bastille. Il avait épousé une fille du duc de C****. Rentrant chez lui, il passe à l'appartement de sa femme et la trouve en fonction très-agréable avec un galant. Il tire son épée, mais la fureur rendant son bras tremblant, le coup ne fut porté que très-légèrement sur l'épaule de l'infidelle. Elle alla d'abord en consultation d'avocats et de parens. La famille, aussi féconde en expédiens que puissante à la cour, fit d'abord répandre par-tout que M. de B** était devenu visionnaire jusqu'à la folie, que sa chaste épouse en était la victime..... Et pour que le public n'en pût douter, une lettre de cachet l'a fait mettre en sûreté, pour sauver les jours trop exposés de madame de B**.

[*Du* 15 *avril.*] Est-il bien sérieux que nous soyons dans le siècle de la philosophie sage, qui purge tous les cerveaux de vertiges, et tous les cultes d'absurdités ? J'ai vu !..... faut-il vous le dire ?.... Le spectacle le plus indécent, le plus incroyable, le plus indigne du lieu respectable où il se passait. Ce n'est point une orgie, ce n'est point une cérémonie sainte ; c'est....., une monstruosité. La licence des orgies était un attrait que je puis concevoir ; l'allégorie mystique et ridicule de certaines cérémonies prétendues religieuses pouvait intéresser la curiosité de nos Parisiens du

quinzième siècle ; mais qu'aujourd'hui, sous nos yeux, au centre de la Capitale du monde éclairé, dans l'enceinte du temple de la justice, dans le sanctuaire d'une église spécialement destinée à recevoir nos rois, on nourrisse la superstition grossière de la populace, en asservissant la religion à des usages révoltans, c'est ce qu'on ne peut comprendre ; et c'est ce qu'on voit pourtant. *Le Jeudi saint* à minuit, tous les convulsionnaires des alentours se rassemblent dans la Sainte-Chapelle, pour y participer à l'influence miraculeuse de la vraie croix. En entrant dans ce temple, éclairé d'une seule lampe, on est troublé du spectacle humiliant qu'on y trouve, et des cris aigus qu'on y entend. Chacun de ces possédés est étendu par terre, entouré de forts du port ou porte-faix, qu'un ancien usage amène tous les ans, pour contenir les membres convulsifs de ces malheureux ou méchans insensés. Le Grand-Chantre arrive, et se place sous un petit dais destiné pour cette cérémonie : alors chacun d'eux est saisi par cinq à six des forts et mis sur leurs épaules ; l'un lui tient une jambe, l'autre un bras, l'un la tête, un autre les cheveux, et la victime est ainsi amenée à l'épreuve de la croix ; mais au moment où le prêtre va la poser sur la bouche du malade, alors surtout, ses cris, ses convulsions annoncent la plus grande fureur : on n'y a nul égard ; et l'on réitère l'épreuve par trois fois, après lesquelles on le reporte à sa place où il est étendu par terre comme auparavant, si ses sens n'ont pas repris quelque tranquillité. D'autres ne se faisaient point porter, et allaient tout bonnement à pied faire leur adoration ; la plupart étaient assez tranquilles ;

une seule femme, dont la figure rubiconde prouvait la meilleure santé, m'a révolté par ses grimaces concertées, au moment où s'inclinant pour baiser la croix, elle entrait tout-à-coup en convulsion, et jetait les cris les plus perçans ; ce petit manège durait une ou deux minutes, après quoi, elle tombait comme en extase, et s'inclinait de nouveau pour toucher la croix, etc. Nos grandes dames ne dédaignent pas la vue de ces horreurs ; plusieurs duchesses et marquises étaient là confondues parmi des valets, des charbonniers, des poissardes, et vous jugez, monsieur, si ces dames ont été régalées de tout ce que l'eau-de-vie, le tabac, etc. ont de parfums ; mais on veut voir des miracles ; et je ne doute point que ces pieuses farces, qui ont été l'origine de notre théâtre, et que nous reprochons si facilement à l'ignorance de nos pères, n'excitassent encore aujourd'hui une foule de partisans, dans un siècle surtout où le ridicule, les calembours et la charge font tout, même en affaire importante.

[*Du 21 avril.*] Ces jours passés, un de nos grands seigneurs revenait de la campagne par le faubourg St.-Antoine ; son cocher apercevant un prêtre qui allait administrer le viatique, se disposa, selon l'usage, à arrêter la voiture : le maître met le nez à la portière et se plaint du ralentissement de son train : le cocher lui dit ce qui l'y oblige ; mais comme il eût été populaire de donner un signe de respect, non pas à un Dieu qu'on méconnaît, mais à un prêtre qu'on méprise, le prince ordonne qu'on fouette et qu'on vole. La voiture part, accroche le dais, culbute les gens

qui le portent, et cause au prêtre une chute d'autant plus dangereuse qu'il fut renversé par le dais qui lui tomba sur la tête et le blessa. Le jeune seigneur n'en perd pas un pas ; il arrive : madame sa mère apprend l'aventure ; elle court à Versailles en prévenir le roi, qui, à ce qu'on dit, lui répondit sagement, *que cela ne le regardait pas*, mais qui probablement n'aura pu ensuite résister aux alarmes de cette vertueuse mère, puisqu'il n'est résulté de tout ceci qu'un tort donné au cocher.

[*Du 7 mai.*] Madame de Brionne a accommodé l'affaire du duc d'Elbœuf son fils avec le curé de St.-Paul, moyennant quatre cents livres de pension au vicaire, que les chevaux de ce seigneur ont renversé et estropié portant le bon Dieu dans la rue St.-Antoine. C'est un grand avantage dans ce monde que d'être un seigneur : on peut tout faire à bon marché.

[16 *mai.*] L'histoire de nos tribunaux fournit un seul exemple d'un juge qui, tourmenté de la crainte d'avoir été abusé par son propre sens, dans le premier jugement de mort qu'il avait prononé, a envoyé sur-le-champ sa démission. Comment ces juges à qui l'aventure suivante est arrivée, n'en ont-ils pas fait autant ? « Un boulanger était accusé d'avoir tué sa femme, et de l'avoir ensuite fait consumer dans son four. Vaincu par la douleur de la question ordinaire et extraordinaire, il se déclara coupable de tous les chefs d'accusation portés contre lui. Déjà on faisait le rapport de ses aveux aux juges, lorsque la femme en

reparaissant, fit tomber de leurs mains l'arrêt de mort qu'ils allaient prononcer. »

[*Du* 18 *mai.*] Nos grands seigneurs tiennent encore des courses de chevaux. La dernière était assez considérable et les paris ne l'étaient pas moins. Nos méchans de cour se sont permis de dire :

Combien de têtes ?
En tout vingt-quatre bêtes.

Ils ont compté les parieurs, les Jokeis et les chevaux ensemble.

[*Du* 20 *mai.*] Voici des vers du foyer de la Comédie Française.

L'épouse de Mausole
Ne put se consoler.
Artémise était folle :
Sage est la Fanier.
Mausole à son épouse avait inoculé
Un virus que depuis on appella V.....
Fanier au contraire a bien articulé,
Que de Dorat elle se console
Parce que de Dorat elle tient la V.....

Le comte de M. fit, il y a quelques jours, une partie de toupet sur le pont-Neuf, et à midi, avec sa femme dans leur carrosse. On a fait cette épigramme :

Au Comte de M..... arracher le toupet,
C'est de par une femme un insigne forfait ;
On doit après pareille injure,
Redouter un plus grand affront.
On dit aussi que sur le front
La dame a pris une mesure.

[*Du 27 mai.*] On disait de Marmontel qu'il avait pris dans ses contes presque tous les sujets de ses comédies et opéras ; cela est faux, mais passons cela à des gens qui n'en savent pas davantage. On ajouta qu'il était étonnant qu'il eût fait de si jolis contes et de si mauvaises pièces, quoique tirées de ses contes. *Ah ! ah !* reprit M. Grétry, *on peut donc dire qu'il a mis ses contes en pièces.*

[*Du 17 juin.*] Ce vieux proverbe, *la corde ne perd jamais ses droits*, devrait être sans cesse devant les yeux de tout homme tenté de commettre un mauvais coup : car, en effet, il en est peu dont l'authenticité soit établie par des témoignages aussi frappans et plus multipliés. Un particulier de la rue St.-André-des-Arcs vient d'en donner un nouvel et triste exemple. Il avait fait, il y a quelques années, un vol, de concert avec un camarade. Depuis ce temps il s'était marié, et avait formé l'établissement d'un petit commerce. Il se croyait tranquille, et se livrait à l'espérance de se soustraire au supplice attaché à sa faute : mais la fatalité le tenait à son fil, et bientôt il devait en être la victime. Son complice, ayant fait un retour sur lui-même, trouvait dans sa conscience un reproche perpétuel. Il eut recours aux avis d'un prêtre, auquel il se confessa : son conseil fut le seul qu'il pût donner, celui de la *restitution* ; mais il n'était point assez riche pour s'en acquitter seul ; il fallut donc engager son camarade à y contribuer au prorata de sa portion, ce qu'il refusa. D'après une seconde tentative, il lui déclara qu'il ne pourrait s'empêcher de le faire connaître s'il persistait à conserver son vol.

Cette menace produisit un terrible effet dans l'esprit de son ancien camarade : ce fut la résolution d'assassiner un homme qui pouvait le perdre ; la veille de la Pentecôte, il se rendit chez lui et l'assomma à coups de hache. Le malheureux survécut à ses blessures, et fut transporté à l'Hôtel-Dieu. L'autre s'engagea dans les Dragons, et fut aussitôt rejoindre son régiment à Valenciennes. On ignorait le lieu de sa retraite, mais l'imprudence de sa femme le décela bientôt, en laissant apercevoir à des mouchards qui l'entouraient sans cesse, le timbre d'une lettre qu'elle avait reçue de son mari. Son procès étant d'avance instruit, il n'est resté que quarante-huit heures en prison, d'où il est sorti pour être rompu vif. L'autre était mort la veille du supplice.

[*Du 24 juin.*] Deux de nos jeunes marquises qui recèlent beaucoup de tendresse entre la tête et les pieds, mais ce n'est pas dans le cœur, ont eu dernièrement, à la Comédie Italienne, une prise de cheveux et de paroles fort plaisante. Il s'agissait de *Michu*, assez joli acteur de ce spectacle, dont chacune de ces dames fait, à ce qu'on assure, un usage assez fréquent. Les deux rivales se sont trouvées dans la même loge, et entre les deux pièces se sont fort agréablement, pour leurs voisins, dévoilées mutuellement les secrets, encore un coup, non pas de leur cœur. La marquise de J***, reprocha à la marquise d'E*** d'avoir été le veille chez *Michu*, et, deux jours avant, de n'avoir pu prendre sur elle d'attendre le soir, pour éviter le désagrément d'être surprise dans sa loge en répétant des scènes de lubricité. L'autre taxa sa rivale d'un appétit désordonné, que n'avaient pu sa-

tisfaire un chevalier de J***, un abbé de la chapelle du roi, un agent de change et Bourbonnais, son grand laquais, qui s'étaient succédés dans les vingt-quatre heures. Il n'en faut pas davantage pour donner à ces femmes la plus grande célébrité, et elles vont en ce moment dans nos conversations de pair avec les Rodney, les Gordons et les Linguet.

[*Du 25 juillet.*] Un avocat sujet aux digressions eut le malheur d'ennuyer à l'audience le parlement de Grenoble, qui, contre son ordinaire, écoutait au lieu de dormir. Un conseiller de mauvaise humeur lui dit d'abréger. Le publiciste, qui se crut traité comme *Petit-Jean*, ne fit aucun cas des ordres du nouveau *Perrin Dandin*. La chambre, offensée de sa désobéissance, pria le président de lui imposer silence. Sur son refus, les conseillers sortirent. L'ordre des avocats, très-jaloux du privilége d'endormir *Nosseigneurs*, s'assembla, cabala, remontra, cessa ses fonctions. Le parlement cassa l'assemblée, interdit la cabale, rejeta les remontrances, et enjoignit de continuer à plaider. Les avocats ont désobéi : ils ont demandé justice au chancelier. Le parlement crie à la révolte, à l'insubordination. Le public s'en moque, et il lui présente un miroir.

[*Du 29 juillet.*] Un M. S***, en publiant une brochure fort au-dessous du médiocre, intitulée : *La Chimie domestique*, a averti les journalistes, folliculistes, etc. qu'il était au-dessus de leurs éloges emphatiques, de leurs froides critiques, de leur insipide censure; qu'il s'inquiétait peu du jugement qu'ils por-

teraient sur son ouvrage; qu'ils pouvaient le louer, le blâmer, le décrier, le mettre en papillottes, etc..... Quelqu'un l'a pris au mot et lui a renvoyé son livre dans ce dernier état. Au reste on y apprend que la fumée fait mal aux yeux, que les fenêtres ouvertes donnent de l'air, que trop de feu enrhume, etc. etc.

[*Du 14 août.*] La comédie de *George Dandin* de notre divin Molière, n'a point empêché M. L***, ancien premier commis des monnaies, d'épouser une jeune personne de qualité, et ce qui est pis pour un jaloux, ayant les plus beaux yeux, c'est-à-dire les plus maniérés de la capitale. M. L*** n'a pas eu dans cette alliance un sort plus heureux que celui du gendre du baron de Sotenville. Madame L*** était trop femme de qualité pour aimer son mari, avoir des mœurs, ou cacher ses intrigues. Le nouveau M. de la Dandinière, qui, rempli des misérables préjugés qui obscurcissent la raison de la bourgeoisie, n'avait pas sur cette matière là noble façon de penser des gens de cour, enrageait cependant en silence. Vous savez, Monsieur, que dès qu'il paraît une jolie femme dans le monde, tous nos aimables *roués* de Paris s'empressent de faire son éducation. M. de St.-Hilaire, aussi noble que le défunt grand-prêtre Melchisedech, puisque son origine n'est pas mieux connue, mais fermier-général et plus fat à lui seul que tous ses confrères pris ensemble, s'est chargé de celle-ci. Les dispositions de madame L***, pour devenir un jour le coriphée des *roués* femelles, lui parurent charmantes. Mais son mari s'obstina à les trouver détestables. Un Espagnol, un Italien aurait en

pareil cas empoisonné la femme, poignardé l'amant, se serait pendu lui-même ; mais un doux et pacifique Parisien se contente d'une séparation ; et laissant désormais la bride sur le cou à son heureuse moitié, se dédommage des travers de sa femme par des travers plus grands encore. M. L*** voulut pourtant que la séparation fût légale, et promit de rembourser la dot et les condamnations que nos lois, sur cette matière, obligent les maris à payer à leurs femmes. Le Châtelet s'est prêté le mieux du monde à des arrangemens si raisonnables. Mais lorsqu'il a été question d'exécuter la sentence, M. L*** a bien voulu abandonner sa femme, mais non sa dot, et n'a répondu à tout ce qu'on lui a dit pour lui rappeler ses promesses, que ce vers des Ménechmes :

Il ne me souvient pas un mot de tout cela.

Les Grâces, déguisées en squelette sous les traits de Guimard, viennent de présider à la fête que cette célèbre danseuse a donnée le jour de sa patrone. Le comédien Dugazon y a fait jouer sa parodie d'*Andromaque*, farce pitoyable, imprimée cependant par ordre du roi. Un mauvais plaisant à mis à la tête de l'édition, en forme d'épigraphe, ces deux vers :

Le public trouvera cet ouvrage très-beau.
Signé Louis *et plus bas Amelot.*

[*Du 19 août.*] Il y a peu de temps deux *procureurs au parlement*, que je ne nomme pas par discrétion, arrangèrent ensemble une de ces parties, chacun avec sa.... Oh, ne voilà-t-il pas que vous pensez à mal ; vous

dites, j'en suis sûr, *avec sa demoiselle.* — Eh bien, point du tout, chacun avec *sa femme.* Rien de plus décent, de plus beau sans doute, de plus édifiant. Les deux couples vont au *Pré St.-Gervais*, lieu fort agréable, irrégulièrement mêlé de taillis, de terres cultivées et de gazons. Après avoir arpenté et admiré tous ces petits bosquets, si convenables aux tricheries de l'amour, nos quatre époux vont dîner au village voisin: on le fait largement, on sable force champagne. Les esprits fermentent, les têtes s'échauffent, les sens s'animent, les baisers donnés et repris sont réciproques et communs entre les quatre époux. Les femmes rient de tout cela; elles en sont peut-être bien-aises; en amour, dit-on, le changement réveille. Mais peut-on s'y livrer face à face? Ce bocage du matin est si commode: chacun à part soi fait ses petites réflexions; on se cligne de l'œil et on se détermine à la promenade. On arrive fort échauffé: l'ombrage, le frais délicieux qu'il procure engagent les femmes à se mettre à l'aise; elles ôtent leurs fichus et n'en voient leurs maris que plus ardens. Chaque procureur s'empare, suivant *la coutume de Paris*, de la femme de l'autre; on erre à l'aventure. Le taillis clair-planté laissait de l'inquiétude; on arrive, sans y songer pourtant, près d'un sillon de blé fort épais; nos deux couples y cherchent un abri, et s'y trouvaient bien, lorsque la fatalité, l'enfer, que sais-je, quelque malin génie, dirigea vers cet endroit, les pas d'un satellite qui se dit *garde du lieu*, et qui surprend nos personnages. Que dire, que faire? Le dommage était constant, le blé renversé demandait réparation. Un coup de sifflet fait paraître main-forte, et nos

gens penauts sont conduits chez le bailli. Sur la déclaration du garde, on demande les noms, qualités et demeures des délinquans, et il apparaît que M. un tel n'était point avec sa femme, lors de la surprise, mais bien avec celle de son cher confrère. On rougit, on offre bourse et joyaux, et l'on demande un secret qui fut promis : mais il n'est secret si bien gardé qui ne transpire. Jugez de la situation plaisante des deux maris : trop heureux, s'il n'en résulte qu'un prêté pour un rendu !

[*Du 3 septembre.*] Les couplets suivans ont été faits et adressés au duc d'Orléans le jour de sa fête (1), par une très-aimable et très-jolie femme de la société de madame de Montesson :

Air : *Sur un soupçon très-importun.*

Tous les ans, quand vient la moisson,
A fêter Louis on s'apprête.
Monseigneur, que cette saison
Est bien faite pour votre fête !
Quand l'humanité s'applaudit,
Des faveurs que Cérès dispense;
C'est l'instant où la raison dit
Qu'on doit fêter la bienfaisance.

Né proche de la Majesté,
Par votre sang on vous honore,
Vous avez de plus la bonté;
On vous chérit, on vous adore.
Ce n'est point la voix du flatteur

(1) Cette fête a eu lieu au Rainci.

Qui, par intérêt, vous encense :
C'est le pur langage du cœur,
Et la voix de toute la France.

Vivez, prince, vivez long-temps,
C'est un vœu public et sincère :
Nous sommes de tendres enfans,
Qui, tous, le formons pour un père.
Quel prix pour nous ont vos faveurs?
Nos bouches ne peuvent le dire ;
Le sentiment presse nos cœurs,
Sur nos lèvres la voix expire.

[*Du* 29 *octobre.*] Si vous prenez quelqu'intérêt à Cléophile, l'une de nos plus jolies nymphes de l'Opéra, vous n'apprendrez pas sans peine que la fortune de cette belle est aussi délabrée que sa santé. La vente de ses meubles vient d'être faite rue de Clichy, dans la maison qu'elle y occupait, et d'où elle est sortie pour se retirer dans un triste appartement garni. Ne pourrait-on pas lui demander :

Où sont donc les profits de la Chevalerie?

[*Du* 7 *décembre.*] J'avais bien prévu, Monsieur, qu'il se trouverait quelque âme charitable qui fournirait à vos nouveaux académiciens un antidote contre les éloges qui pouvaient affecter trop vivement leurs fibres chatouilleux à l'excès sur ce point. Si on les a loués sans mesure, la satyre n'est pas plus modérée. Citons un échantillon des traits dont on les accable.

Honneur à la double cédule
Du sénat dont l'auguste voix,
Couronne par un double choix,
Et le vice et le ridicule.

(1781.)

[7 *février.*] Voici une nouvelle épigramme d'un jeune auteur que je n'entreprendrai pas de vous faire connaître ; car il n'est guère possible que sa personne soit plus ignorée qu'elle ne l'est : mais l'épigramme est assez plaisante : cela doit vous suffire.

EPIGRAMME.

Par M. Pidon.

Le grand Damon, poète de loisir,
Lâche un matin quelques vers et se nomme :
Soudain jaloux et censeurs d'accourir.
On l'interpelle, on le juge, on l'assomme.
—Tout doux, messieurs, ménageons ce pauvre homme.
Dans le sixain qui vous met tant aux champs,
Moi, je ne vois que cinq fautes en somme :
Une de rime et quatre de bon sens.

[14 *février.*] Il s'est fait, il y a quelque temps, une gageure fort singulière : un jeune homme que je nommerai Dorval, faute de savoir son nom, était au café de * * *, lorsqu'il vint à passer dans une brouette un autre jeune homme paré, et dont le visage annonçait une santé florissante. Il faisait beau, assez sec : d'Orval se scandalisa de voir, par un si beau temps, un jeune homme bien portant se faire traîner en

brouette. Voilà qui est impertinent, dit-il à son voisin, qui se mit à rire de son observation. Personne, dit celui-ci, n'a droit de s'en formaliser. Qui pourrait empêcher cet homme-là d'aller en brouette ? Parbleu ! moi, reprit d'Orval ; car je suis piqué ; et je le parie. Ah ! la bonne folie s'écria l'autre en éclatant de rire. D'Orval insista, et à la fin son pari fut tenu. Il court sur-le-champ à la brouette, la fait arrêter, et s'adressant au jeune homme : Pardon, Monsieur, lui dit-il, si je vous interromps ; mais permettez-moi de vous observer qu'il est bien singulier qu'à votre âge, par le temps qu'il fait, et avec votre santé, vous vous fassiez traîner en brouette. Permettez-moi, Monsieur, répondit le jeune homme fort étonné, de vous observer à mon tour qu'il est bien plus étrange encore que vous me fassiez cette observation. — C'est qu'en vérité cela est bizarre. — Bizarre ou non, Monsieur, répliqua le jeune homme un peu impatienté, vous voudrez bien que je continue ; et tout en parlant il se disposait à poursuivre son chemin ; mais d'Orval s'y opposant : Non, Monsieur, je ne le souffrirai point. — Vous ne le souffrirez point ? — Non, absolument, je ne le souffrirai point. Nos deux têtes s'échauffent. Le jeune homme sort de sa brouette : le fer brille aussitôt, et d'Orval reçoit un coup d'épée. Monsieur, dit alors d'Orval au jeune homme, vous êtes trop honnête assurément pour aller en brouette, vous qui vous portez si bien, et me laisser aller à pied quand je suis blessé. A ces mots, il entre dans la brouette, se fait conduire chez lui, et gagne son pari.

[21 *février.*] Il s'est passé au dernier bal de l'Opéra, une scène du genre de celles dont la halle est souvent le théâtre ; mais les suites en ont été plus plaisantes. Deux courtisanes, Rosalie et Sainte-Marie, se sont prises de propos : les injures, les invectives, ou les vérités dures, ce qui est à-peu-près synonyme entre ces demoiselles, ont été prodiguées. Rosalie fut obligée de céder le champ de bataille à son adversaire ; elle se retira étouffant de rage et dévorée de la soif de se venger. Le lendemain, un jeune homme se présente chez Sainte-Marie, qui était encore couchée : la femme-de-chambre refuse la porte ; il insiste, enfin il pénètre dans la chambre où la belle reposait dans les bras de Morphée. Alors il ferme les verroux, il ouvre les rideaux avec fracas et se fait reconnaître : c'était Rosalie elle-même, qui venait demander raison à son adversaire. Elle tire deux pistolets et les présente à Sainte-Marie, qui à peine éveillée, saute de son lit en chemise, et tombe aux pieds de Rosalie pour lui demander grâce. Celle-ci offre l'arme blanche, qui est également refusée. Rosalie, après avoir traité sa rivale de poltrone, tire une grosse poignée de verges qu'elle avait cachée sous sa redingotte, oblige Sainte-Marie à se trousser elle-même, la fustige jusqu'au sang, et se retire satisfaite de sa vengeance.

[28 *février.*] Vous n'ignorez pas qu'on voit toutes sortes d'animaux singuliers dans cette grande ville. Il en est qu'on montre pour de l'argent à la foire Saint-Germain : de ce nombre est un grand Tarlala de Tartarie. Un naturaliste, qui s'est avisé d'aller le visiter,

a rendu à son propriétaire le mauvais service de mettre le public dans la confidence du charlatanisme auquel cette prétendue rareté doit son existence. Ce grand Tarlala de Tartarie est, Monsieur, un petit ours des Alpes, qu'on a dépilé, enculoté, affublé d'une chemise et d'un méchant habit, et qu'on présente aux badauts comme un animal curieux et intéressant, surtout par ses similitudes avec l'homme. En effet, « l'ours, dit M. de Buffon, a les jambes et les bras » charnus comme l'homme, l'os du talon court et formant une partie de la plante du pied.... Les doigts » sont courts et serrés l'un contre l'autre, aux mains » comme aux pieds.... Il frappe avec ses poings comme » l'homme avec les siens; mais ces ressemblances grossières avec l'homme ne le rendent que plus difforme, etc..... »

[4 *mars.*] On dit d'un de nos ministres qu'il va un peu mieux, quoiqu'il soit toujours sans connaissance. Les calembours, comme vous le voyez, font toujours rage. Sur la nomination de M. de Grasse au commandement de l'escadre de Brest, on a dit que

Les Anglais ont imploré le destin,
Qui leur a procuré grâce.

[*Du* 6 *mars*] Entre un nombre infini de victimes d'une coquetterie mal entendue pour ses propres intérêts, il faut compter la duchesse de Mazarin, l'une des femmes les plus belles et les plus galantes de notre cour. La rage d'avoir une taille fine, malgré sa constitution physique, lui faisait faire un usage continuel de

ces moules contre-nature que l'on nomme des *Corps*. Ayant perdu peu-à-peu l'usage de ses viscères comprimés, elle est morte, il y a trois jours, après une longue maladie. Personne ne sentira plus vivement cette perte que M Radi de S.e-Foi, anciennement secrétaire du duc de Praslin et maintenant sur-intendant des finances du comte d'Artois, à qui cette connaissance n'était probablement pas inutile pour lui aider à soutenir des dépenses énormes.

[28 *mars.*] S'il n'y a pas d'ouvrage bien remarquable sur la scène française, une des actrices de ce théâtre fait beaucoup parler d'elle. Il s'agit de la demoiselle Luzy, jouant les rôles de soubrettes. Lasse de cet emploi, elle va en prendre un autre. Toute demoiselle qu'elle est, elle avait une fille de douze à quinze ans à laquelle elle était très-attachée. Cet enfant vient de mourir, et à ses derniers instans, un prêtre lui a fait l'exhortation la plus pathétique en présence de la mère. Luzy touchée, ou, pour mieux dire, frappée de ce beau discours, se convertit subitement, renonce au théâtre, au monde, à ses pompes, à ses œuvres, et va, dit-on, se faire Carmelite ou Urseline. Actrice, elle a été assez jolie; religieuse, elle sera fort laide; car il y a déjà quelques années qu'elle commence à perdre la plupart de ses charmes, et la pénitence ne l'embellit pas; elle est à présent méconnaissable Reste à savoir si les bonnes religieuses accepteront pour sa dot le profit de deux anciens métiers de la pauvre novice.

[3 *avril.*] La mort de la duchesse de Mazarin occa-

sionne beaucoup de rumeur. Le curé de sa paroisse s'était présenté plusieurs fois chez elle pendant sa maladie, et n'avait pu pénétrer jusqu'à la malade. La famille ayant donné aux domestiques des ordres rigoureux pour qu'il fût introduit, il y parvint enfin ; mais ce fut bien pis : la duchesse le congédia elle-même avec humeur. Elle mourut enfin. Lorsqu'il fallut envoyer le corps à Chilly, où elle a été inhumée, le curé en chargea un de ses vicaires. L'usage est, dans ces occasions, que le prêtre auquel le cadavre est confié, fait un éloge succinct du défunt en le remettant au curé du lieu. Le vicaire détailla toutes les qualités de la feue duchesse et termina son oraison funèbre, en disant qu'elle avait été *Madeleine pécheresse et malheureusement point Madeleine pénitente.* La famille, témoin de ce panégyrique hétérodoxe, en fut fort scandalisée et porta ses plaintes : le vicaire a été interdit, et le curé en a ressenti un chagrin si violent qu'il est tombé malade. C'est celui de la paroisse de St. Sulpice, qui remplissant la place du fameux Languet de Gergy, avec le même enthousiasme pour opérer de grandes choses, soit par bienfaisance, soit par ostentation, a le même desir de conserver les bonnes grâces des gens riches et en faveur qui meublent sa paroisse.

[*Du* 18 *avril.*] Un homme de Dieu s'est aperçu que la patience manquait quelquefois aux auditeurs de sermons, et pour qu'ils aient le courage d'entendre un carême entier, il s'est avisé de le réduire en un seul discours. Cette idée est nouvelle et singulière, mais la manière dont notre abréviateur l'a exécutée l'est encore

plus. « Il me vient un doute, dit ce nouveau petit père André, j'ai beau le repousser, il revient. Disciples de la foi, croyez-vous véritablement?... Vous croyez croire, tandis que vos mœurs disent que vous ne croyez pas. » Il accuse ses auditeurs, ou plutôt ses lecteurs, de n'être ni chrétiens, ni citoyens, et pour montrer que la plupart ne sont pas même hommes, il leur prouve que dans presque toutes les circonstances de la vie, ils se dépouillent de la pitié, cette *vertu caractéristique de l'espèce humaine et source de tant d'autres vertus.* La péroraison est du même ton que le reste du discours. « Retournons sur nos pas. Si la justice et la pitié n'habitent point avec vous; si les vertus sociales ne vous sont connues qu'en spéculation; si les vertus évangéliques vous sont encore plus étrangères; et pour tout dire en moins de mots, si vous n'êtes ni hommes, ni citoyens, ni chrétiens, comment finirai-je ce discours? Vous bénirai-je au nom du Père, dont vous violez tous les commandemens; au nom du Fils, dont la mort si tragique, pour vous racheter, vous touche bien moins que les illusions du théâtre; au nom du St. Esprit, dont vous rejetez les inspirations? En vain vous souhaiterais-je la vie éternelle: le Dieu qui vous créa pour être justes et compatistans, le Dieu qui vous a placés dans la société pour y pratiquer les vertus qui la soutiennent, le Dieu fait homme pour vous ouvrir le Ciel, me montrerait dans son évangile la mort qui vous est destinée: mais il ne me défend pas de pleurer sur vous, et de prier pour votre conversion. Amen. »

[*Du 25 avril.*] Les prédicateurs n'ont guère attiré

plus de célébrité en aucun genre. Celui qui a prêché cette année devant le roi est un certain abbé Maury, débitant ses sermons d'un ton fort dur, quoique fort apprêté, mêlant les dogmes de la religion à ceux de la moderne philosophie, pour tâcher d'être à la fois bénéficier et académicien. Il a essayé de se distinguer à Versailles, en faisant des peintures énergiques des défauts du gouvernement sous le dernier règne: cela n'a pas réussi, et le roi lui a fait dire, par le grand aumônier, de s'en tenir, autant qu'il serait possible, à prêcher l'évangile.

Mademoiselle Colombe, cette jolie actrice dont j'ai déjà eu plus d'une fois des aventures à vous raconter, est tombée amoureuse du farceur Dugazon, en lui voyant jouer le rôle comique du *Roi de Cocagne*. Le moyen qu'elle choisit pour lui faire une déclaration, fut de lui envoyer son portrait. Elle demande un habile peintre: on lui indique M. Fragonard. Elle y court et le prie de rendre fidèlement ses traits. « J'en suis bien fâché, Mademoiselle, lui dit l'artiste, mais je ne peins que des histoires, de grands sujets. — Eh bien, Monsieur, commençons toujours; quelqu'un fera le reste. »

Nouvelle découverte faite par une femme.

[*Du 22 mai.*] Depuis que le monde est monde, depuis que les hommes ont la fantaisie d'aimer les femmes, et les femmes celle d'aimer les hommes, ils cherchent réciproquement les moyens d'être heureux, et jusqu'à présent ce secret n'a pas été découvert.

Quel est l'homme qui ne s'est pas fait mille fois le portrait d'une maîtresse qu'il aurait adorée, si elle eût réuni tous les agrémens que lui offrait son imagination? et quelle est la femme qui n'a pas choisi quelque héros de roman pour modèle de l'amant qu'elle aurait voulu fixer? Quelle est celle qui n'a pas pensé cent fois aux qualités qu'il fallait desirer dans un amant?

L'une voudrait qu'il eût une bonne passion, bien conditionnée, bien jalouse; bien tyrannique, qui, à force de la rendre malheureuse, persuaderait à son amour-propre qu'elle est l'unique objet d'un amour sans mesure.

Une autre desirerait un amant d'une sensibilité aussi tendre que délicate, afin d'avoir le plaisir de se perdre avec lui dans les subtilités et le raffinement de l'amour métaphysique; croyant que le sentiment le plus analysé est celui dont on se pénètre le mieux.

Une troisième, qui aura plus de vanité que d'esprit, plus d'envie de dominer que de besoin d'aimer, souhaitera à son amant une âme timide et facile à subjuguer, pour l'accabler de son ascendant, pour exiger de lui des sacrifices qui pourront bien à la longue lui rendre la chaîne insupportable.

Que faut-il donc, souhaiter pour être heureux, s'écrieront les femmes, puisque ni l'excès de la passion, ni celui de la délicatesse, ni la soumission aveugle ne sont pas les qualités importantes à trouver dans son amant? Ce qu'il faut souhaiter?... qu'il soit *paresseux*: oui, paresseux; que ce défaut, dont on a eu la bonté de faire un crime parce qu'on n'a su ce qu'on faisait, soit

sa passion dominante; qu'il l'ait à un tel degré qu'elle ne laisse de place ni à une grande ambition, ni à l'amour excessif de l'étude, ni à la recherche du plaisir; que ses desirs, de quelque genre qu'ils soient, se rebutent dès qu'il aperçoit un obstacle, qu'il ait d'abord envie de toutes les femmes aimables, qu'il les trouve dignes de ses hommages, mais qu'il entrevoie promptement plus de peine que de plaisir à les séduire : qu'il aime le monde assez pour s'amuser de l'esprit des autres, mais pas assez pour lui faire le sacrifice de sa paresse à parler; qu'il souffre quelquefois qu'on l'aime, qu'on prenne le soin, sans qu'il s'en doute, de mettre ses avantages en valeur, afin qu'il nous sache gré de ses succès; voilà l'homme qu'il faut aimer; voilà celui dont il faut être aimée. Mais, diront quelques femmes réservées, pour commencer à plaire à un être si paresseux, il faut donc se jeter à sa tête? car sans cela les difficultés qui excitent les autres hommes l'éloigneront. Je conviens que le juste milieu est difficile à prendre; mais comme il ne faut pas confondre la paresse avec l'indifférence, c'est aux femmes à ne pas se tromper aux apparences, qui quelquefois sont les mêmes; aussi mon but n'est point de leur donner des conseils, mais seulement de leur faire part de ma découverte, pour leur apprendre à jouer moins malheureusement un jeu dont les chances de bonheur sont plus rares à mesure que le risque augmente.

C'est donc, suivant moi, l'homme paresseux qui est l'amant par excellence; avec ce défaut, ou cette qualité (peu importe la dénomination) je réponds de presque tous les hommes. J'en parle si positivement, qu'on pour-

rait me dire : *Vous êtes orfèvre ?* Hé mon Dieu, oui, je le suis, je l'avoue ; j'aime le plus aimable paresseux qui existe ; sa paresse nuit à la plupart de ses avantages et ne sert qu'à mon plaisir ; il passe sa vie à me faire des sacrifices que je n'exige point, et dont je lui sais un gré infini. Par exemple, quand il veut bien quitter le coin de son feu, sortir de son fauteuil pour prendre la peine de venir passer quelques heures avec moi, au lieu de rester chez lui livré à ses pensées, ou aux doux *far niente* des Italiens, ne lui dois-je pas de la reconnaissance ? Est-il établi chez moi, je suis sûr qu'il s'y oubliera ; non que je me croie suffisamment aimable pour donner des ailes au temps ; mais parce qu'il faudrait changer de place pour en aller chercher une plus agréable ; non que je me flatte qu'il m'aime assez pour se trouver mieux avec moi qu'avec toute autre ; mais uniquement parce que la paresse le retient où le plaisir l'a fait asseoir. Prenez garde en passant qu'il faut à un paresseux, pour être séduisant, tout l'esprit qu'a le mien ; sans cette petite ressource, ce défaut pourrait tourner à l'ennui plus vîte qu'au bonheur. Mais revenons à ses autres perfections. Il est peut-être quelquefois infidèle, mais il est presqu'impossible qu'il soit inconstant ; le charme de l'illusion cesse plus vîte pour lui que pour un autre ; et au moment où le plaisir s'évanouit, la crainte de contracter de nouvelles obligations l'effraie tellement qu'elle le rend à ses premiers liens, dont le plus grand mérite est de ne pas lui donner de nouveaux frais à faire. Je crois avoir bien démontré l'utilité de la paresse en amour ; il me reste à dire comment il faut s'y prendre pour continuer à plaire à un paresseux ;

peu de chose fait l'affaire : de la tendresse sans passion, parce que c'est la mesure de son sentiment ; de la gaîté sans étourderie, parce qu'il a besoin d'être amusé, et de l'adresse sans fausseté, pour lui faire faire quelquefois ce à quoi il ne penserait pas si on ne prenait la peine de le lui faire vouloir. O vous ! que j'aime tel que vous êtes, conservez à jamais cette paresse, qui fait le charme de ma vie ; sans elle je tremblerais à tout moment de vous perdre. C'est mon égide ; c'est plus que le bandeau de l'amour ; car avec elle vous me voyez ce que je suis, et cependant je jouis tranquillement de mon bonheur.

[*Du 14 juin.*] Le curé de Saint-Maur a refusé le pain béni que la demoiselle Michelot, maîtresse du duc de Bourbon, voulait rendre en personne. Ce courage évangélique fait un honneur infini au pasteur, dans la spéculation duquel l'espoir d'un bénéfice que l'archevêque de Paris doit à son zèle, est peut-être entré tout autant que celui d'une part dans le paradis.

[*Du 14 juillet.*] Un plaisant vient d'imaginer de changer en blanc le noir des deuils. « L'auguste mère de Saint-Louis, dit-il, est encore nommée la *Reine Blanche*, parce qu'elle porta en blanc le deuil de Louis VIII. Pourquoi a-t-on changé cet usage ?.... parce que le noir est plus lugubre : mais si la tristesse d'une veuve ou d'un orphelin est sincère, elle a plutôt besoin d'être allégée ; si elle est fausse, on augmente l'imposture en l'étayant par des impressions sensibles. » Il voudrait aussi que, comme au siècle de Saint-Chry-

» *allusions ;* ce qui donnera lieu à des dissertations » très-intéressantes. On y verra comment, avec un » seul calembour de deux ou trois syllabes, on peut » renverser cinq actes comiques ou tragiques; ce qui » prouve combien le génie du calembour l'emporte na- » turellement sur celui de la comédie et de la tragédie.

» L'article *Foyer* fournira une des leçons les plus pi- » quantes. On y apprendra l'art de sourire maligne- » ment et d'écouter sans rien dire, ou de ne répondre » que par demi-phrases; les pirouettes sur le talon, etc.

» La cinquième leçon apprendra l'*art de disserter ;* » c'est-à-dire la manière dont on doit prononcer ces » deux mots *superbe* et *détestable*, qui composent tout » le dictionnaire des connaisseurs modernes, avec l'at- » tention de se servir presque toujours du mot *détes-* » *table*, et très-rarement de l'autre. Il n'y a presque » jamais rien à risquer à condamner une pièce, même » avant de la connaître, ce qui peut se prouver par » un raisonnement bien simple. Sur cent ouvrages » qu'on met au jour, à peine s'en trouve-t-il deux qui » soient réellement bons. Ainsi avant de connaître un » ouvrage, ils y a quatre-vingt-dix-huit à parier » contre deux, que c'est un ma uvais ouvrage ; ainsi on » risque peu à le condamner, etc. »

« Chacune de mes leçons sera semée d'anecdotes » très-curieuses ; et j'ose promettre à mes écoliers de » les instruire en les amusant. »

[*Du 12 septembre.*] Il s'est exercé, à l'ouverture de notre salon de peintures, un brigandage d'une espèce assez singulière. Vous n'ignorez pas, Monsieur, avec

combien d'avidité on se jette ici sur les pamphlets que l'on suppose malins et caustiques. Le succès de l'épigramme est assuré : personne ne lit les éloges. Aussi dès qu'un Salon s'ouvre, une douzaine d'écrivains prennent la plume pour dire à tort et à travers du mal des productions de nos artistes. C'est ordinairement le seul genre d'ouvrages que de tels auteurs trouvent le secret de faire acheter au public, et même aux libraires. Cette année, l'un de ces derniers a trouvé le moyen de faire sa spéculation sans avoir de manuscrit à payer. Il a ajusté un nouveau frontispice à quelques exemplaires d'une critique du Salon de 1779, et a eu l'effronterie de la faire débiter à nos bons badauts, au moment même de l'ouverture du Salon. On était assez étonné de ce qu'avant même que des tableaux aient été vus, on en eût fait la critique, mais on n'achetait pas moins la brochure : [il nous est assez ordinaire de juger avant de connaître], et l'on ne trouvait dans cette extrême célérité qu'une nouvelle preuve de l'active sagacité qui distingue notre nation.

VERS A MADEMOISELLE ***

Qui avait prié l'auteur de lui expliquer le nom des Grâces.

Euphrosine, Aglaé, Thalie,
Ce trio de sœurs si vanté
Dans l'antique mythologie,
N'était qu'un emblême inventé
Pour représenter la beauté
Naïve, piquante, accomplie,
En qui se trouve reunie

Au teint brillant de la santé
La fleur d'une douce gaîté
Et l'esprit qui la multiplie.
En vous voyant vous et vos sœurs
Briller semblables à des fleurs
Dont l'une est par l'autre embellie,
L'auteur de cette allégorie
Croirait à sa réalité.
Mais Dieux! Thémire est si jolie!
Quel teint de fleurs, quelle gaîté!
C'est la raison!... C'est la folie,
L'innocence... La volupté.
Orchomène, aimable cité,
Du Céphise rive chérie,
Aux beaux jours de l'antiquité
Vos habitans eussent quitté
De leur charmante idolâtrie
L'objet tant de fois regretté,
Et Thémire seule eût été
Euphrosine, Aglaé, Thalie.

[*Du 21 septembre.*] Nos gens de cour s'occupent beaucoup d'une aventure assez plaisante, la fable du jour. Un jeune abbé de qualité s'était insinué dans les bonnes grâces d'une de nos jolies femmes à tabouret; l'intrigue n'ayant pas été cachée avec assez de soin, on a fait des couplets où le mari est ridiculisé. Le petit roué d'abbé les a portés au pauvre époux comme une nouveauté piquante; et sous le prétexte de n'en pouvoir trouver l'air, il les lui a fait chanter à lui-même. Nos belles dames racontent cette espiéglerie avec complaisance, et prennent l'abbé sous leur protection. Il en est digne, et fera sûrement son chemin. On le verra prince de l'Eglise comme tant d'autres qui

le sont devenus par la grâce de Dieu et de quelque séduisante créature.

[*Du 3 octobre.*] Je vous ai déjà dit deux mots de certain plaisant qui a imaginé de changer en blanc le noir des deuils (1), Il s'appuie de l'exemple de la reine Blanche, des prêtres, dont le vêtement blanc annonçait si bien la pureté de l'ame, du deuil des Chinois qui se porte en blanc, ce qui, vous en conviendrez, est une raison péremptoire pour leurs antipodes; car enfin il faut quelquefois prendre le bon de ses voisins ; des petites maîtresses de Sparte qui portaient le deuil en blanc, et qui, bien que cet auteur l'ait tu, portaient des jupons fendus et entr'ouverts jusqu'à mi-cuisse, ce qu'il aurait dû aussi proposer d'imiter, etc. — Voici, Monsieur, un autre plaisant qui s'égaie sur le deuil, matière, il est vrai, assez burlesque. Il commence par ajouter aux citations et autorités du premier, l'ange *blanc comme neige* dont parle St. Mathieu, nos tentures en blanc pour les filles ou garçons morts vierges ou à-peu-près ; puis il se retourne brusquement pour lui donner des nasardes. Il dit que les curés qui sont en habits blancs ne réjouissent pas plus que d'autres les malades à qui ils administrent l'extrême-onction, et n'en sont pas plus plaisans dans des funérailles; que les farfadets, les revenans sont presque tous blancs ; c'est toujours un grand drap blanc, traînant, selon les témoins oculaires : que les mots *sépulcres blanchis* sont pris en mauvaise part,

(1) *Voyez* ci-dessus, pag. 365.

soit qu'ils portent sur l'ame ou sur les visages recrépis de nos beautés douairières ; que *cheveux blancs*, *barbe blanche* ne sont que de funestes augures, etc. De tout cela que conclut-il? ni noir ni blanc. Il tient pour le *bleu* ; peut-être a-t-il une partie considérable d'indigo dont il voudrait se défaire. Le bleu *ne brûle pas les étoffes ;* raison d'économie que le blanc avait aussi pour lui. Mais le bleu a été autrefois chez nous la couleur des tapis funèbres. Si vous en doutiez, vous pourriez vous amuser à lire les *Progymnasmata* de *Spifame* en 1558, car nos champions du blanc et du bleu sont gens à bien s'escrimer d'armes rouilleuses. Celui-ci promet, en riant, un *Traité* sur la préférence due au bleu, ouvrage qui vaudra seule toute la *Bibliothèque bleue*. On n'en imprimera que deux exemplaires sur vélin. On dit qu'il se flatte de faire tomber un peu la vogue de la couleur si décemment nommée aujourd'hui par nos femmes, *merde d'oie*. Mais je crois que c'est pure présomption d'auteur, car le *décent* tient long-temps chez nous. Si le bleu réussit pour les enterremens, je prévois d'avance que les relieurs de nos philosophes à la mode n'emploieront guère que de la couleur bleue; car ce sont d'infatigables *enterreurs*.

Une de nos *Phrynés* de beaucoup d'esprit, qui raffole de beaux-arts comme toutes les protectrices de sa sorte, n'ayant pas pu voir le Salon ni être vue, ce qui est bien pis, étant retenue sur sa bergère par une foulure, se faisait lire celui de nos petits journaux qui parle le plus sensément des ouvrages exposés. On lisait : *Tarquin admirant la vertu de Lucrèce*, de *M. de*

La Grenée le jeune. Il serait à souhaiter que le fond de ce tableau, qui est très-savamment composé et travaillé avec soin, fût autrement disposé. L'ouverture placée avec un lointain clair au milieu de ce tableau, nuit infiniment au sujet principal. — « Ah, la » pauvre *Lucrèce*! s'écria la belle; pourquoi donc cela » au beau milieu du tableau? quelle folie de peintre! » cela fait horreur, et son *lointain clair* ne gaze pas » assez de pareilles choses. Ce M. de La Grenée ne me » peindra certainement jamais. »

[*Du 31 octobre.*] Une madame Anne-Ase Coadalin, veuve d'un bon bourgeois, fort vieille, très-dévote, surtout extrêmement grave de son naturel, avait passé un tiers de sa vie à disserter avec ses voisines sur les convenances; et l'une des incongruités qui la tourmentoient et l'indignoient le plus, c'était des visages joyeux à la suite d'un enterrement: cela lui donnait des fureurs dont on a cent fois craint des suites d'autant plus fâcheuses qu'elle était d'une constitution à la fois vive et foible. N'imaginant au monde rien de plus déplaisant que d'être portée en terre par de scandaleux rieurs, elle a fait et donné à sa famille, des dispositions testamentaires par lesquelles elle donnait vingt écus en outre du paiement ordinaire à chacun des prêtres ou clercs qui assisteroient à ses funérailles, dont elle fixait le nombre; — à condition, y était-il dit, *qu'aucun d'eux ne rirait pour rien, comme ils n'ont que trop l'indiscrète coutume de se le permettre.* Elle est morte. Le legs et sa clause ont été communiqués à tous ceux qui ont dû former le convoi. On est parti de la maison dans un

assez grand sérieux, mais aucun des assistans n'a pu entendre les propos des voisines toutes instruites, réfléchir sur la bizarre idée de la défunte, et s'empêcher de rire. L'exécuteur testamentaire a pris acte de chaque éclat de rire, ce qui les a redoublés, et il a refusé net les vingt écus en payant le reste. Demande en justice de la part des prêtres et clercs; mémoire en réponse négative de la part des héritiers; témoins ouïs, clause produite et commentée; enfin il a été décidé que les vingt écus se paieraient, sur les preuves suffisantes qu'ont donné les ecclésiastiques qu'ils n'avaient pas ri pour rien, comme l'articulait la clause.

LE FILS NATUREL.

ROMANCE.

Par M. le Chevalier de Boufflers.

Air : *Dans cette aimable solitude.*

O toi qui n'eus dû jamais naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour!
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait
Et que l'envie,
Toute sa vie,
Ignore ou taise ton secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits :

Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence ;
L'honneur t'en fait la douce loi :
Ne crains pourtant pas l'indigence :
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau ;
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère ;
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour-à-tour dans ses bras te prendre,
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère,
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

[*Du* 16 *janvier.*] Dans la tragédie de *Catilina*, de *Crébillon*, acte deuxième, scène première, Probus dit à Fulvie :

Eh bien, perdez, Madame, un homme généreux
Qui veut briser les fers de tant de malheureux,

Vengez votre beauté d'un amant infidèle,
Et votre orgueil blessé des projets qu'il vous cèle;
D'un long embrasement devenez le flambeau,
Et nous ouvrez à tous les portes du tombeau *;
Mais Catilina vient, évitez sa présence, etc.

Crébillon avait mis dans une première édition, au lieu marqué *.

C'est ainsi que toujours en proie à leur délire
Vos pareilles ont su soutenir leur empire;
Car vous n'aimez jamais : votre cœur insolent
Tend bien moins à l'amour qu'à gouverner l'amant.
Qu'il vous laisse régner, tout vous paraîtra juste.
Mais vous mépriseriez l'amant le plus auguste
S'il ne sacrifiait aux charmes de vos yeux
Son bonheur, son devoir, la justice et les dieux.

Madame de Pompadour pria l'auteur de supprimer ces huit vers, fit enlever tous les exemplaires qu'on put trouver, et Crébillon eut une pension de 1,200 livres.

[*Du* 23 *janvier.*] M. le marquis de St. Marc, qui avait trouvé le secret de se faire une petite gloire que les envieux lui pardonnaient d'autant plus volontiers que le public n'en savait presque rien, vient d'être troublé dans cette paisible jouissance par cette épigramme :

Jean fait des madrigaux, des épîtres, des drames,
Parle haut, juge tout, se croit un goût exquis;
Coquet de soixante ans, courtise encor nos dames;
Est-il auteur, amant? — Oui, comme il est marquis.

(12 *avril.*) THALIE.

Aux Comédiens Français, au sujet de l'ouverture de leur nouvelle salle.

Ecoutez, Messieurs les Acteurs,
Ecoutez ma plainte folâtre :
Lorsque vous changez de Théâtre,
Ne pourriez-vous changer d'Auteurs ?
Melpomène ma cœur altière
Peut encor descendre chez vous,
La Harpe, Ducis et le Mierre
Lui rendent des soins assez doux.
Mais comment y suis-je traitée ?
Jadis on y suivait ma loi,
Et maintenant, ah ! je le voi,
A peine y suis-je regrettée,
A peine y songe-t-on à moi.
Du lamentable la Chaussée
Les lamentables successeurs
De mes Etats m'ont expulsée
Et noyé mes ris dans les pleurs.
Quoique veuve encor très-jolie,
D'un voile de mélancolie
Par eux mon front fut revêtu ;
Hélas ! dans ma juste furie,
Faudra-t-il que je me marie
Avec Boniface Pointu ?

[8 *mai.*] M. le comte d'Artois aime beaucoup la paume. Il y joue dans les jeux les plus renommés de Paris. Un jour qu'il était de mauvaise humeur contre la galerie, il ordonna qu'on fît sortir le public, en se servant d'expressions très-indécentes. *Ces B..... là, ces J..... F.... là.* Un seul officier demeura. *Est-ce que*

vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ? lui cria le comte d'Artois. — *Oui*, *monseigneur*, *mais comme je ne suis ni un B.... ni un J.... F.... je suis resté.* Le prince sentit sa faute, et il a fait bâtir depuis sur le boulevard un jeu de paume à son usage.

S'il est vrai, comme beaucoup de gens le pensent, que notre caractère se décèle dans nos écrits, vous n'aurez pas de peine à reconnaître M. Carou de Beaumarchais, dans les couplets suivans, où d'ailleurs il rend assez de justice à nos dames du jour.

Combien de femmes l'on acquière
Ou par l'or ou par des soins !
La pire, la meilleure affaire
Coûte un peu plus, coûte un peu moins.
Et quant aux mœurs, la différence
Des filles aux femmes d'honneur,
Est celle qu'on remarque en France
Entre l'artiste et l'amateur.

Les femmes sur leur contenance
Ont le plus absolu pouvoir :
Portant au cercle une décence
Qu'elles quittent dans leur boudoir ;
Le masque tombe et l'on s'arrange
Pour jouir de la volupté :
Là, tout plaît pourvu qu'on se venge
Des ennuis de l'honnêteté.

Vous, jeunes gens que je conseille,
Gardez-vous bien de me citer,
Ce que je vous dis à l'oreille
Ne doit jamais se répéter.

Retenez ce bon mot d'un sage ;
(Des mœurs c'est là le grand secret)
Tout femme vaut un hommage,
Bien peu sont dignes d'un regret.

[*Du 12 juin.*] Quand l'amour offensé ne produit que des vers, sa consolation n'est pas éloignée, mais quand il garde le silence, qu'il nourrit ses chagrins de ses larmes, c'est alors que les effets de son désespoir sont à craindre. Nous venons d'en avoir sous les yeux l'exemple le plus terrible et le plus touchant. Madame le Ras, jeune femme très-aimable de vingt-sept à vingt-huit ans, voyait depuis long-temps avec chagrin les assiduités intimes de son époux auprès d'une dame, nommée madame Grimperelle, âgée de plus de quarante-cinq années. Justement aigrie par l'éloignement de son mari, sa jalousie l'a réduite au plus affreux désespoir. Elle s'est rendue, lundi dernier, dans l'église de St.-Paul, et après y avoir prié quelque temps, ella a témoigné à l'un des bedeaux la plus grande envie de voir les cloches. Il l'a conduite au haut de la tour ; à peine est-elle parvenue qu'elle demande un verre d'eau. Son conducteur s'empresse de descendre pour le lui procurer ; mais il n'eût pas fait quelques pas, que cette malheureuse dame se précipite par une lucarne, tombe sur un toit voisin, y jette un cri lamentable, et de là sur le pavé de la rue où sa tête se brise en pièces. On appelle le commissaire, il accourt : quel spectacle pour lui !.... C'était sa malheureuse épouse. Il tombe à la renverse : on le remporte chez lui, les remords s'emparent de son cœur, la fièvre le saisit, et l'on désespère de sa vie.

VERS A UN AMI.

Par un infortuné.

Se pourrait-il que mon malheur
A la fin t'eût rendu ma présence importune,
Et qu'à la fois l'inconstante fortune
M'eût enlevé mes plaisirs et ton cœur!
Quoi, d'un infortuné le sinistre visage
De la contagion nous offre-t-il l'image?
Crois-tu son aspect dangereux?
Est-il donc vrai que l'amitié volage
Est semblable au sommeil qui fuit les malheureux?
Mais non, pardonne un doute qui t'offense;
Mon cœur s'est effrayé d'une fausse apparence.
Ah! laisse la fortune ingrate et sans pitié
Frapper ses favoris au sein de l'opulence;
Elle est faite pour l'inconstance
Comme ton cœur pour l'amitié.
Sensible, vertueux, né pour la bienfaisance;
Tu m'as lié par la reconnaissance;
Ne brise point des nœuds par le temps affermis;
Ne me rends point la vie à jamais importune.
C'est être pauvre, ami, que d'être sans fortune,
C'est n'être plus que d'être sans amis.

[*Du 4 août.*] Nos équivoqueurs ne tarissent pas sur les noms de messieurs de Grasse et d'Estaing. Il faut, disent-ils, rendre grâces (*Grasse*) à Dieu et nous abandonner à notre Destin (*d'Estaing.*)

ÉPIGRAMME

Librement traduite de l'Italien de Marini.

Un vieillard édenté, mais verd et dégourdi,
Chantait d'un ton ragaillardi

Ses vieilles amours à Thémire :
La belle l'entendit, et se mit à sourire ;
Elle lui dit : On peut t'appeler cygne, ami,
Ton gosier est d'un cygne et tes cheveux aussi ;
Pour prix de tes chansons une faveur t'est due,
Je ne veux te la refuser ;
Approche, viens prendre un baiser :
Je ne crains point d'être mordue.

[*Du 4 septembre.*] Le président de S..... écrivit dernièrement la lettre suivante à un inspecteur de police. « Je vous demande justice, monsieur, de la nommée..... qui a donné à mon Jockei, une maladie honteuse. C'est un garçon charmant, dont les services me sont très-agréables, et la perte de sa santé ne peut être punie que par le séjour d'un an à l'hôpital. Je compte que vous ferez là-dessus votre devoir. » L'inspecteur de police, homme de beaucoup d'esprit, et réellement fort au-dessus de son état, a fait la réponse suivante : « Monsieur, si vous pouvez me prouver que c'est de dessein prémédité que la nommée..... a gâté la santé de votre charmant Jockei, je la ferai punir comme elle le mérite ; mais je ne lui dois aucune peine s'il a été la trouver, et s'il a pris chez elle une maladie qui est devenue, comme vous savez très-bien, un effet d'échange et de commerce. Il est des mers sur lesquelles on ne peut voguer qu'après avoir pris la résolution d'en affronter tous les dangers. En attendant votre réponse, je vais m'occuper de la santé de la malheureuse ; je vous conseille de faire la même chose pour votre Jockei, si vous désirez que ses services continuent de vous être agréables : j'espère que cette lettre vous aura convaincu que je sais remplir tous mes de-

voirs. » Le président se l'est tenu pour dit, mais la nymphe a répandu l'histoire et on en rit un peu aux dépens du magistrat.

[*Du 3 octobre.*] Le prince de Guémenée est en faillite ouverte. On dit que ses dettes montent à quinze millions. Le roi lui a accordé des lettres de surséance pour trois mois seulement. A leur expiration la justice suivra son cours si ses affaires ne sont pas arrangées. Son intendant, riche, dit-on, de cent mille livres de rente, et son maître-d'hôtel ont été arrêtés.

[*Du 16 octobre.*] L'affaire du monde la plus plaisante par la singularité des circonstances occupe en ce moment le public. Elle regarde M. Séguin, trésorier de M. le duc de Chartres : comme il ne manque ni d'envieux ni d'ennemis, je vous laisse à penser si les rieurs sont en petit nombre. Vers l'année 1775, il fit connaissance avec une petite fille de seize ans, nommée Cécile Fontaine, elle devint gros se, accoucha, et lui fit les honneurs de la paternité. Les entrailles du sieur Séguin n'étaient pas, à ce qu'il paraît, fort paternelles : il voulut méconnaître l'enfant, s'éloigna de sa mère, et fut ainsi tranquille pendant dix-huit mois. L'enfant mourut en nourrice : ce n'était pas là le compte de Cécile Fontaine qui prétendait dès-lors établir ses ressources sur sa fécondité : de concert avec son intrigante mère, elle fait venir de Pont-l'Evêque un petit parent en bas âge, le substitue au petit Séguin, le présente à son père putatif, et lui demande

des alimens et des rentes. Le sieur Séguin ferme l'oreille à ces propositions : il se voit menacé d'une plainte juridique, et pour se soustraire à un éclat scandaleux, il constitue cinq cents livres de rentes viagères sur la tête de la mère et de l'enfant supposé. Dans ces entrefaites, Cécile Fontaine se dit encore enceinte, et naturellement déclare l'être des œuvres du sieur Séguin. En conséquence nouvelle plainte pour obtenir nouveaux dommages et intérêts. Après un premier enfant avoué et payé (expression du sieur Séguin) comment se soustraire à celui-ci ? La plainte rendue, les mêmes considérations qui avaient porté le sieur Séguin à faire un premier arrangement, l'engagèrent à en faire un second : il consentit donc à donner, outre les cinq cents livres de rentes, quatre mille livres. Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que Cécile Fontaine n'était point enceinte, et que le sieur Séguin, qui payait pour un enfant substitué, payait encore pour une grossesse feinte. On devait au moins le croire à l'abri de nouvelles plaintes de la part de cette petite friponne ; mais sa marotte lui avait si bien réussi jusques-là, qu'il lui prit la fantaisie de la faire jouer encore. Ainsi donc, le sieur Séguin s'est vu pour la troisième fois attaqué par une plainte qui le rend auteur d'une troisième grossesse. Pour le coup, il a senti toute l'étendue de ses premières imprudences : réduit à en venir à un éclat, il regrette de n'avoir pas eu le courage de s'y résoudre ; car à moins de transiger sur tous les enfans qu'il plairait à Cécile Fontaine de lui donner, il est clair qu'il faut se résoudre à contester celui-ci.

Le voilà donc en justice réglée. Il y a des mémoires de part et d'autre. Celui de la fille est d'un bien pauvre homme, qui, pour son honneur, n'est point connu. Celui de M. Séguin est de main de maître; et vous reconnaîtrez dans les différens points de discussion et de développement de principes, la touche honnête et savante d'un avocat philosophe, de M. Tronçon du Coudray. » On doit, dit-il, regarder comme un des signes les plus assurés de la dépravation des mœurs, cette foule de déclarations de grossesses dont retentissent nos tribunaux. Une fille vertueuse, qui pleure un instant de faiblesse comme l'époque de son déshonneur, comme le signe d'un opprobre ineffaçable, s'empressera-t-elle de venir au pied des tribunaux prendre le public à témoin de sa honte, et de faibles dédommagemens lui paieront-ils ce qu'elle paierait alors elle-même de son sang, la réputation qui était à la fois son bien et sa gloire ?..... Que signifie pour elle l'indemnité d'un bien auquel elle n'attache plus de valeur ? Après la perte de sa vertu, qu'elle se console au moins par l'espérance de cacher sa faute; et puisqu'heureusement pour elle, l'apparence la dispense du titre, qu'elle bénisse, même dans la misère, le préjugé qui le lui accorde.... Qu'est-ce à le bien concevoir, que la déposition d'une fille, qui sous prétexte d'assurer un père à son enfant, ne veut le plus souvent qu'obtenir de la justice le prix de son libertinage ?.. Qu'une fille dont jusques-là la vie a été non-seulement pure, mais irréprochable, à qui il a fallu toutes les séductions, le délire de la passion la plus terrible qui puisse égarer le cœur humain, pour oublier un instant son

devoir, qui enfin n'est devenue coupable que parce qu'il lui fallait, pour ainsi dire, des forces surnaturelles pour ne pas l'être, que cette infortunée soit crue lorsqu'elle dépose contre le séducteur qui l'abandonne et la trahit, cela doit être : ce n'est pas alors son assertion que l'on croit, c'est le cri d'un cœur outragé, c'est la confusion d'une amante, le désespoir d'une mère, sa vie entière qui porte témoignage pour elle..... »

VERS A MAD. ***.

Esprit aimable, jolis yeux,
Cheveux charmans, taille élégante,
Et vrai moka, digne des dieux,
C'est chez vous ce qui se présente.
Si le café n'est qu'un poison,
Et si l'amour en est un autre,
Paris n'a pas une maison
Plus dangereuse que la vôtre.

[2 *décembre.*] On donne toujours à l'Opéra l'*Embarras des richesses.* Cette pièce est tout embarras, a dit un plaisant : Embarras dans les paroles, embarras dans la musique. Au reste, reprit un autre, il n'y a point d'embarras à la porte. (*A moins que ce ne soit à la porte Ottomane.*)

[4 *décembre.*] Un de nos aimables débauchés connus sous le nom de roués, se trouvant à la Comédie Italienne à côté d'une jolie femme qu'il avait vue de plus près, celle-ci voulut entrer en conversation avec lui : laissez-moi, répondit-il, je ne connais point les

femmes de ton espèce, quand je suis en public. — Il te convient bien, lui dit-elle, de faire l'insolent, toi, qui depuis long-temps n'a plus d'excuse.

[*Du 25 décembre.*] M. le comte de Genlis se présente en chenille chez un joaillier, demande plusieurs bijoux, et entr'autres, une croix à la Jeannette. — Sans doute, répond le marchand qui était loin de soupçonner à qui il parlait, que Monsieur la veut du dernier goût? — Certainement. — A la de Genlis, c'est-à-dire..... — Que dites-vous? — A la de Genlis, *sans cœur*. Interdit, confondu du propos insultant et innocent de cet homme, M. le comte de Genlis balance sur le parti qu'il va prendre : la prudence étouffe sa colère, il sort et va respirer aux Tuileries, où l'on prétend que des discours aussi mortifians, tenus autour de lui, ont renouvelé la scène la plus douloureuse pour son amour-propre.

AIMONS GAIEMENT.

Sur l'air : *Lison dormait, etc.*

S'il est vrai qu'amour ait des ailes;
Tant mieux pour lui, tant mieux pour nous :
C'est donner des vapeurs aux belles
Qu'imiter de gothiques fous.
Céladon, d'auguste mémoire,
Serait fort maussade aujourd'hui :
Soyons aussi tendres que lui,
Sans bâiller pour le faire croire.
Aimable enfant de la beauté,
Le plaisir n'est pas sans gaîté.

La gravité n'est point sagesse,
L'ennui prouve fort mal l'amour :

Fi des galans dont la tendresse
Gémit et languit nuit et jour !
Amoureux autant que possible,
C'est du salpêtre que mon cœur ;
Mais quand l'amour fait le pleureur
L'enfant n'en est que plus risible.
Chez nous, esprit, raison, desir,
Tout doit ressembler au plaisir.

Si ce plaisir est un mensonge,
Qu'est-ce donc que la vérité ?
Puisque notre vie est un songe,
Rêvons un peu de volupté.
Loin de nous ces tristes folies,
Grandeurs, pouvoir, brillans forfaits.
Ami, bon vin, maîtresse et paix,
En voilà de bien plus jolies,
Comme ici bas tout n'est qu'erreur,
Errons en croyant au bonheur.

(1783).

[*Du 12 janvier.*] « Un curieux dont l'imagination » était aussi vive que plaisante, fit graver, il y a quel- » que temps, une estampe allégorique sur la chute » prochaine du pouvoir pontifical : on y voyait un » aigle impérial détacher la triple couronne ; des en- » fans jouant à la raquette avec la mule sacrée et les » clefs du ciel ; le fanatisme, grinçant les dents de rage, » était dans le fond ; les moines y paraissaient accablés » de douleur, et le chef de l'Eglise ne semblait plus » avoir d'autre appui que son bâton pastoral, etc. »

[2 *février.*] M. de la Harpe, devenu amoureux de Cléophile, l'une des charmantes nymphes de l'Opéra, lui adresse publiquement ces jolis couplets :

L'inconstance et l'artifice
Par-tout remplaçaient l'amour ;
Toujours soumis au caprice,
Son pouvoir étoit d'un jour.
« Mes feux, dit-il, vont s'éteindre ;
» Ils devaient tout animer.
» Que les mortels sont à plaindre !
» Ils ne savent plus aimer. »

Pour prévenir cet outrage,
Il épuise ses efforts
Sur le plus charmant ouvrage
Qu'embellissent ses trésors.

Or, juges s'il est habile,
L'enfant, maître des humains:
Vous voyez dans Cléophile
Le chef-d'œuvre de ses mains.

Lui-même avec complaisance
Vit son prodige nouveau;
Les grâces, à sa naissance,
Entourèrent son berceau.
Le Dieu dit : Je suis tranquille;
Rien ne peut plus m'alarmer :
Quand ils verront Cléophile
Ils voudront encore aimer.

Quelle grâce enchanteresse
Dans ses traits, dans son esprit!
Elle charme, elle intéresse,
Elle attache, elle ravit.
Le cœur le plus docile
Contre elle ose en vain s'armer.
Un regard de Cléophile
Est un ordre de l'aimer.

Quoiqu'Amour m'ait dans ses chaînes
Engagé plus d'une fois,
Quoiqu'Amour, malgré ses peines,
M'ait fait adorer ses lois :
Par une erreur trop facile
Dans un cœur trop enflammé,
Je crois, près de Cléophile,
N'avoir point encore aimé.

Je veux, à ses lois fidèle,
Ne chanter que mon ardeur.
Dieux! que ma Muse n'est-elle
Aussi tendre que mon cœur!

Ma voix à l'amour docile,
N'a qu'un refrein à former :
J'aime, j'aime Cléophile,
Et ne vis que pour l'aimer.

VERS

A Madame de....., qui avait invité l'auteur à souper chez elle le jour de Pâques.

Je serai donc de cette orgie
Que le plaisir tiendra chez vous ;
Pâques faites, péchés absous,
Quand de Jésus et de Marie
On aura calmé le courroux :
Ah, Madame, quelle œuvre pie !

Pensez-vous souvent comme moi,
Combien le saint temps où nous sommes,
A force d'éprouver la foi,
La fait perdre à ces pauvres hommes !

Le bon Dieu qu'un tas de poltrons
Si brutalement mystifie,
Et qu'en public on crucifie
Lui troisième entre deux larrons !

Un Saint-Esprit, dans cette affaire
N'ayant rien à dévirginer,
De son rayon sans s'étonner
Froidement voit clouer son frère :
Le bel exemple à nous donner !

Monsieur l'immortel qui trépasse
Et son cher Papa le Très-Haut
Qui, le voyant sur l'échafaud,
Ne lui dépêche point sa grâce !

Le fiel dont on vient l'abreuver
Puis ce beau chardon qui couronne
Un Sauveur qui pour nous sauver
Rend l'ame, sans sauver personne!

Puis les cloches perdant la voix,
Qui sans savoir pourquoi ni comme,
Tant que le Seigneur est en croix,
Vont voir ce qui se passe à Rome.

Le défunt pendant ce temps-là
Qui finement quitte son gîte,
Et tout défunt qu'il est s'en va
Aux limbes faire sa visite,
Puis comme un pinçon ressuscite?
Oh! le bon conte que c'est là.

Mais donne dedans qui voudra
Je ne bâtis point sur le vide.
Je préfère à la passion
Qu'annonce un caffard insipide,
Celle que le galant Ovide
Prêchait avec tant d'onction;
Et de sa science profonde
Le cœur innocemment épris,
Je cherche comme, en l'autre monde,
Je ferai pour plaire aux Houris.

Aux Houris! oui je le confesse,
Car je ne crois au Paradis
Que si le Dieu de la tendresse
Y tient sa cour avec les ris.
Par mes amoureuses faiblesses
Je veux comptant mes stations,
Des mains de mes seules maîtresses
Avoir des bénédictions.

Là haut je veux aussi qu'on fête
Ces beaux autels à tapis vert

Qu'un cercle de beautés dessert,
Et près de qui faisant la bête
Bien que l'on ait l'esprit ouvert,
On risque son cœur et sa tête,
Sans regret à l'argent qu'on perd.

Enfin, enfin j'y veux encore
Des belles-mères comme vous,
Et puis de ces brus qu'on adore,
N'en déplaise au divin courroux,
Et puis des gaîtés éternelles,
Des mariages sans Hymen,
Et puis le droit d'être infidèles,
Puis des forces toujours nouvelles,
Surtout votre indulgence. Amen.

[*Du 7 mai.*] Un illustre par ses titres et par ses cordons, se présenta dernièrement chez son bijoutier ordinaire. *Je voudrais*, dit-il, *une belle boîte de fantaisie.* On se prosterne, on s'empresse, on étale tout ce que le goût a de plus exquis. Monseigneur parcourt avec convoitise cet assemblage d'or; il voudrait de tout son cœur s'en emparer : mais le moyen d'y parvenir! *Qui trop embrasse mal étreint.* Il borne donc pour cette fois ses prétentions à une seule boîte, et il consomme aisément cette petite capture. Il considère celle du plus haut prix, la saisit adroitement après en avoir touché vingt autres avec indifférence, et la met tranquillement dans sa poche. Cette opération faite, Monseigneur fait appeler ses gens, monte dans sa voiture, prodigue au marchand les plus galans adieux et le laisse enchanté de son urbanité. Huit jours se passent, l'époque de l'inventaire arrive et annonce au marchand la perte de sa boîte. Qu'est-elle devenue? il se casse la tête en vain pour le

deviner ; lorsqu'un beau jour Monseigneur arrive et la lui présente, en lui disant : *Cette boîte m'ennuie depuis long-temps ; je veux m'en défaire : vaut-elle bien cinquante louis !* — Oui, Monsieur, répond le marchand, tout ébahi de revoir sa chère boîte, et confondu de l'aisance hardie avec laquelle on s'en arrogeait la propriété et la valeur. Le mot était lâché, et le pauvre marchand donne les cinquante louis. Il dévorait intérieurement son indignation, sachant trop bien qu'en vain il s'adresserait aux tribunaux, qu'en vain il y porterait sa réclamation, n'ayant que trop d'exemples récens qu'un grand parvient toujours non-seulement à se justifier mais encore à faire punir quiconque a légitimement suspecté sa bonne foi.

[*Du 12 mai.*] La marquise de Nesle, femme du premier marquis de France, vient de mourir : elle était sœur du comte de Hautefort, grand d'Espagne, qui était allé établir un café à Smyrne, après avoir volé des diamans à Paris.

ÉPIGRAMME,

Par M. Lieutaud.

Tout près d'entrer dans le lit nuptial,
Pardonnez-moi, disait monsieur Dorval
A sa moitié, mais je ne puis plus taire
Un triste aveu que m'oblige à vous faire
Ma conscience et le nœud conjugal.
— Expliquez-vous. — J'ai. — Quoi ! — Certain mal....
Que jusqu'ici, craignant de vous déplaire,
J'ai cru devoir dérober à vos yeux.

— Vous m'alarmez. — Ce mal me désespère.
— Quel est-il donc? — C'est, Madame, un cautère.
— Un? ce n'est rien. Moi, Monsieur, j'en ai deux.

[21 *juillet.*] Voici un hommage que M. le Chevalier de Parny a adressé à la muse du nouveau traducteur de Pope, (M. de Fontanes.)

Du Resnel, dans ses faibles rimes,
Du poëte de la raison
A délayé les vers sublimes
Et la mâle précision.
Dans sa froide et pâle copie,
Vainement de l'original
On cherchait l'ame, le génie;
Le lecteur disait : Tout est mal.
Mais c'est Pope qui vous inspire,
Pope a frappé vos vers heureux,
Et la critique doit vous dire
Qu'à présent, tout est pour le mieux.

M. de Fontanes a fait la réponse suivante à son ingénieux admirateur :

Malgré votre éloge indulgent,
Prêts à s'armer de rigorisme
Mes chers lecteurs en me jugeant
Ne croiront pas à l'optimisme.
Ce n'est point Pope assurément,
Ni Platon, ni Pangloff lui-même
Dont l'esprit créa ce système;
Il fut le rêve d'un amant.
Que l'Amour vous inspire encore,
Portez long-temps son doux lien;
Chantez Zulmis et Léonore,
C'est dans leurs bras que tout est bien.

[*Du 6 août.*] Une femme de qualité avait demandé à un de nos vieillards galans une déclaration d'amour : il lui a répondu par les couplets que voici :

Quand la vieillesse commence,
La douceur de soupirer
Est l'unique jouissance
Qu'il soit permis d'espérer;
L'amour fuit, l'amitié tendre
Ose alors lui ressembler,
Mais trop peu pour rien prétendre,
Assez pour nous consoler.

Adieu, folle et douce ivresse
Que je pris pour le bonheur;
J'eus des sens dans ma jeunesse,
Il me reste encore un cœur.
Que celle à qui je le donne
Daigne en approuver l'ardeur!
Je dirai : mes jours d'automne
Ont encor quelque chaleur.

Dans l'amour tout est martyre,
Enthousiasme ou fureur.
Pour l'amitié qui soupire
Tout est plaisir ou faveur.
Eglé règne sur mon ame,
Sans en troubler le repos;
Et mes desirs et ma flamme
N'alarment point mes rivaux.

Je la verrai poursuivie
Par la foule des amours,
Et le déclin de ma vie
Jouira de ses beaux jours.
Tel, sur sa tige inclinée,
Un vieux chêne de cent ans
Croit rajeunir chaque année
Avec les fleurs du printemps.

LA CRUCHE CASSÉE.

Alix disait à son mari Lucas :
La complaisance a perdu ma Colette,
Elle était libre, elle a fait un faux pas;
Dieu soit béni ! mais pour notre cadette
C'est mon affaire et je ne prétends pas
Que sans sa mère on la trouve seulette;
Qu'aucun garçon lui parle jamais bas,
Ni que jamais elle passe le pas
De la maison. En effet Colinette
Avait quinze ans, et pourtant la pauvrette
Quenouille en main, seule dans sa chambrette,
Ne connaissait encor d'autre plaisir
Que de chanter l'antique chansonnette.
Bien est-il vrai que sous sa collerette,
On voit déjà la nature indiscrette,
Légèrement faire aller et venir
Deux jolis monts qu'ignore la jeunette,
Mais ce n'est pas encore du désir.
Advint pourtant qu'à la fontaine
Prochaine
Madame Alix l'envoie un beau matin
Remplir sa cruche : elle y court, mais advint
Que par hasard se trouva là Colin;
Il a seize ans, il est beau, mais malin;
Il prend avec douceur la cruche à Colinette,
Puise de l'eau, la rend à la fillette.
Pour son salaire il a pris un baiser;
Le premier pris défend de refuser
Celui qui fait que bientôt on trebûche;
De baisers en baisers Colin cassa la cruche,
Et voyant, mais trop tard, qu'il a su trop oser,
Le gars s'enfuit; il en savait plus qu'elle.
Elle se lève, une rougeur nouvelle
Ajoute encore à l'éclat de son teint,
Dans ses humides yeux le plaisir étincèle.

A bonds précipités il fait mouvoir son sein,
Inquiète, étonnée, encore jouissante,
Les bras tombans, la bouche encor brûlante,
Colinette pourtant est encor ignorante.

Madame Alix, écoutez mes leçons,
Il faut fuir, mais il faut connaître les garçons;
Si trop de liberté perdit sa sœur Colette,
Trop d'ignorance a perdu Colinette.

(3 *décembre.*) ÉPITAPHE,

Par M. Sylvain Maréchal.

Au pied de cet arbre repose
La cendre d'un homme de bien :
Mais il ne fut pas autre chose :
En ce monde c'est n'être rien.

[20 *décembre.*] On témoignait dans une société quelqu'étonnement du parti qu'avait pris un homme comme le major d'Arlandes, d'aller des premiers courir l'aventure avec le ballon aérostatique : *Bon*, dit quelqu'un, *le ministre de la guerre lui a fait tant de promesses en l'air qu'il s'est déterminé à les aller chercher.*

(1784.)

[*Premier février.*] Mademoiselle Dufayel, du théâtre Italien, a de la voix; mais elle est peu musicienne quoiqu'elle place quelquefois ses doigts sur les touches du *forte-piano*. Sa figure est froide; elle n'a ni âme ni expression. Elle jouait dans la *Fausse Magie* : le spectacle était commencé lorsqu'un particulier est arrivé à l'amphithéâtre; il a demandé à M. le marquis de Champcenets si mademoiselle Dufayel avait chanté, *Comme un éclair* (1) : non, a répondu le caustique, elle a chanté comme un cochon.

[25 *février.*] On remarqua dans le temps ces vers de M. Boucher.

« Flatteurs, ne dites plus aux Rois,
» Qu'élevés au-dessus des lois,
» Le ciel de tout impôt affranchit la couronne.
» Louis vous répondrait, qu'en des jours rigoureux,
» Le sacrifice entier des délices du trône
» Est l'impôt que les Rois doivent aux malheureux.

[10 *mars.*] Un modèle d'élégie naïve et tendre, est le touchant cantique de Bertaut, dont le refrein est, *Félicité passée* : si quelque pièce pouvait prêter à la comparaison, cette jolie romance, imitée du Languedocien, le mériterait par sa simplicité.

Au lever de l'aurore,
Sur un tapis de fleurs,
Zéphir caressant Flore,

(1) Ariette de cet opéra.

Climène, toute en pleurs,
Assise sur l'herbette,
A l'ombre d'un cyprès,
Contait ainsi seulette,
Aux échos ses regrets.

Tircis est mort, bergère,
Donne cours à tes pleurs.
Fleurs, quittez pour me plaire
Vos brillantes couleurs,
Plaintives Tourterelles,
Rossignols si charmans,
Et vous, échos fidèles
Répétez mes accens!

Le rossignol sauvage,
Quittant les sombres bois,
Suspendait son ramage
Pour entendre sa voix;
L'onde dans la prairie
Plus lentement coulait
Pour ouir l'harmonie
De son doux flageolet.

Tircis fut le modèle
Des bergers du hameau,
Discret, sage, fidèle,
Soignant bien son troupeau,
Cueillant des violettes,
Donnant dans les vergers,
Aux agneaux des fleurettes,
Puis à moi des baisers.

Errez à l'aventure,
A la merci des loups,
Cherchez votre pâture,
Moutons, dispersez-vous!
Je plains votre misère;

Mais Tircis m'est ravi,
Et sa triste bergère
L'aura bientôt suivi.

(*Premier avril.*) Hier, au soir, le marquis de Villette amena deux jolies femmes au café du Caveau pour prendre des glaces : tous les flagorneurs qui se trouvent là, les eurent bientôt entourées. Les globes et les gaz vinrent sur le tapis. *On a beau faire*, dit le marquis en montrant ces dames, *toute la chimie ne produira jamais un gaz inflammable aussi puissant que ces yeux-là.* Chacun applaudit, et convint de la rapidité de ses effets.

[*Du 14 avril.*] Un fait sur lequel il n'est pas facile de prononcer, est celui d'un père qui, cédant à l'indignation de l'honneur, a violé le plus saint caractère de l'homme en devenant le bourreau de son fils. La semaine dernière, un particulier retint à souper un de ses amis. Le fils de la maison se trouva placé près de lui, et ne vit pas, sans beaucoup de concupiscence, le gros brillant et la belle montre que portait son voisin. Soit convoitise particulière, soit désir de satisfaire quelque maîtresse, le jeune homme conçoit et prend la résolution de voler l'ami de son père. Peu avant qu'on se retire, il feint de s'en aller coucher, et va dans une rue détournée pour attendre son homme, il l'entend, ses sens se troublent, l'idée d'une reconnaissance lui tourne la tête ; au lieu de renoncer à son malheureux projet, au lieu de fuir, il attaque traîtreusement la victime qu'il veut dépouiller, et de deux coups sur la tête, le fait tomber à ses pieds. Le dia-

mant et la montre sont enlevés : mais où aller ? Il peut être rencontré, soupçonné, arrêté. Dans la maison de son père il sera du moins en sûreté : il y rentre sans bruit, et dépose le vol qui l'embarrasse déjà tant, dans un petit buffet de sa chambre. — Pendant ce temps on relevait sa victime, et grâces à quelques eaux spiritueuses on l'avait rappelée de son étourdissement : néanmoins, comme son ami n'était pas éloigné, il s'y fit transporter pour y passer la nuit. — Il arrive, il dit en quatre mots son aventure ; on s'empresse à lui donner des secours, il est introduit dans la chambre du fils pour plus de commodité ; tout est mis sens dessus dessous, on ouvre par hasard le fatal buffet. — O ciel ! il voit, il reconnaît son diamant et sa montre. — *Mon ami*, dit-il, *voilà mes bijoux !* — *Que voulez-vous dire ?* — *Serait-il possible !* — *Mon fils ! ô malheureux père !* Le jeune homme paraît, affecte un air tranquille ; son père ne voit plus en lui qu'un être destiné à l'échaffaud ; cette affreuse idée trouble ses sens, et dans un transport furieux il lui brûle la cervelle : cet acte de désespoir n'est pas plutôt commis, qu'il est suivi des plus affreux remords, les inquiétudes de la justice viennent y mettre le comble, et sans de puissans protecteurs, c'en était fait du père et du fils.

FIN DU SUPPLÉMENT.

ERRATA.

TOME I.

Page 192, ligne 15, le comte d'Ecars; *lisez* : le comte d'Escars.
Page 251, ligne 6, que l'albâtre; *lisez* : que la neige.
Page 262, ligne 5, j'ai à me persuader; *lisez* : j'aime à me persuader.
Page 263, ligne 28, *du 17 septembre*; lisez : *du 25 novembre*.

TOME II.

Page 62, ligne 18, *ajoutez la note indiquée* :
(1) Membre de l'institut National.
Page 204, ligne 23, de l'intriguer; *lisez* : que d'intriguer.
Page 229, ligne 6, en bien en mal; *lisez* : en bien, en mal.
Page 264, ligne 2, les séances; *lisez* : ses séances.
Page 335, ligne 10, *Par M. Gai*; lisez : *Au nom de Mademoiselle Gai*.

TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Noms et des choses contenus dans cet Ouvrage.

(I indique le premier volume, et II indique le second).

A.

Abeille et le Frêlon (l'), I, 262, 263.
Abeille et la Rose (l'), Fable, I, 325, 327.
Académie d'Architecture, I, 247.
Académie Française (l') I, 71, 113, 122, 133, 219, 220; II, 353.
Adelaïde (Madame de France), II, 227.
Adieux (les), chanson, I, 389, 390.
Adieux du vieillard (Voltaire), I, 351.
Aiguillon (le duc d'), I, 3, 6, 7.
Alainval (d'), acteur de la Comédie Française, II, 313, 315.
Aligre (M. d'), bon mot de ce premier président, I, 388.
Alphabet de l'Amour, II, 139, 141.
Amans casuites (les), conte, II, 172, 174.
Ambassadeur (l') généreux, I, 347, 348.
Ambassadeur de Naples (l'), I, 243, 244.
Aménaïde (la demoiselle), II, 25.
Amérique Septentrionale, II, 181.
Amour précepteur (l'), I, 341.
Amour du siècle (l') I, 227.
Andrieux, membre de l'Institut national, II, 9, 10.
Anecdotes des beaux arts, I, 252, 253.
Anecdotes plaisantes, I, 73, 74, 149, 150, 152, 161, 162, 166, 172, 173, 205, 208, 226, 227, 264, 270, 278, 281, 285, 294, 298, 312, 315, 318, 319, 352, 353, 355, 356, 366, 375, 376; II, 2, 3, 60, 61, 70, 71, 75, 83, 84, 109, 111, 113, 117, 136, 154, 158, 160, 207; 214, 215, 270, 271, 274, 275, 315, 318, 320, 322, 323, 350, 352, 355, 356, 370, 371.

TAYLOR INST - OXFORD

Ane (l'), la Rose et le Chardon, Fable, II, 131, 132.
Anglais (les), II, 213, 214.
Anglais aux Indes, II, 76, 77.
Antoine, marchand de peaux de lapins, II, 46, 47,
Argens (M. d'), II, 63, 65.
Arithmétique (l'), I, 276, 277.
Arlandes (M. d'), II, 397.
Arnould (Sophie), I, 164, 168; II, 75, 236, 237, 289, 290, 526, 52.
Articles détachés du code d'amour parisien, II, 40.
Artois (comte d'), I, 86. 87; II, 377, 578.
Auberteuil (Hiliard d'), II, 524, 325.
Aucant (M. d'), fermier-général, II, 74, 75.
Audinot (Nicolas), directeur de l'Ambigu Comique, II, 308, 309.
Aurore (l'), libelle contre Marie-Antoinette, I, 17.
Aurore (mademoiselle), II, 112, 113.
Aventures singulières, I, 128, 129, 131, 137, 139, 144, 147, 157, 158, 164, 166, 169, 172, 182, 185, 193, 195, 227, 228, 241, 248, 249, 278, 281, 292, 293; II, 71, 92, 93, 176, 178, 208, 392, 393.
Aventures tragiques, I, 108, 211, 265, 266, 271, 286, 287, 292, 296, 297; II, 40, 69, 7, 161, 162, 166, 168, 205, 207, 231, 257, 258, 274, 276, 277, 286, 287, 344, 345, 379.

B.

Baiser (le), II, 84.
Banquier pris pour dupe (le), I, 367, 375.
Barbe, chanson nouvelle, II, 87, 88.
Barry (la comtesse du), I; 116.
Barry (Famille des du), I, 2, 5, 6.
Bas-normaud, II, 61, 62.
Bastille (la), I, 88, 91.
Bêche (madame), femme d'un musicien, I, 67, 69.
Beaulard, fameux modiste, I, 59.
Beaumarchais (Caron de), I, 163, 164.
Beauharnois (madame la comtesse de), II, 60.

Beaujon (M.), banquier de la cour, II, 284, 336, 337.
Beaumarchais (Caron de), I, 60, 65; II, 3, 4, 216, 217, 229, 232.
Beaumont (Christophe de), Archevêque de Paris, I, 11, 33, 60.
Beauvais (M. Jean de), évêque de Senez, II, 292, 296.
Bièvre (le marquis de), I, 17, 67, 193; II, 222, 229, 230.
Biron (chanson sur le commodore), II, 3, 4.
Blanchard (M.), célèbre aéronaute, II, 117, 121.
Blanchet (l'abbé), II, 272, 273.
Blaye (le chevalier de), II, 32.
Blot (le comte de), II, 255.
Boisgelin (M. de), II, 272.
Bomarel (M.), I, 226.
Boncourt (M. de), financier, I, 190, 191.
Bonne mère (la) I, 127, 128, 283; II, 219, 220.
Borde (M. de la), sa fin tragique, I, 342, 343.
Boufflers (le chevalier de); I, 52; II, 30, 31, 86 105; 223, 225: 233, 240; 241 248.
Bouffons de société, II, 81, 323.
Boulainvilliers (le comte de), I, 261.
Brienne (M. de), archevêque de Toulouse, II, 211, 280, 281.
Brissac (le maréchal de), I, 13 14.
Brochures sur l'exposition des tableaux au salon, II, 368, 369, 372, 373.
Brunoy (le marquis), I, 107, 108.
Buffon, I, 268.
Buveur d'eau (le), chanson, et la réponse, II, 174, 176.
B*** (le comte de), II, 341.

C.

Cagliostro (le comte de), II, 260; 261, 282, 283.
Caisse d'escompte, II, 190, 191.
Calcul arithmétique d'un amant, II, 209.
Calembours, I, 275, 276, 334; II, 337, 380.
Calonne (M. de), II, 197, 228, 239, 240, 254, 255, 284, 285.

Caricatures, I, 25; II, 26, 68, 73, 74.
Carlin, excellent Arlequin de la Comédie Italienne, I, 269, 338.
Carline, actrice de la Comédie Italienne, II, 29, 262, 263.
Castries (le marquis de), II, 44.
Catherine première, Impératrice de Russie, I, 237.
Causes de la décadence du Théâtre, I, 50, 51.
Cazeaux (M. de), II, 27, 28.
Ce qui plaît aux dames, vaudeville, I, 373, 374.
Cérutti (Joseph-Antoine-Joachim), auteur Français, II, 42, 43.
Chacun son métier, conte, I, 200.
Chacun a son mérite, conte, II, 5, 6.
Chalotais (de la), I, 6, 7.
Chanoinesse (la), par le chevalier de Boufflers, II, 141.
Chanson bachique, II, 217, 219.
Chanson à la mode (la), I, 398, 399.
Chansons d'amour, I, 212, 216, 257, 258, 259, 260, 311, 312, 327, 328, 339, 340, 357, 359; II, 124, 134, 135, 162, 198, 267, 268, 386, 387.
Chansons satyriques, I, 213, 215, 300, 304, 328, 330; II, 55, 59, 142, 145, 149, 150, 193, 196, 242, 243, 258, 259, 304, 307, 324, 378.
Chansonnette, I, 158, 159.
Chanvallon (M. de), I, 58, 59.
Charade, II, 301, 302.
Chartres (le duc de), dernier duc d'Orléans, I, 381, 382; II, 84, 85, 135.
Chasse (la), II, 44, 45.
Chasse dangereuse (la), II, 14.
Chatelux (M. de), I, 113.
Choiseul (le duc de), I, 16; II, 259, 260.
Charade (d'un garde-du-corps), II, 269.
Chevaliers de Saint-Louis, II, 43, 44.
Chevert (M. de), I, 188.
Cheveu bien employé (le), songe à madame la baronne de Ker....., II. 19, 22.
Cinq périodes d'Eglé (les), II, 223.
Cléophile (la demoiselle), II, 353, 390, 392.

Clergé (le), I, 156; II, 264, 281.
Club de douze dames, II, 96, 97.
Clugny (M. de), I, 218, 219, 250.
Cocher de fiacre, I, 119, 120.
Cœur perdu (le), le cœur rendu, conte, II, 95, 96.
Coiffeurs à la mode, II, 226.
Collé (Charles), II, 152, 154.
Colin-Maillard (le), conte, par M. de Cailhava, II, 245, 246.
Colomb (mademoiselle), Actrice du Théâtre Italien, II, 361.
Com'ça (les), par Collé, 131, 133.
Commerce des Indes Orientales, (projet singulier), I, 40.
Confesseur de la beauté (le), I, 320, 322.
Conflans (le marquis de), I, 79, 80.
Confession de Lucile (la), II, 169, 172.
Consolation de la vieillesse, par Imbert, II, 93.
Consolation dans le chagrin (la), I, 298.
Consultation épineuse (la), conte, I, 185, 188.
Contes (sans titre), II, 196, 197, 353.
Conti (le prince de), I, 199, 243.
Contat (mademoiselle), II, 39, 40, 280.
Corberon (M. M. de), I 386, 388.
Cordonnier, bel-esprit, II, 97, 99.
Coulange (mademoiselle), II, 278.
Couplets à une cruelle, I, 279.
— De M. de Boufflers, 342.
— Epigrammatique, 353.
— A boire, II, 261.
Couplets, par M. de Villebon, II, 18, 19, 23.
— (anonyme), 72, 73.
— (M. Bonnier de Layens), 91, 92.
— (A une dame borgne), 213.
— 213, (A madame Met... h.)
— 273, (à mademoiselle M***.)
— 277, 278, (à la louange des blondes.)
— 281 (chantées à la loge des Neuf-Sœurs.)
— 325, (par Berquin).
— 352, 353, (au duc d'Orléans).
Coups de plat de sabre, (ordonnance du comte de Saint-Germain), I, 249.

Courses de chevaux, II, 345.
Courte mémoire d'un amant, II 214.
Création (la), par le chevalier Desaubonne, II, 248, 249.
Crébillon, père, II, 375, 376.
Créqui (le duc de), II, 247, 248.
Créqui (la famille des), II, 67.
Cristaline, la curieuse, conte, I, 237, 240.
Cruche cassée (la), conte, II, 396, 397.
Curé de Saint-André, à Paris, II, 100.
Curé de Saint-Maur, II, 365.
Curé de Paris, II, 297.
— de Saint-Sulpice, II, 163.
Czartorinski (Adam, prince de), I, 14, 15.

C.

Dangé, escroc et bigame, I, 143.
Déclaration d'amour d'un vieillard, II, 395.
Défense bien observée (la), chanson, I, 395, 395.
Deffant (la marquise du), II, 41, 42.
Dervieux (la demoiselle), II, 279.
Désir et plaisir, conte, II, 191, 192.
De tribus impostoribus (traité), II, 317, 318.
Deuil [que la couleur doit en être changée], II, 365, 366, 371, 372.
Deux oiseaux [les]; II, 202, 203.
Deux ruisseaux [les], Idylle, I, 392, 393.
Dévot [faux], I, 348, 350.
Dévote [vers à une jolie], I, 304, 305.
Dialogue entre Louis XV et la marquise de Pompadour, I, 26.
Dorat [Claude-Joseph], poète Français, I, 20, 51, 52; II, 28, 29, 30.
Drames [critique plaisante des], 97, 100.
Dufayel [mademoiselle], Actrice du Théâtre Italien, II, 398.
Dugas [madame], I, 82, 83.
Dugazon, Acteur de la Comédie Française, II, 350.
Duménil. Sa prodigieuse fortune et ses malheurs, I, 100, 103.
Dupart [la demoiselle], chanson dont elle est l'héroïne, I, 251, 252.

Duras [le maréchal-duc de], I, 113, 244; II, 331,
Durfort, fils du maréchal de Duras [le duc de], I, 160, 161.
Durosoy [N.....], poète, I, 120, 121.
Duthé [la demoiselle], I, 18, 110, 223, 242; II, 279.

E.

Edit sur l'arrestation pour dettes, I, 14.
Elbœuf [le duc], II, 343, 344.
Elisabeth, impératrice de Russie, I, 236, 237.
Éloge de Cécile, couplets, II, 183, 185.
Eloge des ministres en 1775, I, 167.
Eloge du frère Bonaventure, vaudeville, I, 202, 203.
Enfant qui l'échappe belle, II, 366.
Envieux [l'], l'avare et la fortune, Fable, II, 111, 112.
Epigrammes, I, 140, 160, 263, 264, 275, 311, 331, 345, 352, 375, 377, 382, 391; II, 30, 207, 226, 244, 245, 271, 272, 334, 335, 354, 380, 393, 394.
Epigrammes singulières, I, 137; II, 297.
Epître à l'abbé Spalanzani, par le chevalier de la Luzerne, II, 250, 252.
Epître à M. Turgot, par Voltaire, I, 119, 124.
— à madame Vestris, 310, 311.
Equivoque [l'] conte, II, 130, 131.
Escars [le comte d'], I, 192, 193.
Esprit de parti [de l'], satyre, par Chabanon, I, 179.
Etats-généraux de Bretagne, I, 250.
Evélina, anecdote véritable, II, 287, 288.

F.

Faible des femmes [le], II, 331.
Faye [M. de la], I, 193.
Femme [la], vers attribués à J.-J. Rousseau, II, 187.
Femme sage [la], I, 395, 398.
Fille publique douée de sentimens honnêtes, II, 246, 247.

Filles entretenues, I, 159, 160.
Financier pris pour dupe, I, 122.
Fils naturel [le], romance, par le chevalier de Boufflers, II, 374, 375.
Fontanes [M. de], II, 394.
Forcalquier [madame de], I, 7.
Fosse-Langry [madame la vicomtesse de la], I, 121, 122.
Frédéric-le-Grand, II, 233.
Furies [les], apologue, II, 107, 108.

G.

Gageures singulières, I, 316; II, 24, 354, 355.
Gasconade, I, 324.
Gâteau des Rois (le), comédie, I, 56, 57.
Genlis (Madame de), I, 49, 378, 379; II, 38, 39, 101, 107, 261, 262.
Geoffroy (M.), l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire; II, 102.
Globes aréostatiques, II, 187, 189, 202, 226, 227.
Gluck, célèbre compositeur de musique, I, 242, 315.
Gourdan (la), I, 143.
Goûts sont différens (les), conte, I, 380.
Gouverney (le marquis de), I, 208.
Grands hommes (les), conte, II, 34, 35.
Granville (la demoiselle), II, 7, 9, 279, 280.
Grasse (le comte de), II, 121, 122.
Guémenée (le prince de), II, 155, 382.
Guibert (le comte de); sa tragédie du Connétable, I, 191, 192.
Guimard (Mademoiselle) I, 168, 169, 367; II, 207, 280.

H.

Harcourt (la comtesse d'), II, 11, 12.
Harpe (de la) I, 330; II, 71, 72, 208.
Harvelai (M. d'), II, 238.
Histoire de Loth, par le chevalier de Boufflers, II, 146.
Homme qui dit la messe sans être prêtre, I, 215.
Houdetot (le vicomte d'), I, 48, 49.
Humilité capucinale (l'), conte, I, 299.

I.

Il faut aimer, chanson, II, 179, 180.
Imbert (Barthélemy), poète, I, 40, 41.

Impromptu, à une demoiselle qui chantait agréablement, I, 374.
Insurgens (aux), I, 331, 332.
Iris et sa Bonne, conte, I, 391, 392.
Ivrogne logicien (l'), II, 225.
Ivrognes, I, 118, 119.

J.

Jeannot, ou les Battus paient l'amende, II, 10, 11.
Jésuites (les) quatrain fait contre eux, I, 112, 113.
Jeudi-Saint (le), à la Sainte-Chapelle, II, 341, 343.
Jeûne méritoire (le), conte, I, 295, 296.
Jonas, fameux escamoteur, I, 23.
Joueurs et Joueuses, II, 77, 80.
Joueuse (à une), à la loterie, II, 302.
Journal d'éducation, II, 317.
— de Paris, II, 316.
Journal de Paris (le), I, 327.
Journée d'un clerc de procureur (la), II, 25.
— d'un clerc du Châtelet., 126.
Juigné (M. de), archevêque de Paris, II, 100.

L.

La Harpe (M. de), I, 83, 86.
Lalande (Jérôme de) II, 122, 123.
Lambesc (le prince de), I, 261.
La Motte (la comtesse de), II, 311, 312.
Langeac (Madame Sabathier de), I, 8, 261, 262.
Lauraguais (le comte de), I, 256, 257.
Lauzun (M. le duc de), I, 15. 16.
Laval (la vicomtesse de), I, 76, 77.
Lekain, fameux acteur tragique., I, 338.
Lemierre, poète dramatique, II, 227, 228, 255, 256.
Le Noir, ancien lieutenant général de police, II, 264, 266.
Lettre de rupture, II, 31, 32.
Lettre d'une jeune femme à son amie, II, 337, 339.
Lieutaud (M.), premier médecin du roi, II, 72.
Lille (Jacq. de), poète français, II, 235.
Lille (de), auteur de *la Philosophie de la Nature*, I, 298.
Linguet., I, 82, 139; II, 166.
Lise, conte, I, 129, 131.

Littérature renversée, etc. (la). Critique singulière, I, 111, 112.
Longeau (la demoiselle), II, 220, 221.
Loterie royale, I, 247.
Louise (à une), II, 5.
Louise (sœur) de France, carmélite, II, 204.
Louis XV, I, 1, 2, 4, 10, 11, 21; II, 290, 291.
Louis XVI, I, 4, 59, 65, 66, 580.
Lubersac (l'abbé de), II, 165.
Luxembourg (la maréchale de). I, 353, 354.
Luzy (mademoiselle), actrice du théâtre Français, II, 358.
L *** (M.), 349, 380.

M.

Magnétisme animal (le), II, 225, 234.
Mailly d'Ancourt (le comte de), II, 340, 341.
Malesherbes (Lamoignon de), 133, 144, 217, 218.
Maréchaux de France. Critiques de sept d'entr'eux, I, 91.
Mari convaincu d'injustice (le), conte, II, 16, 17.
Marie-Antoinette, reine de France, II, 48, 291.
Maris (les) sont toujours dupes, II, 210, 211.
Marmontel (M.), I, 144, 315, 316, 377, 378, 381; II, 31, 286, 346.
Mascarades singulières, I, 360, 361; II, 155.
Maupeou (le chancelier), I, 16, 21, 22, 24, 25, 34, 57, 58; II, 291, 292.
Maurepas (le comte de), I, 3, 4, 66, 67; II, 310.
Maury (M. l'abbé) (depuis cardinal), I, 343, 344; II, 303, 361.
Mazarin (la duchesse de), II, 357, 359.
Mazière (M. de), II, 266, 267.
Mazière (M. de), fermier-général, II, 303.
Mée (le), conseiller de l'ancien parlement de Paris, I, 38, 39.
Mercier (Sébastien) auteur du Tableau de Paris, etc. II, 52, 62, 63.
Mesmer [le docteur], II, 268, 269.
Michu, acteur du Théâtre Italien, II, 247, 348.
Midi [le] de Paris, II, 221.
Milot [la demoiselle], II, 279.
Ministres [les], I, 199, 253, 255, 378; II, 46.

Miromesnil [Hue de], II, 181.
Mystifications, I, 85, 86.
Mitry [le comte de], capitaine au régiment des Gardes-Lorraines, II, 75, 76.
Monarque accompli [le], livre condamné au feu, I, 216, 217.
Molière [Pocquelin de], I, 361.
Monsieur [frère de Louis XVI], II 309, 310.
Monthyon [M. de], intendant de la Rochelle, I, 79.
Moreau, peintre, II, 54.
Morel [M.], auteur de plusieurs grands opéras, II, 244.
Mourant et le Curé, par M. de Marsollier, II, 73, 74.
Muraille [la] qui entoure Paris, II, 270.
Mur mitoyen [le], chanson de Collé, I, 156, 157.
Musiciens du jour [les], II, 163, 164.
M *** [le comte de], II, 345.

N.

Naissance d'un Dauphin, II, 93, 95.
Necker [M.], I, 250, 256, 257, 268, 308; II, 127, 130.
Nivernois [le duc de], I, 69, 70; II, 126, 127, 147, 148, 310, 311.
Noel nouveau, I, 253, 255.
Non [le], II, 48, 51.
Noir [M. le], lieutenant-général de police, II, 51, 52.
Nouvelle découverte faite par une femme, II, 361, 365.

O.

Observations physiques, II, 249, 250.
Ode sur la guerre, II, 257.
Olonne, [la duchesse d'] II, 1, 2.
Origine des bulles, [l'] conte, II, 89—91.
Origine de l'éventail, [l'] II, 160, et 161.
Orlow, [le comte] I, 148.
Orvilliers, [le comte d'] II, 4.
Osmond, [vers sur M. d'] par M. de Rhulières. II, 101.

P.

Pamphlet sur les demoiselles entretenues, et autres fameuses courtisanes, I, 92—95.

Pamphlets sur divers sujets, I, 241, 247, 293, 294, 332, 333. II, 32—34, 108, 109, 168, 169.
Papillon [le] et le Lys, fable, II, 212.
Paradis, [le] par M. de Saint-Péravi, 183, 184.
Parfilage, [le] chanson, I, 240, 241.
Parlement de Grenoble, II, 348.
Parlemens-Maupeou, I, 7, 12, 13, 16, 17, 33, 35, 36, 41—44, 50, 115, 116.
Parny, [M. le chevalier de] II, 62, 63.
Parure naturelle, [la] I, 339, 340.
Paulmy, [le marquis de] II, 24.
Petit ménage, [le] II, 150—152.
— Souper, 182, 183.
Pétrarque, romance, I, 335, 336.
Pezai [Masson, marquis de), I, 117, 264, 265.
Piis [M. de), II, 56—59. [Il est auteur des couplets rapportés pages 117—121].
Pizarre, opéra. II, 262.
Plaisanterie des Anglais, II, 186, 187.
Plaisir et la Sagesse [le], conte, I, 124—127.
Plan d'une loterie, par une demoiselle qui a envie d'être mariée, II, 327—330.
Plumes [les], panache à la mode, I, 70, 71, 77—79, 114, 258, 259, 266, 267.
Poète gascon [le], II, 307, 308.
Police de la ville de Paris, II, 196, 381, 382.
Pompignan [N..... de], poète français, 252, 253.
Porcelaines de Sèvres, I, 80.
Porcien [M.] Chanson qu'il a faite. I, 80—82.
Portrait de l'amour, II, 203, 204.
Portrait de la marquise du Châtelet, par Voltaire, II, 67, 68.
Portrait des cours, II, 253, 254.
Prédiction accomplie [la], conte, II, 94, 95.
Prière à l'amour, I, 169.
Printemps [le], Ode anacréontique, II, 66, 67.
Prix du temps [le], II, 18.
Procès singuliers, I, 275, 359, 360; II, 6, 7.
Procureurs [de l'ancien et du nouveau parlement], I, 45, 46.
Projet d'orgies, vers par La Harpe, I, 24.
Promotion militaire, II, 203.

Prospectus fort singulier, II, 366, 368.
Protestans [les], I, 316.
Proverbe [le], II, 311.

Q.

Quatrain à madame de Brionne, I, 299. Sur les rois, 305; autre imité de l'Italien, 330, 331; sur la prévention, 398, II, 136. (un homme qui avait l'air rêveur.)
Quatre parties du jour (les) II, 200, 201.
Question indiscrète (la), Idylle, I, 325.
Quiney (la demoiselle), I, 137, II, 279.

R.

Rabodanges (le chevalier de), II, 339, 340.
Raynal, (Guillaume-Thomas) I, 150.
Réforme de l'Amour (la), I, 223, 226.
Religieuse (Vers à une), I, 344, 345.
Réponse à une lettre dans laquelle il n'y avait rien d'écrit, II, 336.
Reproche paternel (le), conte, I, 384, 386.
Requête originale à un intendant de province, I, 272, 274.
Retour de l'Opéra (le), conte, par M. de Cailhava, II, 260.
Rêve (mon), par la comtesse de Bussy, II, 178, 179.
Réverbères, I, 293.
Rhulières, poète, I, 42.
Richelieu (le maréchal-duc de), I, 5, 25, 26, 35, 92; II, 41, 198, 199, 212, 213, 302.
Robé Beauveset, poète, I, 36, 38.
Roche-Aimon (le cardinal de la), II, 320, 321.
Rohan (le cardinal de), I, 386; II, 278.
Roi d'armes (le), de France, II, 199, 200.
Roman (M.), II, 12, 13.
Romances, [paroles et musique du duc de Nivernais] I, 136. Autres, 299, 300, 305—308, [Actéon], 313, 314, 336—338, [de Berquin]. II, 14, 15, [anonyme] 34, [d'un nouveau genre], 68, 69, [par le marquis de Saint-Marc], 156—158; [les infortunes d'Abailard], 398—400, [romance élégiaque]

Rondeau, II, 41.
Rondeau irrégulier, par Diderot, I, 201.
Rosalie (mademoiselle), actrice de la comédie Italienne, II, 269, 270.
Boucher (J. A.), poète Français, II, 398.
Rougemont (M. de), ci-devant gouverneur du château de Vincennes, II, 236.
Rousseau (J.-J.), I, 147, 148. (Romance dont il est l'auteur), 287, 292.
Ruault, libraire, I, 119.
Remerciemens des demoiselles du monde, etc. (Cette pièce est de M. Palissot.) I, 95, 96.

S.

Sacre de Louis XVI, I, 123, 124.
Saint-Germain (le comte de), I, 182.
Saint-Huberti (mademoiselle), II, 192, 193.
Saint-James (M. de), trésorier de la marine, I, 390, 391.
Saint-Marc (le marquis), II, 112, 113, 376.
Salm (le prince de) II, 211, 212.
Sartine (M. de) II, 44, 46, 51, 209.
Sauvin (Bernard-Joseph), poète, I, 53.
Sauteurs et danseurs Espagnols, I, 134, 136.
Savalette (M. de), ancien garde du Trésor royal. Origine singulière de ce riche financier, I, 108, 110.
Schropfer, fameux thaumaturge Allemand, I, 556,
Scrupule (le), conte, I, 195, 196.
Secret de la noce (le), conte, I, 358, 359.
Sédition pour la cherté du pain. (Quelle en fut la vraie cause.), I, 103, 107.
Séguier (M.), avocat-général, et de l'Académie Française, II, 82, 241, 242.
Séguin (M.), II, 382, 385.
Ségur (M. le comte de), II, 237, 238.
Semaine couleur de rose (la), II, 215.
Sensibilité physique, couplets dialogués, I, 140, 142.
Sermon du révérend père Sancho, II, 297, 301.
Sermon d'un moine Allemand, II, 145, 146. — d'un prêtre Français, II, 359, 360.
Smith (M.), fameux joueur Anglais, I, 316, 317.

Société d'Alchymistes ou Rose-Croix, I, 376, 377.
Soldat (le), conte, I, 317, 318.
Songe (le), I, 304; II, 45, 46, (d'un jeune poète Normand.)
Sorin de Bonne, I, 23.
Soubise (le maréchal-prince de), II, 59.
Soutane trop étroite (la), conte, I, 357.
Spectacles intérieurs de la cour, II, 34.
Stances, 309, 310, 314, 315; II, 53, (à un jeune poète), 321, 322, (à Eglé).
Stances à Agathe, enfant trouvé, II, 215, 216.
Statuts pour l'Académie royale de musique, I, 361, 365.
Superstition (la), ou le Saint-Antoine de Padoue, conte, par M. de Fumel, I, 209, 210.
Sur les grands, II, 186.
Sutton, neveu d'un célèbre médecin Anglais, I, 9, 10.
Symptômes d'amour, petit conte, II, 82.
S*** (M.) prétendu chimiste, II, 348, 349.

T.

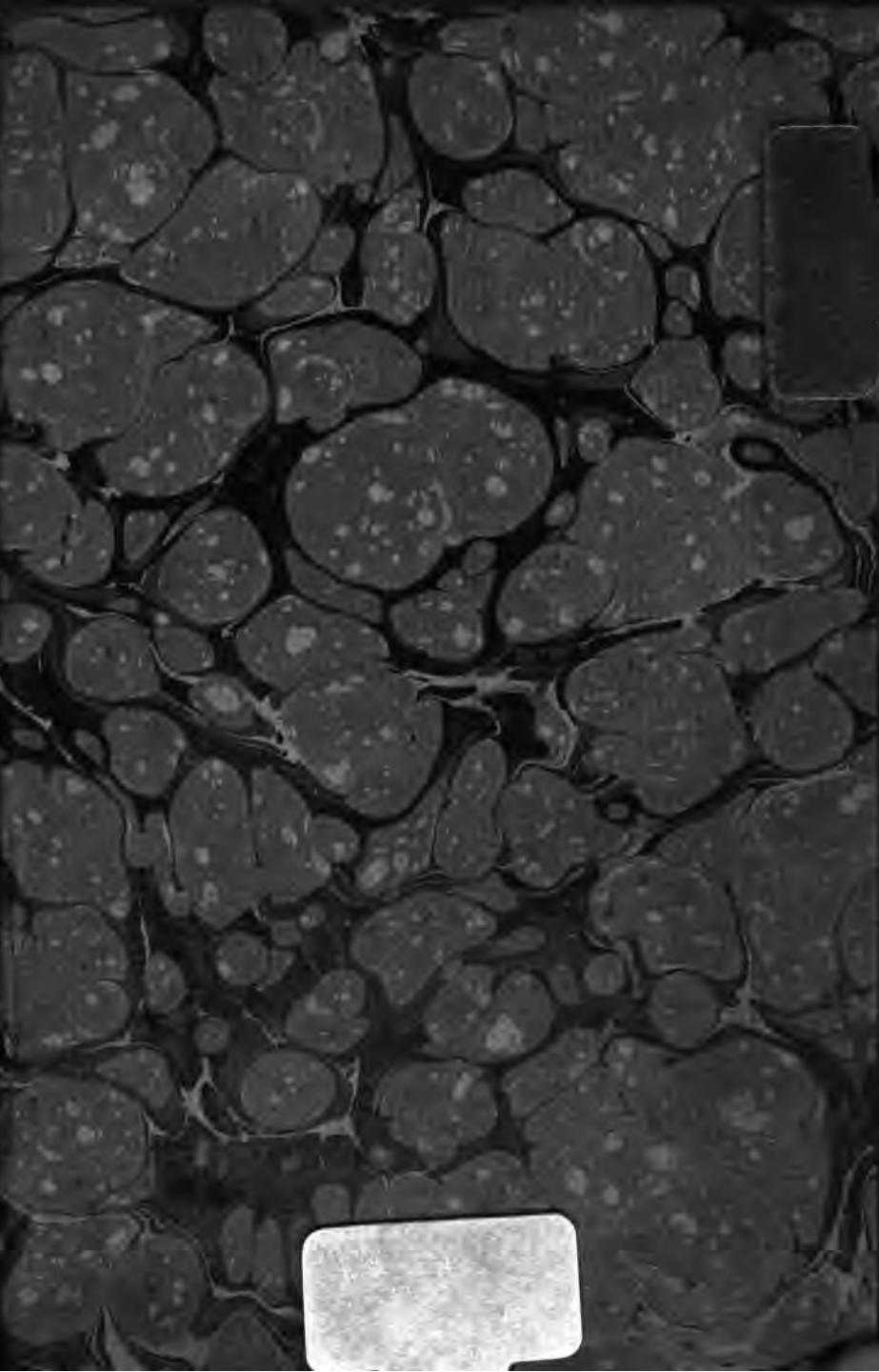
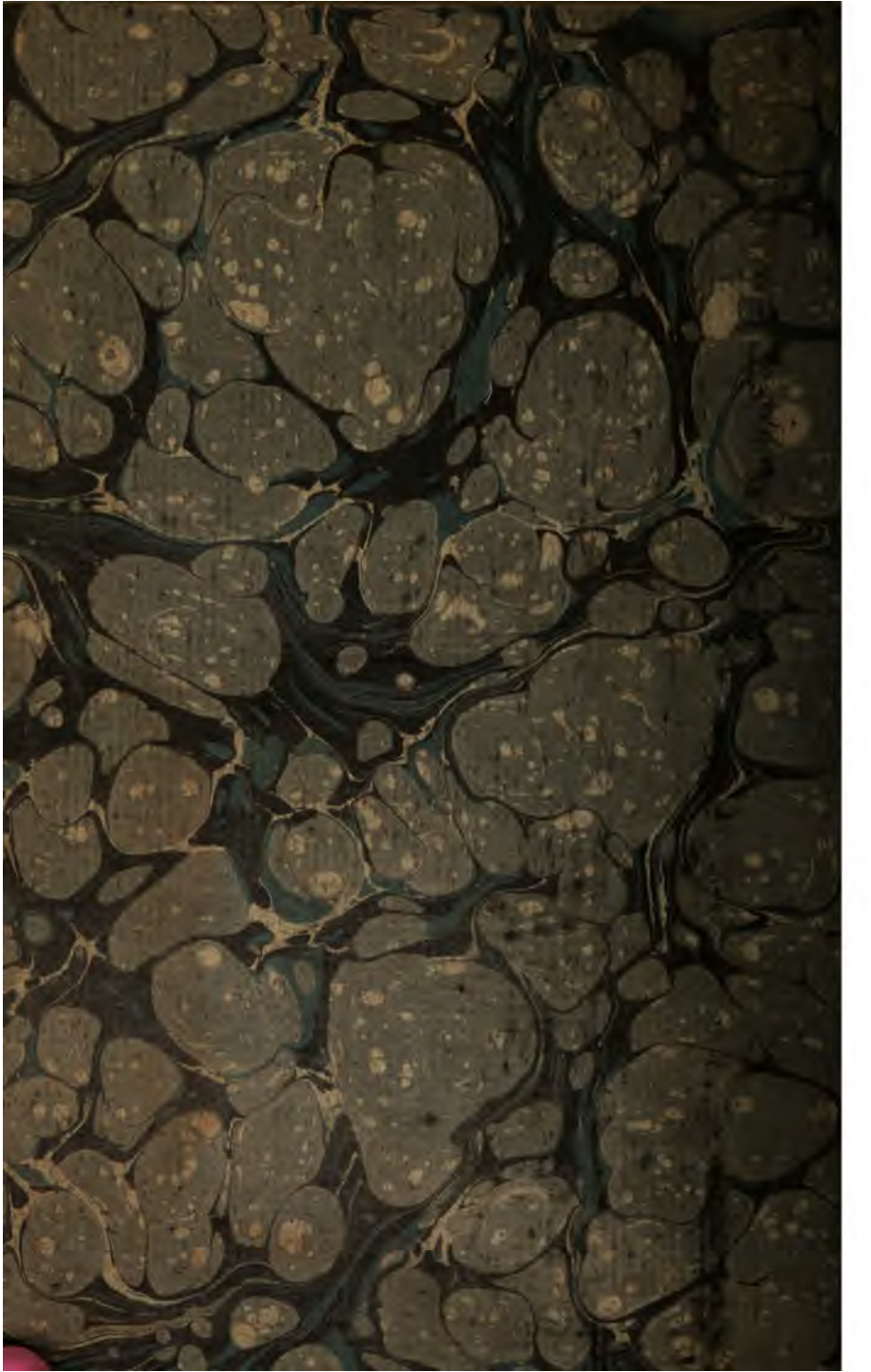
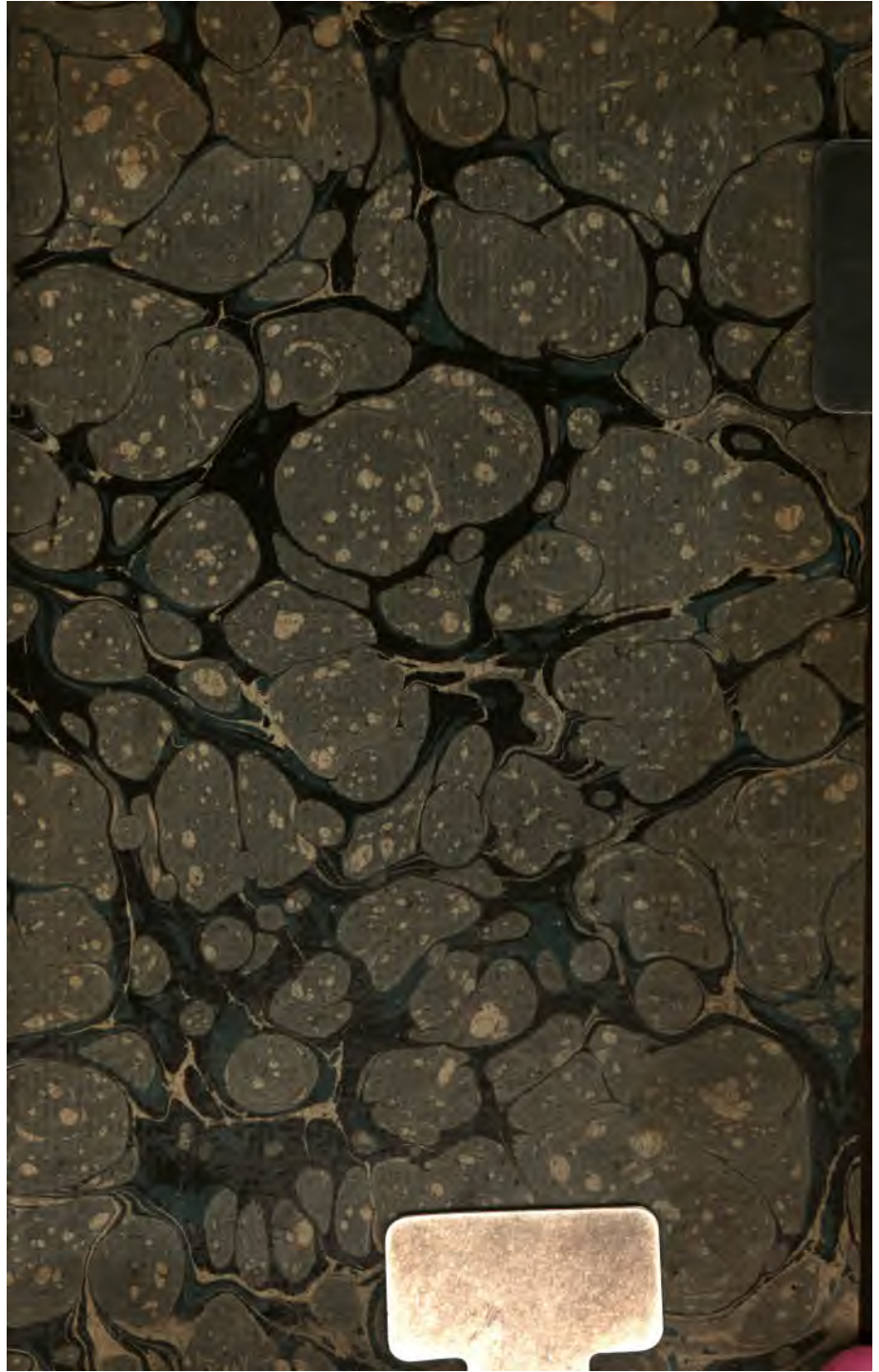
Taboureau-des-Réaux, contrôleur-général, I, 250.
Tarbes (l'évêque de), I, 71, 72.
Tarlala de Tartarie, prétendu animal fort rare, II 356, 357.
Tenia ou le ver solitaire (le) épigramme, II, 17.
Terrai (l'abbé), I, 21, 22, 24, 25, 229, 234, 341.
Testament singulier, I, 270, 271; II, 373, 374.
Thalie aux Comédiens Français, etc. II, 377.
Traduction d'une satyre de Caïus Lucilius, I, 87, 88.
Tressan (le comte de), I, 188, 189.
Trois pucelages (les), conte, I, 152, 155.
Turgot (M.), I, 218; II, 311.
Turpin (la comtesse de), I, 245.
T*** D*** (le baron de la), II, 35, 38.

V.

Vaisseaux donnés au roi, II, 125.
Vaudeville (sur les mœurs), I, 117, 333.
Veillée (la), Romance, I, 382, 383.
Vérité (la), flatte, I, 26.
Vers sur la convalescence d'un de nos grands seigneurs, II, 137, 138. — faits au nom de la marquise du Châtelet, II, 332. — à mademoiselle ***, qui avait prié l'auteur de lui expliquer le nom des Grâces, II, 369, 370. — à un ami, par un infortuné, II, 380. — à madame ***, 385. — à madame de ***, qui avait invité l'auteur à souper chez elle le jour de Pâques, II, 290, 392.
Vestris (M.), II, 222.
Viantes (affaire de M. de), II, 285, 286.
Vie de M. Clément, I, 375.
Vigée, poète Français, II, 230, 231.
Villette (le marquis de), I, 114, 115; II, 400.
Visionnaire (le), Fable, I, 323, 324.
Vo senon (l'abbé de), I, 245, 246.
Voleurs, filoux, assassins, I, 150, 220, 222, 234, 235, 277, 278, 345, 347; II, 132, 134, 138, 139, 275, 276, 326, 327, 333, 334, 346, 347.
Voltaire, I, 57, 162, 163, 166, 168, 228, 235, 236, 334; II, 292, 296.
Vrai sens de la nature (le), ouvrage irréligieux et hardi, I, 19, 20.
Vrillière (Saint-Florentin, duc de la), I, 8, 9, 133; 134, II, 319, 320.

Z.

Zelmire (à), par Colardeau, I, 196, 199.

FIN DE LA TABLE.

33645317